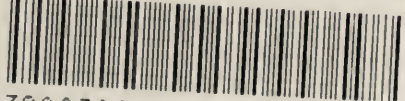
LEROY, LOUIS

LE REGNE DE DIEU DANS LA GRANDEUR, LA MISSION ET LA CHUTE DES EMPIRES



Don du Bon-Pasteur d'Ottawa.
Décembre 1951
(par Mère M-Hélène de la Croix, sup.)

LE

RÈGNE DE DIEU

DANS LA GRANDEUR, LA MISSION ET LA CHUTE

DES EMPIRES

OU

LES VERTUS ONT FONDÉ LES EMPIRES

POUR LE CHRIST ET LA CIVILISATION

LES VICES LES ONT DÉTRUITS

PHILOSOPHIE CATHOLIQUE DE L'HISTOIRE

PRÉCÉDÉ DES

Lettres de Mgr Parisis, de Mgr Pie, de Mgr Malou, de Mgr Dupanloup, de Mgr Delalle, de Mgr Chalendon et de Mgr Depéry,

ET HONORÉ DE L'APPROBATION DE QUARANTE ÉVÊQUES

PAR M. L'ABBÉ LOUIS LEROY

Membre de plusieurs Académies.

DEUXIÈME ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TOME SECOND





PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

1861



LE RÈGNE DE DIEU

DANS LA GRANDEUR, LA MISSION ET LA CHUTE

DES EMPIRES

LE

RÈGNE DE DIEU

DANS LA GRANDEUR, LA MISSION ET LA CHUTE

DES EMPIRES

PERSE

CHAPITRE XLI

VERTUS QUI ONT AFFERMI LA MONARCHIE PERSANE.

La sobriété, l'équité, l'obéissance aux lois, la valeur.

En comparant les diverses formes de gouvernement, on trouve que le gouvernement monarchique est de tous le plus ancien, le plus répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix et dans l'union, et le moins exposé aux révolutions et aux vicissitudes qui agitent les États ; c'est le seul qui ait régi les peuples de l'Orient, où le gouvernement républicain resta toujours inconnu ; c'est celui qui régit la Perse, et qui, grâce à l'application universelle des principes de justice et de sobriété, à la sage administration des dépositaires du pouvoir, aux vertus morales et guerrières des

premiers souverains, contribua puissamment à placer la monarchie persane à la tête des royaumes. Mais rien n'est absolu dans les choses humaines. Ce même gouvernement, sous lequel la Perse avait été si florissante, la précipita vers sa ruine, quand cette autocratie eut dégénéré en un despotisme tyrannique ; que cet amour de la sobriété et de la justice eut fait place aux vexations, aux rapines des gouverneurs et au luxe énervant des sujets.

Ce qui frappe surtout, lorsqu'on cherche, dans Xénophon et dans les autres historiens, les causes de la grandeur du royaume de Cyrus, c'est d'abord la constitution politique profondément sage qui fut donnée à cet État. Les souverains, préparés à leur haute position par plusieurs maîtres habiles, étaient sur le trône entourés de conseillers expérimentés[1]. Ils puisaient dans les leçons du passé, que leur rappelaient les annales du royaume, la science des affaires et les mesures propres à assurer l'avenir. Ils apprenaient par les fautes de leurs devanciers à profiter des événements. Des gouverneurs de province, choisis parmi les hommes les plus religieux et dont la conduite était la plus probe ; une magistrature chargée de la garde et de l'application des lois, composée de ce qu'il y avait de plus honorable parmi les vieillards ; un corps de troupes, exercé par des manœuvres quotidiennes, formé à une vie dure et frugale, en rapport avec ce pays de montagnes, rendirent la monarchie persane heureuse et forte.

Nous l'avons dit ailleurs, ce qui contribue à rendre un peuple heureux, c'est une équitable distribution de

[1] Livre d'Esther, ch. 1er, v. 13.

la justice et la stricte observation des lois. De cette manière les esprits sont satisfaits, les intérêts sauvegardés. L'artifice et la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence ; les droits du faible se trouvent respectés comme ceux du fort : l'égalité la plus entière règne entre les diverses classes de citoyens : chacun, à l'abri de la violence, vit en paix sous la protection des lois, au milieu de la pratique générale des maximes de la justice, gravées dans tous les cœurs. Dieu n'a pas eu d'autre dessein, quand il donna aux monarques un pouvoir indépendant [1] ; quand il inspira à Cyrus d'ouvrir dans les écoles publiques de la Perse, selon la remarque de Xénophon, un cours de justice aux enfants, comme ailleurs on leur ouvre un cours de lettres. Dans les autres pays, la loi punissait simplement le mal ; chez les Perses, elle s'attachait à le prévenir. Elle était étudiée par le citoyen qui en faisait la base de sa manière de vivre et la règle de sa conduite. Les jeunes gens étaient dirigés par ceux qui paraissaient les plus propres à les former à la vertu ; parvenus à la maturité de l'âge, ils restaient sous la direction des magistrats les plus capables de les exciter à l'accomplissement de leurs devoirs envers la société [2] .

Non-seulement l'injustice matérielle, le vol, mais l'injustice morale, l'ingratitude étaient sévèrement punies. Le fondateur de la monarchie persane veilla encore à l'observation d'une autre justice, celle qui prescritles de voirs envers la Divinité. Persuadé que la piété des Perses était la sauvegarde du souverain, et que plus ses sujets craindraient la Divinité, moins ils se rendraient coupables de mauvaises actions, Cyrus

[1] Paralipomènes, liv. II, ch. 9, v. 8. — [2] Xénophon, *Cyropédie*, liv. Ier, ch. 2.

organisa le culte public avec un soin tout particulier, et comme ce culte prescrit la pudeur, la tempérance, il s'en montra le premier observateur, afin de faire passer ces vertus, sources de noblesse et de grandeur, dans la conduite de ses sujets [1].

Cyrus ne fit en cela que continuer l'œuvre de ses prédécesseurs. Jusqu'à lui, les rois de Perse ne figurent dans l'histoire ni comme guerriers, ni comme conquérants, mais ils y figurent par la bonté de leurs lois, par la stabilité de leur gouvernement, par la sagesse de leurs institutions et par leurs vertus.

[1] Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. 1er.

CHAPITRE XLII

ÈRE DE GLOIRE DE LA MONARCHIE PERSANE.

Lutte entre l'Orient et l'Occident.

Nous ne saurions mieux commencer le tableau des fastes glorieux de l'empire persan, qu'en détachant une page éloquente des œuvres de l'orateur catholique de l'Espagne, trop tôt enlevé à notre admiration. « Le monde, dit Donoso-Cortès, présente aujourd'hui un spectacle unique dans l'histoire. Nous assistons à la fin de la lutte entre l'Orient et l'Occident, lutte qui a commencé avec le genre humain, qui s'est maintenue vivante durant le cours de tous les âges, qui a eu pour théâtre toutes les zones et toutes les régions, et qui paraissait ne devoir finir qu'à la consommation des temps. Nous assistons aujourd'hui au dénouement du drame prodigieux qui a commencé avec l'homme et avec le monde, dont le théâtre a été aussi vaste que la terre, dont les acteurs ont été aussi divers que les empires, et sa durée aussi longue que la durée des siècles.

« A peine la première aube de l'histoire apparaît-elle à l'horizon, que l'Occident et l'Orient, l'Europe et l'Asie en viennent aux mains. L'Asie est représentée par la cité de Troie, dernier refuge des antiques Pélasges, race poursuivie par la colère du Ciel, et sur qui devait peser une malédiction terrible, puisque, ayant laissé d'elle des traces profondes dans ses ouvrages cyclopéens, elle occupait à peine un point dans l'espace, lorsque les premières pages des premières histoires furent écrites. Troie était la dernière de ses filles, Hector le dernier de ses héros, Priam le dernier de ses rois. L'Europe était représentée par les anciens Hellènes. Agamemnon était leur premier roi, Achille leur premier héros. L'Europe prit possession des rivages de l'Asie, et la fameuse cité, refuge des Pélasges, vit son orgueil abattu, ses murailles rasées, ses héros couchés par terre, ses vierges privées de pères, ses matrones privées de leurs maris, et jusqu'à ses cendres livrées par le vainqueur à tous les vents du ciel. Ainsi la guerre entre l'Occident et l'Orient, qui s'est prolongée jusqu'à nous, ne semble avoir d'autre cause, à son origine, que les légèretés d'une beauté dont une race maudite et un peuple de pirates se disputaient la possession. Cette race et ce peuple croyaient combattre en leur propre nom pour une femme, et ils combattaient au nom de l'Orient et de l'Occident pour le sceptre de la civilisation et pour l'empire du monde. L'homme se meut, mais Dieu seul sait pourquoi il se meut, parce que jamais il ne se meut que pour accomplir ses desseins.

« La guerre de Troie est suivie d'une longue trêve, pendant laquelle l'Europe et l'Asie, l'Orient et l'Occident, sont le théâtre de grands changements, de grands

bouleversements. La Grèce arrive à l'unité par les lois, l'Asie par les conquêtes. Celle-ci se constitue par l'unité matérielle du territoire, celle-là par l'unité de ses institutions. Les Asiatiques cherchent le pouvoir dans l'étendue, les Grecs dans l'intelligence : la Grèce demande en conséquence son unité à ses législateurs, à ses poëtes, à ses philosophes; l'Asie la demande à ses grands capitaines.

« Cyrus fonde l'unité de l'Orient. Enfant de la Perse, nation ignorée des hommes et assujettie au joug des Mèdes, il veut mettre à ses pieds le sceptre de l'Asie. A sa vue les maîtres de l'Asie Mineure reculent, et les foules barbares des Assyriens, dominatrices de l'Orient, se replient. Une seule bataille lui ouvre les portes de Babylone, siége d'un si puissant empire, depuis la destruction des murs de la gigantesque cité où s'élevait le trône de Ninus et de Sémiramis, et qu'adorait, sous le nom de Ninive, tout l'Orient prosterné. Ainsi se forma le grand empire oriental des Perses, dans lequel vinrent se confondre, comme les fleuves dans l'Océan, tous les autres empires[1]. »

Siècle de Cyrus.

Les rois ont été établis de Dieu les ministres de son royaume terrestre, ils n'ont reçu leur puissance que pour le bien : de leur conduite juste et probe dépend le bonheur de leurs peuples [2]. Cyrus, dont Dieu voulait se servir, suivit la secrète inspiration de se mon-

[1] Donoso-Cortès, *Œuvres complètes*, t. Ier, *Question d'Orient*.
[2] Sagesse, ch. 6, v. 4, 5 et 26.

trer fidèle à tous les devoirs de la royauté. A ses yeux, la véritable grandeur et la solide gloire ne consistaient point dans l'éclat ni la pompe qui environnent un trône, mais dans la défense de son peuple, dans la protection accordée à tous ses intérêts, dans la sollicitude à pourvoir à ses nécessités et à développer son bien-être. C'est pourquoi la majesté royale était relevée dans Cyrus par une bonté, une affabilité constantes à l'égard de ses sujets. Accessible à tous, il visitait tour à tour, durant la paix, les provinces de ses États, afin de se tenir au courant de leur situation morale et matérielle, de s'enquérir de leurs besoins, d'y surveiller l'impartiale application de la justice, d'y verser l'abondance avec ses trésors dans les temps de calamité, et surtout de donner l'impulsion au travail et à la conduite religieuse et morale des populations [1]. Loin de sacrifier l'honneur de son royaume à sa propre tranquillité, Cyrus reconnaissait que le meilleur moyen de conserver un trône est de le défendre par les armes, de l'illustrer par la victoire. Il s'attacha donc à former une armée dévouée qu'il pût ensuite jeter au delà de ses frontières, afin d'élever d'autant plus sa puissance qu'il affaiblirait celle des ennemis de la liberté et de la paix de ses États. En sorte qu'on peut regarder ce fondateur de l'empire persan comme le conquérant le plus sage et le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manqua : sagesse, modération, courage, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, profonde connaissance de l'art militaire,

[1] Xénophon, *Cyropédie*, passim.

prudente fermeté dans l'exécution des grands projets, intime conviction qu'il n'était sur le trône que pour rendre ses sujets heureux, il consacra tout au bien public. Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder, en assez peu de temps, un empire qui embrassa presque toutes les parties du monde connu [1].

Cet empire avait pour limites : au nord la mer Caspienne et le Pont-Euxin; au couchant la mer Egée et la Palestine; à l'orient la Scythie et l'Inde; au midi l'Arabie et l'Éthiopie. En ces temps de glorieuse domination, tout abondait chez les Perses : l'Egypte leur fournissait ses blés et les poissons de son lac; la partie soumise de l'Éthiopie, l'ébène et l'ivoire; l'Arabie, des parfums et des aromates pour les habitations des grands; la Cilicie, des chevaux pour les combats; la Colchide, des jeunes gens pour le service des princes; et la province de Babylone, des eunuques destinés à garder les sérails [2]. Des royaumes vaincus formaient les provinces du vaste empire qui voyait tous les peuples courbés sous ses lois. Cyrus embellit Suse et construisit le palais de Persépolis, monument de la gloire persane.

Par l'occupation de l'Arménie, de la Cappadoce, de la Phrygie, de la Cilicie et de la Lydie, conquêtes successives qu'il fit au chant d'hymnes sacrés; par les célèbres batailles qu'il remporta sur quatre cent mille Égyptiens, Phrygiens, Thraces et Lydiens, commandés par Crésus, notre héros porta la Perse à l'apogée de sa puissance. Crésus, comblé de richesses,

[1] Rollin, *Traité des études*, 3e partie, ch. 2.
[2] Hérodote, liv. III, ch. 89 à 97.

s'était estimé le plus heureux des mortels; la Divinité, observe Hérodote, voulut l'en punir par d'éclatants revers. Son fils périt malheureusement; et lui-même, vaincu dans son injuste agression contre les Perses, perdit à la fois ses États et ses trésors, objets de ses vaniteuses ostentations, accumulés dans Sardes, sa capitale. Déjà ce roi, dont le nom est le symbole de la richesse, dépouillé de tout, se trouvait attaché à un bûcher, lorsque son vainqueur, craignant la vengeance céleste s'il faisait brûler cet infortuné monarque, le fit détacher du théâtre de son désespoir, tandis qu'il répétait ces paroles qu'aux jours de ses prospérités Solon lui avait fait entendre : « On ne doit appeler heureux aucun homme vivant, ni faire aucun cas des richesses [1]. » Ayant posé par la victoire les limites de son immense empire, le héros persan travailla à le consolider par l'activité morale et la sobriété. Il ne voulait pas qu'il fût vaincu au milieu de ses triomphes par les délices et l'oisiveté, défaite plus irréparable que celle des batailles, parce qu'elle ne laisse après elle aucune ressource.

[1] Hérodote, liv. Ier, ch. 32 et 86.

CHAPITRE XLIII

MISSION DE LA PERSE EN FAVEUR DE LA JUDÉE, POUR LE CHRIST A VENIR.

La délivrance du peuple de Dieu, le rétablissement de la nation juive.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre, nous qui savons que Dieu voulait donner au monde, en sa personne, un modèle parfait de la manière dont les princes doivent gouverner les peuples. Nous ne devons plus être surpris de ses rapides conquêtes, nous qui savons qu'il l'avait formé pour être l'instrument et l'exécuteur de ses desseins de miséricorde sur son peuple. Dieu lui avait donné un heureux naturel, en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, et dans son cœur les dispositions aux plus rares vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, et qu'on le préparât ainsi aux desseins qu'il avait sur lui. Comme il est la lumière des esprits, il dissipait ses doutes, lui suggérait les expédients les plus convenables, le rendait attentif aux meilleurs conseils, étendait ses vues, les rendait plus nettes et plus distinctes [1] ; il lui accordait

[1] Rollin, *Traité des études*, 3e partie, ch. 2.

le succès, parce qu'il l'appelait à l'exécution de son œuvre divine, qu'il allait l'envoyer briser le sceptre de l'oppresseur d'Israël, et rétablir dans son héritage la maison de Jacob, destinée à donner naissance au Sauveur du monde.

Les temps de la chute de Babylone approchent. Le Seigneur est touché du repentir de son peuple, il choisira encore ses élus dans Israël, il les rétablira dans leur terre. Les nations seront leur guide et les introduiront dans leur patrie ; car « le juste malheureux est plus précieux aux yeux de Dieu que l'or le plus pur, c'est pour lui qu'au jour de son indignation il ébranle les cieux et déplace la terre[1] ».

« Voici, annonce Isaïe, ce que dit le Seigneur à Cyrus, à son Christ, qu'il a pris par la main pour lui assujettir les nations, pour frapper les rois, et lui livrer les portes des villes ; car elles s'ouvriront à sa présence ; aucune ne lui sera fermée : Je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins trop rudes, je ferai tomber devant toi les remparts, je briserai les portes d'airain. Je te donnerai des trésors cachés ; tu pénétreras dans le secret des conseils, et tu sauras que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël qui t'ai appelé par ton nom. C'est en faveur de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, que je t'ai appelé, bien que tu ne me connaisses pas. Je suis l'Éternel, il n'y a point d'autre Dieu que moi. C'est moi qui t'ai armé dans ma justice, afin que tu délivres les captifs sans rançon, que tu rebâtisses ma ville, et que mon peuple soit sauvé par le Seigneur, son salut éternel[2]. »

[1] Isaïe, ch. 13, v. 12 et 13. — [2] Isaïe, ch. 45, *passim*.

Fidèle à la voix de Dieu, le guerrier persan conduit son armée devant Babylone. L'histoire sacrée nous a déjà fait connaître l'issue de ce siége fameux. Xénophon est d'accord avec elle : tandis que Cyrus, dit-il, emploie son armée à détourner l'Euphrate, il apprend que le jour approche où les Babyloniens vont célébrer une fête durant laquelle ils passent la nuit dans la débauche. Ce jour arrivé, il fait couler l'eau du fleuve dans un canal creusé à côté; et, mettant à sec le lit de l'Euphrate, y fait entrer son armée qui pénètre ainsi dans la capitale de l'Assyrie. Il avait encouragé ses troupes en leur déclarant que la Divinité le guidait; il reconnut, en lui offrant les prémices du butin, qu'elle seule lui avait livré la ville [1].

C'est pour la délivrance du peuple hébreu que le Seigneur a conduit son fils Cyrus à Babylone; aussi, dès que la vengeance de la justice divine eut atteint cette cité du crime, le conquérant se hâta de remplir les vues de la miséricorde infinie sur les enfants de Juda captifs. En la première année de Cyrus, roi des Perses, afin que la parole du Seigneur, sortie de la bouche de Jérémie, eût son accomplissement, le Seigneur suscita l'esprit de Cyrus, roi des Perses, et il fit publier dans tout son royaume cet édit : « Voici ce que dit Cyrus : Le Seigneur, Dieu du ciel, qui m'a donné tous les royaumes de la terre, m'a commandé de lui rebâtir une maison dans Jérusalem en la terre de Judée. Qui parmi vous est de son peuple ? Que le Seigneur, son Dieu, soit avec lui, qu'il monte à Jérusalem, qu'il édifie la maison du Seigneur, et que tous les autres, en quelque lieu qu'ils habitent,

[1] Xénophon, *Cyropédie*, liv. VII, ch. 5.

l'aident de leur argent et de leurs richesses. » Le monarque leur remit en même temps les vases sacrés, enlevés au temple de Jérusalem par Nabuchodonosor. Alors les chefs de familles de Juda et de Benjamin, les prêtres et une foule d'Israélites se levèrent et partirent pour la Judée, afin de repeupler les cités désertes et de rebâtir la maison du Seigneur. Et, relevant l'autel sur ses bases, ils offrirent de nouveau l'holocauste perpétuel, matin et soir[1].

Qui ne reconnaît à cette délivrance empressée des captifs de Juda, aussitôt que la conquête les a mis en son pouvoir ; à ces ordres donnés aux autres Hébreux d'apporter le concours de leurs richesses ; à cette restitution des vases sacrés, que la mission de Cyrus est de reconstituer la nation juive et de rebâtir le temple, afin que des sacrifices y soient offerts de nouveau pour le genre humain, et que la figure de la grande immolation qui aura lieu pour le salut des hommes, y soit continuée ? Le vainqueur, tout païen qu'il est, se reconnaît l'exécuteur des commandements du Très-Haut : « Le Dieu du ciel m'a commandé de lui rebâtir un temple à Jérusalem. » Il avoue même que c'est dans ce but qu'il lui a accordé la domination sur les peuples : « Le Dieu qui m'a donné tous les royaumes de la terre m'a commandé de lui réédifier un temple. » Quand ce monarque et ses successeurs demandent, pour la prospérité de leur famille et de leur royaume, que les Juifs offrent des victimes dans le temple du vrai Dieu, ne confessent-ils pas implicitement que les sacrifices judaïques servent au salut du monde ?

Non-seulement Cyrus rendit les vases sacrés, au

[1] Esdras, ch. 1 à 4.

nombre de cinq mille : plats, bassins, coupes d'or et d'argent, déposés par les Assyriens dans leur propre temple, et ainsi providentiellement sauvés de la destruction ; non-seulement il donna aux Juifs des victimes pour les sacrifices, mais il écrivit aux gouverneurs de Syrie et des provinces environnantes, qu'il faisait accompagner les Juifs par son intendant pour présider aux travaux ; que la dépense devait être tout entière à ses frais ; et qu'il entendait faire rentrer les Juifs dans la jouissance de tous les revenus de leurs pères. Il achevait en ordonnant, sous des peines très-sévères, qu'on leur laissât pratiquer sans obstacle les cérémonies de leur culte, et surtout offrir des sacrifices à Dieu [1]. Par là se trouva vérifiée cette prophétie d'Isaïe : « Ne crains point, maison de Jacob ; je t'ai rachetée, je t'ai choisie ; si tu traverses les fleuves, je serai avec toi, et les eaux s'arrêteront en ta présence ; si tu marches au milieu des flammes, elles s'éloigneront à ton passage. Je suis le Seigneur, ton Dieu ; j'ai donné pour te sauver l'Égypte et l'Éthiopie, car tu es précieuse à mes yeux. Pour te sauver, je prodiguerai les hommes et les nations, je rappellerai tes enfants, je dirai au Nord : Donne ; et au Midi : Rends-les moi ; car j'ai formé pour ma gloire ceux qui invoquent mon nom ; voilà pourquoi je les sauverai. C'est à cause d'Israël que j'enverrai des armées à Babylone, que je renverserai la puissance des Chaldéens. Sortez de Babylone, enfants d'Israël, fuyez la Chaldée ; enfants de Jacob, poussez des cris de joie ; annoncez votre délivrance jusqu'aux extrémités de la terre, et dites : Le Seigneur a délivré son peuple [2]. Les fils de l'étranger, avait dit le même

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XI, ch. 1. — [2] Isaïe, ch. 43 et 48. *passim.*

prophète, relèveront tes murs, cité du Seigneur, et les rois te serviront. La gloire du Liban viendra vers toi; les enfants de tes persécuteurs se prosterneront à tes pieds; la paix règnera en tes murailles et la justice te gouvernera [1]. »

La mission de Cyrus continuée par ses successeurs. Reconstruction du Temple et de la ville sainte.

Darius avait fait vœu, s'il montait sur le trône, de rendre aux Juifs le reste des vases sacrés. Dieu dirigea le sort en sa faveur, de préférence aux autres seigneurs de la cour, afin qu'il continuât le rétablissement de son peuple. Le cachet de cette élection divine est comme empreint dans chacun de ses actes qui nous le montrent, pendant toute la durée de son règne, accomplissant les unes après les autres chacune des paroles du prophète. Il fait abattre des cèdres sur le Liban, ordonne aux Sidoniens de les transporter à Jérusalem et d'aider les constructeurs. Il exempte les Juifs de tribut, impose les provinces voisines à cinquante talents pour la reconstruction du temple, et veut que l'on prenne sur ses propres finances les fonds nécessaires à l'entretien des lévites et des cérémonies du culte; il va même jusqu'à en augmenter la pompe, en fournissant aux lévites des instruments de musique, avec lesquels ils chanteront les louanges du Seigneur [2].

Évidemment, le même Dieu qui avait pris Cyrus par la main, poussait Darius à continuer l'œuvre de son prédécesseur. Sans cela ce prince païen eût-il mis

[1] Isaïe, ch. 60. — [2] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XI, ch. 4.

toutes les provinces à contribution, et eût-il prodigué ses propres trésors dans le but de rétablir des captifs de ses États? eût-il surtout insisté sur la pompe à donner à leur culte étranger, culte opposé au sien? Quel peuple ancien a jamais rétabli une nation captive dans ses terres, et pourvu aux frais de ce rétablissement? Quoi! c'est quand la Perse parcourt les royaumes de l'Asie pour les subjuguer tous; c'est quand elle se jette sur l'Europe pour la soumettre à sa domination, et étendre indistinctement sur tous les hommes le joug de l'esclavage [1]; c'est à ce moment même qu'elle rend la liberté aux Juifs, les exempte de tributs, les comble de priviléges; et l'on soutiendrait qu'elle n'agit point par une inspiration céleste! Le prince qui élève la Perse à l'apogée de sa puissance, se montre aussi empressé à délivrer le peuple juif de la captivité et à le reconstituer en corps de nation, qu'il s'est montré ardent à soumettre les autres peuples et à faire de leurs États des provinces de son empire; et l'on nierait qu'il accomplit une mission divine!

Tous les rois persans concourent, dans la mesure de leur pouvoir, au rétablissement des Juifs : leurs ministres sont choisis parmi ces étrangers captifs, de préférence aux seigneurs indigènes, et ce sont ces étrangers et ces captifs qui obtiennent tout crédit auprès des monarques, depuis Cyrus qui prend pour premier ministre Daniel, et Darius, Zorobabel, son ancien compagnon d'armes, jusqu'à Xerxès, qui a pour principal officier de son palais le juif Néhémie, et pour ami le prêtre Esdras; jusqu'à Artaxerce, qui choisit pour ministre du royaume l'Hébreu Mardochée, et associe au

[1] Hérodote, liv. VII, ch. 8.

trône une orpheline israélite, Esther, afin, remarque l'Écriture, que le peuple juif soit mieux protégé et défendu contre les piéges de ses ennemis. Peut-on lire la série de tels événements et de tels choix sans rester convaincu, avec saint Augustin, que Dieu a donné à la Perse l'empire et la puissance en faveur du peuple juif et pour le rétablissement de cette nation d'où devait sortir le Messie [1] ? Ne pas reconnaître ce but suprême aux actes de cet empire, ce serait fermer volontairement les yeux à la vérité, récuser les faits les plus frappants, nier les attestations de l'histoire et les assertions mêmes de l'Esprit de Dieu dans les Livres saints.

Mais continuons de développer le sublime rôle imposé par le Seigneur aux monarques de la Perse. Les Hébreux ne jouissent pas sans entraves du bienfait de leur retour au sein de la patrie. Traités par leurs ennemis d'envahisseurs qui veulent supplanter l'autorité royale, ils voient les peuples voisins détruire une partie des travaux du temple, et un décret, arraché par ruse, en ordonner la suspension. Dans ces circonstances, ils ont recours à Darius; celui-ci trouve dans une bibliothèque d'Ecbatane que le temple doit être rebâti aux frais de la maison du roi; il ordonne, en conséquence, de reprendre la construction interrompue, et il met en même temps à la disposition des Juifs des agneaux, du froment et du vin pour les sacrifices et les oblations [2]; actes, nous le répétons, qui démontrent de la manière la plus irrécusable que le Maître des rois se sert du monarque persan afin de réinté-

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. V, ch. 21 et suivants.
[2] Esdras, ch. 6.

grer dans toute sa pompe le vrai culte à Jérusalem; qu'il emploie à la reconstruction du vrai temple les tributs que prélève la Perse, par lui comblée de richesses parce qu'elle devait les tourner à sa gloire sainte [1].

Darius laisse, dans Xerxès, un héritier de sa piété envers le Dieu des Juifs. Ami de ce peuple, il confirme les priviléges déjà accordés, et enjoint aux gouverneurs des provinces circonvoisines de le protéger et de l'aider. « Persuadé, écrit-il dans les lettres de recommandation par lui remises à Esdras, qu'il est de notre bonté de permettre à tous ceux d'entre les Juifs qui le désireront, de retourner à Jérusalem pour servir Dieu, nous voulons que vous preniez dans notre trésor les fonds nécessaires au culte et aux sacrifices. » Et pour que rien n'y manque, il ordonne qu'on offre à Dieu cent mesures de froment; il exempte d'impôts et de charges les sacrificateurs, les lévites et tous les serviteurs du temple. Il recommande, en outre à Esdras de veiller à ce que les Juifs observent leur loi, à ce que des juges soient établis en Syrie et dans la Palestine pour instruire de la loi du Seigneur ceux qui l'ignorent [2]. Esdras ayant reçu ces lettres se prosterne et rend grâces à Dieu, comme ne pouvant attribuer qu'à son assistance ces témoignages d'une bonté aussi extraordinaire [3].

Qu'on explique autrement que par l'impulsion d'une

[1] *Qui ne reconnaît dans ces oblations d'agneaux, de pain et de vin, la figure du sacrifice eucharistique déjà représenté, sous Abraham, par l'oblation du pain et du vin qu'offre Melchisédech; à la sortie d'Egypte, par l'immolation de l'agneau pascal dont le sang sauve les Hébreux; et sous toute la durée de la nation juive, par l'immolation quotidienne d'un agneau et l'oblation constante des pains de proposition?*

[2] Josèphe, liv. XI, ch. 5. — [3] *Ibid.*

main divine comment ce monarque altier, qui ne reconnaît point de maître et s'arroge ailleurs les pouvoirs de la divinité, se courbe si humblement devant la majesté du Dieu des Juifs et s'en constitue le serviteur; comment ce prince si insensé dans ses expéditions, et qui, déclarant la guerre aux dieux autant qu'aux hommes, marque son passage à travers la Grèce par l'incendie des temples, et se montre, au rapport de Diodore et d'Hérodote, le plus impie des mortels, apporte tant d'intelligence et de sollicitude à relever à ses frais le temple de Jérusalem; comment lui, qui impose de lourds tributs à toutes les provinces de son empire, afin de subvenir aux ruineuses dépenses de ses guerres contre la Grèce, exempte les Juifs de toute charge, de tout impôt et les laisse seuls retourner en liberté, se reconstituer en paix dans leur royaume, tandis qu'il convoque toutes les nations voisines, les Syriens, les Phéniciens, les Arabes, à la guerre pour l'asservissement du genre humain. De semblables incohérences, de telles contradictions ne s'expliqueront qu'autant qu'on reconnaîtra que la Perse devait tout sacrifier à la mission divine du rétablissement du peuple possesseur de la vérité et du vrai culte, rétablissement pour lequel elle avait tout reçu, richesses, gloire, puissance. Aussi la voyons-nous tout prodiguer à cette fin, et l'argent, alors que ses fonds se trouvent absorbés ailleurs; et une portion de ses sujets auxquels elle rend la liberté, tandis qu'elle fait un appel général aux peuples tributaires; et l'abandon d'une partie de sa domination, à l'heure même où elle cherche, dit Hérodote, à tout envahir.

Une autre considération frappera les esprits les moins attentifs, et leur prouvera de plus en plus que

la Perse n'est qu'un instrument entre les mains du Seigneur. La religion persane n'admettait point de temples; elle regardait la Divinité comme trop à l'étroit dans une enceinte de murailles; et c'est un temple que les monarques persans s'efforcent à l'envi de reconstruire, un temple au Dieu des Juifs qu'ils veulent honorer par des sacrifices pour la prospérité de leur empire, eux si dédaigneux quand il s'agit d'autres cultes et d'autres dieux que les leurs. Qu'on relise chacune des ordonnances de Xerxès, telles que les cite Josèphe d'après les archives de la Judée où il les retrouva, l'on remarquera que Dieu les fait toutes concourir à la réinstallation complète de la vraie religion et du vrai culte, célébré afin de perpétuer l'annonce figurative du culte eucharistique. Si ce roi renvoie les Juifs, c'est pour qu'ils servent Dieu; s'il leur remet une somme puisée dans ses trésors, c'est pour subvenir aux frais des sacrifices. S'il recommande d'établir des juges, c'est pour que la loi du Sinaï soit observée, c'est-à-dire la loi la plus opposée possible à la loi persane, et cela, dans une province persane, en Syrie. Prescription étrange, si l'on ne sentait que c'est Dieu qui agit par ce prince païen, comme il va agir encore par son successeur.

L'œuvre du rétablissement de la nation en laquelle le Très-Haut promit à Abraham que seraient bénies les autres nations[1], n'est point encore complète. Les enfants fidèles des tribus d'Israël n'ont point été encore tous réunis aux enfants de Juda, ainsi que l'ont prédit les prophètes; plusieurs gémissent toujours dans la captivité. Le Seigneur inspire à Artaxerce la pensée de

[1] Ecclésiastique, ch. 44, v. 25.

les laisser retourner en la terre de Judée avec Néhémie. Les murs de la capitale ne sont point encore relevés de leurs ruines : la monarchie persane sera également chargée de cette dernière restauration. « Comme j'étais au château de Suse, rapporte Néhémie, je présentais le vin au roi ; mais j'étais comme languissant devant sa face. Le roi me dit : Pourquoi es-tu triste ? Je lui répondis : Comment ne serais-je pas triste, quand la cité de mes pères est désolée ? Or, Artaxerce me donna des lettres pour les gouverneurs de la contrée et les intendants des forêts royales, afin que je pusse relever les murailles de Jérusalem et rétablir ses portes : car la main du Seigneur me guidait. Il me donna aussi, pour m'accompagner dans le voyage, des chefs de l'armée et une escorte de cavaliers. Arrivé à Jérusalem, je considérai ses murailles abattues, ses portes consumées par le feu ; puis je dis aux magistrats : Levons-nous et bâtissons : le Très-Haut nous aide. Et tout le peuple se mit à l'ouvrage. Or, ceux qui édifiaient, travaillaient d'une main, et de l'autre ils tenaient le glaive, prêts à combattre les ennemis du Seigneur ; et les fortifications de la ville furent rétablies [1]. »

Épisode d'Esther : conservation miraculeuse des Juifs.

Sous le règne d'Artaxerce, nommé aussi Assuérus, dit Josèphe [2], les Juifs, restés librement dans les provinces et dans la capitale de la Perse, courent risque d'être totalement détruits. Un complot d'extermina-

[1] Néhémie, ch. 2 et suiv. — [2] Le livre d'Esther l'appelle tantôt Assuérus, tantôt Artaxerce, ch. 1 et 16.

tion est tramé contre eux par le favori même du roi, l'ambitieux Aman [1]. Mais Dieu a placé à la cour une juive de race royale à laquelle toute la nation sera redevable de son salut ; il se sert des charmes de cette princesse pour sauver son peuple. Mardochée, voyant les Juifs menacés, fait parvenir cet avertissement à la reine : « Ne pensez pas sauver votre vie parce que vous êtes dans la maison du roi : tous les Juifs sont destinés à périr. Si vous n'agissez pas, ils seront délivrés d'une autre manière ; mais vous, vous périrez avec votre maison ; car vous avez été préparée par le Seigneur pour détourner ce malheur de votre nation. » Esther recommanda à Mardochée de beaucoup prier, ainsi que tous les Juifs ; et, de son côté, elle jeûna et pria [2]. Le roi, dont Dieu toucha le cœur, ayant découvert les noirs projets de son ministre, le fit attacher à la potence dressée pour Mardochée. Il donna à ce dernier, auquel il devait la vie, la charge et les biens d'Aman. Le juif Mardochée, vêtu de pourpre, gouverna le royaume de Perse sous le roi, et le bonheur des Juifs dépassa ce qu'ils avaient osé souhaiter.

Ce complot, loin de tourner à la perte de la nation, tourna au contraire à son avantage. La lettre suivante fut adressée par Assuérus aux gouverneurs des provinces : « Il arrive souvent que ceux que les rois comblent de biens et d'honneurs, en abusent, non-seulement par le mépris qu'ils font de leurs inférieurs, mais encore en s'élevant contre leurs bienfaiteurs ; loin de procurer le bien public, ils oppriment les innocents, comme s'ils avaient entrepris d'abolir toute gratitude parmi les hommes, comme s'ils pouvaient tromper

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XI. ch. 6. — [2] Esther, ch. 4, v. 13 et 14.

Dieu et se dérober à sa justice! Après avoir fait subir à Aman, notre perfide ministre, la peine de sa scélératesse, comme nous avons reconnu que les Juifs non-seulement ne sont point coupables, mais qu'ils observent une loi sainte et adorent le Dieu qui nous a mis le sceptre en main, ainsi qu'il l'avait mis aux mains de nos prédécesseurs, le Dieu conservateur de cet empire; nous ne nous contentons pas d'exempter les Juifs de la peine portée contre eux, mais nous ordonnons de les traiter avec honneur et de les laisser vivre en paix dans l'observation de leurs lois [1]. » Par un secret jugement de Dieu, au jour fixé pour l'extermination des Juifs, leurs ennemis seuls furent tués. Une fête que l'on célèbre encore, remarque Josèphe, perpétua le souvenir de la protection du Seigneur sur son peuple, et de la vengeance tirée de ses ennemis [2].

Comparés au peuple dépositaire de la vraie doctrine, les Perses comptent pour si peu aux yeux du Tout-Puissant, ou plutôt leur existence est tellement liée au rétablissement de ce peuple que Dieu se sert de leur propre roi pour en exterminer en un seul jour soixante-quinze mille qui avaient conspiré l'extermination du peuple élu [3]. On remarquera en outre, par ces exemples réitérés, que les souverains sont, entre les mains du Roi des rois, les uns les instruments de ses vengeances, les autres les ministres de ses bontés. C'est dans ce double but qu'il leur accorde le trône et la puissance. Malheur à eux s'ils méconnaissent leur mission, s'ils persécutent la religion qu'ils sont chargés de protéger, ou font un pacte avec les adversaires

[1] Esther, ch. 16; Josèphe, liv. XI, ch. 6, *passim*.
[2] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XI, ch. 6, *passim*. — [3] *Ibid.*

de l'Église de Dieu, avec ceux qui traînent dans la fange les ministres et les serviteurs du Très-Haut, avec ces enfants de la cité du mal qu'ils doivent combattre ! Le Seigneur, comme dit Mardochée à la reine Esther, emploiera d'autres moyens pour sauver son peuple, défendre son culte. Quant à ces souverains, à ces reines qui auront transigé avec leur devoir et fait alliance avec les ennemis de leur foi, il brisera leur sceptre et détruira leur maison.

On comprend à présent pour quel motif le Fort des combats accorde la victoire à un peuple, étend sa domination ou augmente son influence : c'est dans le but de le rendre plus apte à remplir ses desseins, à exécuter ses décrets. Si le monarque persan n'eût point dominé sur toute l'Asie, il n'eût pu rappeler des provinces éparses de l'ancien empire d'Assyrie Israël dispersé par la captivité, et il n'eût pu reconstituer le peuple de Juda dans la possession des contrées environnant la Palestine. Loin de faire venir ces contrées en aide à ce peuple, eût-il pu empêcher des voisins jaloux de l'asservir, comme le tentèrent plusieurs fois, durant la reconstruction de Jérusalem, les Arabes, les Ammonites, les Syriens [1]? Mais Celui qui dirige tout pour ses fins, a donné une puissance étendue au monarque persan : dominant sur la Babylonie, il en retire les captifs; dominant sur la Phénicie, il l'oblige à fournir, de nouveau, les cèdres du Liban pour reconstruire le Temple et la ville sainte; dominant sur l'Ionie, la Phrygie, la Lydie, il leur ordonne, au jour de la nécessité, de verser leur or entre les mains des Juifs et de répandre l'abondance dans les

[1] Néhémie, ch. 4, v. 7.

cités désolées ; dominant enfin sur la Samarie et la Syrie, il impose silence à leurs prétentions rivales : et le peuple qui porte en son sein les grandes destinées et le salut du monde, peut, suivant la prophétie d'Isaïe, se développer dans la paix, sous le règne de la justice dont le Seigneur a, dans ce dessein, donné à la Perse les saintes et utiles leçons.

CHAPITRE XLIV

VICES QUI AMÈNENT LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE PERSAN.

Les vices précipitent dans les revers.

Cependant les souverains chargés de l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, n'étaient point restés dans les limites de leur mission ; et ils avaient été malheureux quand, s'arrogeant une gloire qui ne leur appartenait pas, ils avaient donné un libre cours à leur ambition : quand ils avaient voulu soumettre des contrées dont le Seigneur n'avait nul besoin pour atteindre ses fins, soit parce qu'il ne s'y trouvait pas d'esclaves juifs, comme en Scythie, soit parce qu'elles n'offraient encore aucune ressource pour la Judée, comme la Grèce. Dans ces conquêtes, c'est l'homme avec son ambition démesurée qui agit : voilà pourquoi Dieu le brise, et la honte de ses défaites est égale aux insolences de son orgueil.

Cambyse, prince impie, prête l'oreille aux ennemis

des Juifs coalisés pour leur perte. Roi naturellement méchant, dit Josèphe, il écrit aux habitants de la Phénicie et de Samarie : « Nous savons que la ville de Jérusalem a été de tout temps l'ennemie des rois, et que ses habitants sont des séditieux, toujours prêts à se révolter. C'est pourquoi, afin d'arrêter l'audace de ce peuple, nous vous défendons de lui permettre de rebâtir sa capitale. » Et il arrête la reconstruction du Temple [1]. Mais Dieu, dont il entrave les desseins et dont il empêche le culte, l'envoie se briser en Égypte. Cambyse, non content de s'armer contre les hommes, déclara la guerre à la Divinité. Dans le dessein de rendre les Ammonites esclaves et de brûler le temple célèbre de Jupiter Ammon, il détacha cinquante mille hommes pour cette expédition ; et lui-même avec le reste de ses troupes s'avança contre l'Éthiopie. Mais à peine son armée était-elle en marche pour cette dernière et injuste conquête à laquelle le portait son ambition, que les vivres manquèrent, et que les bêtes de somme ne tardèrent même pas à être consommées. Cambyse, que Dieu poussait à sa perte, s'opiniâtre à marcher en avant. Pendant quelques jours, l'herbe de la terre soutient encore la vie de ses soldats ; mais bientôt cette faible ressource leur fait défaut : les voilà entrés dans des plaines de sable, où ils sont réduits à la cruelle extrémité de tirer au sort un homme sur dix pour le dévorer. Cambyse, à la vue de ces horribles boucheries humaines, est contraint de rétrograder, après avoir perdu une immense multitude des siens. Quant au détachement de cinquante mille hommes, envoyé contre les Ammonites, lorsqu'il fut arrivé au

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XI, ch. 3.

désert, un vent du midi mêlé de tempêtes l'ensevelit tout entier sous des tourbillons de sable [1].

Nous reconnaissons volontiers avec l'historien païen que la destruction de cette armée a été le châtiment des projets impies d'un prince qui en voulait au ciel aussi bien qu'à la terre. Mais, à coup sûr, c'est bien moins son désir de détruire le temple d'Ammon que sa volonté d'empêcher la réédification du Temple de Jérusalem, qui lui a attiré ces désastreuses et miraculeuses défaites, bientôt suivies de la révolte de la Perse. Depuis ses impiétés, observe Hérodote, il était sujet à de fréquents accès de frénésie. Il faisait enterrer tout vivants jusqu'au cou ses plus fidèles sujets ; il avait assassiné son frère et outragé ses propres sœurs ; une mort violente, regardée comme la punition de ses crimes, débarrassa la terre de ce despote incestueux et fratricide.

L'ambition pousse également Darius à s'emparer de la Scythie. Mais les Scythes, entraînant avec eux leurs troupeaux et leurs chariots où se trouvent leurs femmes et leurs enfants, et reculant toujours vers les régions boréales, épuisent l'armée persane par des marches sans fin à travers leurs déserts glacés. Fatigué de les poursuivre en vain, Darius leur fait offrir le le combat. Ils répondent : « Nous n'avons pas de villes, nous ne cultivons point de champs dont nous ayons à défendre contre vous la possession et l'intégrité. Nous n'avons que les tombeaux de nos pères ; essayez de les détruire, et vous verrez si nous savons combattre [2]. » Si Darius, au lieu de disputer à de pauvres Scythes des contrées désertes, perdues sous les frimas du Nord,

[1] Hérodote, liv. III, ch. 25 et 26. — [2] Hérodote, liv. IV, ch. 127.

se fût contenté de jouir en paix des innombrables richesses que le Seigneur lui avait prodiguées à la condition d'en déverser une partie sur la Judée, il n'eût point éprouvé de si humiliants désastres.

Xerxès est poussé par une ambition plus insatiable encore de dominer sur la terre entière. Aussi, après la conquête de la Grèce, déclare-t-il à son conseil que les possessions des Perses n'auront plus d'autres limites que la voûte des cieux : « Le soleil n'éclairera plus de contrée qui ne soit une de nos frontières; maître de l'Europe, je ferai de la terre un seul empire; et le joug de l'esclavage s'étendra indistinctement sur tous les hommes[1]. » Il réunit, dans ce but, une des plus formidables armées qui ait été mise sur pied. Des peuples lui fournissent une cavalerie; ceux-ci, des navires; ceux-là, une infanterie solide; d'autres, des munitions de guerre. Il fait percer par ostentation le mont Athos, afin de livrer passage à sa flotte; la mer disparaît sous le nombre de ses vaisseaux, et la terre sous la multitude de ses troupes où sont réunies les forces de l'Asie. Un pont jeté sur le détroit de l'Hellespont unit les rives de l'Asie à celles de l'Europe, mais il est brisé par une tempête, prélude d'autres désastres; et Xerxès, s'il faut en croire les Grecs, se venge de la mer en la fouettant et en lui jetant des chaînes : Ton seigneur et ton maître, lui dit-il, t'inflige cette punition pour lui avoir fait injure. Il commande qu'on dresse un trône sur le sommet d'une montagne; et, semblable à un dieu, il contemple de cette élévation son immense armée qui couvre le pays entier. Enorgueilli à cette vue, il se regarde comme

[1] Hérodote, liv. VII, ch. 8.

le plus heureux des mortels ; mais bientôt il pleure à la pensée que, d'une telle multitude, dans cent ans il ne restera plus un seul homme. Il ne faut pas cent ans à la divine justice pour renverser l'œuvre de l'orgueil : quelques instants lui suffisent. Une effroyable tempête de trois jours commence par détruire quatre cents vaisseaux, une foule de bâtiments de transport et une innombrable multitude de soldats. L'armée de terre aura vite son tour. Elle annonce sa marche à travers la Grèce par l'incendie des temples et des villes. Mais là aussi la justice vengeresse attend l'ambitieux monarque, pour le punir de ses iniquités et de ses orgueilleuses folies. Les défaites de l'empire persan apprennent à la Grèce que cet empire est amolli par le luxe et l'opulence, qu'elle doit se préparer à la conquête. Et celui dont la mer pouvait à peine contenir les vaisseaux, est réduit dans sa fuite à repasser l'Hellespont sur une barque de pêcheur [1]. Tous les auteurs païens, Justin, Diodore et autres s'accordent à reconnaître dans ces défaites successives et complètes le châtiment mérité de ses extravagances aussi bien que de ses injustes agressions.

La Perse n'a pas rempli sa mission sociale. Chute de ce royaume.

Au lieu de travailler à la civilisation, au bien-être des contrées soumises à leur domination, d'accomplir ainsi le but d'utilité générale auquel la Providence avait convié cet empire dans l'intérêt des peuples, les monarques persans, successeurs d'Artaxerce, ne

[1] Hérodote, liv. VII, ch. 8 à 15 ; ch. 119 et suiv.

songent qu'à dégarnir les provinces de leurs habitants, pour les détruire dans de folles expéditions ; qu'à les dépouiller de leurs richesses, afin de fournir au luxe asiatique de la cour. Sous Artaxerce Mnémon, fils de Darius Nothus, la retraite des dix mille Grecs à travers les immenses régions de la Perse nous fait voir en quel état sont restés ou sont tombés des pays entiers, annexés à cet empire afin de prospérer avec lui. Dieu accorde les biens du temps dans un but d'utilité publique ; mais l'empire persan, assez riche pour les prodiguer, s'en est montré avare : les cités de Larisse et de Mespila, autrefois florissantes, sont désertes ; les contrées de l'Arménie et de la Bithynie sont demeurées barbares ; les Chalybes massacrent leurs prisonniers de guerre et en emportent les têtes ; les tribus du Pont, à l'instar des animaux, vivent de châtaignes sous des cabanes de bois : la Perse n'a pas profité du séjour des Hébreux et des lumières de la vérité qu'ils répandaient autour d'eux ; elle a laissé dans ces derniers temps croupir les populations de ses provinces dans l'ignorance la plus déplorable[1]. Ce vaste empire est donc resté nul dans son action civilisatrice, nul pour le bonheur des peuples de l'Asie qu'il a délaissés dans leur misère physique ou morale, après en avoir retiré le plus d'avantages qu'il lui a été possible pour lui-même et pour son luxe ; aussi, dès qu'il a terminé l'œuvre divine par le rétablissement complet de la nation juive, qu'il est devenu un État inutile au bien des peuples, Dieu l'abandonne aux éléments de sa décadence.

Ces éléments de décadence, quels sont-ils ? Xénophon

[1] Xénophon, *Anabase*, liv. III à VII, *passim*.

va nous les énumérer : une insigne mauvaise foi, une insigne violation de la parole jurée : vice habituel à la Perse qui en a laissé le plus honteux monument dans le massacre des chefs grecs au commencement de la retraite des dix mille ; la profusion des honneurs accordés à des traîtres, tels que Mithridate qui trahit son père, ou à des lâches qui laissent leurs femmes et leurs enfants en Égypte ; une insatiable cupidité qui fait jeter dans les fers des innocents, forcés ensuite de payer pour leur liberté des rançons exorbitantes : une oisiveté interrompue seulement par de somptueux repas prolongés tout le long du jour ; l'injustice la plus révoltante dans les jugements dont chaque sentence est achetée, et, pour ainsi dire, mise à prix ; un luxe effréné partout, sur les tables et sur les lits, dans les appartements, dans les habits, dans les jardins, jusque dans les camps, voire même dans les guerres, où les nobles ne vont qu'entourés de leurs cuisiniers, de leurs échansons, de leurs baigneurs, de leurs valets de chambre [1]. Tels sont les vices qui amènent la chute de ce royaume, hélas ! bien dégénéré de ses mâles vertus.

A peine le fils d'Artaxerce a remplacé son père sur le trône, qu'il est assassiné durant son état d'ivresse par Sogdien, son frère. Darius Nothus, à la tête d'une armée, s'avance contre le meurtrier qui est aussi son frère ; et, proclamé roi, il fait précipiter l'usurpateur dans une tour remplie de cendres, où il meurt du supplice réservé aux grands criminels [2]. Après un règne continuellement troublé par les révoltes des princes et les soulèvements des provinces de Lydie et d'Égypte

[1] Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. 8.
[2] Valère Maxime, liv. IX, ch. 2.

difficilement comprimés, il laisse en mourant la couronne à Artaxerce-Mnémon, son aîné, dont l'avénement au trône est signalé par la révolte de l'Asie Mineure et par la guerre ouverte que lui déclare le jeune Cyrus, son frère, bientôt victime lui-même de son ambition, malgré le secours des dix mille Grecs. Ochus, fils de la reine légitime, se défait de ses concurrents, enfants des nombreuses concubines du monarque, que tant de meurtres attristent et mènent au tombeau ; il cache la mort du roi, son père, jusqu'à ce que sa propre puissance soit affermie. Il emploie ensuite cette puissance à réduire la Phénicie et d'autres provinces révoltées par la dureté ou l'ambition des satrapes.

Ainsi sous les derniers rois persans, les assassinats ensanglantent le palais, les révoltes soulèvent les provinces. Des unions monstrueuses du père avec la fille, du frère avec la sœur, souillent les familles. Joignons à à ces horreurs le culte idolâtrique du soleil, de la lune, du feu[1] ; le culte infâme de Mithra, l'impudique déesse devant laquelle le démon amène les peuples de l'Asie à se prosterner, comme le font ailleurs devant Astarté, Vénus ou toute autre impure idole, les peuples qu'il tient sous sa puissance ; joignons le culte d'adoration rendu aux monarques, double insulte à la Divinite que ce culte méconnaît, et à la dignité humaine qu'il asservit. Est-il douteux que le jour approche où nous verrons retomber sur la Perse les audacieuses impiétés de ses monarques et la licence effrénée de ses sujets ?

La nation d'Israël est rétablie, le temple du vrai Dieu est restauré, la mission de l'empire persan est termi-

[1] Hérodote, liv. Ier, ch. 131.

née ; Ochus persécute les Juifs, et la ruine de la puissante monarchie commence. Sa perte, a dit le prophète, viendra de Céthim. Voilà qu'en effet un héros, réservé par la colère du Tout-Puissant pour effacer du rang des nations ce puissant État, Alexandre le Grand, envahit la Perse, à la tête d'une troupe vaillante. Darius Codoman s'avance à sa rencontre, porté sur un trône d'or, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre, la tête ornée d'un riche diadème et les reins ceints d'une ceinture d'or d'où pend un cimeterre garni de diamants. Dix mille hommes, composant sa garde d'honneur, le précèdent, vêtus de robes en drap d'or et de casques ornés de pierreries. Quinze mille écuyers l'escortent, parés à la manière des femmes, tenant des baguettes d'or à la main ; dix mille le suivent, ayant pour armes des piques d'argent. Les femmes et les enfants des princes et des officiers, entourés de troupeaux d'eunuques, viennent ensuite, traînés sur des chars de triomphe. Trois cents chameaux et six cents mules portent les trésors de la couronne [1]. Ne croirait-on pas, remarque à ce sujet le judicieux Rollin, que ce roi marche à une fête plutôt qu'à un combat qui va décider du sort de son empire ? On ne peut s'empêcher de rire de tant de vaniteuses folies accumulées par le luxe et la mollesse. Il faut que la dépravation soit bien profonde au sein de ce royaume, pour produire de si étranges aveuglements. Parvenu à Issus, le monarque persan, que la volupté a rendu cruel, fait égorger les malades ennemis qu'il y rencontre. Mais bientôt, vaincu et trahi par les siens, il est lié avec des chaînes d'or, puis percé de traits par Bessus. La défaite d'Arbelles, où il avait été

[1] Quinte-Curce, liv. III, ch. 3. Diodore, liv. XVII, ch. 35.

vaincu une dernière fois, en mettant un terme à son règne, fait de la monarchie persane une province de l'empire grec.

Ainsi, dit l'Écriture, le Seigneur transporte la domination d'une nation à une autre nation, à cause de ses iniquités ; et après avoir donné la puissance à un peuple, il la lui retire à cause de ses crimes[1]. Ainsi se trouvèrent réalisées les prédictions de Daniel, annonçant au moment même où la monarchie persane est, sous Cyrus, dans toute sa force et sa splendeur, que le roi des Grecs, peuple alors inconnu, s'élancerait comme un bouc avec un impétueuse rapidité ; qu'il briserait de sa corne les deux cornes du bélier, le roi des Perses et des Mèdes, et que l'ayant vaincu, il le foulerait aux pieds[2]. Une autre prophétie de Daniel, plus frappante encore, parce qu'elle prédisait tous les désastres, reçut par les défaites d'Issus et d'Arbelles son entier accomplissement : « Un roi de Perse amassera d'immenses trésors, plus encore que ses prédécesseurs ; et lorsqu'il sera puissant par ses richesses, il soulèvera la multitude contre l'État grec. Mais un roi valeureux s'élèvera et il dominera par la conquête[3]. » Il était impossible de marquer plus distinctement et les injustes agressions de Xerxès, et les défaites de Codoman, et les causes de la destruction de l'empire des Perses.

Le vainqueur abandonna au pillage Persépolis, le centre des voluptés et des mollesses qui ont ruiné cet état[4]. Persépolis était alors la plus opulente cité que le soleil éclairât. Cette vaste résidence des rois, cette ville fameuse dans toute la terre habitable, pour emprunter

[1] Ecclésiastique, ch. 10. — [2] Daniel, ch. 8. — [3] Daniel, ch. 11.
[4] Valère Maxime, liv. IX, ch. 1.

les expressions de Diodore, fut bouleversée de fond en comble. Autant elle avait surpassé en prospérité toutes les villes du monde, autant elle les surpassa par l'excès de ses malheurs. Par un entraînement qu'il regretta, mais où l'on n'aperçoit que mieux l'impulsion divine, Alexandre, au milieu des fêtes célébrées en réjouissance de ses victoires, prenant une torche, incendia le palais des rois de Perse et la formidable citadelle où il était bâti. Dans cet incendie furent dévorées les riches dépouilles de l'Asie et de l'Égypte, entassées dans la résidence des vainqueurs de Babylone et de Memphis [1]. Les flammes obéissaient au Seigneur, qui les avait chargées d'anéantir en un clin d'œil tous ces objets réunis des vanités humaines et ces débris de l'orgueil des siècles.

[1] Diodore, liv. XVII, ch. 70 et 72; Quinte-Curce, liv. V, ch. 7.

CHAPITRE XLV

LES RUINES, SEULS DÉBRIS DE LA PUISSANCE PERSANE.

Magnifiques ruines de Persépolis.

Maintenant le voyageur qu'attirent les ruines de Persépolis, aperçoit une montagne projetant deux ramifications qui s'abaissent graduellement et viennent mourir dans la vallée de l'Araxe. Elles s'arrondissent en s'attachant à la chaîne de montagnes, et décrivent un colossal hémicycle. Là, entre ces articulations qui le protégeaient comme des bras puissants, à moitié caché dans cette embrasure naturelle, s'élevait le palais construit par les enfants d'Achéménès. Appuyé à cette masse inébranlable, sur le sein de laquelle il s'étageait en amphithéâtre, il semblait devoir éternellement défier le temps et les orages. Sur sa tête, comme sur celle d'un souverain d'Orient, de pittoresques rochers magnifiquement dentelés se déployaient comme un beau dais de marbre gris et noir. « L'adorateur du grand « Dieu, l'excellent Xerxès, ou l'excellent Darius, le

« germe céleste de la race des génies, le roi des rois de « l'Iran et de l'Aniran, le petit-fils de l'excellent Or-« muzd, » dominait de là, comme d'un trône sublime, l'immense plaine. Elle s'étendait à ses pieds, comme un tapis, bordée par les rives charmantes du Bend-Emir. Sa grande ville et ses forteresses reposaient sous son œil; et lui, le seigneur de tant de magnificences, il se promenait dans ses luxuriants paradis, abrités par les rochers de la froide bise du nord; tantôt, il respirait l'air embaumé des matinées orientales; tantôt, tourné vers l'occident, il admirait, en le vénérant, le coucher de l'astre-dieu qui l'inondait de ses rayons, lui, sa représentation vivante; d'autres fois, seul debout sous la voûte du beau ciel d'Orient, élevé de quelques degrés pour rehausser sa majesté royale, appuyé sur l'arc, signe de sa puissance, il se tenait devant l'autel du Feu, et offrait ses adorations au pur élément.

Admirable position que celle de Persépolis et bien digne d'être le séjour des puissants rois de la Perse! Aussi leur palais y était-il d'une splendide magnificence. Ce qui en reste encore, après les bouleversements qui ont agité ce sol antique et détruit une grande civilisation, peut aider à nous en former une idée. Sur le flanc de la montagne qui s'abaisse en pente douce, entre les ramifications dont nous avons parlé, l'art et la nature ont à peu près nivelé un immense plateau. C'est là que, sur plusieurs terrasses séparées et sises à des hauteurs différentes, gisent à terre ou sont encore debout les ruines toujours majestueuses de cet ensemble de constructions [1]. Des escaliers en marbre

[1] *Annales de philosophie chrétienne*, Études critiques sur les antiquités assyriennes, t. XLII.

blanc d'un développement considérable, des rampes décorées d'un nombre prodigieux de figures ou de scènes historiques, de vastes portiques composés de masses gigantesques ornées de colossales sculptures en bas-relief, des colonnades magnifiques de vingt mètres d'élévation, un reste d'édifice et des bases de colonnes où sont sculptées les victoires des souverains et les fastes de la monarchie, révèlent le style, les nuances, la perfection de l'art persan, et rappellent la grandeur d'un empire qui n'est plus [1].

Des tronçons de colonnes, des chapiteaux, des débris de frises, des plaques de marbre avec des inscriptions en caractères cunéiformes parsèment la campagne environnante, pour redire au visiteur que là fut la capitale d'un puissant État, la rivale des grandes cités, la dominatrice de l'Orient, Persépolis, qui couvrit la mer de ses vaisseaux et inonda l'Europe de ses armées. En voyant le pâtre du pays errer avec indifférence parmi ces débris, à la suite de ses chèvres, ou les caravanes s'arrêter silencieuses en face de ces imposantes ruines que les siècles ont consacrées en passant sur elles, le voyageur sent les pensées naître en foule au fond de son âme attristée. Remontant le cours des âges, il reconstruit en lui-même tout l'édifice de gloire de la domination persane. Puis, abaissant ses regards sur les rares vestiges de cette grandeur évanouie, il considère le sort réservé aux œuvres des mortels, et l'irrémédiable destruction qui les poursuit.

[1] Voir Eugène Boré, *Nouvelle description des ruines de Persépolis*.— Raoul-Rochette, *Ruines de Persépolis*.

Ruines de Suse et d'Ecbatane.

Suse, autrefois témoin des prodiges de Daniel et des vertus d'Esther, n'offre au visiteur, pour toute trace de ses antiques splendeurs, que le tertre indiquant l'emplacement du tombeau du prophète qui fut le ministre de Cyrus. Quant à Ecbatane, si les aspects de la campagne la plus riche et la plus variée pouvaient consoler des ravages du temps et de la barbarie des hommes, celle que j'avais sous les yeux, écrit un voyageur, eût complétement dissipé mes regrets. Les jardins, vergers et bosquets contigus qui remplissaient la plaine, les formes agréablement diversifiées que présentait le haut pays, les innombrables végétaux dont j'admirais l'éclat et respirais les délicieux parfums, les ruisseaux limpides dont le cours, précipité par les vents, indiquait les sentiers des montagnes, et qui réfléchissaient la splendeur du soleil paraissant sortir, à son lever, de la crète rocheuse de l'Oronte: tels sont les enchantements naturels que, privée de ses palais, offre la magnifique contrée où Astyage tint sa cour, qui vit Cyrus adolescent déployer son activité naissante dans des voyages continuels à Persépolis, à Suse, à Babylone, et qui fleurit sous le sceptre d'or de ce grand monarque. La vue des restes d'Ecbatane me fit l'effet de celle d'un cadavre, substitué au corps languissant mais vivant encore, à la rencontre duquel on m'aurait préparé. La magnificence de l'Oronte et la richesse du feuillage des arbres qui revêtent cette montagne, la plus haute des alentours, me frappaient

d'admiration; mais le vide de sa base, jadis occupé par Ecbatane, me causait une tristesse profonde. Des Juifs, descendants des anciens captifs, me montrèrent le dôme élevé sur le tombeau d'Esther et de Mardochée. Nous y arrivâmes en passant sur beaucoup de ruines et de décombres. Ce sépulcre, objet de vénération, est un lieu de pèlerinage très-fréquenté [1]. Le sépulcre de deux Israélites, enfants de la captivité et instruments des miséricordes du Seigneur sur son peuple : voilà ce qui seul a survécu à la destruction. « Le christianisme, dit M. Eugène Boré, en fixant le siége de sa domination dans la ville romaine, la sauva de l'anéantissement et lui assura l'éternité promise par un oracle. Mais les métropoles de l'Orient, dont les peuples ont dédaigné la doctrine régénératrice de l'Évangile, ou qui n'ont point été fidèles à son observance orthodoxe, gisent humiliées dans la poussière; le signe de la malédiction, décrit par les prophètes, reste empreint sur leurs ruines [2]. »

[1] Ker Porter, *Journal des Voyages*, t. XVIII.
[2] Voir *Ruines de Persépolis*, par MM. Flandin et Coste, pour plusieurs détails insérés dans ces descriptions.

GRÈCE

CHAPITRE XLVI

VERTUS ET QUALITÉS QUI ÉLÈVENT LA GRÈCE.

L'existence d'une nation ressemble à celle de l'homme.

La vie d'un peuple, semblable à la vie d'un homme, offre toujours trois périodes bien distinctes : l'enfance, durant laquelle il se forme et grandit; l'âge mûr, qui est l'époque de la force, de la domination; la vieillesse, âge de décadence et de ruines. Dans la jeunesse, un peuple se constitue par la législation, s'étend par la conquête; dans l'âge viril, il assure sa prospérité par le commerce, il la développe par la culture des lettres et des arts, en même temps qu'il établit en des pays étrangers des colonies nombreuses, et, selon une expression des saintes Lettres, qu'il marie à d'autres nations ces filles de sa fécondité. Sur le retour de l'âge, il voit sa puissance sur les autres peuples s'amoindrir peu à peu, sa grandeur décroître insensiblement, tandis que croît celle de ses enfants. La décrépitude amène, pour un État comme pour un particu-

lier, les infirmités, l'impuissance de se soutenir et de se suffire à lui-même ; il lui faut le bras et l'appui d'un État voisin. L'affaiblissement moral se manifeste par des systèmes philosophiques plus absurdes les uns que les autres, vertiges qui s'emparent de sa raison ; et par des erreurs politiques qui font chanceler sa marche, comme celle d'un vieillard. Enfin la décomposition se déclare par les révoltes, maladies internes qui agitent son sein et amènent sa mort. Cette histoire de la vie des peuples a été celle de la Grèce.

Établie par Javan ou Ion, fils de Japhet, et ses quatre fils Hellen, Tharsis, Cetthim et Dodanim [1], la Grèce, comme tous les autres États, s'élève sur les vertus des illustres fondateurs de sa puissance : l'amour du bien public préside à ses premiers jours ; la tempérance et la frugalité doublent chez elle l'activité de la jeunesse ; le dévouement à la patrie inspire les hauts faits de son âge mûr ; l'esprit de justice dont la législation est empreinte, et l'esprit de soumission dont se montrent pénétrés les sujets, règlent les principaux actes de sa vie de nation. L'esprit de religion, dont sont animées les populations, aussi bien que les chefs, inspire les hauts faits : car toujours les âges de foi sont des âges d'héroïsme, comme toujours les époques d'athéisme sont des époques de destruction.

Que sont, en effet, les temps héroïques, temps de lutte entre la civilisation et la barbarie, sinon un combat permanent engagé par le dévouement autour du berceau des Hellènes en faveur de l'avenir de ce peuple naissant? L'expédition des Argonautes Thessaliens

[1] Genèse, ch. 10, v. 2 et 4.

délivre les mers des pirates qui les infestent, et assure une tranquillité désormais à l'abri de tout péril extérieur. Les travaux des héros à l'intérieur pour percer les montagnes, défricher la terre inculte des Pélasges, purger le pays des brigands et des monstres qui le désolent, travaux réunis sous la dénomination des exploits de Thésée et des douze travaux d'Hercule, recommandent par leur utilité générale leurs auteurs à la reconnaissance publique. La guerre de Troie, qui fait éclater le courage et la patience de la nation entière des Grecs dans un siége de dix années, ne contribue pas peu à développer dans les cœurs les vertus guerrières, et à former ce solide esprit national que nous admirerons dans d'autres combats bien plus formidables.

Vertus que développent les législations de Lycurgue et de Solon [1].

Lorsque l'État hellénique se trouve ainsi fondé par le dévouement et l'abnégation de ses premiers héros, Dieu, qui a des vues sur les enfants d'Hellen et de Cetthim, leur inspire toutes les vertus à l'aide desquelles s'accroît un peuple : l'estime et la pratique de la pauvreté, le mépris des richesses, l'oubli des intérêts privés, la sobriété dans le repos, la constance dans les souffrances, le support des privations et surtout un attachement à la chose publique poussé jusqu'au sacrifice. Ce fut la législation de Lycurgue qui, en

[1] Comme une institution humaine possède son côté avantageux et son côté désavantageux, nous présentons ici ces législations dans ce qu'elles ont de favorable au développement de la nation ; plus loin nous montrerons ce qu'elles eurent de vicieux.

interdisant tout commerce d'objets de luxe, en bannissant toute magnificence, en soumettant à une vie dure et frugale, poussa les Grecs dans la voie de ces vertus. Le changement de la monnaie d'or et d'argent en une pesante monnaie de fer rendit la pauvreté obligatoire. La prescription des repas publics, auxquels on ne servait que les mets les plus communs, un fade brouet, et l'eau de l'Eurotas, fit passer chez tous la tempérance en habitude. L'obligation pour la jeunesse d'endurer la faim et la soif, de coucher sur la dure, de porter, l'hiver comme l'été, le même vêtement, de souffrir du chaud et du froid, jointe à celle de s'exercer constamment à la course, à la lutte, à la chasse, l'accoutuma à une vie de fatigues et de privations favorable aux plus grandes entreprises. Si la tempérance, au rapport de Platon[1], bannit de tout le territoire de Lacédémone l'ivrognerie, la débauche et les vices qui en sont la suite, les jeunes Lacédémoniens, avec leur vie rude, ne connurent ni l'oisiveté, ni la mollesse et leurs désastreuses conséquences. On comprend qu'avec la pratique de telles vertus, nul peuple ne put le disputer aux Grecs en courage militaire, ni lutter contre eux.

Une autre vertu, portée au plus haut point de perfection par les Spartiates et les populations qui leur furent soumises ou qui modelèrent leur constitution sur celle de Sparte, ce fut l'obéissance aux lois. Elles obligeaient tous les citoyens ; les rois en étaient les premiers sujets. Car au-dessus de l'autorité royale planait l'autorité des Éphores, chargés de les faire respecter. Non-seulement on s'appliquait avec soin à

[1] Platon, *Lois*, liv. Ier.

élever les jeunes gens selon les lois du pays, mais on accoutumait les enfants, dès l'âge le plus tendre, à une parfaite soumission aux magistrats et aux règlements [1]. Leur éducation n'était en quelque sorte qu'un apprentissage d'obéissance. C'est pour cela qu'Agésilas conseillait à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte pour y apprendre la plus belle, la plus grande de toutes les sciences, celle d'obéir et de commander [2]. Une réponse conservée par les historiens de l'antiquité, prouve combien cette soumission entière aux lois eut d'influence sur l'avenir de cette nation. Xerxès ne comprenait pas comment les Lacédémoniens, sans maîtres pour les contraindre, pouvaient affronter les périls et la mort ; et il demanda à Démarate où ils puisaient tant de bravoure. « Il est vrai, lui répondit Démarate, qu'ils sont libres et indépendants de tout homme ; mais ils ont au-dessus d'eux la loi qui les domine, et cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir. »

Tandis que Sparte cultive des vertus qui la conduiront avec Léonidas au poste du péril, et la placeront toujours au premier rang dans la défense de la patrie, Athènes développe en son sein d'autres vertus destinées à étendre, à affermir la prospérité publique : la justice, l'assistance mutuelle, la piété envers la Divinité et surtout un amour très-ardent pour les intérêts de l'État. La législation de Solon, par ses dispositions heureuses, engagea les Athéniens, et, plus tard, leurs subordonnés et alliés dans ces utiles observances d'où le pays recueillit tant de fruits et tant de gloire. En établissant l'égalité la plus parfaite entre les citoyens, en leur accordant

[1] Plutarque, *Vie de Lycurgue*. — [2] Plutarque, *Vie d'Agésilas*.

les mêmes droits aux fonctions et aux dignités, la même part au gouvernement de la république, dont la paix, la guerre, les impôts étaient réglés à la pluralité des suffrages, le législateur athénien basa la constitution sociale de l'Attique sur les principes de la plus équitable justice. Le tribunal de l'Aréopage, avec le soin de fixer ou de modérer l'inconstance des assemblées populaires, avait la charge de faire observer les lois divines et humaines, longtemps maintenues en vigueur, grâce à cette institution [1]. Il jugeait les causes criminelles, et ce jugement devait avoir lieu la nuit, au milieu des ténèbres, comme pour faire peser davantage sur le coupable le poids immense de la justice, et sur les juges celui d'une effrayante responsablité. Le conseil des Amphyctions, sorte de diète des États de la Grèce, était appelé à terminer les différends survenus entre les villes, et à maintenir les droits respectifs des diverses républiques, comme le juraient, à leur entrée dans le conseil, les deux membres de chaque cité. Solon acheva d'introduire dans toutes les institutions cet esprit de justice qui distingua, comme l'atteste l'histoire, les premiers âges de la Grèce. Il dirigeait les cités dans leurs négociations, les citoyens dans leurs rapports, et il contribua puissamment à entretenir l'union entre les États, et à communiquer à la confédération hellénique cette force invincible contre laquelle vinrent se briser les ennemis de sa puissance.

Nous ne mentionnerons ni le devoir prescrit aux citoyens de s'entr'aider, d'épouser la cause de l'opprimé; ni la défense qui leur était faite de s'adresser des injures en public, de dire du mal des morts. Chaque Athénien

[1] Cicéron, *De Officiis*, liv. Ier, ch. 75.

avait à justifier, tous les ans, ses moyens d'existence ; et, s'ils étaient insuffisants, il devait, pour y subvenir, exercer un état : mesure toujours favorable à la culture des arts et à la prospérité publique. Mais ce qui plaça surtout la Grèce au premier rang parmi les nations, c'est le patriotisme ardent dont se montrèrent constamment animés les Athéniens et les autres Grecs leurs voisins. Les Spartiates regardaient la trahison comme le plus lâche des crimes, la défaite comme le plus grand des déshonneurs, au point qu'ils préféraient mille fois la mort dans la mêlée à l'humiliation de la fuite, tant ils avaient à cœur les intérêts de leur patrie. De leur côté, les Athéniens, en devenant citoyens, prononçaient le serment suivant : « Je ne déshonorerai point la profession des armes ; je ne sauverai point ma vie par une fuite honteuse. Je combattrai jusqu'au dernier soupir pour les intérêts de la Religion et de l'État ; je ferai tous mes efforts pour rendre ma patrie plus florissante. » Et, en effet, dans toutes les circonstances où la patrie fut menacée, ne la voyons-nous pas sauvée par le dévouement intrépide de ses courageux enfants ? L'oracle déclare-t-il qu'un roi doit se sacrifier pour le salut de ses sujets ? Codrus aussitôt s'immole. L'ennemi menace-t-il quelque frontière ? des généraux exilés accourent offrir l'aide de leur expérience à la cité qui les a bannis. Envahit-il le territoire ; tous les États s'empressent à l'instant de déposer leurs querelles intestines, afin de concentrer leurs forces contre le redoutable envahisseur. Le dévouement patriotique se montre à la fois dans ce refus des Athéniens de relever leurs murs par la main du monarque persan, et dans cette réponse magnanime que jamais ils ne consentiront à vendre leur liberté au prix de l'amitié d'un ennemi, quelque

puissant qu'il soit[1]. L'amour de la patrie perce, et dans ces institutions politiques des divers États où tout est établi en vue du bien commun, et dans cet élan des populations à voler, comme un seul homme, à la défense du pays en danger. Il éclate surtout dans ces mémorables combats que le Dieu des batailles couronna d'un plein succès, parce que, d'une part, il voulait récompenser de nobles dévouements, et, de l'autre, faire triompher des droits injustement attaqués.

L'amour des lois, l'amour de l'équité, l'amour du pays, tout, chez le Grec, jusqu'à l'amour de la religion, concourt à l'exaltation de la mère patrie. Les cérémonies du culte, ne se bornent point chez lui, comme chez les autres païens, à de simples rites pieux : ses fêtes religieuses sont autant de fêtes nationales, destinées à exciter les courages guerriers, à raviver le patriotisme dans les cœurs, et, dans les âmes, l'ambition de la gloire. Aux jeux Néméens, les combats commémoratifs, établis en l'honneur des travaux d'Hercule et des exploits des premiers héros, embrasent les Grecs du désir de marcher sur leurs traces. Aussi, quand, aux jeux olympiques où les poëtes célèbrent les hauts faits de la Grèce, arrive le vainqueur de Salamine, toute l'assemblée se lève et le salue de ses acclamations. Les jeux pythiques, consacrés à Apollon, remarquables par les exercices de la course, de la lutte, du pugilat ; les jeux isthmiques, dédiés à Neptune, et célèbres par leurs exercices nautiques, inspirent tellement le goût des combats, qu'au sortir d'une de ces réunions, les Grecs courent aux armes.

Ces fêtes religieuses, célébrées avec une magnificence

[1] Justin, liv. II, ch. 14.

incroyable, au milieu d'une prodigieuse affluence de spectateurs, étaient de nature, par leurs combats simulés et la glorification des vainqueurs, à stimuler les vertus guerrières. Combien la religion, qui inspira ces fêtes et en recommanda le retour fréquent, eut d'influence sur les glorieuses destinées de la nation! Le sentiment religieux, si important dans l'établissement des autres empires, ne joua pas un moindre rôle dans la formation de la république hellénique. C'est sous la tutelle de la religion, seule base solide et seule garantie durable de toute institution humaine, que furent placées par leurs auteurs les législations grecques. Dans le sanctuaire de la Divinité et, en quelque sorte, sous son égide, les assemblées se réunirent pour discuter les graves intérêts de la Grèce. L'invocation du secours céleste, dans des sacrifices solennels, précédait les expéditions militaires; et les vainqueurs recevaient leurs couronnes au milieu de cérémonies sacrées. La religion dirigeait également les actes des particuliers: entreprenaient-ils un voyage, ils offraient des parfums aux dieux protecteurs; ils appelaient par la prière les faveurs célestes sur leurs entreprises; leurs repas étaient précédés d'une offrande et d'une libation en l'honneur des immortels; car ils pensaient, avec Homère, que tous les hommes ont besoin de la Divinité. On conçoit tout ce que la religion, bien que fausse dans l'objet de son culte, viciée dans une partie de sa morale, dut néanmoins, tant qu'elle domina dans les cœurs, communiquer de force et de vie aux institutions, de courage et d'ardeur aux hommes.

CHAPITRE XLVII

GRANDEUR DE LA GRÈCE.

Combats célèbres. Époque de gloire.

Dès que la nation grecque se trouve fortement constituée, le Maître des peuples lui confère une mission : c'est d'écraser le despotisme tyrannique que les monarques de l'Orient font peser sur des millions d'esclaves, leurs sujets, et d'abaisser l'orgueil altier d'une domination qu'ils élèvent au-dessus de son pouvoir souverain. Les guerres Médiques ouvrent l'ère de gloire de la Grèce, en même temps qu'elles nous font assister à ses plus éclatants triomphes. Si tout est grand dans ces immortels combats, et la hardiesse de la défense, et la bravoure déployée en proportion du nombre, c'est que tout y est providentiel. Le Tout-Puissant, qui emploie les Grecs à ses desseins, les a dotés de brillantes vertus militaires ; et, en ce moment, il les transforme en un peuple de héros.

L'armée de Darius, forte de plus de cent mille hom-

mes, commandée par Datis, envahit la Grèce. Miltiade, à la tête de dix mille Athéniens, anéantit complétement cette multitude dans la plaine resserrée de Marathon ; et cette victoire devient, par l'élan qu'elle communique, la cause de toutes les autres [1]. Xerxès, désireux de relever la gloire humiliée du nom persan, envahit de nouveau le territoire avec une armée formidable ; mais Léonidas, suivi de trois cents Spartiates, s'est emparé du défilé des Thermopyles, afin d'arrêter la marche de l'armée ennemie, et de donner au reste des défenseurs de son pays, le temps de se préparer à la résistance. « Rends-toi, lui crient les premiers assaillants : Non, répond l'intrépide guerrier, j'aime mieux mourir pour ma patrie que de la voir esclave. » Et il tombe avec les siens sur les cadavres de vingt mille ennemis terrassés.

Qui n'admirerait tant de dévouement? Une si faible troupe, unie par une même pensée, loin de quitter le poste que lui a marqué le devoir, prodigue ses jours pour le salut commun. Cette défaite, héroïque et merveilleux fait d'armes entre tous les autres, donne à cette poignée de vaincus un lustre plus grand, qu'à tous les vainqueurs, leurs plus brillantes victoires. Il est juste de voir dans ces Spartiates les véritables auteurs de la liberté de la Grèce ; car c'est leur intrépide résistance qui frappe les Barbares de stupeur, et anime le courage des Grecs [2]. C'est pourquoi la patrie reconnaissante grava sur le rocher ces paroles : « Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois [3]. » Simonide, poëte lyrique, célébra leur éloge en ces vers touchants : « Que le sort de ceux qui moururent aux Thermopyles est glorieux !

[1] Platon, *Lois*, liv. III. — [2] Diodore, liv. XI, ch. 11.
[3] Hérodote, liv. VII, ch. 228.

Que leur destinée est belle ! Leur tombeau est un autel ; une éternelle mémoire leur tient lieu de pleurs. Leur fin forme leur panégyrique. Ni la mousse destructrice, ni le temps qui ronge tout, ne flétriront ces braves qui ont laissé le plus mémorable exemple d'héroïsme. L'enceinte sacrée de leur tombeau renferme la gloire de toute la Grèce [1]. »

Tandis que l'obéissance aux lois et le patriotisme inspirent cet acte de dévouement, les Athéniens en accomplissent un autre en obéissant à la religion et au plus généreux désintéressement : trop faibles pour défendre avec avantage les intérêts de la patrie en demeurant dans l'intérieur de leurs murs, ils se retirent sur leurs vaisseaux, ces murs de bois désignés par l'oracle ; et de là, contemplant les lueurs que projette au loin l'incendie d'Athènes, ils s'encouragent à combattre pour la république, pour les temples des dieux et les tombeaux des ancêtres. Le combat naval de Salamine, gagné par Thémistocle, détruit avec la flotte persane les ambitieux projets de Xerxès. Mardonius essaie vainement de corrompre Athènes par des offres considérables : Aristide, montrant le soleil aux députés du général barbare, leur répond : « Tout l'or de la terre n'est rien à mes yeux au prix de la liberté. Tant que cet astre suivra sa course, les Athéniens seront les mortels ennemis des Perses ; ils ne cesseront de venger sur eux les ravages de leurs terres, l'incendie de leurs maisons et de leurs temples. » La célèbre victoire qu'il obtient aux champs de Platée sur l'armée de terre des Perses, le même jour qu'est gagnée sur mer par le roi lacédémonien celle de Mycale, achève de briser les forces, d'a-

[1] Diodore, liv. XI, ch. 11.

néantir la domination dela puissance asiatique. Cimon, parcourant ensuite les mers à la tête des vaisseaux athéniens, s'empare des principales forteresses maritimes de la Thrace où il fonde une colonie ; soumet l'île de Scyros : et vainqueur sur l'Eurymédon de la flotte persane, forte de près de quatre cents voiles, il chasse les Perses de la Chersonèse ainsi que des rivages opposés ; arrache à Artaxerce la liberté des villes grecques d'Asie et la possession des mers, depuis les côtes de la Pamphylie jusqu'au Pont-Euxin, et donne par là une extension considérable à la puissance d'Athènes.

Les nobles buts de ces combats engagés par les Grecs dans l'intérêt de la religion et de la patrie ; l'abnégation dont font preuve leurs généraux, en déposant devant l'utilité commune leurs rivalités personnelles et même leur droit au commandement ; le petit nombre de combattants opposés à d'innombrables bataillons ; l'esprit de sagesse qui inspire et dirige les vainqueurs : tout, jusqu'aux fautes des ennemis, prouve en ces circonstances, une fois de plus, que si ce sont les guerriers qui disputent le triomphe, c'est Dieu qui l'accorde pour récompenser la vertu ou couronner le dévouement. La Grèce fut la première à le reconnaître par les solennelles actions de grâces qu'elle rendit à la Divinité, par les dons qu'elle lui offrit dans ses principaux sanctuaires, et les fêtes qu'elle institua, afin de perpétuer chez les descendants le souvenir de la protection céleste.

Siècle de Périclès.

Ces brillants succès ouvrent le plus beau siècle qui se soit levé sur la Grèce, le siècle de Périclès. La patrie, vic-

torieuse de tous ses ennemis, goûte dans une heureuse prospérité les douceurs de la paix. Miltiade et Thémistocle par leurs victoires, Aristide et Cimon par leur administration habile, ont élevé les trophées de sa domination. Périclès en montre l'exubérante fécondité par la fondation de colonies importantes dans la Chersonèse, en Sicile, en Thrace ; et il crée, par ces établissements, des ressources nouvelles pour la mère patrie. Athènes possède alors quarante îles baignées par les mers de la Grèce ; les rivages de l'Asie Mineure, aussi bien que les plaines de l'Italie, sont remplis de ses colons ; de Corcyre à Cythère, de l'île de Chypre au Bosphore, sur une étendue de plus de trois cents lieues, domine la puissance attique. Les peuples limitrophes du Pont-Euxin reconnaissent ses lois, ses armateurs ont le monopole du commerce avec les lointaines contrées. Les magasins du Pirée abondent en bois d'Italie, en marbre de Paros, en précieux métaux. L'agriculture, honorée et florissante, vient encore joindre ses abondants produits à toutes ces richesses. La libératrice de la Grèce étale une splendeur sans égale ; Athènes est la cité de l'opulence : ses citoyens y reçoivent les vins de Chypre les plus exquis, en même temps que les parfums les plus suaves de l'Arabie. Les plantes étrangères parsèment les jardins publics, où des oiseaux distingués font entendre de perpétuels concerts [1]. Athènes est la cité des arts ; on ne rencontre partout que temples sculptés, portiques grandioses, colonnades magnifiques, statues ciselées de bronze ou de marbre, immortelles créations du génie de Phidias. Elle déploie un luxe éblouissant dans les spectacles, comme dans les fêtes célébrées en commé-

[1] Plutarque, *Vie de Périclès*; Thucydide, liv. I[er], etc.

moration de ses triomphes. Elle imprime sa gloire au frontispice de superbes monuments, et charge les Propylées ainsi que le Parthénon de la redire à la postérité. Athènes est la cité des lettres et des sciences; pendant que la place publique est remuée par l'éloquence persuasive de Périclès, le théâtre applaudit aux tragédies d'Euripide; et les écoles entendent les premières leçons de la philosophie de Socrate [1]. Le siècle de Périclès est l'âge d'or des Hellènes : tandis que le négoce multiplie les délices, la littérature enfante des chefs-d'œuvre, l'art produit des merveilles. C'est le repos de la victoire durant lequel la Grèce atteint le faîte de sa grandeur.

« Les Grecs, remarque Schlégel, habitaient non-seulement la Grèce, c'est-à-dire la péninsule de Pélops, les îles adjacentes et les vallées situées au sud de l'Allemagne, mais ils possédaient encore le littoral de l'Asie Mineure; et leurs colonies s'étaient répandues en villes florissantes ou en petits États sur les plages les plus profondes de la mer Noire, dans les plaines de la Basse-Égypte, aux environs du Nil, où elles s'établirent longtemps avant les guerres Médiques; sur les rives septentrionales de l'Afrique où s'élevait la prospère cité de Cyrène; sur les côtes méridionales de l'Espagne et des Gaules, ainsi que dans l'intérieur de la Sicile et de l'Italie. Les descendants des Hellènes poussèrent même leurs excursions jusque dans la Baltique; les mers qui baignent l'Afrique furent témoins de leur activité commerciale [2]. »

Aucun peuple de l'ancien continent, si l'on en excepte

[1] Diodore, liv. XII, ch. 1er.
[2] F. Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, t. Ier, leçon 8. *Grèce*.

les Phéniciens, n'envoya au dehors autant de colonies que les Grecs. Les Ioniens occupèrent l'Asie Mineure, les Doriens les îles de l'Archipel, les Éoliens s'établirent à la fois sur les côtes de l'Asie et dans les grandes îles qui entourent la Grèce. Milet, fondée par les colons devint, après Tyr et Carthage, la première ville commerçante du monde. Ses comptoirs s'étendaient jusqu'aux Palus-Méotides, par la mer Noire dont ils couvraient les rivages au nombre de plus de trois cents. Cette cité possédait, par ce moyen, tout le commerce du Nord. Son négoce par terre suivait, pour pénétrer dans l'intérieur de l'Asie, la route militaire qu'avaient tracée les Perses. Sa puissance navale était si considérable, qu'elle équipa souvent dans ses quatre ports des flottes de cent vaisseaux de guerre. D'autres colonies allèrent fonder Héraclée en Bithynie, Sinope dans la Paphlagonie, Amise dans la province du Pont, Olbia à l'entrée du Borysthène. La Thrace et la Macédoine se couvrirent également de colonies helléniques. Tandis que les Messéniens bâtissaient, en Sicile, Messine et Tyndaris ; les Thessaliens, Ségeste ; Corinthe jetait les fondements de Syracuse ; Rhodes élevait Agrigente et Géla ; Mégare posait la base de la prospérité de Tapsos et d'Hybla, non loin de Catane d'origine ionienne. L'île de Sardaigne voyait s'élever Caralis ; la Corse, Alaria ; et les côtes d'Espagne recevaient de l'île de Zante les fondateurs de Sagonte. Mais c'était surtout le sol italique qui était le point de mire des colons grecs : Tarente, Sybaris, Crotone, Brundusium, Naples, Élée, Cumes, Rhégium, et d'autres villes faisaient donner à ses provinces méridionales le nom de Grande-Grèce. Sur d'autres bords s'élevaient Nice et Antibes. Des Phocéens, abordant aux rivages des Gaules, y établis-

saient la commerçante cité de Marseille. Toutes ces colonies, fondées ou développées, pour la plupart, durant la période de gloire de la nation, donnaient de l'étendue au commerce de la mère patrie et assuraient la prédominance de la Grèce sur les autres pays.

« En ce siècle mémorable on vit d'une part, dit le savant Pouqueville, Périclès étendre par des victoires éclatantes le domaine de la République, et de l'autre, élever rapidement ces édifices qu'on admire encore aujourd'hui dans leurs ruines. Soldats, marins, magistrats, marchands, ouvriers, tous participaient au bien-être général. Les uns tiraient des carrières les marbres que les propriétaires leur vendaient ; les manœuvres les taillaient ; les sculpteurs les travaillaient, et les statuaires les faisaient respirer sous leur ciseau. L'airain, l'or, l'ivoire, l'ébène, le cèdre, étaient façonnés par les artistes les plus habiles. Athènes s'embellissait sous la surintendance de Phidias, que Périclès avait chargé de la direction des travaux publics. Le temple de Thésée, construit par Cimon après la bataille de Salamine, avait été jusqu'alors le seul monument architectural ; Périclès réunit les premiers maîtres dans chaque partie des arts pour bâtir le Parthénon ; il confia le temple d'Éleusis à un architecte de grand renom. Lui-même donna le plan de l'Odéon, modelé sur le pavillon de Xerxès. Les Propylées furent terminées dans l'espace de cinq ans par Mnésiclès. Quant à la statue d'or de Minerve, Phidias se réserva la gloire de la créer tout entière de ses mains. Déjà son génie avait produit la statue de Jupiter Olympien, ouvrage qu'aucun siècle n'a pu égaler, et que les Éléens placèrent dans le célèbre temple de ce dieu, érigé avec les dépouilles de Pise. Des colonnades en marbre de Paros, des por-

tiques formés de plusieurs rangs de colonnes cannelées, des portes de bronze, des pavés en mosaïque, des frises où étaient sculptés les hauts faits des héros et les victoires de la nation, embellissaient tous ces édifices. On admirait la quantité surprenante de temples, de statues, d'autels, de bains, de gymnases, de portiques qui décoraient Athènes. »

« L'agriculture qui fut toujours la principale occupation des habitants de l'Attique, reçut à cette époque son plus grand développement. La marine de la République dominait sur les mers; ses armateurs s'étaient emparés du trafic des contrées les plus éloignées; les magasins du Pirée abondaient en bois, en métaux, et en toutes sortes de matières propres aux arts utiles et agréables; les marchands importaient les objets de luxe en Italie, en Sicile, en Chypre, en Lydie, dans le Pont. Le miel de l'Hymette avait pris faveur dans le commerce. Les vins de Chypre qu'on servait aux banquets, étaient rafraîchis dans la glace pendant l'été. Les fleurs les plus délicieuses ornaient en hiver les tables et la personne des citoyens opulents. Il ne leur suffisait pas d'être couronnés de violettes et de roses, il fallait que leur corps fût parfumé d'essences et d'odeurs suaves. La recherche des oiseaux distingués par leur voix ou leur plumage devint une véritable passion. De continuels spectacles dramatiques étaient représentés dans des salles en marbre, embellies des ornements de l'art [1]. »

[1] Pouqueville, *Grèce, Siècle de Périclès*, passim.

CHAPITRE XLVIII

MISSION DE LA GRÈCE EN FAVEUR DE LA CIVILISATION ET DE L'ÉLOQUENCE, POUR LE CHRIST.

La Grèce fut destinée à initier les nations aux belles-lettres et aux beaux-arts.

Quand Dieu accorde au génie d'un peuple le succès et la gloire, qu'il couronne ses efforts du lustre d'une haute civilisation, dont les bienfaits se font sentir au loin, c'est qu'il a des vues secrètes sur ce peuple. Ces vues, quelles furent-elles par rapport à la Grèce? Quelle est, dans le plan divin, la raison de son étonnante prospérité et de cette influence étendue? Pourquoi dans un si petit État tant de héros et de savants, tant de hauts faits et de chefs-d'œuvre? Bien que nous n'ayons plus, pour donner à ces problèmes leur solution, le guide sûr de la révélation divine, cependant quelques paroles échappées aux prophètes, et la succession même des événements nous permettent, ici encore, de mentionner le rôle providentiel assigné aux descendants des Hellènes. Le roi des Grecs frappera le roi des Perses,

a dit Daniel [1] : dans cette prophétique menace du Voyant de Babylone est renfermée une partie des mystérieuses destinées de la nation grecque. Faire disparaître un empire tyrannique et corrompu, accomplir les arrêts de l'éternelle justice qui l'a rayé, pour ses crimes, du rang des nations ; voilà un côté de la mission de la Grèce, que nous révèle également la longue suite de ses victoires qui sapent sans relâche la monarchie persane. Là est la véritable cause de tant d'étonnants triomphes du petit nombre sur d'innombrables multitudes ; là sont les seuls motifs réels de ces engagements de chaque année, dans lesquels toujours la Grèce et ses guerriers l'emportent. Chacun des coups a pour but l'affaiblissement graduel du vaste royaume, jusqu'à ce que se lève enfin le plus illustre des héros, ce bouc impétueux de la prophétie, qui d'un dernier coup de sa corne le renverse.

Mais ce n'est là qu'une partie du rôle divin que la Grèce est appelée à jouer sur l'important théâtre du monde ; une autre mission toute pacifique, sans être moins glorieuse, lui est réservée, celle de répandre au sein des divers pays habités l'étude des arts, de propager le goût des belles-lettres jusque dans les régions les plus reculées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Développer le génie humain en initiant les peuples aux arts libéraux, aux formes artistiques ; et, par la reproduction du beau, rendre, bien qu'involontairement, un public hommage à la beauté souveraine ; étendre dans toutes les contrées de la terre l'utile connaissance de la langue grecque, et livrer aux siècles à venir les chefs-d'œuvre d'une littérature que le judaïsme emploiera

[1] Daniel, ch. 8.

bientôt à faire connaître aux nations les vérités de ses livres saints, et que le Catholicisme mettra plus tard au service des défenseurs de la vraie doctrine : telles sont les fins pour lesquelles Athènes a été choisie comme le sanctuaire des belles-lettres et de l'éloquence [1]; les raisons cachées qui, à son insu, ont poussé la Grèce, cette patrie de la littérature, à ouvrir dans ses académies des cours permanents aux nombreux étrangers qui y affluèrent de tous les pays, depuis l'époque de sa célébrité jusque dans les derniers temps de sa durée ; les causes qui l'ont portée à établir dans la plupart de ses cités des concours publics de poésie et de beaux-arts, auxquels elle conviait, comme aux jeux olympiques, les nations voisines ; voilà surtout les motifs providentiels qui lui firent, aux diverses époques de sa durée, fonder dans tous les royaumes, à Ecbatane, à Damas, à Alexandrie, à Cyrène, à Pergame, à Tarse, à Antioche, à Rhodes, à Agrigente, à Tarente, à Salerne, à Marseille, à Rome, des écoles qui brillèrent d'un vif éclat, et devinrent des centres de civilisation. Cet État, dans ces diverses fondations, n'était que le docile instrument d'une volonté suprême.

L'Intelligence suprême, qui accorde à chaque peuple un génie particulier en rapport avec sa destinée, dota la nation grecque du génie des lettres et des arts, parce qu'elle l'appelait à civiliser le monde. Aussi, nulle part, le goût du beau ne fut à la fois si délicat et si pur, chez aucun peuple païen la culture intellectuelle ne fut poussée si loin, ne produisit tant de chefs-d'œuvre. L'art, admirable de proportions, revêtit, en Grèce, une forme *divine;* la littérature, pleine d'une harmonieuse

[1] Justin, liv. II, ch. 6.

poésie, rendit, de la manière la plus heureuse, les plus tendres comme les plus nobles sentiments de l'âme. Cette splendeur des arts, cette perfection des lettres, les colonies helléniques en dotèrent à leur tour les populations encore à demi barbares au milieu desquelles elles se fixèrent. Et, afin qu'aucun pays ne se trouvât privé des lumières de cette civilisation destinée à préparer la terre aux brillantes clartés de la civilisation du Christ, ainsi que l'aurore précède l'apparition de l'astre du jour, la Providence permit que ces colonies se répandissent, non-seulement dans l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique, mais surtout dans les régions du nord et les contrées de l'Europe jusqu'alors peu civilisées. Elle permit que ces mêmes colonies y multipliassent leurs écoles en même temps que leurs établissements.

Partout, en Europe comme en Asie et en Afrique, les philosophes, les littérateurs, les artistes grecs étaient reçus avec faveur. Tandis que la jeunesse gauloise allait recueillir avec avidité leurs leçons à Marseille, ils recevaient en Sicile les gages d'une estime toute particulière : les monarques eux-mêmes se faisaient les disciples de l'école de Syracuse. La protection des Séleucides ne fit jamais défaut, en Syrie, aux artistes ni aux savants de la Grèce qui y enseignaient la philosophie, les beaux-arts et les belles-lettres dans de nombreuses académies. Les florissantes écoles grecques de Cyrène et d'Alexandrie continuèrent, en Afrique, sous la domination grecque, la mission qu'avait reçue le premier royaume d'Égypte, d'instruire les peuples. Cyrène compta d'illustres potëes; Alexandrie forma une foule d'écrivains. De tous les points de l'Asie et de l'Afrique, on se rendait en ces villes pour puiser la science auprès de professeurs habiles, comme

aussi de tous les royaumes on se rendait à Pergame ou à Tarse pour étudier la langue grecque, à Athènes pour apprendre l'art oratoire, à Rhodes pour connaître l'art du statuaire. Qui ne sait enfin que c'est aux écoles grecques, répandues en Italie, que les Romains firent leur éducation littéraire. Cette influence des lettres et des arts, partout propagée à l'aide des colonies, était tellement comprise par le peuple grec, « qu'il se glorifiait, dit M. Pouqueville, d'avoir fondé la civilisation du monde [1]. » — « C'est d'Athènes où l'on croit qu'ils ont pris naissance, écrit Cicéron, que les arts, les sciences, la civilisation se sont répandus sur toute la terre [2]. »

Cette diffusion des lumières; cette splendeur du beau, dont Athènes était le foyer, assurèrent à cette cité un empire bien plus durable, bien plus étendu que celui qui est le résultat des conquêtes. L'éloquence perpétua la puissance de la Grèce sur le monde, à travers le cours des siècles. Cette nation depuis longtemps n'était plus, et elle brillait encore de toute sa gloire, elle initiait encore les générations nouvelles à l'art de bien dire, à l'aide de ses chefs-d'œuvre, dont ses colons avaient porté la connaissance et l'amour jusqu'aux confins de l'univers. Admirable exemple de la supériorité que les lettres donnent à un peuple sur un autre! Les vainqueurs de l'Attique furent les premiers subjugués par le prestige de son éloquence, par le charme de sa poésie. Depuis, tous les peuples civilisés ont pris les Grecs pour leurs maîtres et leurs modèles. En sorte que, par l'héritage qu'elle nous a légué, la Grèce continue toujours sa mission civilisatrice.

[1] Pouqueville, *Grèce, Aperçu sur les colonies.*
[2] Cicéron, *Discours pour Flaccus*, ch. 26.

La Grèce fut providentiellement appelée à propager les Écritures, et à former la langue et l'éloquence des défenseurs du christianisme.

La propagation de la vérité et la connaissance du Christ étaient ce qu'avait en vue, dans ces nombreux établissements d'intérêt social, la Sagesse incréée, qui ne fonde rien sans une fin digne d'elle. Lorsque la langue grecque fut formée et complète, que la pratique s'en fut répandue en Sicile, en Italie, au midi des Gaules, par les colonies qui y abordaient, ou par les rapports fréquents de la Grèce avec ces pays ; qu'à la suite des conquêtes d'Alexandre, la connaissance de cette langue fut devenue générale dans la Perse, la Babylonie, la Médie [1] ; et son usage quotidien dans l'Arménie, la Bactriane, la Cœlésyrie, sous le gouvernement grec des Séleucides [2] ; en Égypte, en Éthiopie et jusque chez les peuplades de la Libye, sous la domination macédonienne des Ptolémées ; alors l'Esprit-Saint inspira à un de ces monarques de faire traduire les divines Écritures dans cette langue universelle, afin que tous les peuples de la terre connussent les sublimes doctrines descendues d'En-Haut, et qu'ils apprissent à parler un langage céleste. La parfaite conformité de soixante-douze traducteurs qui, bien que travaillant séparément, s'étaient rencontrés, non-seulement pour le sens, mais même pour l'expression [3] ; conformité qui fit éclater la gloire de Dieu, remarque saint Irénée [4] ; le court

[1] Pouqueville, *Grèce, Introduction de la littérature grecque en Perse.*
[2] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, liv. Ier; *Histoire générale de la Tragédie.* — [3] Philon, *Vie de Moïse*, liv. II. — [4] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. V, ch. 8.

espace de soixante douze jours qu'ils employèrent à achever cet énorme et difficile travail ; la fidélité et la beauté de leur version, alors louée publiquement, et adoptée partout depuis ; les soins minutieux que prirent aussitôt le roi et son conseil pour que jamais elle ne fût altérée [1] : cet ensemble de faits insolites et surnaturels démontre que le Seigneur dirigeait lui-même cette traduction pour l'accomplissement de ses desseins. Déjà il avait précédemment employé les Grecs, dont la langue était la première parmi celles des Gentils [2], à répandre partout la doctrine platonicienne, qui s'est le plus approchée du christianisme, parce qu'étant parvenue à la connaissance du vrai Dieu, elle avait trouvé la cause de tous les êtres, la lumière où l'on voit la vérité, la source où l'on s'abreuve de bonheur ; et qu'elle enseignait que le souverain bien consiste à vivre dans la vertu, la souveraine sagesse, à l'aimer [3]. Il voulait, maintenant que les temps du Messie approchaient de plus en plus, rendre l'autorité des Livres Saints vénérable aux Gentils [4]. Voilà pourquoi il se servait des Grecs et de leur langage pour propager dans l'Occident qu'ils parcouraient, et dans l'Orient qu'il leur avait livré, les saines doctrines des Écritures, et préparer ainsi les peuples, par la diffusion des croyances essentielles, à la venue du Rédempteur, dont deux Évangélistes leur annonceront bientôt la naissance et la vie dans ce même langage compris de tous.

Un autre but qu'eut encore le Seigneur, en donnant à la langue grecque les admirables perfectionnements qu'elle possède, et en en répandant la connaissance

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 2. — [2] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VIII, ch. 10. — [3] *Ibid.*, liv. VIII, ch. 8, 9 et 10. — [4] *Ibid.*, liv. XVIII, ch. 42.

ainsi que l'usage dans le monde civilisé tout entier, fut, nous l'avons indiqué, d'en faire la langue de la plupart des premiers et des plus illustres docteurs de la nouvelle religion ; de l'employer à la défense de l'Église naissante. Le Christianisme s'étant d'abord propagé dans l'ancien empire grec et dans l'empire romain, où deux éléments constituaient l'éducation littéraire : la langue grecque, et sa fille, la langue latine ; ces deux langues devinrent, dès l'origine, sinon les seules, du moins les principales dont il se servit.

« Il faut admirer en cela, dit un célèbre auteur de la « vie des Pères, Moehler, un décret tout particulier de « la Providence. Deux peuples, doués des qualités les « plus brillantes de la nature, semblaient n'avoir tra- « vaillé, depuis tant de siècles, à porter leur langue au « plus haut degré de perfection, qu'afin que les idées « chrétiennes pussent s'y épancher dans toute leur plé- « nitude et sous la forme la plus convenable. La langue « grecque en particulier, production d'un peuple spiri- « rituel, d'un génie clair et pénétrant, depuis longtemps « l'organe d'une science sublime qui ne se rencontrait « en aucun autre lieu, joignait à une richesse rare une « netteté plus rare encore, et était par conséquent plus « que toute autre, appropriée au service de la religion « du Verbe. Le christianisme, de son côté, préparait à « la littérature des Grecs et des Romains un sort dont, « sans lui, elle n'eût jamais joui. L'histoire de notre « religion, et celle des productions de l'esprit de ces « deux peuples, se trouvèrent dès lors si intimement « unies, que la littérature classique sortit intacte des « orages du temps, et put conserver toute l'admiration « qu'elle méritait. L'Église chrétienne ne se montra « pas ingrate pour les services qu'elle lui avait rendus :

« immortelle et exempte de toute fragilité, elle commu-
« niqua ce privilége à des œuvres qui n'avaient été
« faites que pour un temps et pour un lieu. Car il est
« incontestable que si le christianisme ne s'était point
« servi, durant une longue suite de siècles, des langues
« grecque et romaine, et n'eût pas déposé en elles les
« premiers éléments de son histoire, ces langues se se-
« raient, avec le temps, complétement perdues, et, avec
« elles, tous les trésors de l'ancienne littérature [1]. »

La langue hébraïque était trop nationale : elle n'avait jamais d'ailleurs été employée à des recherches abstraites et scientifiques ; elle était trop pleine d'images pour que le Christianisme eût pu s'y mouvoir avec liberté et sûreté, et atteindre avec cette seule langue à sa véritable destination, qui était de devenir la religion universelle. Il fallait une langue à la fois riche en expressions et précise dans les termes, qui rendît exactement les dogmes sévères et les enseignements multiples de cette religion divine ; une langue qui pût exprimer les profondeurs de ses mystères et se prêter à la poésie de son culte. La langue de Platon et d'Homère possédait ces qualités : noble et simple, abondante et délicate, elle était éminemment propre à contenir la plénitude des pensées chrétiennes ; à exposer la dialectique serrée du catholicisme, à rendre les chants suaves de l'Église. Quand on compare la période de grandeur de la Grèce païenne aux beaux siècles de la Grèce chrétienne, on est plus que jamais convaincu que l'apogée de la première n'a existé, en quelque sorte, que pour procurer à la seconde un éclat immortel.

[1] Moehler, *Patrologie*, t. Ier, introduction, ch. 3.

Les écrivains de la Grèce et les docteurs de l'Église. Les orateurs grecs et les orateurs chrétiens.

L'époque de la plus haute civilisation grecque répond aux siècles de Platon et d'Aristote, de Sophocle et d'Euripide, de Simonide et de Pindare ; aux siècles de Thucydide et de Xénophon, de Périclès et de Démosthènes. Platon donne à la raison des ailes de feu ; il s'élève, comme un poëte inspiré, dans les mystérieuses régions de l'intelligence : il pense comme Socrate et il parle comme Homère. Quelle féconde poésie dans ses rêves philosophiques ! quelles créations dans ses théories ! quelle harmonie dans sa prose ! quel enthousiasme dans ses dissertations [1] ! Aristote possède à un degré éminent le talent de la distinction et de l'analyse : clair, méthodique et concis, il ne s'adresse qu'à l'entendement [2]. Eschyle, Sophocle et Euripide peignent le cours des choses humaines ; ils mettent en scène les événements du passé avec les caractères, les efforts, les passions des hommes qui les ont conduits. Des tableaux touchants ou terribles qu'embellissent constamment la grâce et la noblesse des attitudes et des mouvements ; des situations pleines d'émouvantes péripéties, qui tour à tour attendrissent, remuent ou bouleversent ; des discours qui, s'élevant au sublime, se prêtent à l'expression forte de toutes les affections de l'âme, livrent au spectateur les richesses variées d'une noble poésie capable de relever les courages abattus, ainsi que les ressources

[1] Laurentie, *De l'étude et de l'enseignement des lettres,* ch. 6.
[2] *Histoire de la philosophie* par Tennemann, traduite par Cousin, t. Ier, Aristote.

d'un art perfectionné, éminemment propre à agir sur les cœurs. Le peuple léger qu'abattait l'infortune, qu'enivrait la prospérité, allait prendre, en contemplant les calamités des rois et des empires, le spectacle à la fois touchant et terrible des grands revers, des leçons de constance et d'humanité : de telles leçons convenaient dans un siècle aussi plein de révolutions et de catastrophes que celui des guerres Médiques et de la guerre du Péloponnèse [1]. Tandis que Simonide, habile dans l'art de toucher et d'attendrir, verse dans des élégies empreintes de la plus profonde tristesse, ses larmes sur l'infortune ; que Pindare célèbre sur la lyre, en des chants aussi énergiques qu'abondants, les victoires des vainqueurs, aux pacifiques combats de Corinthe et d'Olympie [2], Thucydide, l'historien par excellence, comme l'appellent les anciens, par des descriptions frappantes, des récits intéressants, un style à la fois simple et noble, élégant et grave, forme les écrivains les plus distingués. Son école, aussi bien que celle de Xénophon, est regardée comme la meilleure école de l'éloquence [3].

Si le goût littéraire est tellement dans le génie des Grecs, que, sans passer par ces états de barbarie et ces transitions qui marquent de pénibles débuts chez les autres peuples [4], il atteint, au contraire, une perfection soudaine et précoce, où se révèle un don de Dieu, fait à ce peuple en vue de sa mission ; la constitution d'Athènes tend, de son côté, à cette même fin par l'essor qu'elle donne à l'éloquence. L'assemblée du

[1] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, t. I[er], liv. I[er], *passim*. — [2] Collombet, *Cours de littérature profane et sacrée*; *De la poésie élégiaque et lyrique*. — [3] Cicéron, *De oratore*. — [4] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, liv. I[er], *Histoire générale de la tragédie*.

peuple, décidant de la paix ou de la guerre, de la vie ou de la mort des citoyens, devint une arène toujours ouverte aux orateurs. Là, Périclès brise comme la foudre, agite comme le tourbillon, entraîne comme le torrent; sa voix ébranle la Grèce [1]. Là, Lysias séduit par les grâces sans nombre d'élégants discours, dont les faciles périodes coulent comme les flots limpides d'un ruisseau [2]. Là, Isocrate étale une élocution remplie de pensées fines et d'expressions harmonieuses. Toujours fleuri, abondant et pompeux, il se rend digne de l'éloge du prince des orateurs romains [3]. Là, Eschine se signale par une diction facile, ornée des plus riches figures, qu'il parsème des traits les plus piquants. Mais celui qui s'y distingue surtout et les surpasse tous par l'incomparable sublimité de son éloquence, c'est Démosthènes. Vivement touché des intérêts de sa patrie, il émeut, il échauffe et entraîne les cœurs. C'est un raisonnement serré et pressant; ce sont les sentiments généreux d'une âme qui ne conçoit rien que de grand; c'est un discours qui croît et se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles; c'est un enchaînement de figures hardies et touchantes. Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la République dans le fond de son cœur. C'est la nature qui parle elle-même dans ses transports; l'art y est si achevé qu'il n'y paraît point; rien n'égale jamais sa rapidité et sa véhémence [4].

Tels sont les écrivains qui immortalisèrent les deux grands siècles de la Grèce, de la naissance de Miltiade à la mort d'Alexandre. Dieu, qui dispose tout pour sa

[1] Aristophane, *Acharn.*, v. 54. — [2] *Histoire de l'éloquence*, par l'abbé Henry, ch. 3. — [3] Cicéron, *De oratore*. — [4] Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dial. 1er.

gloire, et souvent emploie les Gentils à préparer le triomphe de son Christ, les fera concourir à l'établissement de sa religion dans le monde. Ces grands maîtres, après avoir formé toutes les illustrations de l'antiquité païenne, sont appelés à former par leurs chefs-d'œuvre, les philosophes, les poëtes, les orateurs du premier âge chrétien. Non pas que le christianisme puise rien à leurs doctrines, qu'il ait recours à leurs pensées; non, le christianisme est divin, il possède la plénitude de la vérité. « Depuis que le Verbe est « descendu du ciel, dit Clément d'Alexandrie, nous « n'avons plus besoin, pour acquérir la science, de « fréquenter l'école des hommes, d'aller à Athènes « ou en Ionie : quand Celui-là est notre maître qui « a tout rempli de sainte force et de doctrine, nous « sommes instruits de toutes choses par Lui : il est « le Verbe; le monde entier est devenu la Grèce[1]. » Mais, comme le remarque Théodoret en parlant de l'éducation profane de Didyme, cette littérature et cet art païens fourniront aux défenseurs de la foi des armes pour combattre le mensonge[2]. Les formes littéraires serviront à donner à la pensée chrétienne un aspect plus attrayant, une force plus irrésistible, à la revêtir d'un style qui captivera les païens eux-mêmes. Grâce à ces attraits dont ils sauront environner l'austère morale ou le dogme profond du catholicisme, l'on verra des écrivains, illustres dans les sciences que professe Athènes païenne, accorder leur admiration à l'éloquence d'un Origène ou d'un Grégoire[3].

Dans ce siècle où, en dehors des Écritures, nulle

[1] Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Gentils*. — [2] Théodoret, *Hist. de l'Église*, liv. IV, ch. 29.— [3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VI, ch 19.

beauté n'existait, sinon la beauté des œuvres païennes, non-seulement il importait d'étudier la philosophie du paganisme, afin de la réfuter, ainsi que l'étudia dans ce but Clément d'Alexandrie[1]; mais il fallait connaître à fond tous les préceptes de la rhétorique et les ressources du langage, afin de pouvoir lutter avantageusement contre les rhéteurs, et de captiver la foule par les charmes de l'éloquence. « La vertu « propre des arbres, dit saint Basile, est de porter « des fruits dans la saison ; cependant les feuilles qui « s'agitent autour de leurs rameaux, leur servent « en quelque sorte de parure. Ainsi quoique le fruit « essentiel de l'âme soit la vérité, ce n'est point la « déparer que de la revêtir d'une sagesse étrangère, « *des charmes de l'éloquence profane*, comme d'un « feuillage qui recouvre le fruit et lui donne un aspect « plus agréable[2]. » Aussi, soit que Dieu tirât ses défenseurs des rangs du paganisme, soit qu'il les appelât du sein de son Église, il est à remarquer qu'il en choisit très-peu qui n'eussent la connaissance des lettres grecques, tant elles étaient nécessaires, en ces temps, à la propagation de la religion, dans ce monde civilisé qui vouait un culte à la forme extérieure.

Si le premier siècle chrétien nous lègue des épîtres, belles de simplicité et d'onction, écrites au petit troupeau des Églises de Corinthe, de Smyrne, d'Éphèse et de Philippes, par les Clément, les Ignace, les Polycarpe, le second siècle brille par une grande richesse de productions littéraires. Le christianisme est persécuté : Justin, instruit à l'école de Platon qui a donné,

[1] Moehler, *Patrologie*, 3e partie, doctrine de Clément d'Alexandrie.
[2] S. Basile, *De la lecture des livres profanes*, ch. 2.

comme le philosophe chrétien l'avoue lui-même, de l'essor à son esprit; Tatien, dont la riche littérature grecque a développé les facultés; Athénagore, élevé, d'après le sentiment le plus probable, aux écoles d'Athènes, descendent dans la lice. Ils présentent aux empereurs des apologies, aussi remarquables par l'éloquence du discours que par la force du raisonnement [1]. Dans le même temps, saint Théophile venge la foi des attaques du paganisme, dans un ouvrage dont saint Jérôme loue le style élégant, et qui révèle en bien des endroits une connaissance approfondie de la littérature et des historiens grecs. Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, célèbre par ses talents d'écrivain et par la pureté de son style, lutte tour à tour contre l'hérésie et la persécution; saint Irénée, qui a cultivé son esprit par la lecture des philosophes et des poëtes grecs, qui a puisé, dans le commerce de Platon et d'Homère, cette dialectique habile qui le distingue, prend, dans de nombreux écrits, la défense des croyances orthodoxes [2]. Les martyrs de Lyon le recommandent pour son grand mérite à Éleuthère, évêque de Rome [3]. Mais ce ne sont pas seulement les évêques qui engagent les saints combats en faveur de la foi; une foule de savants, versés dans les siences des écoles grecques, et remplis d'enthousiasme pour la nouvelle doctrine, se lèvent pour défendre, soit l'innocence des chrétiens contre un gouvernement hostile, soit l'héritage des Apôtres contre la rage destructive de l'hérésie. Parmi ces généreux athlètes se distinguent Aristide, à Athènes, Panthène, à Alexandrie; tous deux

[1] Voir Moehler, *Patrologie*, 2e partie, *Remarques générales*, *Vies et Écrits de ces apologistes*. — [2] Moehler, *Patrologie*, 2e partie, *Vies et écrits de ces évêques*. — [3] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. V, ch. 4.

célèbres, le premier par son éloquence, le second par la profondeur de sa philosophie, tous deux admirateurs et imitateurs des modèles païens[1]. La réputation de Panthène s'étend jusqu'aux Indes ; et il est obligé, pour satisfaire à de pieux désirs, d'y aller prêcher la sainte doctrine : là aussi s'était donc répandue la connaissance de la littérature grecque.

Le troisième siècle de l'ère chrétienne s'ouvre par deux écrivains qui montrent dans leurs écrits à quel point de perfection cette imitation de la belle littérature des âges antiques, jointe à l'étude des incomparables beautés de la Bible, a porté la littérature sacrée : Clément d'Alexandrie, le disciple de Panthène, et Origène, le disciple de Clément. L'Église alors, cessant de présenter des apologies à des empereurs de mauvaise foi, concentre ses forces contre la double attaque du paganisme qu'entretient l'enseignement païen, et de l'hérésie que suscitent les doctrines philosophiques. Clément, qui a cueilli, sous un maître habile, toutes les fleurs du champ prophétique et apostolique, et dont la vaste érudition, à laquelle aucune autre n'est comparable, embrasse tous les genres de beautés des lettres grecques, s'attire, par l'éloquence entraînante qu'il déploie dans l'exposition des dogmes de la foi, le respect et l'admiration des païens : ils fréquentent son école, et la plupart en sortent chrétiens[2]. Origène, possédant à la fois une connaissance étendue des Écritures, de la philosophie platonicienne et des lettres humaines, captive à un tel point son auditoire sous le charme de sa parole, que plusieurs fois les soldats des persécuteurs, enveloppent

[1] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. VI, ch. 19.
[2] Moehler, *Patrologie*, 3e partie, écrivains du IIIe siècle.

ses jeunes auditeurs, à leur insu, pour les conduire au martyre ; d'autres fois ils y volent en sortant de ses leçons [1]. A la suite de ces noms illustres, nous pourrions citer encore ceux de saint Alexandre de Jérusalem, regardé comme l'un des hommes les plus érudits de cette époque si féconde en célébrités littéraires ; de saint Anatole, à qui les péripatéticiens d'Alexandrie offrent, pour sa science de la logique, la chaire d'Aristote ; de Denis qui, de rhéteur remarquable, mérite des chrétiens le titre glorieux de Grand, par l'immense trésor d'écrits dont il dote l'Église. Nous pourrions citer les noms de saint Grégoire le Thaumaturge qui, sous la direction d'Origène, à Césarée, apprend à tirer tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans les poëtes et les écrivains de l'antiquité, en même temps qu'il est par lui initié à la connaissance des Écritures : double étude dont ses écrits porteront le cachet [2] ; de saint Pamphile, que le goût des lettres païennes engage ensuite à réunir les premiers chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne ; de saint Cyprien, que l'étude des langues grecque et latine rendit, non-seulement professeur brillant, mais écrivain distingué.

Mais constatons l'influence qu'exerce la littérature grecque sur les Pères du IV[e] siècle ; nous trouverons qu'elle n'est ni moins puissante, ni moins générale. Le IV[e] siècle est, dit M. Villemain, la grande époque de l'Église primitive, l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'Église devint une puissance publique ; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et

[1] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. VI, ch. 2, 3 et 4.

[2] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. VI, ch. 46 ; liv. VII, ch. 32. Voir aussi Moehler, *Patrologie*, 3e partie.

brillants génies qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au XVII[e] siècle. Que de grands hommes, en effet, que d'orateurs éloquents ont rempli l'intervalle depuis saint Athanase jusqu'à saint Augustin! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des hommes! Quelle transformation de la société tout entière, à la voix de cette religion qui passe tout à coup des Catacombes sur le trône des Césars! La sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages ; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les Barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin, font entendre la plus pure morale et la plus touchante éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux qui devait succéder à l'empire romain [1].

Ce génie des docteurs de l'Église, quelle est la source qui l'a fécondé? Cette éloquence, quelles sont les leçons qui l'ont perfectionnée? A ces questions l'histoire et la science sacrée répondent : Quand l'Esprit-Saint, se contentant de les aider dans leurs travaux, n'éclaira point directement les docteurs, en leur donnant la science qu'il accorde aux Saints [2], les sources où ils puisèrent sont la Genèse et les récits profanes, Isaïe et Démosthènes, les Livres Sapientiaux et les traités d'Aristote et de Platon ; les chants inspirés des prophètes et les poésies dramatiques d'Euripide et de Sophocle.

[1] Villemain, *De l'éloquence chrétienne au* IV[e] *siècle.*— [2] Sagesse, ch. 10.

Saint Athanase, aussi illustre par son éloquente érudition que par l'éclat de ses vertus et le courage de ses luttes, ne veut pas rester étranger aux lettres profanes, au moment où il se forme dans Alexandrie à la divine science, par l'imitation de chacun des écrivains de la Bible [1].

« Saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, et plus « encore saint Jean Chrysostome, appellent à leur se- « cours tous les artifices du talent oratoire. Docile à « leur génie, la langue grecque exprime toutes les nou- « veautés de la foi chrétienne, paraissant encore être « l'idiome antique des Lydias et des Platon. On recon- « naît le génie grec presque dans sa beauté première, « doucement animé d'une teinte orientale, plus abon- « dant et moins attique, mais toujours harmonieux et « pur. Cette fidélité aux anciens types, cette constance « de langage au milieu d'une si grande nouveauté de « sentiments et d'idées, s'explique en partie par l'é- « tude, l'imitation, l'enthousiasme de ces modèles qui, « en devenant profanes, ne cessaient pas d'être su- « blimes aux yeux des jeunes chrétiens d'Antioche et « d'Athènes. Leur imagination, préoccupée par ces « études charmantes, les abjurait plus tard, sans les « oublier ; c'était comme une musique apprise dès l'en- « fance, et sur laquelle on adaptait les graves paroles « de l'âge mûr. Cette influence littéraire servait puis- « samment, il n'en faut pas douter, au progrès du « Christianisme ; et ce n'est pas sans motif que Julien, « dans le court espace de son règne, se hâta, pour « principale persécution, de prohiber l'enseignement « des lettres grecques parmi les chrétiens ;.... il était

[1] S. Grégoire de Nazianze, *Panégyrique de saint Athanase.*

« visible que les dogmes chrétiens s'étaient étendus « chez les peuples éclairés, avec le secours des lettres « et de la philosophie grecques..... Julien croyait donc « avec vraisemblance affaiblir le christianisme en lui « ôtant les sciences et les lettres qui servaient à sa « victoire..... Cette défense injuste, blâmée par quel- « ques païens eux-mêmes, fut ce qui blessa le plus les « orateurs chrétiens, et elle ne fit que redoubler leur « ardeur pour les sciences profanes, qu'on voulait « leur arracher comme une arme de défense et de vic- « toire [1]. »

Le génie grec, longtemps abattu sous le joug romain, mais relevé par le christianisme, ranimé par l'ardeur du prosélytisme, se propose de convertir le monde à sa foi. Il se montre en même temps sur tous les points de l'empire d'Orient : il brille sur sa terre natale, dans l'Égypte, dans la Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce asiatique, jadis si célèbre par son luxe et ses richesses. Athènes est encore, au IVe siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monuments et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Au milieu des nombreux disciples d'Himérius et de Prohérésius, les plus éminents professeurs d'éloquence en ce siècle [2], se distinguent deux jeunes hommes graves et doux, admirés de leurs condisciples dont ils évitent les folies, et qui, parmi les séductions de cette cité des plaisirs, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles : c'est Grégoire de Nazianze, avec Basile, son ami. On les cite dans toute la Grèce ; ils excellent dans les lettres et l'élo-

[1] Villemain, *De l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle.*
[2] Socrate, *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, ch. 26.

quence [1]. Déjà une vaste carrière de dévouement et de gloire s'ouvre devant eux : ils ont à rappeler les glorieux combats des martyrs, à célébrer les triomphes de la foi, à produire tous les titres qui établissent la divinité de l'Église et à chanter l'intrépide courage des héros chrétiens. Saint Basile le fait avec cette éloquence grave, sentencieuse, austère, qui rappelle la belle époque de pureté de la langue grecque [2]. C'est la majesté de Sophocle jointe au tendre sentiment d'Euripide. Saint Grégoire de Nazianze, brillant et vif dans ses pensées, élégant et fleuri dans ses expressions, ingénieux dans ses réflexions, joint, dans ses discours en faveur de la vertu, et dans ses poésies, imitées du mode ancien, l'harmonieuse élocution d'Isocrate à l'abondante inspiration de Pindare. Césarée possède une école chrétienne : c'est là qu'après avoir professé avec distinction les belles-lettres, saint Grégoire de Nysse va perfectionner cette éloquence pleine de pureté méthodique, de raisonnement et de magnificence qui le rapproche à la fois d'Aristote et de Thucydide.

Synésius, de la Cyrénaïque, emprunte les tristes accents de Simonide, pour redire les malheurs de sa patrie en des élégies où apparaissent de continuelles imitations des poëtes grecs, ses modèles. « O Cyrène, ô mon pays, s'écrie-t-il, tombeaux antiques des Doriens, où je ne serai point enseveli ! Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier évêque ! Mais je ne puis continuer ; les sanglots étouffent ma voix, livré que je suis à la crainte d'être forcé d'abandonner mon Église : car il faut nous embarquer et fuir. Mais je ne m'éloignerai

[1] Voir Villemain, *De l'Eloquence chrétienne.*
[2] Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dial. 3.

pas sans avoir visité une dernière fois l'autel, baisé la table sainte et les sacrés parvis du sanctuaire de mon Dieu. Voilà que je succombe sous les veilles que je passe dans nos tours pour les protéger des incursions des Barbares.... Non, je ne fuirai point de ma Ptolémaïs; je suis ministre du Seigneur; je lui offrirai ma vie pour la défense de son temple [1] ! »

Mais quel est cet orateur, que le rhéteur païen Libanius compta parmi ses disciples à Antioche, et qui, d'un instant à l'autre, excite de frénétiques applaudissements ou fait fondre en larmes? La foule se presse sur ses pas; de vastes toiles ont été tendues dans les airs pour défendre de l'ardeur du soleil le nombreux auditoire qu'enivre le charme de sa parole. Écoutez, il plaide la cause du pauvre. Quelle élévation dans ses pensées! quelle richesse d'images dans son style! quelle énergie! quelle entraînante rapidité dans ses récits et ses mouvements. C'est Chrysostome, le Démosthène des âges chrétiens, le défenseur de l'indépendance de l'Église opprimée, et l'orateur de la disgrâce et de l'infortune.

C'est ainsi que ces éminents docteurs tirent de leur éducation dans les belles-lettres profanes de grands avantages pour la religion, dont ils sont les pasteurs [2]. C'est ainsi, quand chacune des paroles de leurs discours ne leur est pas, comme à Ambroise, le saint évêque de Milan, dictée par l'ange du Seigneur, c'est ainsi qu'ils tournent, par l'imitation qu'ils en font, les chefs-d'œuvre de la Grèce païenne à la gloire du Christianisme. Mais si, afin de faire briller avec plus d'éclat la beauté évangélique aux yeux d'une société cultivée par

[1] Œuvres de Synésius. — [2] Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dial. 3.

le génie de la Grèce, ces grands hommes pouvaient, dans l'intérêt même de la vérité, puiser à ces trésors littéraires, l'Église, remarque Fénelon, les interdisait aux simples fidèles comme inutiles, et il eût pu ajouter comme dangereux. Trop souvent, comme de nos jours, les professeurs de ces sciences humaines étaient les ennemis les plus acharnés du catholicisme; trop souvent cette littérature sensuelle, voluptueuse, imbue de fausses maximes, et d'où était banni tout sentiment chrétien, toute idée du vrai Dieu et du vrai culte, allumait la passion au cœur des jeunes chrétiens et les détournait de leurs devoirs religieux. Voulez-vous des lois, des préceptes moraux, de la poésie, de l'éloquence, disait l'Église dans ses constitutions apostoliques, vous trouverez tout cela dans les Écritures [1].

Maintenant que nous avons montré en quoi les beaux siècles, dont nous esquissons l'histoire, ont contribué à la gloire du Christ, en vue duquel tous les États ont existé, reprenons le récit des principales actions de la Grèce, et assistons, en témoin chrétien, aux malheurs dont est marquée la période de son existence dans laquelle nous entrons.

[1] *Constitutions Apostoliques*, liv. Ier, ch. 6.

CHAPITRE XLIX

GUERRES CIVILES.

Les malheurs publics et leurs causes morales.

Toute grande prospérité n'a qu'une durée bien courte ; l'opulence amène l'oisiveté, le luxe engendre la corruption dans les mœurs. L'exercice de la puissance finit trop souvent par rendre les dominateurs insensibles et parfois cruels. L'exaltation, causée par le succès, fait naître des rivalités sanglantes. La licence avec ses désordres, la tyrannie avec ses cruautés, la guerre civile avec ses dévastations : tels furent les maux dans lesquels se précipita la Grèce. Il ne pouvait en être autrement ; à Sparte, la jalousie avait chassé plusieurs rois ; à Athènes, elle avait fait mourir Miltiade dans les fers. Offusquée de l'autorité et surtout de la gloire de Thémistocle et de Cimon, elle les avait exilés [1]. Elle avait également banni par l'os-

[1] Diodore, liv. XI, ch. 54.

tracisme, et à cause de sa justice, Aristide dont la vertu avait assuré à Athènes l'empire militaire, en amenant les villes confédérées à former un trésor public à Délos pour subvenir aux frais de guerre. La patrie qui avait ainsi payé ses libérateurs de la plus noire ingratitude, ne pouvait être longtemps heureuse. La perfidie, aveugle autant qu'injuste envers les auteurs de sa gloire, et qui poussera bientôt Athènes à condamner à mort les vainqueurs des Arginuses, était comme une protestation incessante contre son bonheur. La richesse publique développa chez les Athéniens un insultant orgueil ; le succès poussa les Spartiates à une ambition sans frein. La fierté impérieuse des uns, l'inconstante légèreté des autres, contribuèrent à aggraver les haines[1].

Lacédémone, après les guerres médiques, avait cherché à s'opposer à la reconstruction des murs d'Athènes ; Athènes, de son côté, après avoir délibéré si elle ne laisserait pas sa rivale s'engloutir dans l'abîme ouvert sous ses pas par un tremblement de terre suivi de la révolte générale des Ilotes, accueillit favorablement les Messéniens, ennemis jurés de Sparte. Ces deux villes, représentant les races dorique et ionique, opposées de mœurs, d'institutions, d'intérêts, et dont la puissance se limitait réciproquement, ne se supportèrent plus qu'avec peine ; elles en vinrent enfin à une rupture ouverte à l'occasion du siége de Potidée, où les Lacédémoniens prirent parti pour les assiégés contre les Athéniens assiégeants. Quelle en fut la cause ? La cause la plus vraie, quoique la moins avouée, fut la grandeur à laquelle était parvenue Athènes et la terreur qu'elle inspirait à Lacédémone[2].

[1] Aristote, *Politique*, liv. V, ch. 2 et suiv.; liv VII, ch. 13.
[2] Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, liv. Ier, ch. 23.

La guerre du Péloponnèse, qui en résulta, produisit des maux tels que jamais le pays n'en ressentit de semblables. « Jamais, écrit Thucydide, témoin oculaire, tant de villes ne furent dévastées par les incursions de l'ennemi. Jamais tant d'hommes ne perdirent la vie dans l'acharnement des combats ou la fureur des séditions ; jamais tant de citoyens n'éprouvèrent les rigueurs de l'exil. Les événements traditionnels les plus incroyables cessèrent de l'être, surpassés qu'ils furent par les épouvantables catastrophes qui se multiplièrent durant cette interminable guerre. Tremblements de terre qui ébranlent une partie du globe ; longues sécheresses accompagnées de famines, peste cruelle ravissant une partie de la nation : toutes les calamités fondirent à la fois sur cette malheureuse contrée [1]. »

La guerre du Péloponnèse, en rangeant les républiques maritimes du côté d'Athènes, en armant les républiques continentales en faveur de Sparte, partagea la Grèce en deux camps ennemis. D'une seule nation on voit se former deux peuples qui emploient à se déchirer des armes que la guerre étrangère n'occupe plus [2]. Durant vingt-sept ans, une lutte acharnée promène la dévastation et le carnage dans les riantes contrées de l'Ionie. Tour à tour les territoires sont envahis, les fermes de l'Attique incendiées, les bords de l'Eurotas dépeuplés. Les généraux athéniens ravagent les campagnes lacédémoniennes, forcent les villes, renversent tout sur leur passage. Mais, de retour dans l'Attique, ils gémissent à l'aspect de leur patrie détruite et embrasée par les Spartiates, et emploient les

[1] Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, liv. Ier, ch. 23.
[2] Justin, liv. III, ch. 2.

dépouilles de Lacédémone à réparer des ruines causées par elle. Durant ces invasions permanentes, Platée, prise d'assaut par les Spartiates, est rasée ; Mitylène, enlevée par les Athéniens, est démantelée ; une foule de cités florissantes sont mises à feu et à sang[1].

Mais il semble que ces désastreuses campagnes ne soient point encore suffisantes pour châtier la Grèce de l'insolent orgueil qu'elle déploie au milieu de sa prospérité ; du despotisme tyrannique qu'elle fait peser sur ses alliés dont elle rase les villes, confisque le territoire, ou à qui elle extorque de ruineux impôts ; et, surtout, du cruel esclavage auquel elle soumet tous les vaincus, contraints de cultiver ses champs, de faire prospérer son commerce, d'alimenter ses plaisirs. Cette prétendue terre de la liberté regorge d'esclaves : l'Attique en compte trois cent cinquante mille pour vingt mille citoyens ; Corinthe en renferme quatre cent soixante mille ; l'Arcadie en possède trois cent mille. Plusieurs millions sont disséminés dans les divers États de ce petit pays qu'on n'a point rougi de nous présenter comme le modèle de la liberté et de l'égalité. Il est probable, dit M. Pouqueville, en parlant des mines du Laurion et des carrières du Pentélique, que les habitants de ces contrées sacrifiaient aux dieux infernaux : car ils n'avaient en partage que les travaux pénibles, et d'autres espérances d'un meilleur avenir que dans le tombeau. On ne trouvait en ces tristes régions qu'une population d'esclaves achetés dans les marchés d'Europe et d'Asie, qui étaient ensevelis vivants dans les entrailles de la terre pour en arracher un minerai mêlé d'argent et de cuivre, ou pour en extraire le marbre

[1] Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, passim.

destiné à la construction des monuments. On sait comment ces infortunés, chargés de chaînes, déchirés de coups de fouets, sortirent subitement armés du fond de leurs souterrains, prirent Sunion d'assaut et châtièrent l'avarice et la cruauté de leurs maîtres [1].

Une peste vengeresse qu'aucun préservatif ne détourne, qu'aucun remède ne guérit, s'abat à deux reprises sur les villes et les campagnes dont elle moissonne impitoyablement les populations; elle sévit principalement dans la voluptueuse cité de Minerve. Mais cette ville se trouve tellement enfoncée dans le vice que le fléau destructeur, au lieu de la ramener au bien, y engendre des désordres nouveaux. On s'abandonne publiquement aux plus hideuses turpitudes. Dans la persuasion que l'on ne possède que pour un jour les richesses et la vie, on se hâte de chercher dans la débauche de promptes jouissances. Personne ne daigne s'occuper des choses honnêtes ; les plaisirs et le moyen de se les procurer, voilà ce qui paraît à tous utile et beau dans ces jours où l'on ne reconnaît plus ni la loi des hommes, ni la crainte des dieux [2]. Le malheureux, menacé dans son existence , est voué à un sombre désespoir. Au milieu des calamités publiques, le polythéisme est impuissant à consoler et à retenir dans la probité. La philosophie païenne, malgré les graves sentences des sages qui brillaient alors (car nous sommes au siècle de Socrate), ne possède pas non plus le secret d'éloigner du vice et de maintenir dans le bien, parce qu'elle ne sort point du cercle des considérations d'une morale purement humaine, dont le pestiféré n'a que

[1] Pouqueville, *Grèce*, art. *Mines de Laurion.*
[2] Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, liv. II, ch. 53.

faire en ce moment suprême. Une religion divine, en montrant au delà du tombeau une éternité heureuse pour la vertu, malheureuse pour le vice, était seule capable d'opposer une digue à ce torrent débordé des passions. Elle ramenait le Juif du fond de ses malheurs : le Grec, adonné au culte des faux dieux, restait livré à sa propre faiblesse.

Les désastres vengeurs.

Un autre châtiment est réservé à la cité licencieuse dont l'ambition a crû avec la puissance. Jalouse d'ajouter la Sicile à toutes ses autres possessions, elle a injustement envahi cette île. Mais l'armée athénienne non-seulement échoue dans le siége de Syracuse que les galères corinthiennes viennent secourir, elle essuie dans sa retraite une défaite totale. Les bords de l'Asinare sont couverts de monceaux de cadavres ; les généraux, mis à mort, et les soldats que l'on a faits prisonniers, renfermés dans des carrières découvertes où ils sont tourmentés, le jour par les ardeurs d'un soleil brûlant, la nuit par la fraîcheur d'une température d'automne. Ceux-là seuls échappent au trépas, qui émeuvent leurs maîtres par la récitation des touchants passages d'Euripide [1]. Cette défaite porte un coup fatal à la puissance athénienne, qui a, de plus, la douleur de voir Sparte solliciter, afin de mieux l'écraser, le secours des Perses. En vain Alcibiade, tour à tour exilé pour l'impiété qu'il mêlait à ses débauches, et acclamé par

[1] Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, liv. VII, ch. 87. Plutarque, *in Niciâ*.

le peuple au Pirée, tente-t-il de relever sa patrie par les victoires navales d'Abydos et de Cyzique, où il détruit la flotte péloponnésienne; en vain réduit-il la rivale d'Athènes à implorer une paix que celle-ci refuse; la célèbre bataille que remporte Lysandre à Ægos-Potamos détache d'Athènes tous ses alliés, achève de détruire sa prépondérance et amène sa chute.

Si l'humiliation et l'abandon punissent [1] Athènes de la hauteur et de la fierté de sa domination, les interminables dissensions de la Grèce trouveront leur châtiment dans le joug odieux de Sparte. Trente tyrans, imposés par elle à Athènes, commencent par en renverser les murailles et détruisent les restes de sa puissance. Ensuite ils confisquent les biens, incarcèrent les hommes dévoués, et commettent en quelques mois plus de cruautés qu'il ne s'en est commis durant la période de la guerre civile. Chaque jour éclaire le meurtre de quelque citoyen. Plus de la moitié des Athéniens s'expatrient : les tyrans s'acharnent à les poursuivre de leurs arrêts de mort, jusqu'au fond de leur exil [2]. Les autres États sont également des théâtres de meurtres et de violence; les Éléens voient leur territoire envahi et leurs vaisseaux enlevés; les Messéniens, chassés de leur pays, sont réduits à chercher un refuge en Sicile. La Thessalie et la Thrace sont forcées, sous peine capitale, de subir la constitution de Sparte; l'Asie Mineure, de recevoir des gouverneurs investis du droit de vie et de mort sur les citoyens. Les confédérés, à qui l'on impose les dures lois de Lycurgue, sont grevés d'impôts exorbitants, et obligés de fournir

[1] Diodore, liv. XIII, ch. 103. — [2] Diodore, liv. XIV, ch. 5 et 6.

des troupes pour aider à l'asservissement de la patrie ; et le peuple désintéressé, qui ne connaissait point l'usage de la monnaie, recueille, au moyen de ces exactions, plus de mille talents par an [1]. C'est, disent les historiens contemporains, un règne de terreur et de sang, qui jette partout l'épouvante et jonche le sol des débris des villes et des temples renversés. Ainsi Dieu redemande à la Grèce ses crimes. La verge de fer, ramassée dans le pays même, est employée à châtier chacun des États de ses raffinements de cruauté dans la lutte intestine.

Les gémissements des prisonniers de guerre et des étrangers que la Grèce a foulés aux pieds, les soupirs de tant de millions d'esclaves asservis à ses caprices, courbés sous ses travaux, sont montés jusqu'au trône du Tout-Puissant. Il appesantit son bras vengeur sur cette terre qui ne voulait de liberté et de bonheur que pour elle seule, et le joug est d'autant plus insupportable à cette nation civilisée qu'il est plus grossier. Quand le Seigneur se fut assez longtemps servi de la verge, il la brisa. Pendant qu'Agésilas, roi de Lacédémone, à la tête d'une armée composée de vagabonds autant que de soldats, est occupé à dévaster les contrées de l'Asie qu'il traverse, à piller la Phrygie, à ruiner les champs et les vergers dont il coupe tous les arbres [2], les États grecs de Thèbes, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes, sous le poids de cette même servitude dont ils ont longtemps fatigué leurs esclaves, se liguent contre leur commune dominatrice. Conon, placé à la tête de la flotte que renforcent de nombreux vaisseaux persans, écrase à Cnide la flotte lacédémo-

[1] Diodore, liv. XIV, ch. 10. — [2] Diodore, liv. XIV, ch. 79, 80 et suiv.

nienne et parcourt en vainqueur les mers de l'Ionie et les côtes du Péloponnèse qu'il ravage. Alors Sparte, faisant un pas de plus dans la voie des abaissements, conclut le honteux traité d'Antalcidas, par lequel elle abandonne à la Perse toutes les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomènes et de Chypre, moyennant un secours. Mais cette humiliation nouvelle, qui montre à quel excès de déshonneur conduisent les discordes civiles, ne lui rend pas cette suprématie à laquelle elle immole les intérêts les plus sacrés de la patrie.

Pélopidas, dont le dévouement égale les talents militaires, se place à la tête des conjurés, s'empare de Thèbes, convoque tous les Thébains à la liberté et chasse de la Cadmée toute la garnison lacédémonienne. La trahison l'y avait introduite, la conjuration l'en fait sortir. Épaminondas, savant distingué autant que général consommé, assure par l'immortelle victoire de Leuctres la domination de Thèbes sur la Grèce. Puis, envahissant le Péloponnèse encore sous l'impression de la défaite, il détache de Lacédémone la plupart de ses alliés, en grossit son armée, s'avance à travers la Laconie qu'il dévaste, jusque sous les murs de Sparte, qui se vantait de n'avoir jamais vu la fumée d'un camp ennemi, et la fait trembler. Il ne se retire que pour vaincre de nouveau les forces ennemies, réunies à Mantinée. Emporté, blessé et mourant, loin du champ de bataille, ce grand homme, au lieu de s'occuper de sa blessure, ne songe qu'au succès de son armée. « Les Thébains sont-ils vainqueurs? » demande-t-il. Sur la réponse affirmative qu'on lui fait, en lui montrant son bouclier : « Dans ce cas, reprend-il, ce jour est le comble de ma gloire. Je laisse Thèbes triomphante,

la superbe Sparte humiliée à jamais, et la Grèce délivrée du joug de la servitude. Je n'ai point d'enfants, mais Leuctres et Mantinée sont pour moi deux filles qui ne laisseront point périr mon nom. » Ayant ensuite tiré le fer de sa plaie, il expire [1]. Ainsi, par ces défaites successives, les Spartiates se trouvèrent punis de leurs violences à l'égard de leurs alliés, molestés par des guerres injustes; ainsi les faveurs de la fortune finirent par manquer à ceux qui ne savaient point mettre de bornes à leur ambition [2].

Ces victoires peuvent bien délivrer la Grèce de la tyrannie, mais elles ne lui rendent ni sa force épuisée par les guerres intestines, ni ses colonies importantes de l'Asie Mineure, que, pour mieux combattre ses propres enfants, elle a échangées contre les secours de la Perse; ni surtout son honneur qu'elle a déposé aux pieds des satrapes persans pour mendier leur aide. Elles ne lui rendent pas davantage son antique ardeur : l'oisiveté des citoyens constamment inoccupés sur les places publiques, les repas somptueux qui ont remplacé la sobriété, la passion des fêtes et des jeux qui a succédé à celle de la gloire [3], achèvent l'œuvre démoralisatrice des factions. Et toutes ces républiques où les cuisiniers obtiennent, comme à Athènes, des droits de cité et des franchises qu'eussent autrefois brigués les rois, deviennent une proie facile pour les armes des Macédoniens. Les États qui ne passent point sous le pouvoir de Philippe par la ruse ou l'argent, y tombent par la conquête. Après avoir soumis l'Illyrie, la Péonie, la Thrace, ce vainqueur contre lequel Démosthène

[1] Diodore, liv. XV, ch. 87. — [2] Diodore, liv. XV, ch. 1er et 33.
[3] Justin, liv. VI, ch. 9.

prononce en vain ses sublimes harangues dans l'assemblée des Grecs, prend Olynthe, dévaste les bords du Céphise, le pays des Phocéens, où il rase vingt-deux villes avec leurs temples : c'est la justice divine qui continue son œuvre d'extermination, en se tournant contre la contrée de Delphes dont bientôt le temple fameux disparaîtra par l'incendie : parce que cette contrée a été le centre où sans cesse s'est rallumé, comme à son foyer, le paganisme, et que dans l'antre de ce temple, le démon, durant des siècles, a rendu ses oracles menteurs.

CHAPITRE L

EMPIRE MACÉDONIEN.

Les rapides conquêtes d'Alexandre.

Philippe, dont Dieu s'est servi pour préparer les voies à Alexandre, disparaît. Son fils lui succède sur le trône. Doué d'un génie vaste et entreprenant, plein d'ardeur et de bravoure, possédant toutes les qualités qui font les héros, Alexandre est né pour la conquête. Les projets d'invasion qu'il roule constamment dans sa pensée, les soupirs que parfois, à la vue des batailles gagnées par son père, il laisse échapper avec cette plainte : Il ne me laissera plus rien à conquérir ! tout trahit et révèle les hautes destinées auxquelles l'appelle le souverain Arbitre des peuples. Possesseur de la Grèce entière qu'a livrée à la Macédoine la victoire de Chéronée, il convoque à Corinthe une assemblée où l'Europe civilisée pèse les insultes de l'Asie. Au même moment, le Seigneur, du haut du ciel, en pèse les crimes. La ruine de la vaste monarchie persane est décrétée.

C'est, remarque Justin d'accord en cela avec Daniel, c'est la justice divine qui veut anéantir cette puissance. Aussi, lorsque le conquérant, d'un bond impétueux, s'élance de la terre de Céthim sur les rivages asiatiques, non-seulement il en prend possession au nom de la Divinité, mais ni les promesses des souverains qui s'avancent à sa rencontre pour le fléchir, recouverts des insignes de leur souveraineté, ni les offres du grand roi, mettant à sa disposition la moitié de son royaume, ne peuvent l'arrêter [1].

Une volonté inflexible, parce qu'elle est divine, le pousse : il s'empare tour à tour de la Mésie, de la Lydie et de Sardes ; subjugue la Carie, la Phrygie et la Cappadoce, soumet la Lycie et la Syrie avec Damas, sa capitale. Il reçoit la soumission de la Pamphylie, de la Galatie, se rend maître de Tarse, capitale de la Cilicie, va conquérir la Phénicie et raser Tyr. Les diverses provinces, ainsi que les pays tributaires de l'empire persan étant soumis, Alexandre, vainqueur à Arbelles, à Persépolis et à Suse, fait son entrée triomphale dans Ecbatane, ville principale de la Médie, et dans Babylone où il offre au ciel de solennelles actions de grâces. Vainqueur ensuite des Parthes, des Bactriens et des Scythes jusque-là invincibles, il tourne ses armes contre l'Inde, passe l'Indus, traverse l'Hydaspe, malgré la courageuse résistance de Porus, et conquiert toutes les régions du midi jusqu'à l'océan Indien [2]. Durant ces conquêtes, il bâtit dans l'Égypte, la Perse et l'Inde, les villes d'Alexandrie, de Nicée, de Bucéphalie et bien d'autres cités, comme les immortels trophées de

[1] Justin, liv. XI, ch. 10 et 12.

[2] Diodore, liv. XVII; Plutarque, *Vie d'Alexandre* et Quinte-Curce, *passim*.

ses triomphes [1]. « Il avait livré de grands combats, pris les villes les plus fortes, mis à mort les rois de la terre. Il était arrivé aux extrémités du globe, et maître des peuples, il avait reçu les dépouilles d'une multitude de nations. La terre se tut devant lui [2], » et le monde demeura stupéfait dans une admiration également partagée entre l'audace de l'entreprise et le prodige de l'exécution : car il ne lui avait fallu que douze ans pour soumettre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et par la grandeur de ses actions élever sa gloire au-dessus de celles des plus illustres héros [3]. C'est parce qu'il est l'exécuteur des desseins du Très-Haut que, selon la remarque de Justin, il ne combat jamais sans vaincre, il n'assiége aucune ville sans la prendre, et n'attaque aucune nation sans la subjuguer [4].

Alexandre est arrêté au milieu de ses crimes et de ses vices. Considérations sur sa vie.

Cependant, à mesure qu'il voit les peuples à ses pieds, et qu'il compte les rois pour tributaires, le cœur du héros s'élève et s'enfle d'orgueil [5]. Au temple d'Ammon, il se fait déclarer fils de Jupiter ; il en prend le titre, et signe : Alexandre, fils de Jupiter [6]. Puis, posant sur un trône avec les attributs de la divinité, il oblige ses courtisans à lui rendre des honneurs divins. L'exaltation, au milieu de ses faits d'armes dont il se vante sans cesse, le rend violent et cruel. Clitus, Par-

[1] Diodore, liv. XVII, ch. 52 et 95. — [2] Machabées, liv. Ier, ch. 1er. — [3] Justin, liv. XI, ch. 6 et suiv. — [4] Justin, liv. XII, ch. 16. — [5] Machabées, liv. Ier, ch. 1er. — [6] Varron, ap. Gell., liv. XIII, ch. 4.

ménion, ses amis, qui lui ont, l'un sauvé la vie, l'autre assuré l'empire; Callisthène qui l'a soutenu de ses consolations et dirigé par les conseils d'une philosophie éclairée, deviennent tour à tour les victimes de ses fureurs [1]; l'orgueil le précipite dans tous les excès de la débauche. Ce n'est plus dans son retour des Indes, qu'orgies avec ses officiers, concubinages avec une foule de captives, fêtes en l'honneur de Bacchus. Chaque halte est marquée par des festins que l'ivresse déshonore [2]. Dans les Indes mêmes, un vaste pays ose lui résister; il l'incendie et en massacre les populations [3]. A Ecbatane, Héphestion meurt pour s'être livré avec trop d'intempérance aux plaisirs de la table [4] : Alexandre fait égorger la nation des Cosséens en sacrifice funèbre pour les funérailles de ce favori [5]. C'est pourquoi Dieu l'arrête au milieu de ses triomphes, au moment où son ardeur guerrière, trop à l'étroit dans les limites de l'Asie, médite la conquête de la terre entière. L'abandonnant à ses propres excès, il l'étend, à la suite d'une dernière et immense orgie [6], sur un lit de douleur. Afin de rendre sa dernière heure plus poignante, il lui montre la mort qui déjà l'enveloppe : car il connut qu'il mourrait [7]; et il lui fait entrevoir, avec les combats acharnés de ses généraux, le partage violent de cet empire fondé par la victoire [8].

Avant d'étudier la providentielle destinée des successeurs d'Alexandre, considérons, dans un dernier

[1] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 91, 93 et suiv., ou ch. 49 et 50. — [2] Diodore, liv. XVII, ch. 106. — [3] Diodore, liv. XVII, ch. 104. — [4] Diodore, liv. XVII, ch. 110. — [5] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 127 ou 72 dans certaines éditions. — [6] Plutarque, ch. 131 ou 75. Diodore, liv. XVII, ch. 117. — [7] Machabées, liv. Ier, ch. 1er. — [8] Diodore, liv. XVII, ch. 117.

aperçu, l'action et l'influence du héros macédonien. « Quand, dit Donoso-Cortès, les Grecs tournèrent contre eux-mêmes leurs armes fratricides, Sparte tomba sur Athènes, et la turbulente démocratie de la cité Athénienne se prosterna devant les trente tyrans que lui imposa sa fière dominatrice. Thèbes tomba sur Sparte, et, pour la première fois, la cité de Lycurgue vit ses fils vaincus et ses femmes pâles d'effroi. Peu après, Alexandre tombe sur Thèbes et laisse la cité d'Épaminondas veuve, dépouillée, solitaire, sans murailles et sans peuple. La nouvelle unité de l'Occident jaillit alors du sein même de cette désorganisation sociale. L'Occident avait été représenté par un peuple; au moment de se lancer sur l'Orient, comme l'aigle sur sa proie, il est représenté par un homme. L'Occident avait été la Grèce, l'Occident est présentement Alexandre. Il y a un spectacle plus grand que celui d'un peuple vainqueur d'un autre peuple, c'est celui d'un homme dont l'épée atteint aux extrémités opposées de la terre et dont les épaules portent le monde.

« Alexandre est le type immortel de tous les conquérants et de tous les héros. En sa personne on retrouve les traits saillants des plus grands capitaines de l'Europe et des plus célèbres conquérants de l'Asie : il est le seul homme qui réunisse en lui tout ce que la civilisation a de grandiose et tout ce que la barbarie a de gigantesque. Enfant, il s'entretenait sur les bords du Strymon avec Aristote des victoires d'Achille, de l'incendie de Troie et des chants d'Homère : ainsi le plus grand des philosophes et le premier d'entre les capitaines conversaient sur le plus grand des poètes, et méditaient avec lui sur la chute des empires et les vicissitudes du sort. Vainqueur de Thèbes, il respecte

la maison et la famille de Pindare. Il traverse l'Hellespont, et, avant de conquérir l'Asie, il visite les ruines silencieuses de Troie, pour répandre des fleurs sur le tombeau d'Achille : il lui enviait l'amitié de Patrocle et les chants d'Homère. Ému au nom de Priam, et plein du souvenir de ses infortunes, on le voit verser des larmes sur les ruines d'Ilion. Voilà le capitaine, modèle de tous les capitaines, le type du guerrier civilisateur, le conquérant grand, pieux et clément. Après avoir visité Troie, il passe le Granique et s'empare du centre de l'Asie en trois batailles. Persépolis et Babylone sont à lui, et son empire s'étend jusqu'à l'Inde.

« Mais, arrivé à cette hauteur où nul homme n'était encore parvenu, sa vue se trouble, son pied chancelle, sa tête est prise de vertige. A l'ivresse du triomphe succède l'ivresse du vice. Celui qui a vaincu le monde ne peut pas se vaincre : de clément il devient cruel ; le héros n'est plus qu'un odieux tyran. Comme tous les tyrans, il prête une oreille attentive aux lugubres prophéties, et celui qui n'a jamais tremblé est assailli de vaines terreurs. Pour les dissiper il fait couler le sang des siens, puis il s'oublie dans de crapuleux festins. Voilà le type des conquérants barbares pour qui tout ce qui est gigantesque est sublime, pour qui l'extravagance et la grandeur sont une même chose [1]. »

Si l'époque d'Alexandre est remarquable, parce que, l'Asie étant vaincue par l'Europe, l'Orient et l'Occident obéirent pour la première fois au même maître, la vie du héros ne le fut pas moins. Quelles savantes dispositions pour ses plus mémorables batailles ! quel calme dans les moments qui les précèdent ! quelle ar-

[1] Donoso-Cortès, *OEuvres complètes*, t. Ier, *Question d'Orient*.

deur pendant l'action ! Tant de grandeur d'âme, tant d'intrépidité vinrent se briser contre l'écueil de la prospérité ; car il est un fleuron qui manqua à la couronne de gloire d'Alexandre, c'est celui de l'infortune où sa grande âme se serait retrempée. Le malheur eût développé chez lui une patiente énergie et des ressources nouvelles ; le bonheur continu le perdit. Cet incomparable héros, qui aurait pu se servir d'aïeux à lui-même, eut recours à des fables ridicules pour rattacher sa généalogie à celle des immortels. Il voulut être du sang des dieux, il cessa dès lors d'être un grand homme. L'ambition en fit un injuste envahisseur ; l'orgueil, un tyran de ses sujets ; la colère, un meurtrier de ses amis ; la débauche, un esclave de ses passions. Il termina dans l'opprobre une carrière commencée dans la gloire.

CHAPITRE LI

MISSION DE L'EMPIRE MACÉDONIEN : CIVILISER LES PEUPLES, PROTÉGER LA JUDÉE.

Mission civilisatrice à l'égard des peuples.

Soit qu'avec Plutarque on considère Alexandre partageant à ses sujets, avant de partir pour la conquête, ses biens, ses revenus, ses trésors, et ne se réservant que l'espérance [1] ; ou qu'avec Quinte-Curce on le suive à travers les forêts de la Babylonie, les steppes de la Scythie ou les marécages de l'Inde, quand il domptait un ennemi sans cessé renouvelé et différent, et qu'il surmontait les mutineries de ses soldats fatigués de succès et de butin : toujours il apparaît le visible instrument des desseins de Dieu qui lui livre l'Asie, comme il le reconnaît lui-même [2]. Ces desseins, quels sont-ils ? Quel est le but providentiel de ces rapides expéditions ? Car le rôle de l'histoire consiste à

[1] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 24.
[2] Pouqueville, *Grèce*, *Manifeste d'Alexandre*.

rendre sensible l'action de la Providence dans les événements, comme le proclamait naguère le savant allemand Kiesel aux associations catholiques réunies à Cologne [1]. Ce but, c'est d'abord, nous l'avons prouvé ailleurs, la destruction du royaume de Perse gangrené par le vice ; c'est ensuite la chute de l'ambitieuse Tyr ; c'est enfin la civilisation des contrées éparses de l'Asie : voilà ce qui explique pourquoi le conquérant, déjà en possession de cet immense empire qu'il avait convoité, poursuit ses conquêtes au nord et au midi jusqu'aux extrémités de cette terre. Partout il porte, avec ses armes victorieuses, le bienfait de la civilisation. Aux Hyrcaniens il apprend à contracter des mariages légitimes ; aux Sogdiens, à nourrir, à respecter leurs parents dans leur vieillesse ; aux Bactriens, à ne point les jeter en pâture aux oiseaux de proie [2]. Aux Parthes, il ordonne de quitter leurs usages barbares, et de remplacer leur culte sanguinaire par le culte des Grecs. Aux sauvages habitants du Caucase et de la Scythie, il impose les mœurs, les lois et les coutumes macédoniennes ; aux Perses enfin, il défend d'épouser leurs sœurs et leurs mères.

« La destinée de l'Orient était, selon la remarque de Donoso-Cortès, d'être vaincu par l'Occident, parce qu'il est écrit que la matière doit obéir à l'esprit, la force à la raison ; que le nombre ne doit pas l'emporter sur la discipline, que les forces matérielles doivent obéir aux forces intellectuelles, et que le destin, cette divinité aveugle de l'Orient, ne peut asseoir sa domination sur la terre, ce domaine concédé de Dieu à la

[1] Kiesel, *Discours sur les falsifications historiques.*
[2] Strabon, liv. XI.

liberté humaine. Mais ce grand événement qui a tenu les nations dans l'attente, devait être soumis, comme tous les événements humains, à la loi providentielle de l'histoire. En vertu de cette loi, l'humanité marche, comme elle doit toujours marcher, sans se reposer jamais ; et comme son chemin est rude et scabreux, ses pas sont mesurés et lents. L'homme se hâte, parce qu'une voix intérieure lui dit qu'il n'est pas maître de l'heure qui passe et lui échappe ; mais pourquoi le genre humain se hâterait-il ? Il a devant lui l'océan des temps et les frontières de l'éternité sont ses seules limites. L'Occident devait être vainqueur de l'Orient au temps d'Alexandre, parce que la culture intellectuelle de la Grèce était un progrès, comparée au matérialisme grossier des peuples asiatiques ; et l'humanité, alors comme aujourd'hui et toujours, devait marcher à la conquête de ses glorieuses destinées par la voie du progrès. Les Grecs du temps d'Alexandre, comme les Français du temps de Napoléon, en se répandant par le monde, jetaient et laissaient partout la semence de leurs idées [1]. »

Ces avantages d'une civilisation plus douce, dont les Arabes, au temps de leurs conquêtes, retrouvèrent de nombreuses traces, ne forment qu'une partie des précieux avantages que procura la domination grecque ; il en est une foule d'autres non moins importants au point de vue de l'utilité générale, comme le rétablissement du lit de l'Euphrate pour la fécondation des campagnes assyriennes. De la domination d'Alexandre datent les rapports commerciaux entre les villes d'Europe et les provinces éloignées de l'Asie, ainsi

[1] Donoso-Cortès, *OEuvres complètes*, t. Ier, *Question d'Orient.*

que l'emploi de divers produits ignorés jusqu'alors ; de là datent, pour les Européens, la connaissance des côtes du golfe Persique et du golfe Arabique, qu'il fait explorer par ses navigateurs, et des notions plus certaines sur l'intérieur de cette partie du monde[1]. A cette époque remontent et la formation de plusieurs ports de commerce, tels que ceux d'Alexandrie près du Nil, et de Patale sur l'Indus ; et la construction de forteresses employées ensuite à défendre l'indépendance respective des petits États, ainsi que les transactions commerciales. Le vainqueur, qui, en pénétrant à travers les forêts du centre de l'Asie, a pratiqué dans leur profondeur de larges percées, et laissé par là des voies de communication aux peuplades de ces contrées et des chemins ouverts au commerce européen, bâtit lui-même sur les fleuves indiens des forts et des villes, et creuse, sur les rivages de l'Océan, des ports qui deviendront plus tard les entrepôts du négoce[2]. Bien que la domination macédonienne fût de courte durée en Asie, elle ne laissa pas d'y produire d'importants résultats. L'esprit grec y exerça une puissante action sur l'intelligence et sur la constitution sociale des peuples de cet ancien monde civilisé ; les lettres grecques, dont Alexandre voulut que les jeunes gens s'instruisissent[3], « ramenèrent avec elles le règne de la science et de la civilisation[4]. »

[1] Polybe, liv. III, ch. 11. — [2] Quinte-Curce, liv. IX, ch. 10 et précéd. Diodore, liv. XVII, ch. 102 et 104, et les autres hist. d'Alexandre. — [3] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 86. — [4] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, 10e leçon.

Mission protectrice envers la Judée.

Mais telle ne fut pas la seule fin de la Providence. La civilisation, dirons-nous avec Kiesel, n'est pas la fin essentielle de Dieu : elle n'est qu'un moyen pour conduire à la vérité. Quel était donc le but divin vers lequel la main souveraine conduisait les hommes ? C'était la protection du peuple juif, d'où devaient sortir la lumière et le salut du monde [1] ; c'était la préparation du règne de Celui qui devait avoir les peuples pour héritage et les extrémités de la terre pour possession [2]. Oui, c'était à cause du nombre des fils d'Israël que Dieu changeait les bornes des peuples, qu'il traçait aux nations des limites nouvelles [3], afin qu'une protection efficace les atteignît en quelque endroit de la terre que les fixât leur négoce, ou que les appelât leur commerce.

Voilà le secret du changement subit qui s'opéra dans l'implacable triomphateur de l'Asie, lorsqu'il approcha de Jérusalem, la raison de sa conduite pleine de bienveillance envers les Juifs : conduite tellement en opposition avec sa manière d'agir habituelle que plusieurs écrivains modernes l'ont niée [4], malgré le témoignage positif de Josèphe qui en rapporte toutes les circonstances, et l'enseignement de saint Augustin qui nous apprend qu'Alexandre immola des victimes dans le temple de Dieu à Jérusalem [5]. « La protection

[1] S. Jean, Évang., ch. 1er. — [2] Psaume 2, v. 8. — [3] Deutéronome, ch. 32, v. 8. — [4] Pouqueville, *Grèce*, *Soumission de la Judée.* — [5] *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. 45.

divine, écrit Origène, a éclaté manifestement en conservant la nation des Hébreux, et en la préservant des suites du ressentiment d'Alexandre, à qui elle avait refusé de se joindre contre Darius leur allié. On lit même que ce conquérant se prosterna devant le grand prêtre des Juifs, et qu'il assura avoir vu en songe ce pontife qui lui avait prédit qu'il subjuguerait l'Asie. N'est-il pas évident par ce fait que Dieu protégea ce peuple plus que tous les autres peuples [1] ? »

Les historiens païens, nous dit-on, n'ont point parlé de ce fait. Mais est-ce un motif pour rejeter l'attestation d'un historien grave, écrivant avec les archives hébraïques en main, en face de sa nation? Est-il étonnant que des païens, qui jamais ne s'occupent des Juifs dont ils connaissent à peine l'existence [2], aient rapporté la conquête de la Judée de la même manière qu'ils rapportent la conquête des autres États voisins, sans s'arrêter à une visite et à un sacrifice qui n'avaient pour eux aucune importance? Cette entrée à Jérusalem et dans son temple, ce sacrifice, d'une valeur tellement majeure aux yeux d'un chrétien que Bossuet les mentionne [3] et que Rollin se complaît à en décrire les moindres détails [4], ne devaient guère plus frapper les écrivains païens que n'importe quelle entrée dans une capitale connue, et quel sacrifice dans le temple d'une idole renommée. Là où l'historien rationaliste supprime un fait historique que sa raison ne peut expliquer, le catholique voit l'admirable développement du plan divin dans l'humanité, et, à l'égard des Juifs,

[1] Origène, *Contre Celse*. — [2] Josèphe, *Contre Appion*, liv. Ier, ch. 4. — [3] *Histoire universelle*, 2e partie, ch. 11. — [4] Rollin, *Histoire ancienne*, liv. XV, ch. 7. *Voyage d'Alex. à Jérusal.*

le point de départ de cette constante protection qui est l'une des raisons d'être de l'empire grec.

Arrivé devant Jérusalem, le héros macédonien, en humiliant sa dignité royale devant celle du grand prêtre Jaddus, rend hommage à la souveraine majesté du Roi des rois, et confesse publiquement qu'il n'est que le mandataire de ses éternels décrets. Lorsque, dit-il à ses généraux étonnés, j'étais en Macédoine, l'esprit plein de projets de guerre, et que je méditais les moyens de conquérir l'Asie, ce grand prêtre m'apparut, revêtu de ses habits pontificaux ; et, m'exhortant à ne rien craindre, il m'assura que son Dieu marcherait à la tête de mon armée. Je ne puis douter maintenant que ce ne soit sous la conduite de Dieu que j'ai entrepris cette guerre, et qu'ainsi je détruirai l'empire des Perses. Conduit solennellement au temple, il y offre des sacrifices au Seigneur. Le souverain pontife lui montre le livre de Daniel, dans lequel il est écrit qu'un prince grec détruira l'empire des Perses ; c'est d'Alexandre, ajoute-t-il, que la prophétie doit s'entendre. Le Macédonien en témoigne une vive joie. Le lendemain, faisant assembler le peuple, il demande au grand sacrificateur quelle faveur il désire. La faveur, lui répond Jaddus, de vivre selon la loi de nos pères, et d'être exempts de tribut en la septième année ; ce qui est accordé sur-le-champ. Des Israélites, à la suite de la captivité, étaient restés dans les provinces de Babylone et de Médie ; le même privilége s'étend à eux. Alexandre permet, de plus, à ceux de cette nation qui voudront s'enrôler dans ses armées, d'y vivre selon leur religion, et d'y observer toutes leurs coutumes : aussitôt plusieurs s'enrôlèrent. Plus tard, satisfait de la fidélité des Juifs, il joignit la

Samarie à la Judée, et exempta totalement d'impôts ce dernier pays[1].

Arrêtons-nous un instant pour admirer l'action directe de Celui qui conduit à son gré tous les événements : car elle apparaît ici à découvert. Nous remarquons d'abord que Dieu prend en quelque sorte par la main Alexandre pour le mener à la conquête de l'empire persan, comme il prit Cyrus pour le conduire à celle de l'empire assyrien. Mais comme il était nécessaire, au milieu de ce changement de domination, que la Judée conservât, « le dépôt des croyances, des promesses et des oracles que Dieu lui avait confié[2] ; » qu'elle conservât la pratique des lois divines et l'exercice de son culte figuratif, il fallait que, passée sous le sceptre macédonien, elle ne fût pas, comme la plupart des autres pays, assujettie aux usages, aux lois et au culte de la Grèce païenne. Le Seigneur, pour éviter cette contrainte, ménage l'entrée triomphale du vainqueur dans une capitale qui ordinairement supportait si impatiemment le joug de l'étranger.

Si les Juifs, persistant dans leur première résistance, avaient été, comme le laissent entendre plusieurs historiens, soumis par Alexandre, il n'eût point manqué de dévaster le pays et de changer la forme du gouvernement ; ou, tout au moins, il eût imposé aux vaincus de lourds tributs et le joug macédonien. Dieu ne le permit pas : il voulait que son peuple demeurât libre, et, au lieu de la servitude, trouvât un protecteur, dans les armées et les provinces duquel les Hébreux pus-

[1] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2 ; *Antiq. Jud.*, liv. XI, ch. 8.

[2] S. Jean Chrysostome, extraits de ses œuvres dans *le Christianisme démontré*, par Chadenède.

sent répandre la connaissance de son nom et de son culte. Voilà pourquoi il adoucit lui-même la colère de l'envahisseur ; pourquoi il lui inspira la concession de faveurs signalées pour les vrais croyants de la Judée, et les Juifs orthodoxes, habitants des contrées étrangères ; tandis que ces mêmes grâces furent refusées aux schismatiques de la Samarie, bien qu'ils se dissent Hébreux et qu'ils reçussent le conquérant avec de semblables démonstrations de joie. En vain prièrent-ils Alexandre de visiter aussi leur ville et d'honorer leur temple de sa présence : il s'y refusa, remettant à un autre temps cette visite. Et quand ils lui demandèrent la remise du tribut en la septième année, parce qu'ils n'ensemençaient point alors la terre, il répondit qu'il n'accordait cette faveur qu'aux seuls Juifs [1]. Cette exclusion à l'égard d'hommes qui habitaient la même terre, et avaient aux yeux des Grecs la même religion, ne s'explique que par une influence divine. Les schismatiques auraient abusé de leurs priviléges pour propager l'erreur : les Israélites les emploieront pour la divulgation de la vérité.

« Alexandre, remarque Freudenfeld, était l'instrument de la Providence ; elle s'en servit avec magnificence jusqu'au moment où elle le brisa. Cette Providence ne se contenta pas d'accompagner le conquérant dans tous ses voyages, de présider à toutes ses actions ; c'est elle encore qui d'avance avait formé, en vue de ses desseins, celui qu'elle destinait à les réaliser. Il ne s'agissait pas pour Alexandre de former un État, de donner à un vaste empire une constitution et des lois qui pussent assurer sa durée : il fallait qu'il visitât tous

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XI, ch. 8.

les peuples de l'Orient, qu'il en tirât un bon nombre de leur obscurité et de leur isolement, qu'il les mît en rapport les uns avec les autres, et qu'il opérât entre l'Europe et l'Asie une fusion inconnue jusqu'alors et nécessaire aux desseins de l'Éternel. Pour cela il suffisait qu'il courût en tous sens les armes à la main. La valeur d'Alexandre, son amour de la gloire et des entreprises difficiles, son intrépidité, sa témérité même dans les dangers, et surtout cette énergie de caractère qui lui faisait surmonter tous les obstacles et le retirait des positions les plus critiques, le rendirent singulièrement propre à cette mission spéciale. Il meurt, et la volonté de Dieu s'est accomplie. Jérusalem consolée et raffermie se prépare à l'avénement du Messie, et c'est le conquérant qui venait pour la détruire, qui en assure la paix et l'existence, parce qu'il a reçu pour mission d'affermir sur ses bases le nouvel État des Hébreux. Tyr, qu'Alexandre n'avait d'abord pas l'intention de renverser, est cependant incendiée : car il s'y trouve forcé par l'énergique résistance de ses habitants et par l'irritation de sa propre colère. Babylone à qui ce vainqueur de la monarchie assyrienne voulait rendre la puissance et la gloire, retombe, par la mort de son nouveau monarque, dans la solitude et la désolation prédites par les prophètes. Ainsi toutes les forces de l'Asie sont brisées. Alexandre, qui a fait toutes ces ruines, n'a pas le temps de se réédifier un empire. Il ne lègue à ses généraux qu'un champ de bataille où la Providence achèvera son œuvre [1]. »

Après la mort du héros macédonien, ses lieutenants

[1] Freudenfeld, *Histoire universelle*, *Histoire ancienne*, p. 146. Voir p. 136 pour un détail intercalé.

devinrent rois, chacun dans son gouvernement [1]; et l'empire d'Alexandre fut, selon la prophétie de Daniel, déchiré et partagé entre des princes étrangers, à l'exclusion de ses descendants [2]. Sans entrer dans le détail des luttes dont le résultat aboutit, ainsi que l'avait prédit le prophète [3], à la formation de quatre royaumes : ceux d'Égypte, de Syrie, de Thrace et de Macédoine ; nous suivrons dans chacun de ces États, qui s'élèvent vers les quatre vents du ciel [4], les traces de la protection que, à l'exemple du grand empire dont ils sortent et dans la mesure de leur puissance qui est moindre, ils continueront d'accorder à la nation juive. Si parfois d'affligeants tableaux de persécution viennent nous attrister et semblent nous avertir que le Seigneur s'est retiré de son peuple, nous apprendrons avec les Écritures qu'alors même il manifeste sa protection d'une manière toute spéciale ; que ces instants d'épreuves qui ravivent et régénèrent, sont envoyés à Israël dans des vues de miséricorde. Daniel, qui eut la claire vision de ces jours de tribulation, nous dira que du Ciel doit venir la force des persécuteurs ; et que, quand la terre des justes aura été assez purifiée par leurs souffrances, assez ennoblie par leur patience courageuse, les tyrans seront brisés sans la main de l'homme [5]. L'histoire des Machabées nous dira leurs vaillants combats, leurs actes d'héroïsme ; et nous saurons que le Dieu des armées envoyait des guerriers célestes afin de renforcer la troupe des défenseurs de son nom, et qu'il soutenait du haut du ciel leur petite phalange, avec laquelle il affaiblit à jamais la puissance des ennemis de son peuple.

[1] Machabées, liv. 1er, ch. 1er. — [2] Daniel, ch. XI, v. 4. — [3] Daniel, ch. 8, v. 8 et 22. — [4] Daniel, ch. 11. v. 4. — [5] Daniel, ch. 8, v. 25.

CHAPITRE LII

DOMINATION GRECQUE EN ÉGYPTE.

Protection constante accordée aux Juifs par les Lagides. Hommages rendus à la vérité et au vrai Dieu.

Ptolémée Soter, fils de Lagus, commence, en Égypte, la dynastie des Lagides. Persuadé de l'importance qu'avait pour lui la possession de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée, afin de couvrir son royaume et d'en affranchir les frontières et les abords, il soumet ces pays, s'empare de Jérusalem à la faveur du jour du sabbat, et emmène cent mille habitants captifs à Alexandrie. Mais loin de marcher à la captivité, c'est aux honneurs que vont ces descendants de Joseph. Bientôt, en raison de leur fidélité, trente mille des plus distingués, investis de la confiance du roi, sont par lui chargés de la garde des places les plus importantes de ses États ; d'autres reçoivent, avec le droit de bour-

geoisie, des faveurs telles, qu'elles attirent dans le royaume une foule d'autres Juifs [1]. C'est ainsi que le Seigneur conduit dans ce centre, nouvellement ouvert au négoce du monde, des membres de la nation sainte, afin qu'ils répandent, parmi les commerçants des peuples, les lumières de la vérité; et que toute la terre connaisse la véritable voie, et les nations le Sauveur qui sera leur salut [2].

Bien que cette seconde puissance de l'Égypte fût, comme l'avait prédit Ézéchiel [3], moins forte que la première, cependant le roi du Midi se fortifia, et sa domination bienfaisante s'étendit sur beaucoup de pays [4], sur la Lybie, la Cyrénaïque, l'Arabie, la Palestine, la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure, et plusieurs îles de la mer Égée. Cette dynastie allait répondre aux vues du Seigneur, concourir à l'accomplissement de ses desseins : voilà pourquoi il lui accorda la puissance.

Ptolémée Philadelphe, protecteur du commerce d'Alexandrie, auquel il donna une grande extension [5], construisit la fameuse tour de Pharos, dans le but d'éclairer les vaisseaux en mer. Ami des arts, il ne se montra pas moins ami des lettres. Il fit traduire en langue grecque les saintes Écritures, qu'ainsi tous les peuples purent lire et comprendre. Dans le rapport que lui faisait l'intendant de la célèbre bibliothèque du Muséum, il était dit : « Ayant appris que Votre Majesté a dessein de faire traduire le livre des lois qu'observent les Juifs, je ne lui dissimulerai pas que cela ne saurait se faire honorablement, pendant qu'un grand nombre

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 1er. — [2] Psaume 66. — [3] Ézéchiel, ch. 29, v. 14 et 15. — [4] Daniel, ch. 11, v. 5. — [5] Strabon, liv. XVII.

de personnes de cette nation sont esclaves en votre royaume. Il serait digne de votre générosité de les délivrer de cette misère, puisque le même Dieu qui gouverne votre empire, et que nous adorons sous le nom de Jupiter, parce qu'il nous conserve la vie, a été, d'après les renseignements exacts qu'il m'a été donné de prendre, l'auteur des lois de ce peuple. Ainsi, puisque nulle autre nation ne rend à ce Dieu d'aussi grands honneurs, et un culte si particulier, votre piété semble vous obliger à les renvoyer libres dans leur pays. Cette demande, que j'adresse à Votre Majesté, ne vient d'aucune liaison ou alliance que j'aie avec ce peuple, mais uniquement de ma conviction que Dieu est le créateur de tous les hommes, et que leurs bonnes actions lui sont agréables [1]. — A combien peut s'élever le nombre de ces esclaves, demanda le roi? — Environ à cent vingt mille, répondit l'intendant. — Savez-vous, reprit le roi, que ce que vous me demandez n'est pas un petit présent? » Deux de ses capitaines des gardes lui dirent alors qu'il ne pouvait rien faire de plus digne, que de reconnaître par cette action l'obligation qu'il avait à Dieu de l'avoir élevé sur le trône. Aussitôt il accorda la liberté aux Juifs ; et il voulut qu'elle s'étendît à tous sans distinction ; il paya lui-même la rançon de ces captifs [2]. Il y a dans cette étonnante délivrance comme une démonstration que le Très-Haut a élevé ce prince sur le trône, afin d'en faire le protecteur de son peuple.

Ptolémée Évergète succéda à Philadelphe. Le prophète avait depuis longtemps annoncé l'avénement au trône et les exploits de ce monarque : « Il sortira un

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 2. — [2] *Ibid.*

rejeton de la même tige, c'est-à-dire du roi du Midi. Il viendra avec une grande armée, il entrera dans les provinces du roi du Septentrion ; il y fera de grands ravages et s'en rendra le maître. Il emmènera en Égypte des dieux captifs, et des idoles taillées, et des vases précieux en or et en argent. Puis, après avoir remporté toute sorte d'avantages sur le roi du Septentrion, il s'en retournera dans son royaume [1]. » En effet, Ptolémée envahit les États du roi de Syrie qui venait de faire mourir Bérénice, sa sœur ; il se rendit maître, non-seulement de la Cicilie et de la Syrie ; mais, ayant franchi l'Euphrate, il soumit tout le pays jusqu'au Tigre, et reprit le chemin de l'Égypte, emportant une quantité considérable de vases d'or et d'argent, deux mille cinq cents statues, au nombre desquelles étaient les idoles des Égyptiens, enlevées par Cambyse. En revenant de cette expédition, Ptolémée passa par Jérusalem, où il offrit au Dieu d'Israël un grand nombre de sacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il venait de remporter sur son rival [2]. C'est ainsi qu'il donna visiblement au Très-Haut la préférence sur tous ces dieux qu'il allait rendre au culte de ses sujets, afin de gagner leur affection et d'en recevoir le nom de bienfaiteur.

Qu'on explique, si on le peut, autrement que par l'intervention divine, ces hommages rendus solennellement au vrai Dieu, comme à l'auteur des victoires obtenues, de la part d'un prince idolâtre, au moment même où il va réinstaller une foule d'idoles dans la terre d'Egypte! Qu'on explique autrement que par l'inspiration divine, la prédiction détaillée de tous ces

[1] Daniel, ch. 11, v. 7, 8 et 9.— [2] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2.

faits annoncés par Daniel, trois siècles avant leur accomplissement ; alors que l'empire de Babylone possédait seul l'Égypte et la Syrie, et semblait affermi à jamais ! Non content d'offrir de riches présents au temple de Jérusalem, et de témoigner aux Juifs toute sa bienveillance[1], ce roi pardonna au grand prêtre Onias son refus de payer le tribut de la nation, et établit son neveu Joseph, comme receveur des provinces d'Asie, avec un pouvoir considérable[2].

Le Ciel se sert des princes grecs pour protéger les Juifs. Il les châtie quand ils les persécutent.

Ptolémée Philopator, établi sur le trône par le meurtre de son père et de sa mère, et vainqueur d'Antiochus à Raphia[3] se rendit également au temple de Jérusalem, où il offrit des sacrifices d'actions de grâces, accompagnés de dons considérables. Mais, comme il voulait pénétrer de force dans le Saint des saints, Dieu, que les Juifs supplièrent avec larmes d'arrêter une semblable profanation, le frappa, sur le seuil même, d'une terreur subite, et on l'emporta à demi mort. Il quitta la ville, le cœur plein de rage ; et, rentré dans ses États, il se vengea de sa honte sur les Juifs d'Alexandrie, qu'il voulut contraindre à adorer les fausses divinités[4]. La punition du ciel suivit de près : les Égyptiens, mécontents d'une paix où il abandonnait tout le fruit de sa

[1] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2. — [2] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 4. — [3] Polybe, liv. V, ch. 17. — [4] Rollin, *Histoire ancienne*, liv. XVIII, art. 1.

victoire, se mirent en rébellion ouverte contre son autorité [1]. Bientôt il mourut, comme meurent ceux qui s'adonnent à la fois aux excès du vin et de la luxure, usé et tombant en pourriture. Il avait à peine atteint la moitié de sa carrière [2]. Ses favoris, ses créatures qui, gouvernant en son nom, dilapidaient les deniers publics, furent tués et traînés dans la rue par le peuple.

Le jeune roi, Ptolémée Épiphane, se vit placé sous la tutelle des Romains, empressés de saisir cette occasion d'intervenir dans les affaires intérieures d'un royaume qu'ils convoitaient. Devenu majeur, ce prince continua d'accorder aux Juifs la même protection que par le passé. Il gouverna avec sagesse ses États ; mais ensuite, s'étant laissé corrompre par les flatteries de ses courtisans, il tomba dans tous les excès, et périt empoisonné par les principaux de sa cour.

Ptolémée Philométor, son successeur, et la reine Cléopâtre, sa femme, confièrent aux enfants d'Israël la conduite de leur royaume, et donnèrent à Dosithée, juif de nation, celle de leurs armées. C'est ainsi, remarque l'historien Josèphe, que tous ces successeurs des rois de Macédoine ont toujours extrêmement affectionné notre nation [3]. Non-seulement ce monarque condamna les Samaritains dans leurs prétentions d'établir la suprématie du temple de Garizim sur celui de Jérusalem ; mais il autorisa les Juifs de ses États à construire à Bubaste, sur les ruines d'Héliopolis jusqu'alors centre d'idolâtrie, un temple au vrai Dieu, où plus tard l'Enfant Jésus ira prier durant son séjour en Égypte, ainsi que le rapporte une pieuse tradition. Ces deux

[1] Polybe, liv. V. — [2] *Ibid.*, ch. 8. — [3] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2.

actes de la part d'un prince païen révèlent l'action du Ciel sur sa volonté.

« Les successeurs d'Alexandre au trône d'Égypte, remarque, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, M. de Maistre, l'imitèrent dans la protection accordée au peuple de Dieu ; constamment ils donnèrent aux Juifs de très-grandes marques de confiance. Lagus mit sous leur garde les plus fortes places d'Égypte, et, pour conserver les villes qu'il avait conquises dans la Libye, il ne trouva rien de mieux que d'y envoyer des colonies juives. L'un des Ptolémées, ses successeurs, voulut se procurer une traduction solennelle des Livres sacrés. Évergète, après avoir conquis la Syrie, vint rendre ses actions de grâces à Jérusalem : il offrit à *Dieu* un grand nombre de victimes et fit de riches présents au temple. Philométor et Cléopâtre confièrent à deux hommes de cette nation le gouvernement du royaume et le commandement de l'armée [1]. Tout, en un mot, justifiait le discours de Tobie à ses frères : Dieu vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent pas, afin que vous leur fassiez connaître ses merveilles ; afin que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu et le seul Tout-Puissant [2]. »

Le Ciel même étendait sur Israël cette efficace et constante protection, dont le trait suivant est une nouvelle preuve. Ptolémée Physcon, prince ignoble par ses vices, avait, après la mort de Philométor, disputé le trône à ses fils. Les Juifs marchèrent contre lui. Irrité de leur fidélité, il voulut tirer d'eux une vengeance éclatante, et fit exposer dans l'amphi-

[1] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2.

[2] J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 9e entretien.

théâtre tous les Juifs d'Alexandrie avec leurs femmes et leurs enfants. On avait enivré les éléphants pour que, dans l'accès d'une fureur inaccoutumée, ils les foulassent aux pieds ; mais ces animaux, se détournant des Juifs, broyèrent les spectateurs, et entre autres, plusieurs amis du prince. Au même moment Physcon aperçut dans les airs un spectre terrible : sans doute, l'ange des vengeances qui lui défendit de nuire aux Juifs ; et, arrêtant la persécution, le tyran se repentit de son inhumanité. L'anniversaire de cette miraculeuse délivrance était célébré, chaque année, par les Juifs d'Alexandrie [1].

Sous les autres règnes, bien que le royaume d'Alexandrie s'affaiblisse peu à peu, que la guerre civile entre les prétendants s'y perpétue, à tel point que nous voyons Ptolémée Lathyre reprendre la démolition de Thèbes, devenue le centre des rebelles ; bien que la débauche s'asseye sur le trône, que le meurtre et la révolte l'environnent et l'agitent, comme dans tout État qui finit, cependant la culture des lettres continue à se développer ; les Juifs sont toujours l'objet de la même bienveillance de la part des Macédoniens d'Alexandrie, pour emprunter le langage de Polybe, parce que le Seigneur se sert de ces lettres où a été renfermé le trésor des vérités révélées, comme il se sert de ces Juifs, pour tourner les regards du genre humain vers le lieu où va bientôt se lever l'étoile de Jacob. Un instant, Cléopâtre, courtisane sanguinaire, que le meurtre de ses proches et de perfides amours ont rendue célèbre, tourne, dans le dépit d'une défaite, sa haine contre les enfants d'Israël, citoyens d'Alexandrie.

[1] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2.

Mais aussitôt César fait graver sur une colonne, comme une solennelle réparation, les nombreux priviléges accordés à ces mêmes Israélites [1].

Ces faveurs considérables, accordées à des étrangers dont les croyances religieuses sont la réfutation des absurdités du paganisme, et la conduite, une condamnation permanente de la corruption du reste des habitants ; ces persécutions, providentiellement arrêtées, avec les repentirs ou les réparations dont elles sont suivies, ces soudaines délivrances de la servitude non moins miraculeuses ; cette domination des Israélites sur leurs dominateurs, et dans les armées, et dans les emplois civils, et à la cour ; ces visites répétées au temple de Jérusalem où des souverains, à la tête de leurs armées, offrent leurs actions de grâces et déposent leurs présents, à côté des sacrifices d'impétration qu'y offrent d'autres peuples, et des présents de la reconnaissance qu'y déposent d'autres rois : tout nous annonce que les heureux jours, prédits par le prophète Zacharie, sont arrivés pour Israël : « Un temps viendra, avait-il dit, où les habitants d'une multitude de villes seront assemblés. Et ils accourront ; une ville dira à une autre ville : Allons, implorons la clémence du Seigneur ; cherchons le Dieu des armées, je vous suivrai. Et des peuples nombreux et des nations puissantes viendront pour chercher le Dieu des armées dans Jérusalem, pour implorer la clémence du Seigneur. Et des hommes de tous les pays, saisissant le bord de la robe du Juif, lui diront : Nous vous accompagnerons, car nous avons appris que Dieu est avec vous [2]. »

[1] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2; *Antiq. Jud.*, liv. XIV, ch. 17.
[2] Zacharie, ch. 8.

Oui, le Seigneur est avec le Juif qui répand la lumière de la pure doctrine et la connaissance du vrai culte, jusqu'aux extrémités de la terre. Des prodiges sont opérés pour sa délivrance. Les princes lui sont rendus propices à mesure qu'ils se succèdent ; et au sein des multitudes, l'esprit de bienveillance est maintenu en sa faveur, car il est le mandataire d'une sublime mission. Et quand le rôle de l'empire protecteur sera terminé par la naissance du Désiré des nations, et qu'au même instant le trône des Ptolémées croulera, Dieu saura conserver encore quelque temps, de la part des nouveaux dominateurs de l'Égypte, une protection à l'ombre de laquelle Marie et Joseph viendront avec le divin Enfant passer les années de leur exil. Il saura, au milieu des bouleversements et des commotions politiques, rendre florissante une école où viendront se former, nous l'avons vu, les Clément, les Origène, les Athanase et tous les illustres défenseurs du catholicisme.

CHAPITRE LIII

DOMINATION GRECQUE EN ASIE.

Faveurs signalées accordées aux Juifs par les Séleucides. Dons pour les sacrifices et la restauration du Temple.

Les rois d'Asie traitèrent aussi les Juifs avec grand honneur : Séleucus Nicator, autre successeur d'Alexandre et fondateur de la dynastie des Séleucides, leur accorda dans le royaume de Syrie, comme aux Macédoniens et aux Grecs, le droit de bourgeoisie dans toutes les villes qu'il bâtit : à Séleucie, à Laodicée, même à Antioche, sa capitale [1], où, par un secret dessein du ciel, il s'établit autant de Juifs qu'à Alexandrie. C'était un second centre de population et de commerce : il fallait que la doctrine de la vérité y pénétrât aussi, que le vrai Dieu y eût ses adorateurs, le Messie, ses prophètes.

Les conquêtes de la Babylonie, de la Perse, de la

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 3.

Bactriane, de l'Hyrcanie d'abord ; celles de la Cilicie sur Démétrius ; de l'Asie Mineure, de la Phrygie sur Lysimaque, ensuite étendent la domination de Séleucus de l'Indus à l'Hellespont. Récompenses de sa douceur et de son équitable administration, et, sans nul doute, de la protection qu'il accorde au peuple élu, ces conquêtes, lui-même le reconnaît, sont plutôt un présent du Seigneur que l'œuvre de sa bravoure[1]. Hélas ! il ignore, quand il s'apprête à y placer son bonheur, qu'il va être un nouvel exemple de la fragilité humaine. Au moment où il se glorifie de survivre seul à tous les généraux d'Alexandre, il tombe sous le poignard d'un misérable qu'il a comblé de bienfaits[2]. Antiochus Soter, son fils, complétement défait dans une injuste agression du royaume de Pergame ; et Antiochus Théos, honoré de ce nom par les Milésiens qu'il délivre de la tyrannie, ne font, pour ainsi dire, que passer sur le trône ; néanmoins ils continuent d'accorder aux Juifs les mêmes faveurs dans toute l'étendue de leurs États[3].

Aussi longtemps qu'Antiochus le Grand est en guerre avec les Ptolémées, la Judée, alternativement envahie par les deux armées, ressemble à un navire battu des flots. Mais lorsqu'elle lui est assujettie par la victoire, il s'empresse de rendre cet arrêt favorable à la religion et à la liberté du peuple juif : « Nous ordonnons qu'il soit donné vingt mille pièces d'argent afin d'acheter des victimes pour les sacrifices, du vin, de l'huile et de l'encens pour l'usage du culte. Nous voulons qu'on fournisse à ce peuple tout ce qui sera

[1] Justin, liv. XVII, ch. 2. — [2] *Ibid.* — [3] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 3.

nécessaire aux réparations de son temple; et que les bois, tirés à cet effet des provinces voisines du mont Liban, ainsi que les autres matériaux, ne soient soumis à aucun péage; nous permettons aux Juifs de vivre selon leurs lois et leurs coutumes; nous exemptons leurs magistrats, leurs sacrificateurs et leurs lévites de toute charge; et, afin que la ville de Jérusalem soit plus promptement repeuplée, nous affranchissons ses habitants de tout tribut durant trois ans. Nous voulons, de plus, que tous les citoyens qui sont retenus en esclavage soient mis en liberté avec leurs enfants, et rétablis dans tous leurs biens. » Suivent une foule de prescriptions pour garantir la sainteté du temple contre toute profanation, assurer l'exécution entière des lois de Moïse : nul étranger ne pourra entrer dans le temple; nul ne pourra introduire dans Jérusalem les animaux réputés immondes[1]. Ces détails suffisent, remarque Josèphe, pour faire connaître quelle a été l'affection d'Antiochus le Grand pour la nation juive.

C'est ainsi que le Seigneur livre la Judée à ce puissant souverain, afin qu'il y répare les maux sans nombre qu'y a causés la persécution de Ptolémée Philopator; et, afin qu'il soit plus évident que c'est pour ce seul motif que le Seigneur lui a confié l'héritage de Jacob, aussitôt que la Ville sainte est repeuplée et le temple réparé, le vainqueur de Philopator rend cette province à son fils, Ptolémée Épiphane, favorable aux Juifs. Assurément, Celui qui mène tous les événements à ses fins, dirigeait ce monarque dans l'éclatante protection qu'il accorda, nous ne disons pas au

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 3.

peuple dont il a reçu l'aide, mais au culte qui condamne celui de ses sujets. Qui ne voit la main de Dieu dans cette réparation du temple, dans ce soin de pourvoir à l'entretien d'un culte où tout est figure, dit saint Paul ; dans cette attention d'un païen à défendre la sainteté du sanctuaire, et dans ces ordres donnés pour la complète observation de la loi mosaïque, parmi le peuple auquel elle fut divinement prescrite ? Ce serait nier que le Tout-Puissant est le suprême arbitre des batailles, que de chercher ailleurs les causes des triomphes du vainqueur de l'Asie, prédits en ces termes par Daniel : « Le roi de l'Aquilon assemblera ses guerriers et prendra les villes fortes....; il fera tout selon ses désirs, et nul ne subsistera devant sa face. Il s'élèvera dans la gloire, et la terre sera en sa puissance... Il se tournera contre les îles, et en prendra plusieurs ; mais, revenu dans la terre de son empire, il se heurtera, tombera et disparaîtra dans l'ignominie [1]. »

Dieu conduisit ce nouveau Cyrus au travers de la Célésyrie, de la Médie, de l'Hyrcanie, de la Bactriane, de l'Asie Mineure, de l'Arachosie, de la Carmanie, de la Drangiane, de la Mésopotamie, de la Perse [2], provinces pour la plupart révoltées ou usurpées ; c'est-à-dire, au travers de tous les pays où il y avait quelque membre de la nation sainte à délivrer ou à protéger, de la Scythie à l'Inde. Le conquérant passa ensuite, conformément à la prédiction du prophète, dans les îles de la Grèce. Mais bientôt, vaincu à Magnésie par les Romains, il périt assommé par les habitants d'Ély-

[1] Daniel, ch.11 . — [2] Polybe, liv. XI, *fragm.* 17.

maïde, dont il pillait le temple pour acquitter le tribut que lui avaient imposé ses vainqueurs[1].

Séleucus Philopator, héritier de sa couronne, bien qu'accablé du lourd tribut de douze mille talents, imposé par les Romains[2], continua de fournir aux Juifs, sur les revenus de son domaine, tout ce qui était nécessaire pour le ministère des sacrifices. Mais, trompé dans la suite par la perfidie de l'un deux, il envoya Héliodore avec ordre d'enlever les trésors du temple, dépôts sacrés des familles, ou sommes destinées à la subsistance des veuves et orphelins. Ici, laissons parler l'historien sacré, il nous apprendra avec quel soin le Seigneur veillait à la garde de son sanctuaire. « Lorsque la ville de Jérusalem, alors dans une paix profonde, eut appris le sujet de l'arrivée du ministre du roi, elle fut plongée dans la crainte et l'effroi. Les prêtres, avec leurs robes sacerdotales, se prosternèrent devant l'autel, suppliant le Dieu du ciel, qui a fait la loi sur les dépôts, de défendre les trésors confiés à son temple. La tristesse répandue autour du grand prêtre Onias, et l'horreur dont il paraissait saisi lui-même, montraient quelle était l'affliction de son âme. Les habitants accouraient en foule de leurs maisons, conjurant le Seigneur par des prières publiques de ne pas permettre que le sanctuaire fût exposé au mépris. Les femmes, couvertes de cilices, remplissaient les places publiques, et priaient, en tendant les bras vers le ciel. L'attente de cette multitude confuse formait un spectacle lamentable. Cependant Héliodore, entré dans le temple, arrivait, entouré de ses gardes, à la porte du trésor. Mais la force du Tout-Puissant se manifesta

[1] Justin, liv. XXXII, ch. 2. — [2] Polybe, liv. XXI, *fragm.* 15.

alors par des signes sensibles : ceux qui accompagnaient Héliodore, renversés par une vertu divine, furent subitement frappés d'épouvante : car un cheval leur apparut, couvert d'ornements magnifiques, et monté par un cavalier redoutable, portant des armes d'or. Deux autres jeunes hommes parurent en même temps pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus ; et, debout près d'Héliodore, ils le flagellaient sans relâche. On l'emporta à demi mort du temple, qui retentissait des cris de joie et d'allégresse du peuple témoin de la puissance du Seigneur. Ce ministre, guéri de ses blessures par les prières d'Onias, offrit un sacrifice d'actions de grâces, et s'en retourna à sa cour rendre témoignage des œuvres merveilleuses du grand Dieu. Si vous avez, dit-il au roi, quelque ennemi de votre couronne, envoyez-le en ce lieu, vous le reverrez déchiré de coups, si toutefois il revient vivant : car Celui qui habite dans les cieux est lui-même le protecteur de ce temple. Il frappe et il perd ceux qui s'y introduisent pour faire le mal [1]. »

La persécution syrienne. Défaites et châtiments des persécuteurs. Protection miraculeuse accordée aux Juifs.

Avec l'avénement d'Antiochus Épiphane, que l'on a surnommé Épimane, c'est-à-dire l'Insensé, autre fils du grand Antiochus, commença pour les Juifs l'ère des persécutions. Dieu voulait, pour emprunter le langage du prophète, perdre ceux qui avaient abandonné l'alliance

[1] Machabées, liv. II, ch. 3.

du sanctuaire ; il voulait en même temps épurer de plus en plus la vertu de ses justes, à mesure que les temps du Messie approchaient [1]. Voilà pourquoi le roi de Syrie, revenant dans son royaume avec les richesses de l'Égypte par lui soumise, tourna ses armes contre l'alliance sainte. Ayant pris d'assaut Jérusalem, il y exerça d'horribles cruautés, pilla la ville et le temple, dont il emporta l'autel d'or, le chandelier à sept branches, et les vases précieux ; puis s'en retourna à Antioche, chargé des dépouilles d'Israël, laissant la Judée plongée dans la tristesse : les jeunes gens étaient abattus ; les vieillards gémissaient, et un deuil immense couvrait la terre de Judée [2].

Comme ce roi insensé avait envahi une seconde fois l'Égypte, et qu'il employait tout ensemble la force et la perfidie, pour la réduire entièrement sous sa puissance ; les ambassadeurs romains, appelés par Philométor, allèrent à sa rencontre lorsqu'il s'avançait pour mettre le siége devant Alexandrie. Popilius lui signifia l'ordre du sénat de se retirer d'un royaume que Rome avait pris sous sa protection ; et, comme il différait de répondre, traçant avec la baguette qu'il tenait à la main un cercle autour d'Antiochus, le romain lui dit : Rendez réponse au sénat avant de sortir de ce cercle. Le roi courba lâchement la tête et dévora l'affront ; mais, outré de dépit, il alla décharger tout le poids de sa colère sur les Juifs. Il envoya d'abord Apollonius, son général, avec un détachement de troupes, massacrer le peuple réuni dans les synagogues de Jérusalem, mettre le feu à divers endroits de la ville, démolir une partie des maisons et des murs, et souiller les abords du

[1] Daniel, ch. 11, v. 30 et 35. — [2] Machabées, liv. Ier, ch. Ier.

temple des membres sanglants des fidèles qui s'y rendaient pour prier. Des autels furent dressés pour le culte des idoles ; les coutumes des Gentils furent imposées, la loi sainte abolie, et les livres sacrés jetés au feu ; les observances idolâtriques devinrent obligatoires. En ces jours-là, il y eut une grande affliction dans la cité de Sion, le sanctuaire fut désolé comme le désert, le sacrifice perpétuel cessa, et l'abomination de la désolation régna dans le Saint des saints [1].

Bientôt, arrivant lui-même dans la capitale de la Judée, Antiochus s'efforça d'éteindre dans le sang de ses adorateurs le culte du vrai Dieu. Il frappa les saints d'Israël ; et ces étoiles du ciel, comme les avait appelés Daniel, furent foulées aux pieds, et la persécution s'étendit au delà de ce qu'on peut se figurer [2]. Alors Éléazar, vénérable vieillard de quatre-vingt-dix ans, refusant de manger des viandes défendues, fut traîné au supplice; les sept Machabées avec leur courageuse mère bravèrent les tortures du tyran, et préférèrent une mort glorieuse à une lâche apostasie. Alors des enfants furent pendus au cou de leurs mères, des femmes qui avaient circoncis leurs nouveau-nés furent égorgées sur les cadavres de leurs maris : des familles entières tombèrent sous le glaive. L'idole abominable de la désolation fut élevée sur l'autel du Dieu vivant, et le temple rempli de dissolutions [3].

L'esprit du mal déchaîna contre les justes, contre les choses sacrées, les mêmes fureurs qu'il a toujours déployées depuis dans toutes les autres persécutions ; et, selon l'observation de l'Écrivain inspiré, Antiochus,

[1] Daniel, ch. 11, v. 31. — [2] Daniel, ch. 8, v. 10 et 24. — [3] Machabées, liv. I[er], ch. I[er]; liv. II, ch. 4 à 8; Josèphe, *Martyre des Machabées*.

dont l'esprit était aliéné, ne considérait pas que Dieu faisait, pour un peu de temps, éclater sa colère contre les habitants de cette ville, à cause de leurs péchés; et qu'ainsi la profanation avait pu s'approcher du temple, toujours associé aux maux comme aux biens de la nation. Sans cela, ce temple eût été couvert, comme précédemment, d'une miraculeuse protection. Quand le Seigneur se réconciliera avec son peuple, il rendra à ce sanctuaire toute sa gloire.

En attendant, le profanateur ne jouit pas longtemps du prix de sa scélératesse. Vaincu par Judas Machabée, au milieu de ses incursions dévastatrices au sein de la Palestine, il se retira honteusement. Mais la vengeance céleste le poursuivait. Par une juste punition, une douleur cruelle et d'affreux tourments déchirèrent ses entrailles, comme il avait déchiré celles des martyrs. Ne respirant que meurtres et carnage contre les Juifs, il commanda qu'on précipitât sa marche. Mais, pendant sa course rapide, il tomba de son char; son corps fut froissé et ses membres meurtris. Et celui qui croyait, dans son orgueil insensé, pouvoir commander aux flots de la mer et peser dans une balance les plus hautes montagnes, se trouva humilié jusqu'à terre : porté mourant dans une litière, il attestait publiquement la toute-puissance du Très-Haut qui se manifestait en lui. Des vers sortaient de son corps comme d'une source, et sa chair tombait en lambeaux avec une infection insupportable à son armée. Dans cet état, il se ressouvint du Dieu qu'il avait persécuté, et laissa échapper cet aveu : « Il est juste que l'homme soit soumis au Très-Haut, et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain. » Cet impie sollicitait un pardon qu'il ne devait pas obtenir, car un

inexorable jugement pesait sur lui. Il promit aux Juifs de rétablir leur nation et leur temple, les pria d'implorer en sa faveur la clémence de leur Dieu. Mais cet homicide blasphémateur mourut sur une terre étrangère, d'une mort misérable [1].

Sous son fils Antiochus Eupator, Judas Machabée, à la tête de ses vaillants guerriers, reprit, avec l'aide du Seigneur, la cité et le temple. La ville sainte offrait le spectacle du désert : toute joie avait été bannie de Jérusalem; la flûte et la harpe y étaient muettes. Les pieux guerriers déchirèrent leurs vêtements et se couvrirent de cendres à la vue du temple solitaire et profané. Les ronces et les arbrisseaux croissaient dans le parvis comme ils croissent dans les montagnes; les portes étaient brûlées, les édifices attenants renversés [2]. Judas démolit les simulacres des idoles, et, ayant purifié le temple, il releva l'autel saint et y offrit des sacrifices. Puis, prosterné le visage contre terre, il supplia le Seigneur de ne plus permettre que son peuple tombât dans de tels maux; et, s'il l'offensait encore, de ne plus le livrer entre les mains des étrangers. Après huit jours passés dans une allégresse d'autant plus vive que, peu auparavant, ils avaient célébré la fête des Tabernacles dans les antres des rochers, les Israélites marchèrent de nouveau au combat contre l'un des généraux du roi. Au fort de la bataille, cinq guerriers apparurent aux Syriens, combattant du haut du ciel en faveur des Juifs. Deux préservaient Machabée des traits lancés contre lui, tandis qu'ils accablaient ses adversaires du feu de la foudre. Vingt mille ennemis périrent.

[1] Machabées, liv. II, ch. 8 et 9. Voir aussi Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 13. — [2] Machabées, liv. Ier, ch. 3, v. 45.

Lysias, ministre d'Eupator, irrité de cette défaite, s'avança à son tour à la tête d'une formidable armée. Judas, avec sa troupe, pria le Dieu des combats d'envoyer son ange pour protéger Israël. Comme il marchait au secours de la forteresse de Bethsura assiégée, un cavalier, revêtu d'une robe éblouissante de blancheur, et agitant une lance d'or, parut devant eux. Alors, pleins de confiance dans ce secours céleste, ils s'élancèrent comme des lions sur leurs ennemis, en tuèrent onze mille, et réduisirent le reste à solliciter la paix, qui fut conclue avec la clause que les Juifs auraient la possession de leur temple assurée pour toujours, et vivraient selon les lois de leurs pères. Cette alliance, qui rétablissait la nation Juive dans ses droits et ses prérogatives, et, reconstituant son indépendance, la replaçait sous l'autorité du Seigneur, dont elle devait continuer de préparer les voies, fut ratifiée par les représentants du peuple romain.

Des combats vinrent la troubler encore : dans une invasion, conduite par Timothée, les Syriens perdirent vingt-cinq mille hommes. Dans un engagement avec Gorgias, pareillement vaincu, un petit nombre de Juifs périrent; mais, quand ils furent dépouillés, on reconnut que le Seigneur les avait livrés à la mort, parce qu'ils portaient sur eux des offrandes sacriléges, celles des idoles. A la suite de ces victoires, Machabée envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent pris sur le butin, afin d'offrir un sacrifice pour les péchés des morts. « Il pensait avec sagesse touchant la résurrection ; il considérait que ceux qui s'étaient endormis dans la piété, avaient une récompense précieuse en réserve; et que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de

leurs péchés [1] » Sous le poids de ces défaites successives, Eupator envahit lui-même la Judée avec une armée formidable. Mais, ayant perdu plusieurs mille hommes, et apprenant la révolte de son intendant général, il se hâta de ratifier le traité de paix conclu avec les Juifs, et alla offrir des sacrifices en leur temple, afin de se rendre Dieu propice. C'est ainsi que le Seigneur, invoqué par son peuple, tournait tous les événements en sa faveur, affaiblissant, d'une part, ses ennemis ; et, de l'autre, rendant à Israël son prestige et sa gloire [2].

Lorsque Démétrius se fut assis, par le meurtre, sur le trône d'Antiochus Eupator, il envoya Nicanor soumettre la Judée. Les Juifs, incorporés de force dans son armée, lui représentèrent que le Dieu du ciel commande de garder le septième jour ; ce chef ne s'obstina pas moins à attaquer la troupe juive, le jour du sabbat ; il prononça même, avec un geste de menace, une parole de malédiction contre le temple. Mais Judas Machabée, exhortant les siens à placer leur espoir dans le Seigneur, et leur rappelant qu'ils allaient combattre pour la défense de leurs lois et de leur sanctuaire, engagea la bataille : tandis qu'ils combattaient des mains, ils priaient en leur cœur. Ils ne tuèrent pas moins de trente-cinq mille hommes. La main que Nicanor avait étendue contre le temple, et sa tête qui avait blasphémé contre le jour saint, furent attachées au haut de la forteresse de Sion, en témoignage du secours divin. Et tout le peuple rendit grâces au Seigneur, disant : « Béni soit Celui qui a gardé son sanctuaire. » Une solennité

[1] Machabées, liv. II, ch. 12. — [2] *Ibid.*, ch. 13. Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 15.

fut établie pour rappeler, chaque année, le jour de cette mémorable victoire [1].

La terre d'Israël se reposa pendant un petit nombre de jours. Alors le roi envoya, sous le commandement de Bacchide, de nouvelles armées destinées à l'asservir ; mais elles rencontrèrent pareillement la flétrissure de honteuses défaites. Les forces que Démétrius, fils du premier, opposa aux Juifs, sous les ordres d'Apollonius, essuyèrent les mêmes revers. Peu de temps après, ce roi de Syrie, vainqueur de l'usurpateur Alexandre Balas, écrivit cette lettre : « Ayant résolu de faire du bien à la nation juive, nous déclarons la Judée indépendante, et nous la dispensons de tout tribut à jamais. » Jonathas le remercia, en soumettant les habitants d'Antioche, révoltés contre lui. Cent mille rebelles furent tués, et cette capitale, en partie incendiée. Bientôt Démétrius, entraîné par la débauche à la violation de sa parole, se trouva détrôné par Antiochus, fils d'Alexandre. Tryphon, qui l'avait placé sur le trône, ayant pris Jonathas dans Ptolémaïde, où il l'avait attiré sous un faux semblant d'amitié, et l'ayant ensuite fait périr, envahit à son tour la Judée, à la tête d'une grande armée ; mais Simon Machabée le força de se retirer. On proclama de nouveau sur la montagne de Sion l'indépendance de la Judée, et la terre d'Israël goûta les douceurs d'une paix prospère. Inutilement Antiochus Sidète, après avoir chassé du trône l'usurpateur Tryphon, meurtrier de son pupille, s'efforça-t-il de la troubler ; Jean Machabée mit en fuite Cendébéus, son général. Après cette invasion qui, bien que répétée, tourna en faveur des Juifs, l'histoire ne nous offre plus

[1] Machabées, liv. II, ch. 15. Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. 17.

que deux interventions armées : l'une pour protéger le peuple contre les vengeances d'Alexandre, fils de Jean Machabée ; l'autre pour le punir de ses cruautés à l'égard de ses sujets [1].

Nous avons rapporté en détail ce qui regarde la domination grecque en Asie, parce que ces continuels démêlés avec la nation hébraïque sont la meilleure preuve que cette domination n'a existé qu'en faveur du peuple élu. Protecteur constant de ce peuple, pendant la première partie de sa durée, le royaume de Syrie ne devint persécuteur, que pour s'affaiblir dans une foule de défaites successives, qui sont, pour la Judée, l'occasion de reconquérir toujours une liberté plus entière. Quand ensuite, redevenue florissante, elle peut compter sur le puissant appui de la République romaine [2] ; que Rome a écrit à tous les gouvernements voisins, ainsi qu'à toutes les provinces limitrophes, qu'elle la prend sous sa haute protection [3] ; le royaume de Syrie, désormais plutôt nuisible qu'utile, s'éteint peu à peu, sous ses derniers Antiochus, dans la sédition des sujets, le meurtre ou le bannissement des souverains et la guerre civile entre les compétiteurs.

En présence de ces déchirements intérieurs, de ces révolutions qui se succèdent avec rapidité, de ces trônes qui s'élèvent sur des débris de trônes brisés, et de tous ces monarques uniquement célèbres par leurs usurpations ou par leurs débauches, rois d'un jour qui terminent l'ère des Séleucides ; en présence des démêlés sans nombre, des batailles sanglantes et des lointaines conquêtes qui l'ont commencée ; devant

Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XIII, ch. 22 et 23. — [2] Machabées, liv. Ier, ch. 14, v. 18. — [3] Machabées, liv. Ier, ch. 15, v. 19, 22 et suiv.

les continuels envahissements de la Judée, et les défaites successives qui ont marqué le milieu de cette ère : la raison, livrée à ses propres lumières, hésite, incertaine sur les causes. Elle vous parlera bien, avec un historien, de jalousie de puissance, de crainte, de funeste habitude de rivalité [1] ; elle vous présentera ces causes secondes comme les véritables motifs des conquêtes; ailleurs elle rejettera les revers sur les fautes, sur les malheurs, sur les jugements de la fortune [2] ; mais le pourquoi de tous ces événements si divers, qui se succèdent dans le court espace de deux cent cinquante ans, cette raison humaine ne vous le donnera pas, parce qu'elle s'obstine à écrire l'histoire sans ouvrir le livre qui nous révèle, avec les récits les plus véridiques, les secrets cachés des destinées de l'humanité.

Au lieu de nous entretenir d'insignifiants débats et parfois d'épisodes incestueux [3], en glissant rapidement sur la plus cruelle des persécutions et même en taisant cette immense lutte contre les Machabées, où la Syrie voit tomber à la fois sur les champs de bataille vingt, trente et jusqu'à près de quarante mille de ses guerriers ; si l'historien avait demandé aux pages inspirées de la Bible leurs enseignements élevés, il eût appris que ces conquêtes, dont le résultat fut d'asseoir, au nord et au midi de la Judée, deux puissants royaumes, avaient pour fin d'assurer une protection efficace aux enfants d'Israël, pendant qu'ils se faisaient au loin les hérauts de l'avénement du Messie. Il eût appris que ces envahissements de l'héritage sacré, loin de tourner à sa perte, confirment son indépendance et

[1] Burette, *Histoire ancienne*, t. III, *des Séleucides*, ch. 1er, 1re partie. — [2] *Ibid.*, t. III, ch. 1er, 3e et 4e partie. — [3] *Ibid.*, t. III, 1re partie.

aguerrissent ses défenseurs, en proportion qu'ils affaiblissent leurs ennemis. Il eût appris que ces guerres intestines au centre même de la Syrie, achèvent de conduire à sa ruine une puissance qui, depuis Antiochus l'Insensé, s'en prend dans chacune de ses expéditions au temple du vrai Dieu et au culte de la sainte Sion, où doit descendre le salut et le Saint qui inaugurera le règne du Seigneur [1].

[1] Abdias, chapitre unique, v. 17 et 21.

CHAPITRE LIV

VICES, CAUSES DE LA DÉCADENCE DE LA GRÈCE.

Vices des constitutions politiques. Doctrines funestes et corruptrices des philosophes. Culte des beaux-arts.

Revenons maintenant aux causes générales qui ont amené la décadence et la chute de la Grèce. Le dernier des royaumes formés du démembrement du grand empire (car celui de Thrace fut enclavé dans les autres au bout de peu d'années), le royaume de Macédoine, semble n'avoir subsisté que pour nous faire assister à la décadence de la Grèce. Plusieurs vices en se développant, l'avaient progressivement amenée. Le premier était un vice de constitution. De même que les hommes, d'après l'enseignement de la science, apportent en naissant le germe de la maladie qui leur donnera un jour la mort, de même la constitution de cet État renfermait des germes de décomposition future.

C'étaient d'une part, à Lacédémone, l'abolition de la vie de famille : violation du droit naturel, qui ôtait à

l'existence ses charmes, et donnait au caractère quelque chose de sauvage; la destruction de l'autorité paternelle, trop favorable à l'indépendance; l'obligation du rapt, imposée aux jeunes gens, et celle de la rapine, destructive de toute idée de justice [1]; la prohibition de tout autre art que celui des armes, qui avait pour conséquence, non-seulement d'abrutir la plupart des facultés intellectuelles, mais de pousser à des guerres, à des envahissements sans fin : ensemble d'institutions qui tendaient, dit Aristote, à détruire la République [2]. C'étaient d'autre part, à Athènes, le trop grand pouvoir accordé au peuple, qui souvent en abuse pour former des factions ou condamner l'innocence; la trop complète liberté, bientôt dégénérée en une licence effrénée et en une anarchie pleine de troubles [3].

C'étaient encore, à Sparte, la loi qui condamnait à mort les enfants faibles à leur naissance, comme si un corps ne pouvait point se développer en grandissant, loi cruelle qui frappait des milliers d'enfants à la fois et arrêtait sans cesse l'accroissement de la population; la loi qui interdisait le travail manuel, loi contraire aux prescriptions divines, obstacle permanent à la prospérité publique; la loi qui parquait pêle-mêle, le plus souvent sans vêtements et comme des bêtes, les enfants des deux sexes dans un même gymnase [4], loi contraire à la morale et qui fit des Spartiates des hommes sans mœurs, et de leurs femmes les plus débauchées de la Grèce [5]. Ces vices ne contri-

[1] Plutarque, *Vie de Lycurgue*. — [2] Aristote, *Politique*, liv. II, ch. 1er. — [3] *Ibid.* liv. III, ch. 8. — [4] Plutarque, *Vie de Lycurgue*. — [5] Aristote, *Politique*, liv. II, ch. 6.

buèrent pas peu, dit Aristote, à la décadence de la Laconie. C'étaient aussi, à Athènes, les règlements qui sacrifiaient à la patrie l'individu et la famille, l'un et l'autre devant, au contraire, trouver dans une constitution d'État conforme au droit naturel, une égale protection contre l'arbitraire et d'injustes confiscations; les règlements qui autorisaient l'adultère [1] et ouvraient la voie à tant de désordres moraux; les règlements qui, aux fêtes des dieux, autorisaient des débauches tantôt secrètes, tantôt publiques, sources d'infamies et de dégradations. C'étaient enfin, dans les deux États, l'exposition publique des enfants dans les rues et sur les places; la proclamation des droits absolus de vie et de mort du maître sur l'esclave [2], et la mise en pratique de ce principe que tout prisonnier de guerre devait tomber dans la servitude. Il en résulta que la Grèce était remplie d'esclaves, causes perpétuelles de troubles, au témoignage d'Aristote [3].

Rien de révoltant comme les conséquences de tous ces vices de constitution, sottement admirés, pour la plupart, par l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* [4]. On vit tour à tour, nous l'avons dit, Aristide banni pour sa justice, et Agésilas condamné à une amende pour s'être attaché les cœurs de ses sujets; des mères blâmées pour avoir versé des larmes sur la mort de leurs enfants, et d'autres félicitées d'avoir renié un fils revenu du combat sans son bouclier. On vit une ville couronner de fleurs les ilotes, qui l'avaient sauvée, puis les égorger; ou bien encore publier, de temps à autre, une chasse aux esclaves, lorsqu'ils

[1] Plutarque, *Vie de Solon*. — [2] Plutarque, *Vies de Lycurgue et de Solon*. — [3] Aristote, *Politique*, liv. II, ch. 6. — [4] Ch. 41 et suiv.

étaient trop multipliés ; une autre ville condamner à mort ses généraux vaincus, ou violer le droit des gens, non-seulement à l'égard des Perses, mais même envers ses propres alliés. C'est ainsi que les habitants de la ville confédérée de Naxos avaient été réduits en esclavage ; ceux de Délos et de Cythère, chassés ou dispersés ; ceux d'Égine, condamnés à mort, et ceux de Samos, décimés. Les citoyens de Mélos, n'ayant pas voulu prendre part à la guerre civile, avaient été massacrés, et les femmes vendues à l'encan avec leurs enfants. Les annales de la Grèce ont consigné tous ces faits qui l'ont, les uns déconsidérée, les autres affaiblie, tous corrompue et dégradée.

A ces lois funestes qui souillèrent la législation grecque, vinrent se joindre, pour mener la nation à sa ruine, les pernicieuses doctrines des philosophes. Platon, malgré l'excellence de ses leçons, ne laisse pas que de donner parfois des conseils d'autant plus dangereux qu'ils émanent d'un auteur plus grave. Admirable dans sa philosophie, il semble oublier toute sagesse, quand il veut tracer le plan d'une constitution politique ; et les principes développés dans sa *République*, source où ont puisé tous nos utopistes modernes, durent produire un mal immense au sein d'une jeunesse portée à accueillir ce qui favorisait ses penchants. Il faut se garder, dit-il, de parler aux jeunes gens et aux hommes libres des tourments de l'autre vie ; en conséquence il propose de retrancher des œuvres d'Homère tous les passages qui y ont trait[1]. Otant ainsi à la morale sa principale sanction, il lâche la bride à tous les vices, à tous les crimes secrets.

[1] Platon, *République*, liv. III.

Plus loin, il permet le mensonge aux magistrats, pour tromper l'ennemi ou le citoyen, dans l'intérêt général, il est vrai ; mais la porte n'en est pas moins ouverte à toutes les tromperies, à toutes les fourberies capables, comme lui-même l'avoue, de perdre un État, quand les actions répondent aux paroles [1]. En bannissant de sa République la compassion non-seulement pour l'infortune, mais pour l'infirme et pour l'indigent, qu'il considère, le premier comme un inutile fardeau, le second comme un être nuisible [2] ; il encourage cette insensibilité froide, ces cruautés barbares sous lesquelles ont tant gémi les sociétés païennes. Ailleurs, Platon établit la prétendue obligation que les femmes s'exercent à la gymnastique avec les guerriers, sans autre vêtement que leur pudeur ; qu'elles soient communes à tous les hommes et qu'aucune n'habite en particulier avec un d'eux. Il propose ensuite que les enfants, nés de cette promiscuité, soient communs à tous ; soient élevés sans connaître leurs parents, et que les mères n'aient de rapports avec leur progéniture que pour l'allaiter, quand elles seront conduites au bercail [3]. Continuant jusqu'au bout son ignoble système, basé sur cette affirmation que l'utile c'est l'honnête, il conseille la prostitution, l'avortement, l'infanticide. Puis il termine par l'établissement du socialisme à l'aide de la communauté des maisons et des biens, et par la sanction légale de l'esclavage [4]. On comprend les désordres affreux que durent engendrer dans la société grecque de telles leçons, données publiquement à une nombreuse jeunesse par le plus illustre de ses

[1] Platon, *République*, liv. III. — [2] *Ibid.*, liv. IV et V. — [3] *Ibid.*, liv. V. — [4] *Ibid.*

sages après Socrate, et propagées par de nombreux disciples ; et quel débordement de vices infâmes elles durent provoquer !

Que l'on ne se figure pas que ces déplorables aberrations de l'orgueil humain ne formaient qu'une rare exception ; Aristote, si réputé pour la droiture de son raisonnement, si admirable par les principes qu'il développe dans sa *Politique*, bien supérieure à celle de Platon, appelle l'esclave la propriété animée du maître, son instrument de travail [1]. Il ordonne l'exposition des nouveaux-nés dont le corps a quelque imperfection ; il veut qu'on limite par l'avortement le trop grand développement des populations, et permet la prostitution jusqu'au jour du mariage [2]. Que dire des autres chefs de ces fameuses sectes dont les unes, comme celle de Pyrrhon, niaient le vice et la vertu ; les autres, comme celle de Zénon, croyaient à la fatalité ? Est-ce qu'Aristippe ne plaçait point le souverain bien dans la volupté du corps [3] ? N'est-ce point dans un jardin d'Athènes qu'Épicure enseignait que toutes les facultés de l'homme doivent se rapporter à un but unique : éviter la peine et se procurer le plaisir ? N'est-ce point au centre de la Grèce qu'Antisthène déclarait que la vertu consiste dans la sauvage exaltation de l'égoïsme [4] ; et que les disciples de Diogène soutenaient et pratiquaient en public le vice que l'Apôtre défend de nommer [5] ?

A mesure que se consomme la décadence qu'elles provoquent, les quatre grandes écoles de philosophie

[1] Aristote, *Politique*, liv. Ier, ch. 2. — [2] *Ibid.*, liv. VII, ch. 14 et 15. — [3] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. 41. — [4] Mgr de Salinis, *Histoire de la philosophie grecque*. — [5] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XIV, ch. 20.

tombent elles-mêmes dans une phase de dégénération. Le stoïcisme se dissout ; sa doctrine est trop relevée déjà pour cette société qui a placé ses jouissances dans la matière. L'épicuréisme fait, en se couronnant de fleurs et d'immondices, les funérailles de l'intelligence. Le péripatéticisme n'est plus qu'un instrument de disputes pour tous ces citoyens désœuvrés ; et le platonisme fait du doute la pierre angulaire de l'esprit humain, parce que le doute est le propre des consciences coupables [1]. Que pouvait produire une semblable philosophie, sinon ce qu'elle a produit depuis qu'on l'a ressuscitée : une complète dissolution dans les mœurs, le goût immodéré des plaisirs, l'abandon de la chose publique, la défaite et la servitude ? C'est ce qui précisément eut lieu à partir du règne de Philippe.

« Qu'était le monde avant Jésus-Christ, demande saint Jean Chrysostome ? Un vaste repaire de crimes. Les droits de la nature et ceux de la raison y étaient méconnus : l'on y voyait des mères sans pitié pour le fruit de leurs entrailles, et des pères froidement barbares, égorger ceux à qui ils avaient donné le jour. Rien d'assuré dans la morale. Nulle part des lois capables de comprimer le crime qui les bravait impunément. Partout régnaient le désordre et la confusion ; partout l'adultère et le meurtre sans frein ; partout les plus monstrueux excès consacrés par la religion. A Lacédémone, le vol était classé au rang des vertus ; et faut-il s'en étonner, vu qu'il était mis sous la protection d'une divinité ? Le meurtre était ordonné au nom du ciel :

[1] Voir Mgr de Salinis, *Histoire de la philosophie ; Philosophie grecque*, 2e période, observations générales.

Apollon commandant par son oracle qu'on immolât en son honneur quatorze victimes humaines pour venger la mort d'un fils de Minos, était obéi. Quelle digue aurait arrêté dans le crime des hommes par qui de semblables divinités étaient adorées ? Une admiration brutale pour les combats du ceste alternait avec les sanglants spectacles des batailles toujours cruelles. D'impudiques amours n'outrageaient pas moins la nature que l'humanité. Ne rencontre-t-on pas dans les écrits de l'un des plus célèbres philosophes de ces temps-là, des lois qui établissent la prostitution dans le mariage ? Le cynisme le plus effronté n'osait-il pas se produire aux yeux de tout un peuple assemblé ? Personne ne réclamait, tant la corruption était universelle ; les chants d'une poésie licencieuse ne respiraient que ces infamies ; des spectacles de nuit faisaient un public appel à l'adultère et à la débauche. L'homme, abandonné à l'instinct de ses brutales passions, était tombé au-dessous de l'animal par les plus monstrueux déréglements.

« Si les écoles de Platon et de Pythagore se sont distinguées par l'élévation de leurs considérations métaphysiques, ces maîtres célèbres ont déshonoré leurs doctrines par les idées les plus extravagantes. L'un avec sa république imaginaire bouleverse tout l'ordre social ; l'autre avec sa métempsycose dégrade l'âme humaine en la faisant passer par les corps des animaux, et la divinité elle-même en l'identifiant avec l'âme de l'homme. Discoureurs futiles, dont les doctrines contraires se poussent et se repoussent comme les vagues d'une mer agitée, ils ne s'entendent que pour légitimer les plus monstrueux excès : la lubricité et l'adultère ; que pour dégrader la condi-

tion humaine, renverser tout principe d'honnêteté publique[1]. »

Culte idolâtrique favorisant le vice. Mœurs corrompues des philosophes grecs et du peuple.

Une autre cause de décadence se rencontre dans le culte idolâtrique. Passionnée pour les belles-lettres et les arts, la Grèce leur construisit des temples, elle leur rendit des hommages divins sous les traits d'Apollon et de Minerve, le dieu de la poésie et la déesse de la sculpture. Ce n'était point assez pour son admiration, il fallait accorder les honneurs de l'apothéose à tout l'ordre moral. Chacune des facultés humaines qui concourent à composer un chef-d'œuvre : la mémoire, qui en rassemble les éléments ; l'imagination, qui les développe ; le génie, qui les féconde et les anime ; le jugement, qui les coordonne, furent également divinisés sous les noms des neuf muses. Cette nation en vint, dans son fol enthousiasme, à déifier les sites de la nature, les aspects du ciel que reproduisaient ses peintres, les sentiments que mettaient en scène ses poëtes, les grands hommes dont ses orateurs et ses écrivains retraçaient les actions mémorables. On rencontrait à chaque pas chez elle des autels à la Terre, aux Bois, à l'Aurore, aux Ténèbres, à la Peur, à la Discorde, à la Clémence, aux premiers législateurs et aux premiers monarques.

[1] Extraits des *Œuvres de S. Jean Chrysostome*, dans *Le Christianisme démontré par les Pères*, par Chadenède, t. II, p. 435 à 440.

L'image de la divinité, cette image qui rappelle l'infinie grandeur jointe à l'infinie sainteté, le Grec l'a traînée dans la boue du vice. Il a cherché à tout prix à mettre du scandale dans la vie de ses dieux, afin de s'autoriser ensuite de leurs exemples [1] ; et les actes de leur existence n'ont plus été qu'une longue suite d'intrigues nouées par la passion et dénouées par elle. Le nom du maître des dieux est devenu le synonyme de l'adultère ; les dénominations des autres divinités, le symbole de l'impudicité. Sur les trente mille dieux dont, d'après Varron, se compose la mythologie païenne, à peine s'en trouve-t-il un seul qui ne soit souillé d'une fange impure. Ce sont leurs passions que viennent satisfaire sur la terre Mercure, Mars ou Apollon. Ce sont leurs passions qu'assouvissent Vulcain sous l'Etna, Pan au milieu des forêts, Neptune au sein des eaux et Pluton au fond des enfers, ce lieu de punition et de souffrances qui aurait dû en bannir jusqu'à l'idée. La chaste Diane elle-même nous apprend par ses nombreuses prostitutions ce qu'était la chasteté chez les Grecs. Il appartenait au peuple chez lequel la courtisane avait le pas sur la mère de famille, et était entourée de plus d'égards et d'honneurs [2], de doter le ciel d'une Vénus, d'un Cupidon, d'une Psyché, d'un Atys et d'un ignoble Priape, formes diverses sous lesquelles il adorait ses penchants déréglés et ses inclinations perverses.

Non content d'avoir rempli le ciel des sujets de ses passions mauvaises [3], et d'avoir divinisé le meurtre

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VII, ch. 4.
[2] *Voyage du jeune Anacharsis*, passim; Pouqueville, *Grèce*, *Mœurs*.
[3] De Bonald, *Législation primitive*, t. Ier, *De la Philosophie*.

dans Saturne, le vol dans Mercure, la jalousie et l'orgueil dans Junon, la débauche dans Bacchus, la colère et la haine dans les Furies, la discorde et la vengeance dans les Euménides ; le Grec voulut encore peupler la terre des objets de ses illicites amours. Il anima d'un souffle impur tous les êtres de la création, plaça à la voûte du firmament les symboles de ses ignobles plaisirs : il en transporta partout l'image et chargea la nature de lui en rappeler le souvenir ou d'en répéter les noms corrupteurs. L'univers entier, où resplendit de toute part la gloire du Créateur, devint, aux yeux de ce peuple avili et le plus corrompu des peuples, un vaste réceptacle de sensuelles voluptés. La volupté préside à la formation des montagnes et des mers, ainsi qu'à la naissance des héros. Elle dirige le temps et les heures ; elle anime dans sa course l'astre des nuits et dans leur cours les ruisseaux et les fleuves ; elle brille dans les planètes de l'Ourse et d'Orion ; elle assigne, à ce que prétendent faussement les Grecs, à l'Europe et aux Gaules leur dénomination. Ce sont les soupirs de la volupté qu'exhale Philomèle dans ses chants plaintifs ; ce sont les attraits de la volupté que poursuit le cerf dans ses rapides élans. Tout pour le Grec est transformé en objets de concupiscence : le tilleul et l'if, l'hyacinthe et le laurier, le narcisse et l'humble violette, au lieu de refléter quelques rayons de l'infinie beauté, ne redisent à sa mémoire que les ardeurs, les obsessions ou les mécomptes de passions trompées [1].

Les fêtes religieuses, loin de porter à la vertu, sont dégénérées en mystères d'exécration. Athènes adore,

[1] Voir la *Théogonie* d'Hésiode et les savantes *Mythologies* des abbés Banier et de Tressan.

sous quatre formes différentes, le vice que condamne la pudeur, elle en place les hideuses images au foyer domestique et en suspend les figures au cou de ses enfants, ainsi que le lui reproche plus tard saint Jean Chrysostome. Argos enseigne le mal. La Béotie propage un vice contre nature, familier à Socrate [1]. Lesbos décerne des prix aux charmes corrupteurs. Delphes, Périnthe et Elis encouragent la prostitution que Corinthe et Paphos prescrivent. Ephèse couronne les plus grands buveurs. Sparte, l'austère Sparte, sacrifie à la volupté [2], qui compte des temples dans toutes les villes de la Grèce. Qui ne sait que le ciseau des plus habiles sculpteurs, et les pinceaux des plus célèbres peintres se sont exercés sur des sujets voluptueux? Les chefs-d'œuvre de Phidias et d'Apelles sont des Vénus, celui de Praxitèle un Cupidon [3].

« O nation insensée! s'écrie l'Apôtre des Gentils, elle s'est perdue dans ses chimériques pensées et son cœur s'est rempli de ténèbres. Sa prétendue sagesse n'a été qu'une immense folie, car elle a prostitué la gloire du Dieu immortel à l'image de l'homme corruptible et à de vaines idoles [4]. » Elle a divinisé, continuerons-nous avec le livre de la Sagesse, les rois et les héros dont elle admirait la bravoure ou caressait le souvenir; elle a divinisé les arts qu'elle cultivait; et les statues, taillées par ses artistes dans la pierre ou dans le bois, sont devenues des divinités, et la beauté du travail a été l'objet des respects de la multitude. Les

[1] Xénophon, *République de Sparte*, ch. 2. — [2] Ferrand, *Esprit de l'histoire*, lett. 9; Mgr Rendu, *Influence des mœurs*, liv. III, ch. 10. — [3] Voir Hésiode, *Théogonie*; Diodore, liv. Ier, ch. 22 et suiv.; liv. III et IV, *passim*, et les mythologies grecques. — [4] S. Paul, *Ire Épître aux Romains*, ch. 1, v. 21.

créatures de Dieu ont été changées par elle en objets d'abomination : c'est pourquoi l'ouvrage et celui qui l'a fait, seront traités avec la même rigueur par le Tout-Puissant, qui a également en horreur l'impie et son impiété. Les idoles de ce peuple ne seront pas plus épargnées qu'il ne le sera lui-même, parce qu'elles l'ont initié à la prostitution et ont servi d'instrument à la corruption de sa vie [1].

Oui, elles furent déplorables pour les mœurs de la nation grecque, les conséquences pratiques de ces infâmes croyances dont se composait sa religion. Le lecteur nous pardonnera d'avoir remué ici l'infect bourbier au fond duquel a vécu ce peuple, une fois tombé au plus bas degré de la corruption ; mais dans ces siècles d'inconcevable engouement pour la Grèce païenne, on a trop caché ses turpitudes, afin de l'élever au-dessus des sociétés chrétiennes ; trop justifié ses vices, dans le but d'excuser des vices semblables. C'est pourquoi nous avons regardé comme un devoir pour l'écrivain catholique de soulever un peu le voile qui a trop longtemps dérobé aux regards de dégoûtantes abominations. Cruautés, infamies, débauches, obscénités : voilà, dans la seconde moitié de l'existence de la Grèce, la vie intime de ce peuple voué au culte des démons [2] : « Non contents, dit le Sage dans une de ses prophétiques visions, de s'égarer sur la science divine, ces idolâtres ont accumulé tout autour d'eux l'erreur et le mensonge et ont donné le nom de biens aux souverains maux. Ils ont immolé leurs enfants en sacrifice, célébré des veilles pleines de fureur; ils n'ont respecté

[1] Sagesse, ch. 14, v. 8 à 22, *passim*.
[2] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VII, ch. 14 et 33.

ni la chasteté du mariage, ni le dépôt sacré de la vie ; ils ont, au contraire, tout confondu : le meurtre, le vol, la fourberie, la corruption, l'infidélité, le parjure, l'avortement et l'adultère. Le culte abominable des idoles a été le principe et la fin de tous ces maux. Les coupables recevront, ajoute en terminant l'Esprit-Saint, la juste punition de leur idolâtrie et de leurs crimes : car la peine marche toujours contre la prévarication de l'impie [1]. »

Il ne faut point demander ce qu'étaient les théâtres, au milieu de tant de dissolutions. Les démons qui avaient fait instituer les bacchanales, portèrent les mêmes peuples à mettre sur la scène les crimes de leurs dieux, que la foule imitait au sortir de ces représentations [2]. Déjà au temps de Platon, la licence régnait dans les théâtres au point que ce philosophe les proscrivait de sa république [3]. Au siècle d'Alexandre, Aristote les trouvait tellement dégradés qu'il en interdisait les bouffonneries ordurières à la jeunesse [4]. Nombreux et fréquentés par la foule des oisifs, ils étaient devenus les centres d'une effroyable corruption [5]. La comédie grecque surpassait tout par sa licence effrénée. C'est en vain, dit M. Pouqueville, que quelques admirateurs de l'antiquité ont voulu pallier tant d'obscénités, rendues plus immondes encore par le costume des acteurs et par les chansons lubriques qui souillaient leurs lèvres impures. Cette dégradation littéraire, sortie de l'école des sophistes, continua durant la guerre du Péloponnèse et pendant la peste dont le Ciel frappa

[1] Sagesse, ch. 14, v. 22 et suiv. — [2] *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. 13 et 24; liv. II, ch. 9. — [3] *Cité de Dieu*, liv. VIII, ch. 21. — [4] Aristote, *Politique*, liv. VII, ch. 15. — [5] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, liv. I[er], considér. gén.

l'Attique[1] ; elle devint générale dans les derniers temps. Plus la Grèce avançait dans sa période de décadence, plus les courtisanes remplissaient non-seulement, comme autrefois, les lieux publics, mais encore les maisons particulières. Recherchées par tous, invitées aux réunions de plaisirs, si elles sont la compagnie habituelle des artistes, on ne les rencontre pas moins fréquemment avec les philosophes qui, déposant leur gravité, ne rougissent point de danser sur la scène avec elles[2]. Tous les autres désordres suivaient : les revenus de l'État étaient dissipés en jeux, en festins, en distributions de vivres aux nombreux parasites. La fortune des particuliers s'engloutissait pareillement dans la satisfaction de mille fantaisies et dans le payement ruineux de divertissements constamment renouvelés. La voilà, cette Grèce, telle que ses vices l'ont faite !

Ce qu'il y avait de plus triste encore, c'est que l'exemple du vice était donné par ceux que la science avait placés à la tête de la nation. « Les philosophes, écrit dans son *Apologétique* Tertullien, prétendraient-ils nous le disputer pour la chasteté ? Je lis dans l'arrêt de mort de Socrate qu'il fut condamné comme corrupteur de la jeunesse : jamais on ne reprochera à un chrétien de violer les lois de la nature. Diogène ne rougissait pas d'assouvir sa passion avec ce qu'il y a de plus dégradé ; Speusippe, disciple de Platon, fut tué en commettant l'adultère : un chrétien ne connaît que sa femme. Démocrite se crevant les yeux parce qu'il n'était plus maître de lui-même, lorsqu'il voyait l'objet

[1] Pouqueville, *Grèce, Théâtre*. — [2] *Voyage du jeune Anacharsis*, passim, et Pouqueville, *Grèce, Mœurs, danse*.

de ses impurs désirs, publie assez son incontinence par la punition qu'il s'impose : un chrétien garde ses yeux, jamais il ne les porte sur un objet séduisant, parce que son cœur est aveugle pour la volupté. Parlerai-je de l'humilité ? Je vois Diogène fouler de ses pieds couverts de boue l'orgueil de Platon, avec un orgueil plus grand encore : un chrétien ne connaît pas la hauteur, même avec un pauvre. S'agit-il de la modération ? Pythagore veut régner sur les Thuriens, Zénon sur les Priéniens : un chrétien ne brigue pas même l'édilité. Si je viens à l'égalité d'âme, Lycurgue se fit mourir de faim parce que les Lacédémoniens avaient changé quelque chose à ses lois : un chrétien remercie ceux qui l'ont condamné. Si je compare la bonne foi, Anaxagore nie le dépôt qu'il a reçu de ses hôtes : la bonne foi des chrétiens est vantée par les païens eux-mêmes. Si je considère la bonté, Aristote fait chasser son ami Hermias de la place qu'il occupait : un chrétien n'humilie point son ennemi. Est-ce que j'examine la noblesse du caractère ou des sentiments ? Aristote flatte bassement Alexandre pour le gouverner ; et Platon, Denys le tyran pour être admis à sa table. Aristippe, sous la pourpre et sous le masque de la plus grande austérité, s'abandonne à la débauche. Hippias est tué lorsqu'il veut opprimer sa patrie : jamais un chrétien ne s'est rien permis contre l'État, même pour venger des chrétiens opprimés [1]. »

A cet accablant témoignage veut-on joindre celui de l'éloquent orateur de Constantinople. « Les sages de la Grèce, dit saint Jean Chrysostome, n'étaient pas exempts des crimes qui outragent la nature, et par les

[1] Tertullien, *Apologétique*, ch. 46.

désordres dont l'Apôtre les accuse, on voit ce qu'est l'homme quand Dieu l'a abandonné. Leurs opinions et leurs mœurs étaient également monstrueuses. Mais remarquez avec quelle discrétion de langage l'Apôtre en parle : C'étaient, dit-il, des erreurs qui outragent la nature. Ce mot est comme un voile qu'il jette sur des abominations qu'il ne pouvait ni taire ni exprimer. Dieu les permettait pour humilier l'orgueil de leur raison. Il voulait que l'excès de leur aveuglement et de leur corruption servît aux siècles à venir de leçon qui leur apprît jusqu'où la sagesse humaine, réduite à ses seules forces, peut se laisser emporter. Cette corruption punissait ses auteurs de l'injure qu'ils faisaient à Dieu [1]. »

[1] Extrait des *OEuvres de S. Jean Chrysostome*, par Chadenède.

CHAPITRE LV

CHUTE DE LA GRÈCE.

Dissensions intestines. Les ligues achéenne et étolienne. Phocion, Cléomène, Philopœmen.

Cassandre, dans le partage du grand Empire, avait obtenu la Macédoine et la Grèce, qu'il avait dû soumettre par les armes [1] ; à sa mort, il laissa deux fils en dissension pour la couronne. Leurs divisions les perdirent tous deux : Antipater fut obligé de se réfugier en Thrace, où il trouva la mort ; Alexandre, ayant sollicité le secours du roi d'Épire, vit Pyrrhus s'emparer d'une partie de ses États ; l'autre lui fut enlevée par Démétrius, dont il avait également imploré l'aide, et qui le tua. Les Macédoniens, hostiles aux enfants de Cassandre à cause de leur cruauté, élurent roi ce fils d'Antigone. Un tel choix ne fit que prolonger la guerre entre les deux envahisseurs, et étendre à tout le royaume

[1] Justin, liv. VI, ch. 9; liv. XIV, ch. 5 et 6.

les maux que des armées en campagne traînent après elles. Aux fléaux de la guerre vint bientôt se joindre une formidable invasion de Gaulois. Conduits par la justice divine, ces terribles enfants du Nord dévastèrent la Thrace, où ils tranchèrent la tête à l'usurpateur Céraunus, le meurtrier de Séleucus ; ils promenèrent ensuite la dévastation à travers la Macédoine et la Grèce[1]. Le Seigneur voulait par tous ces ravages punir de criminels excès ; et, afin que les coups de sa main fussent plus visibles, ce fut seulement quand la Grèce se trouva couverte de ruines, que l'armée d'Antigone Gonatas, fils de Démétrius, parvint à exterminer les barbares[2]. Les descendants dégénérés des Hellènes courbèrent la tête sous le joug de ce nouveau dominateur.

A mesure qu'Athènes change de maîtres, elle baise la verge nouvelle. Si parfois une velléité d'affranchissement l'arme contre Antigone, ce faible effort n'aboutit, comme dans les guerres d'esclaves, qu'à des humiliations plus profondes, à une servitude plus rigoureuse. Antigone prend Athènes, qui, avec l'aide de Pyrrhus, a chassé la garnison macédonienne, et inflige à cette ville révoltée un dur châtiment. Livrée au parti de la débauche, elle venait, depuis peu de temps, d'emprisonner et de condamner à boire la cigüe un de ses meilleurs citoyens, Phocion, dont le prudent courage l'avait longtemps protégée, et qui, resté pauvre dans le commandement, n'avait retiré de ses campagnes que la gloire de ses belles actions. Aussi quand, au jour de l'exécution, une procession vint à passer devant le cachot, plusieurs ôtèrent leurs couronnes ; et les ci-

[1] Justin, liv. XXIV, ch. 4 et 6; liv. XXV, ch. 2.
[2] Justin, liv. XXV, ch. 2; liv. XXVI, ch. 2.

toyens en qui il restait quelques sentiments d'humanité, jetèrent tristement les yeux sur la porte de l'obscure prison où s'éteignait l'homme de bien [1].

Sparte était également abandonnée aux fureurs des factions. Ses deux rois s'étaient placés, l'un à la tête du parti des riches, l'autre, de celui des pauvres. Léonide, qui combattait, en faveur du luxe et de l'opulence, contre son gendre Cléombrote, fut vaincu, forcé même de se réfugier dans le temple de Minerve, et Chélonide, sa fille, obligée de s'humilier aux pieds de son mari pour sauver son père. Bientôt les partisans de Léonide reprirent le dessus, et Cléombrote se vit contraint à son tour de chercher un refuge dans le temple de Neptune. Alors Chélonide, déposant aux pieds de son époux infortuné ses deux jeunes enfants, et montrant à Léonide ses habits de deuil et ses cheveux épars : Mon père, dit-elle, ce vêtement lugubre est le deuil que j'ai pris pour vous sauver ; faut-il que, pendant que vous continuez de régner, je reste dans l'affliction ? Et elle pencha tristement la tête sur Cléombrote. Fille et épouse deux fois malheureuse, mais deux fois fidèle, elle obtint qu'il ne fût que banni. Elle prit entre ses bras l'un de ses enfants, lui remit l'autre, et s'achemina avec lui vers l'exil. Ce touchant épisode ne nous redit que trop à quel point les dissensions civiles dominaient dans cette République, où les classes diverses avaient été si longtemps maintenues dans un parfait accord par la seule force de la loi.

Les dissensions ne régnaient point seulement au sein des villes ; elles continuaient de diviser la Grèce entière en deux ligues puissantes : la ligue achéenne,

[1] Cornélius Népos et Plutarque, *Vie de Phocion*.

comprenant l'Achaïe, l'Argolide, la Corinthie, l'Arcadie, la Mégaride ; la ligue étolienne, composée de l'Étolie, de la Laconie, de quelques autres États, et, plus tard, de la Messénie. Aratus, chef de la première, tour à tour défait et victorieux dans de fréquentes invasions du territoire des Républiques hostiles, finit par appeler à son secours Antigone Doson, roi de Macédoine[1]. Un tel appel favorisait les projets de ce monarque. Jaloux de soumettre la partie de la Grèce qui ne relevait point encore de son autorité, il prit Mantinée, dont il égorgea ou vendit la population ; et il remporta sur Cléomène la célèbre bataille de Sellasie. Les amis du général vaincu lui conseillaient de cacher dans le suicide la honte de sa défaite. « Jamais, répondit Cléomène, car c'est une lâcheté de se débarrasser par la mort des peines de la vie. Un homme de cœur doit se montrer plus grand que l'infortune, et réserver ses services pour des jours meilleurs ; » et, montant sur un vaisseau, il aborda à la terre d'Égypte[2]. Le macédonien vainqueur s'empara de Sparte, y rétablit les abus, les priviléges ; et la décadence, un instant arrêtée, reprit son cours marqué par de nombreuses émeutes[3]. Les entreprises de Cléomène avaient été le dernier effort d'une liberté expirante.

La ligue étolienne, ayant plus tard incendié la ville de Cynèthe, dévasté ou rasé les temples de Dios et de Dodone[4], Philopœmen, élu chef de la ligue achéenne après l'assassinat d'Aratus, livra deux mémorables batailles où il triompha des Spartiates, tombés sous la

[1] Polybe, liv. II, ch. 8 et 9. — [2] Plutarque, *Vie de Cléomène*; Justin, liv. XXVIII, ch. 4. — [3] Polybe, liv. II, ch. 14. Voir aussi Rollin. — [4] Polybe, liv. IV, ch. 5; liv. V, ch. 3.

tyrannie cruelle de Machanidas et de Nabis. Ce grand homme, que son amour pour la liberté de sa patrie a fait surnommer le dernier des Grecs, ravagea, dans plusieurs incursions, les territoires de Lacédémone, de Mantinée et des États voisins. Ainsi les contrées de la Grèce se trouvent tour à tour dévastées par ses propres généraux; et ses enfants les plus célèbres ne le sont, en quelque sorte, qu'en raison de leur acharnement à déchirer son sein pour faire triompher leur parti. Sparte, révoltée contre la domination achéenne, se vit obligée par Philopœmen à raser ses murailles; et elle subit le même traitement que jadis elle avait infligé à sa rivale. Mais bientôt après cet illustre chef tomba blessé dans une rencontre avec les Messéniens. Conduit à Messène, il fut traîné, chargé de chaînes, sur les degrés du théâtre, afin de satisfaire l'insatiable curiosité de la multitude, et précipité ensuite au fond d'une fosse, sur l'ouverture de laquelle on roula une énorme pierre. La nuit suivante, un bourreau descendit dans cette fosse avec une lanterne et un vase rempli de poison. Philopœmen, affaibli par sa blessure, se souleva avec peine pour préndre le breuvage mortel; puis il se recoucha sur son manteau et s'endormit pour toujours. A la nouvelle de sa mort, l'Achaïe s'agita comme après une défaite publique : Aux armes! répéta-t-on de toutes parts, aux armes! Messène fut aussitôt assiégée et bientôt forcée de se rendre. On démantela ses murailles, on rasa les maisons de ses magistrats, et les conseillers du meurtre furent lapidés sur le tombeau du héros [1].

[1] Polybe, liv. XXIV, *Fragments divers*. Justin, liv. XXXI, ch. 3; liv. XXXII, ch. 1er. Plutarque, *Vie de Philopœmen*.

La justice divine, cause des derniers malheurs de la Grèce.

Cependant Philippe, monté sur le trône de Macédoine, avait détruit Thermes et son temple, rasé Abydos et pris d'assaut un grand nombre de villes. Il avait dévasté complètement l'Étolie, l'Élide, l'Arcadie, la Phocide, la Laconie, l'Attique et beaucoup d'autres provinces[1]. De nombreux ambassadeurs portèrent à Rome les plaintes des Grecs et sollicitèrent un secours[2]. Flaminius fut enfin envoyé pour s'opposer aux envahissements et aux dévastations de Philippe. Il envahit la Macédoine, y causa, à titre de représailles, de graves dégâts; puis, ayant vaincu son ennemi dans la sanglante bataille de Cynocéphale, il se transporta aux jeux isthmiques où les Grecs étaient réunis. Là il lut le décret du sénat qui proclamait la liberté de la Grèce. A l'instant, une joie extraordinaire éclata, la mer retentit au loin des cris et des applaudissements de la foule. Elle ne sentait point, cette multitude affamée de plaisirs, que ce n'est pas d'un puissant étranger que l'on reçoit la liberté, mais bien de la valeur de ses propres enfants. De la main de l'étranger, il faut n'attendre que la servitude.

« Celui qui adorera de vains simulacres, et se prosternera devant les idoles, périra, a dit le Seigneur. Celui qui courbera son front devant les œuvres de ses mains sera puni; celui qui offrira des sacrifices à

[1] Polybe, liv. V, ch. 2, 3 et suiv.; liv. IV, ch. 14 et suiv.
[2] Polybe, liv. XXIV, fragment 1.

l'idole de l'abomination sera exterminé, et sa terre, ravagée par le feu[1]. » Que sont ces envahissements successifs qui sèment la dévastation et déciment les populations? Ces continuelles incursions des ligues armées, qui chaque fois désolent une contrée, éparpillent sur le sol les débris de cités ou de temples? que sont ces assassinats ou ces meurtres juridiques des grands hommes et des défenseurs de la patrie, disparaissant peu à peu sans être remplacés? sinon les coups de la justice divine qui exerce ses vengeances sur les réceptacles d'un culte abominable, sur les misérables esclaves de la volupté, pour qui l'esclavage politique est la conséquence même de l'esclavage du démon[2]. Ce peuple s'est corrompu dans tout ce qu'il connaissait[3]. Voilà pourquoi le Dieu des dieux, à qui seul il a refusé son hommage, le frappe maintenant d'une plaie que le fer des combats vient sans cesse rouvrir. Et après qu'il lui a fait souffrir les angoisses d'une longue agonie, il tranche du glaive le fil de ses jours. Hâtons-nous de nous transporter sur le champ de bataille de Pydna; c'est là qu'il tombe pour ne plus se relever.

Philippe a expié dans le sang d'un fils, par lui injustement condamné, les meurtres trop nombreux de ses malheureux sujets; il est mort dans la tristesse et le mépris, en maudissant Persée, l'auteur de ces cruautés et de ces chagrins. Dieu va, comme toujours, faire retomber sur ce fils coupable la malédiction d'un père. Persée lève l'étendard de l'indépendance contre Rome, il marche à la tête de quarante-trois mille

[1] S. Cyprien, *Exhortation au martyre*, ch. 3, 4 et 5. — [2] Lactance, *Du culte des faux dieux*. — [3] S. Jude, *Épître*, v. 10.

hommes contre l'armée romaine qui s'approche, et le combat s'engage. Un instant les corps auxiliaires des ailes plient et se débandent; mais bientôt la phalange macédonienne, prise en flanc, est rompue, et les eaux du Leucus roulent du sang : c'est celui de vingt-cinq mille Grecs tués durant le combat.

Persée erre, fugitif, dans des contrées à moitié désertes, qu'il souille de nouveaux meurtres; mais, abandonné des siens, il ne voit de sûreté qu'en se livrant à son vainqueur. Vêtu du noir, il entre, appuyé sur son fils, dans le camp romain, s'avance lentement vers le consul et se jette à ses pieds. Paul-Emile le relève, l'introduit dans sa tente où les chefs de l'armée sont réunis, et lui adresse ces paroles : « Quel sujet de mécontentement vous a porté à entreprendre avec tant d'animosité une guerre contre le peuple romain? Comment avez-vous pu préférer la haine à l'amitié d'un peuple dont vous avez éprouvé la force dans la guerre, et la fidélité durant la paix? » Le roi, au lieu de répondre, tient les yeux baissés vers la terre et verse des larmes. Alors le consul se tourne vers les assistants et reprend : « Vous avez devant vous un grand exemple de l'inconstance des choses humaines. Apprenez par là à ne jamais user de fierté ni de violence dans la prospérité, et à ne jamais compter sur le bonheur présent[1]. » Quelques jours après, le monarque était envoyé à Rome afin d'embellir l'entrée du triomphateur, et le royaume de Macédoine était déclaré province romaine[2]. Un peu plus tard, Métellus prit Mégare et Thèbes qu'il trouva presque déserte.

[1] Tite-Live, liv. XLIV.

[2] Justin, liv. XXXIII, ch. 2.

Mummius abandonna Corinthe au pillage et l'incendia après en avoir expédié les richesses artistiques à Rome [1]; et, sur ses ruines encore fumantes, il déclara la Grèce entière province romaine.

[1] Justin, liv. XXXIV, ch. 2; Strabon, liv. VIII.

CHAPITRE LVI

LES RUINES DE LA GRÈCE.

Tableau de ces ruines.

Comme si la colère du Très-Haut ne devait s'apaiser que quand le dernier temple où s'étalaient de monstrueuses idolâtries, eût été en ruine, et qu'eût disparu le dernier vestige d'une effroyable corruption; longtemps encore la Grèce servit de champ de bataille à ses dominateurs, qui, dans leurs rivalités sanglantes, foulèrent impitoyablement son sol; longtemps elle vit les barbares de l'Orient et de l'Occident envahir tour à tour ses provinces, et renverser ses cités ou démolir, dans leur rapide passage, quelqu'un des autels sacriléges qu'elle avait élevés. Enfin, elle se reposa, mais quand tout fut détruit, et que ses riches contrées, dépouillées, eurent été changées en une solitude, où la barbarie, châtiment de l'abus qu'elle avait fait de la civilisation, rentra pour des siècles.

A présent, que reste-t-il de tant de villes célèbres,

les unes par la culture des lettres et des arts, les autres, par le développement du commerce ou de l'industrie ? Mégare et Argos ne sont plus ! Thèbes, où l'on arrivait par des campagnes fleuries, des collines couvertes de myrtes et de lauriers-roses, n'a point, malgré sa citadelle et ses hautes tours, échappé davantage à la destruction. La maison de Pindare, respectée par l'un des démolisseurs, a disparu, comme le reste de ses temples et de ses portiques. Sicyone, dont l'avenir semblait garanti par les chefs-d'œuvre des peintres et des sculpteurs ; Olympie, où toute la Grèce se rendait pour saluer les vainqueurs des jeux, et décerner des couronnes qu'ambitionnaient également le courage et le génie, ne vivent plus que dans les souvenirs du passé. Athènes possède encore, il est vrai, quelques débris de sa gloire : des pans de murailles de son Pirée, un temple privé de ses frises et de ses ornements, quelques colonnes du fameux portique des Propylées, des théâtres méconnaissables dans leur dégradation, une forteresse démantelée ; mais tous ces vestiges d'une splendeur déchue attestent plutôt le néant des grandeurs terrestres et la fragilité des œuvres de l'homme, que la force et la durée de ses créations. Un silence de mort règne sur les rivages, jadis si animés, d'Éleusis et de Corinthe. Salamine a perdu jusqu'à son nom. Les îles de Naxos, de Délos et de Cythère sont replongées dans la solitude au milieu de cette mer Ionienne que sillonnaient tant de vaisseaux ; et Delphes a vu le désert remplacer les bosquets de palmiers qui entouraient l'antre des célèbres oracles. Où est cette fière Lacédémone, à qui la valeur de ses guerriers et le caractère martial de ses lois devaient assurer une éternelle domination ? Sparte est effacée

tout entière ; ses restes ne sont plus que des ruines entassées sur des ruines. L'Eurotas y coule solitaire ; l'herbe croît sur les tombeaux des enfants de Lycurgue; et cette cité détruite est livrée à l'oubli sur le théâtre même de ses exploits. Ainsi le Seigneur juge les nations, brise les métropoles des peuples et complète leurs ruines [1] !...

Les monuments sont l'expression de la vie d'un peuple. Description des ruines de la Grèce.

« Celui, dit Tertullien, qui existait avant les siècles, qui a fait les siècles et les temps, a arrêté souverainement, pour des époques par lui déterminées, la durée et la vicissitude des empires : car de lui dépendent le monde avec ses royaumes, et ceux qui règnent dans le monde. Les cités s'élèvent ou s'abaissent à son gré, parce qu'il régnait avant qu'il n'y eût des cités sur la terre [2]. » Or, dans ces élévations ou ces abaissements des empires et des cités, toujours les monuments sont l'expression des phases diverses de la vie d'un peuple. Simples et restreints dans leurs proportions à son origine, sévères, rustiques même, comme ses mœurs et ses goûts, ils grandissent et s'embellissent à mesure que lui-même croît et se civilise. Chez les Grecs, les colonnes unies de l'ordre dorique se dégagent de leurs masses et se couvrent de cannelures; les frises, dépourvues d'abord de sculptures, se revêtent d'une ornementation historiée où l'artiste grave sur le marbre

[1] Psaume 109, v. 7. — [2] Tertullien, *Apologétique*.

les exploits des héros, les hauts faits des fondateurs de la prospère République.

La nation entre-t-elle en lutte avec une puissante monarchie ? Chacune de ses victoires est marquée par la construction d'un temple qui, comme celui de Jupiter Olympien, est chargé de redire à la postérité la bravoure héroïque des descendants des Pélasges et des Hellènes. Ces trophées, se multipliant avec les glorieux faits d'armes, couvrent bientôt le sol de la Grèce de monuments où parfois le style ionien, élégant comme le riant climat de l'Ionie, gracieux comme la végétation de lauriers-roses, d'orangers et de palmiers qui l'encadre, enlace dans de capricieuses volutes ses guirlandes de fleurs, afin de mieux exprimer la situation florissante de ce libre État. Quand arrive l'apogée de la puissance, que la nation, victorieuse de ses ennemis, impose au loin son autorité, qu'elle jouit des fruits multiples d'un commerce étendu ; des monuments grandioses comme les Propylées, superbes comme le Parthénon, déploient à tous les regards la gloire et la prospérité de la patrie. Un nouvel ordre d'architecture, le corinthien, ordre splendide et sublime, est même créé afin de rendre, par sa magnificence, l'éclat du triomphe, la grandeur de la domination hellénique.

Lorsque ensuite l'excès de civilisation sème la corruption parmi les citoyens ; qu'un luxe inouï plonge le peuple dans la mollesse, on voit aussi les édifices publics se surcharger d'inutiles ou de mesquins ornements, et étaler dans leur plus rebutante nudité les symboles abjects du vice. Au lieu des statues des héros, ce sont les images des courtisanes à la mode que portent les piédestaux des monuments qui n'offrent plus à leurs frises que des scènes lubriques. La sculpture,

dégénérée avec les mœurs, y a substitué à la réprésentation des combats, le spectacle de jeux énervants. Plus la décadence augmente, plus l'art se dégrade. Avec les revers de la République commence l'ère de la destruction. La guerre civile amène de fréquentes irruptions qui, chaque fois, renversent quelques-uns de ces trophées de la victoire. L'État, épuisé et sans ressources, laisse dépérir dans un triste abandon ceux que le fer et la flamme ont respectés. Enfin, lorsque la République est tombée dans le gouffre qu'ont creusé les dissensions intestines, l'invasion étrangère achève, en passant, de renverser ces temples sans culte, ces édifices déserts et désormais sans destination. Puis le temps, régnant en maître dans ces solitudes naguère habitées, ronge peu à peu les derniers vestiges de la gloire d'un peuple.

Tel fut le sort du temple de Salomon, bâti par la nation juive au plus haut période de sa grandeur dont il était l'emblème, et renversé en même temps que cette nation déicide. Telle fut la durée des édifices de l'Égypte, construits pendant les siècles de sa puissance, gigantesques comme sa domination, et détruits aux jours de ses suprêmes abaissements. Telle fut la destinée des palais de Ninive, de Babylone et de Persépolis que de grands rois élevèrent en signe de leur universelle domination, et qui s'écroulèrent avec les empires dont ils symbolisaient la force. Tant il est vrai que rien n'est éternel ici-bas ! que les monuments d'une nation, bâtis pour braver les siècles, disparaissent avec elle. De rares débris restent dressés au milieu de la solitude : muets témoins d'une gloire évanouie, ils sont là pour indiquer au passant les lieux où furent assises de riches cités.

« L'île de Samos, écrit M. Pouqueville, conserve peu de restes de son ancienne splendeur. Quelques monceaux de pierres indiquent la situation de la ville. Il ne reste du célèbre temple de Junon qu'une seule colonne dorique. Au milieu des ruines d'Éleusis, situées sur une éminence, s'élève un village. En descendant vers la plaine, on voit l'emplacement de trois grands, édifices ornés de colonnes renversées autour de leur enceinte délabrée. Des arceaux rompus d'aqueducs qui amenaient en cette ville les sources des montagnes du Cythéron, existent encore dans cette plaine où l'on rencontre une foule d'inscriptions et de tombeaux. On ne retrouve presque rien de Mégare, célèbre par le nombre et la beauté de ses édifices, et de la citadelle de Nisée qui protégeait son port, en se rattachant à la ville par de longues murailles. Ces monuments ont disparu du sol, malgré leur solidité qui faisait dire à un philosophe, « que les habitants de Mégare vivaient comme s'ils n'avaient eu qu'un jour à exister, et qu'ils bâtissaient comme s'ils eussent dû vivre éternellement. » Corinthe possédait seize temples, un théâtre, un odéon, un stade, et il ne reste de tant de magnificences que les ruines d'un temple. La ville de Thèbes, ruinée par Alexandre et saccagée par Sylla, n'était déjà plus au temps de Justin l'historien, que *célèbre par ses malheurs*. Ses temples nombreux, sa fameuse citadelle de la Cadmée, ses vastes édifices : tout est tombé ! Des traces de remparts demeurent seules pour marquer l'enceinte de la cité d'Épaminondas. Des colonnes de marbre portant le nom de Milet, indiquent au voyageur la position de cette cité florissante qui couvrait les bords du Méandre. Aux lieux où fut Delphes, on rencontre des marbres, des pans de murs, des décrets,

des consécrations gravées sur les rochers. L'emplacement du gymnase, la cella du temple d'Apollon, des rochers avec des grottes ouvertes dans leurs flancs, terminent la perspective. Mycènes et Tyrinthe n'ont conservé qu'une partie de leurs fortifications, formées d'énormes blocs de pierre et de quartiers de rochers superposés, la porte colossale d'une citadelle et le tombeau d'Atrée [1]. »

« Comme j'arrivais, rapporte Chateaubriand, au sommet de la colline où avait été la citadelle de Sparte, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïos. Quel beau spectacle! mais qu'il était triste! L'Eurotas coulait solitaire sous les débris d'un pont; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée; le silence était profond autour de moi: je voulus au moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force: Léonidas! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, Sparte même sembla l'avoir oublié. Des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas. Des décombres, partie ensevelis sous terre, partie élevés au-dessus du sol, annoncent, vers le milieu de ce plateau, les fondements du temple de Minerve, aux murs d'airain. Plus loin, entre l'emplacement de la citadelle et l'Eurotas, se montrent des ruines informes, puis encore d'autres ruines, dont l'une est assez haute et arrondie comme une tour. Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte: le soleil

[1] Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, passim.

l'embrase en silence et dévore incessamment les marbres des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait [1].

« Au lever de l'aurore j'étais à Argos. Un village remplace cette ville célèbre, dont les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et nues. Je visitai ce qu'on appelle les restes du palais d'Agamemnon. Qui se peut vanter de jouir de quelque gloire auprès de ces familles, chantées par Homère, Eschyle, Sophocle et Euripide? Et quand on voit pourtant, sur les lieux, combien peu de chose reste de ces familles, on est merveilleusement étonné! Il y a longtemps que les ruines d'Argos ne répondent plus à la grandeur de son nom. Corinthe est située au pied des montagnes, dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer de Crissa, aujourd'hui le golfe de Lépante, seul nom moderne qui, dans la Grèce, rivalise de beauté avec les noms antiques. Quand le temps est serein, on découvre, par delà cette mer, la cime de l'Hélicon et du Parnasse. De l'Acro-Corinthe les regards s'étendent jusqu'à la citadelle d'Athènes et jusqu'au cap Colonne : c'est une des plus belles vues de l'univers. Les maisons du village sont répandues par groupes sur la plaine, au milieu des mûriers, des orangers et des cyprès; les vignes, qui font la richesse du pays, donnent un air frais et fertile à la campagne. Les cimes de l'Hélicon, le mont Onéius couvert de myrtes, forment au nord et au levant l'horizon du tableau, les montagnes de l'Argolide et de la Sicyonie s'élèvent au midi et au couchant. Quant aux

[1] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1re partie, *Voyage en Grèce*, passim.

monuments de Corinthe, ils n'existent plus. On n'a découvert parmi les ruines que deux chapiteaux corinthiens, unique souvenir de l'ordre inventé dans cette ville [1].

« Salamine est presque entièrement effacée du souvenir des Grecs ; cette île n'a même point conservé son nom. Il fallut que la nuit me chassât du rivage. Les vagues que la brise du soir avait soulevées, battaient la grève et venaient mourir à mes pieds : je marchai quelque temps le long de la mer qui baignait le tombeau de Thémistocle. La première chose qui frappa mes yeux fut la citadelle d'Athènes, éclairée du soleil levant. Elle semblait appuyée sur le mont Hymette et présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechtée.... Les Grecs n'excellaient pas moins dans le choix des sites de leurs édifices que dans l'architecture de ces édifices mêmes. La plupart des promontoires du Péloponnèse, de l'Attique, de l'Ionie et de l'Archipel, étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté. Le christianisme, à qui nous devons la seule architecture conforme à nos mœurs, nous avait aussi appris à placer nos vrais monuments : nos chapelles, nos abbayes, nos monastères étaient dispersés dans les bois et sur la cime des montagnes.

« Nous montâmes par l'escalier à moitié détruit qui

[1] Chateaubriand, *Itinéraire*, *Voyage en Grèce.*

conduit à l'Acropole d'Athènes ; nous nous assîmes sur une partie brisée de la frise du Parthénon, et nous promenâmes nos regards autour de nous. Nous avions le mont Hymette à l'est ; le Pentélique, renommé pour ses marbres, au nord ; le mont Icare à l'ouest, et par-dessus la cime du Cithéron ; au midi on voyait la mer, le Pirée avec les restes des larges et épaisses murailles qui l'unissaient à la ville, les côtes de Salamine, d'Égine, d'Épidaure, et dans le lointain la citadelle de Corinthe. Au-dessous de nous, dans le bassin dont je viens de décrire la circonférence, on distinguait les collines et la plupart des monuments d'Athènes : la colline du Musée, les rochers de l'Aréopage, les hauteurs qui dominent le Stade. Au pied même de la citadelle, on voyait les débris du théâtre de Bacchus. A la gauche de ces débris venaient les grandes colonnes du temple de Jupiter Olympien. Plus loin on apercevait l'enceinte du Lycée et un temple de Cérès. Vers le grand bois d'oliviers était la place de l'Académie et de son chemin bordé de tombeaux.

« Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos ; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus, les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. Mais hélas ! aucun son ne frappait notre oreille. Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis ? Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés de-

puis deux mille ans. Je passerai à mon tour : d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'un comme de l'autre[1]. »

[1] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1re partie, *Voyage en Grèce*.

EMPIRE ROMAIN

CHAPITRE LVII

VERTUS ET QUALITÉS QUI ÉTABLISSENT L'EMPIRE ROMAIN [1].

Le sentiment religieux inspire le dévouement et amène la prospérité.

Quand, après avoir considéré la gloire de Rome, l'éclat de ses triomphes, la sublimité de ses créations, le philosophe chrétien cherche les causes de tant de grandeur, il les rencontre dans les sentiments religieux du peuple romain et dans les institutions religieuses de ses législateurs. Persuadés avec Numa que l'idée de la divinité, profondément gravée dans le cœur humain, y imprime le respect et la soumission, ils entourèrent de rites sacrés tous les actes importants de la vie. Les travaux aussi bien que les entreprises furent placés sous la protection de la Divinité ; la paix comme la guerre eut ses temples ; et ces mâles et fiers laboureurs n'allaient conquérir des champs nouveaux

[1] Les historiens latins se servent assez souvent du mot Empire pour désigner la République romaine : nous les imiterons.

qu'après avoir offert un sacrifice solennel aux dieux protecteurs. Lorsqu'ils rentraient, suivis de nombreux prisonniers de guerre qu'ils ramenaient pour le travail, leur premier soin était de monter au Capitole et de rendre grâces de leurs victoires à la Divinité. Qu'étaient ces dépouilles opimes qu'un général victorieux y suspendait, sinon une manifestation de sa piété et un témoignage éclatant rendu à l'appui que lui avait prêté le ciel.

Le sentiment religieux porta les Romains des premiers temps à observer les lois de la justice dans leurs rapports avec les nations alliées; il les empêcha d'abuser contre les peuples vaincus de leurs nombreux succès; il les soutint dans leurs revers, il les poussa à chercher dans la correction des vices et dans la répression des abus un remède aux défaites dont le courroux céleste, de leur propre aveu, accabla par intervalles l'Italie. Dans les désastres publics comme dans les calamités particulières, lorsque les Volsques sont aux portes de Rome, que les Gaulois s'emparent de la ville, ou qu'Annibal, à la suite de ses triomphes de Trasimène et de Cannes, menace l'existence même de la République, comme aux approches de quelque fléau et devant ses premiers ravages, toujours le sentiment religieux apparaît: le sénat décrète le recours aux dieux par des sacrifices expiatoires et des prières publiques, dans le but de racheter les désordres et de réparer le mépris des cérémonies sacrées, causes de ces malheurs [1]. Une calamité survient-elle au milieu de l'acharnement des factions: le sentiment religieux est assez puissant pour faire déposer les armes aux

[1] Tite-Live, liv. XXII, ch. 9.

deux partis et opérer une réconciliation entre les citoyens. Il domine tellement les premiers Romains que, durant le siége de Véïes, ils arrêtent les procès, se réconcilient avec leurs ennemis , ôtent aux prisonniers leurs fers, afin de se rendre leurs dieux favorables. Dans une peste terrible, ils font aux débiteurs la remise de leurs dettes ; ils accordent des secours considérables aux indigents et la plus généreuse hospitalité aux étrangers [1].

Pendant les pestes que la colère divine envoie aux villes et aux campagnes ; durant les langueurs de longues sécheresses, qui, en punition des crimes [2], entassent près des fontaines desséchées les troupeaux morts de soif, les citoyens reçoivent l'ordre d'aller avec leurs femmes et leurs enfants adresser des supplications aux dieux, et implorer leur clémence. Ils remplissent les temples : les matrones en balaient le pavé de leur longue chevelure ; les vœux de tous essaient de désarmer le bras de la Divinité [3]. Une saison dangereuse produit, aux champs comme à la ville, une épidémie aussi funeste aux hommes qu'aux animaux. La crainte du pillage, en ramenant dans les murs de Rome les laboureurs et le bétail, accroît encore la violence du mal. Ce ramas confus d'animaux de toute espèce fatigue les citoyens peu accoutumés à ces exhalaisons. Les campagnards, entassés dans les rues étroites, épuisés par les veilles et une chaleur suffocante, propagent de plus en plus la maladie. L'ennemi en profite pour envahir le territoire de la République : il s'avance à travers une campagne déserte, traverse des champs

[1] Tite-Live, liv. V. — [2] *Ibid.*, liv. IV, ch. 30. — [3] *Ibid.*, liv. III, ch. 7.

sans défenseurs et sans culture, il approche. Hélas! un consul est mort, son collègue traîne sans espoir un reste de vie; la plupart des sénateurs gisent, atteints par le fléau qui déjà a moissonné les hommes en âge de porter les armes. Rome est abandonnée sans chef et sans forces; mais elle conserve intacte sa fidélité à ses devoirs religieux. Les derniers membres existants du sénat s'assemblent pour déclarer que c'est la colère divine qui décime par la peste; et ils recommandent aux habitants de la fléchir par des supplications, et de placer dans la Divinité leur espérance. Elle ne fut point déçue : la Divinité éloigna elle-même l'ennemi des murs et fit cesser le fléau, car elle protégeait Rome [1]. Ce récit de Tite-Live nous montre, d'une part, combien la récompense que Dieu accordait à un État, pour la vertu de religion des sujets, était évidente, même aux yeux des païens; il nous montre, de l'autre, combien dans le danger était visible la protection divine sur cet empire naissant.

Ce qui a le plus contribué aux progrès de la République romaine, c'est, affirme Polybe, la piété envers les dieux. La religion ayant acquis une grande autorité sur les esprits a étonnamment influé sur les affaires publiques [2]. Quelle qu'en fût l'imperfection dans un État païen, elle a su relever les courages abattus, soutenir dans l'adversité, retirer du sein de la débauche, rétablir la concorde entre les citoyens, et elle est devenue une source de vertus civiques et de prospérité nationale. Il n'y a plus lieu de s'étonner que la Divinité ait veillé avec une bonté persévérante à l'agrandissement d'un État qui a montré cette fidélité à l'observa-

[1] Tite-Live, liv. III, ch. 6 et 7. — [2] Polybe, liv. VI, fragm. 10.

tion du culte religieux [1]. Aussi longtemps qu'un tel sentiment subsiste véritablement dans les âmes, qu'il se produit dans les actes publics, et que la politique n'en fait pas un instrument de domination, les Romains triomphent de leurs ennemis ; Dieu, à la puissance de qui ils rendent hommage et dont ils reconnaissent l'intervention dans les choses humaines [2], couronne de succès ce que leur piété a de réel. Dans ses desseins, la vertu morale semble devoir être seule employée à l'accomplissement de l'œuvre préparatoire à laquelle il appelle les Romains, et il permet que ce peuple conserve ce sentiment de bonne foi religieuse dont il nous offre tant d'exemples, jusqu'à ce que la conquête des nations soit terminée.

Influence de la législation, des goûts agricoles et de la valeur militaire.

Une institution qui eut un résultat immense sur le développement régulier de Rome, c'est la législation des Douze Tables dont la dotèrent les décemvirs, et qui, réglant la vie intérieure du peuple, le forma aux vertus civiques. Or ce sont ces vertus, dirons-nous avec Ferrand, qui ont conquis le monde [3]. Les bases de l'égalité civile et politique entre la classe noble et la plébéienne y furent posées ; la sûreté individuelle garantie contre les vexations ou le despotisme des

[1] Valère-Maxime, liv. Ier, ch. 1er. — [2] Tite-Live, liv. Ier, ch. 21. — [3] Ferrand, l'*Esprit de l'histoire*, lettre 15e, *État de la République en Asie et en Afrique*.

grands; la liberté d'association sanctionnée; la propriété assurée aux possesseurs. Il fut stipulé que rien ne serait décidé sans jugement; qu'il n'y aurait plus de privilége pour un citoyen à l'exclusion des autres, et que ce que le peuple aurait décidé dans les assemblées serait le droit [1]. Ces lois, où se trouve décrit exactement ce qui regarde la police des villes et tout ce qui peut contribuer à l'utilité publique, établirent les principes de la société civile, et formulèrent l'application pratique des principes d'équité, de probité, de vertu qui firent la force du peuple romain. La raison en est que, quand un peuple se développe sous l'influence d'une législation, les bonnes lois, soutenues par de bonnes mœurs, donnent à la nation une impulsion irrésistible : bien vite elle grandit et prospère; les défauts de la constitution sont alors peu apparents. Quand, au contraire, ce peuple est entré dans sa période de décadence, les bonnes lois perdent leur action, sont paralysées; les vices de cette même législation prenant le dessus, produisent leurs funestes effets; seuls ils semblent subsister, pour le conduire à sa perte.

« Aimez-vous la philosophie? demande Cicéron; elle n'a point dans toutes les questions qu'elle traite d'autres principes que ceux qui se trouvent dans nos lois et dans le droit civil; car, à proprement parler, c'est la science du droit civil qui nous apprend que l'honnêteté et la vertu doivent être préférées à tout, en nous montrant d'un côté le vrai, le solide mérite, honoré par les récompenses, les dignités, la gloire; en nous présentant de l'autre, les vices et les injustices punis par les amendes, l'ignominie, les liens, les verges, l'exil et la

[1] Dumont, *Histoire romaine*, t. Ier, ch. 5.

mort. C'est avec le ton de l'autorité qu'elle nous enseigne à dompter nos passions, à mettre un frein à nos cupidités, à nous contenter de ce qui nous appartient, et à ne point porter nos mains, nos désirs, nos yeux sur le bien d'autrui. Quand je devrais avoir tout le monde contre moi, je ne puis dissimuler mes sentiments : le seul livre des Douze Tables me paraît au-dessus de toutes les bibliothèques des philosophes, par la force de son autorité, et par la multitude des avantages que l'on peut en retirer [1]. »

Ce sont les lois, dit encore ailleurs l'orateur romain, qui nous assurent les prérogatives dont nous jouissons, qui sont le fondement de notre liberté, et d'où, comme d'une source abondante, découlent toute équité et toute justice. Elles sont l'âme et la vie de la République ; elles l'animent, la conduisent, en forment les décisions, en règlent les jugements. De même que nos corps ne peuvent subsister sans âme, ainsi une ville ne peut subsister sans lois. Les magistrats en sont les ministres ; les juges en sont les interprètes ; les sujets en sont les serviteurs ; et c'est par cette soumission que nous sommes libres et indépendants [2]. Cicéron, dans ces nobles réflexions, considère les lois établies par le gouvernement des peuples, comme un écoulement de cette loi suprême qui ordonne le bien, défend le mal, et n'est autre chose que Dieu même, dont la volonté pleine de sagesse est la règle primitive de tous nos devoirs. Il montre, dans les vertus de respect et d'obéissance aux lois, le principe de la grandeur d'un État.

Une autre institution eut un salutaire effet sur les

[1] Cicéron, *de Oratore*, liv. Ier. — [2] *Ibid., pro Cluent.*, n. 146.

mœurs et contribua pour sa part à la prospérité publique : l'établissement de la censure. Les magistrats les plus recommandables, honorés de cette dignité alors seulement qu'ils avaient exercé le consulat, dressaient une liste des sénateurs par rang de mérite, et en rayaient les indignes ; dégradaient les chevaliers en leur ôtant la marque de leur dignité ; punissaient les plébéiens de leurs vices, soit en les faisant descendre d'une tribu plus noble dans une tribu inférieure, soit en leur enlevant le droit de suffrage, ou même, pour les cas graves, en les privant des priviléges attachés au titre de citoyen romain, pour ne leur en laisser que les charges. Cette censure qui distribuait à son gré l'honneur ou la honte, condamnait indistinctement le tribun pour son intempérance, le sénateur pour son luxe, et le consul pour sa cruauté. Ainsi furent condamnés et le consul Flaminius pour avoir, au milieu d'un repas, procuré aux convives le plaisir inhumain de voir mourir un homme; et le sénateur Duronius pour s'être opposé à une loi qui mettait des bornes au luxe de la table ; et le sénateur Métellus pour avoir, après la défaite de Cannes, proposé l'abandon de l'Italie.

Ces premiers Romains, qui jetèrent par leurs austères vertus les bases de la grandeur de l'État, pensaient que l'on ne devait pas laisser à chacun la liberté de se conduire à sa fantaisie, et de vivre au gré de ses passions. Il ne suffisait pas que les crimes qui attaquent directement la société fussent punis par les lois ; mais il importait encore que les vices et la mauvaise conduite fussent signalés à l'animadversion des citoyens. Voilà pourquoi ils établirent une autorité ayant pouvoir sur toutes les autres, chargée d'inspecter

la vie privée de chaque citoyen, d'être la gardienne des mœurs, afin d'empêcher que l'on ne quittât le chemin de la vertu, pour se jeter dans celui de la volupté [1]. S'il est de mauvais exemples pires que des crimes, et si plus de royaumes ont péri pour avoir violé les mœurs que pour avoir violé les lois, on comprend combien l'influence de la censure contribua à maintenir au cœur de l'État romain la pauvreté, la frugalité et la décence. Si le luxe, l'avarice, causes ordinaires de la ruine des Empires, se sont introduits si tard à Rome, c'est parce que la censure y mit longtemps obstacle. Pendant tout le temps qu'elle fut sérieusement et soigneusement exercée, les mœurs se conservèrent, les lois furent observées, et la République demeura florissante [2]. Rollin n'hésite point à attribuer à la surveillance qu'elle exerça sur les mœurs, ainsi qu'à la subordination qu'elle maintint dans l'armée, l'élévation de l'État romain : l'austérité des mœurs et la discipline militaire, ce sont là les deux causes de la grandeur et de la puissance romaines. En effet, à quoi sert le courage au dehors, si le déréglement et la corruption dominent au dedans? Quelques victoires que l'on remporte, quelques conquêtes que l'on fasse, si la pureté des mœurs ne règne point dans les différents corps de l'État; si l'administration de la justice et le pouvoir du gouvernement ne sont point fondés sur une équité inébranlable et sur un sincère amour du bien public, un empire, malgré sa puissance, ne peut subsister longtemps [3].

[1] Rollin, *Histoire romaine*, liv. XXIV, ch. 4.
[2] Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, passim.
[3] Rollin, *Histoire romaine*, liv. V, ch. 2.

A ces causes de la grandeur romaine, on peut joindre le goût pour l'agriculture, inné dans le cœur des plus illustres citoyens, et l'honneur attaché à cette profession, source des solides richesses et asile des austères vertus sur lesquelles repose la force d'un empire. L'agriculture, en fondant des établissements agricoles où se multipliaient les choses nécessaires à la vie, ne contribua pas seulement à répandre l'aisance dans les campagnes et à faire affluer l'abondance au sein des cités ; mais l'exploitation de leurs métairies, que dirigeaient eux-mêmes, durant la paix, des hommes d'un rang distingué, tels que les Cincinnatus et les Fabricius, entretint l'amour de la vie champêtre. Sous la République, les habitants de la campagne furent toujours plus considérés que ceux des villes : leur tribu était regardée comme plus noble. Cette supériorité engageait chaque citoyen pauvre à conquérir sur l'ennemi le champ que la loi lui abandonnait ensuite.

L'agriculture devint un moyen de prospérité pour les familles et d'agrandissement pour l'État. Elle forma des corps robustes, développa un mâle courage, rendit les défenseurs de la patrie, en grand nombre recrutés dans les campagnes, plus aptes par leurs exercices journaliers aux longues marches d'une armée ; plus habitués par leur vie frugale aux privations des camps, et plus brisés par leurs rudes travaux aux fatigues des combats. On n'est plus étonné après cela de les voir, durant les loisirs des campements, défricher des contrées, combler des marais et assainir des régions marécageuses ; jeter les fondations de villes nouvelles, construire de nombreuses arcades, de longs aqueducs pour la conduite des eaux ; de les voir percer, du cœur de l'empire aux extré-

mités des provinces, à travers de vastes et souvent d'incultes contrées, ces immenses voies dont la beauté et la solidité font encore aujourd'hui notre admiration. Dieu qui récompense la frugalité et promet dans les saints livres un abondant salaire à la vie active, couronna de succès la courageuse persévérance des Romains ; il accorda à leurs constants efforts, qu'aucun obstacle ne rebuta jamais, la prospérité intérieure de leur patrie.

Il accorda, de plus, à leur indomptable valeur, pendant les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir, un constant succès au dehors. La nation romaine dut surtout son élévation à cette bravoure que Tite-Live dépeint, dans les premiers temps, sans cesse en lutte avec tous les peuples voisins de Rome, et partout supérieure aux dangers. Elle ne veut pas traiter avec un ennemi en armes ; elle accorde des félicitations à un consul vaincu, parce qu'il n'a point désespéré du salut de la République. César disait de cette bravoure, qu'elle a rempli la terre de sa renommée[1] ; et il la présente parcourant les Gaules en tous sens pour soumettre une infinité de peuplades toujours en hostilité ou en révolte ; il la montre luttant aux confins de l'empire, sur les plages inconnues de la Grande-Bretagne, contre les éléments courroucés auxquels elle est obligée de disputer des flottes à demi brisées, pour affronter ensuite de nouvelles tempêtes. Cette valeur irrésistible, Tacite la suit dans les marécages et les forêts de la Germanie, sans cesse aux prises avec des privations de tous genres, avec des peuples courageux et indomptables, forcée de tracer elle-même, à l'aide de la hache ou de

[1] César, *Guerre d'Espagne*, ch. 42.

la pioche, les chemins qui doivent la conduire à la victoire. Elle se déploie, au nord, dans des luttes sanglantes contre des armées de Barbares qui défendent leur indépendance ; elle se révèle dans les cris de légions qui, fières de leur intrépidité et de leur réputation, proclament en frémissant, que rien n'est inaccessible à leur héroïsme, et demandent à pénétrer dans la Calédonie, afin d'atteindre, par une suite rapide de combats, l'extrémité de la terre[1]. Mais le Nord offre un champ trop resserré pour son impétuosité belliqueuse : accompagnons-la, avec Salluste, cette valeur romaine, lorsqu'elle supporte au midi les ardeurs d'un soleil brûlant, ou exécute des marches forcées à travers les sables arides des interminables déserts de l'Afrique : c'est là qu'elle étale son patient courage dans les longs siéges des cités numides ; c'est là qu'elle manifeste sa bouillante ardeur dans l'ascension d'inaccessibles rochers au sommet desquels un ennemi en armes la brave[2]. L'Espagne l'a connue aussi dans les siéges de Numance et de Saragosse, où tombèrent glorieusement les plus intrépides guerriers des légions ; et l'Orient s'est étonné de la voir entasser, dans sa marche, conquêtes sur conquêtes ; soumettre les uns après les autres tous les royaumes, et moissonner des lauriers arrosés des flots du sang romain. C'est cette bravoure, appuyée sur la frugalité et le patriotisme, qui fit la gloire de Rome, c'est elle qui fit sa grandeur[3].

« Les vertus romaines, observe M. de Champagny, le courage dans la guerre, la modération dans la paix, l'économie dans la maison, la fidélité dans le mariage,

[1] Tacite, *Vie d'Agricola*, ch. 27. — [2] Salluste, *Guerre de Jugurtha*. — [3] Polybe, liv. IX, fragm. 1.

sont des vertus patriotiques enseignées et pratiquées comme telles. Elles sont au fond la grande cause de la puissance romaine. Rome dégénérée n'a fait que suivre la route que Rome austère et pure lui avait rendue facile ; elle a achevé de conquérir le monde déjà vaincu à demi par des vertus qu'elle n'avait plus [1]. »

[1] De Champagny, *les Césars*, t. III, p. 4.

CHAPITRE LVIII

ÉLÉVATION PROGRESSIVE DE L'EMPIRE ROMAIN.

Le Dieu des combats conduit par la victoire les Romains à leurs glorieuses destinées.

On s'explique ainsi comment Rome parvint à réduire les États dont se trouvait entouré son territoire ; et à conquérir successivement les pays des Sabins, des Èques, des Véïens, des Marses, des Latins, ceux des Étrusques, des Ombriens, des Volsques et des Samnites, peuples valeureux, toujours en armes pour envahir ou secouer le joug, toujours en guerre contre Rome ; mais que Cincinnatus et Papirius d'abord, Fabius et Curius ensuite, finirent par soumettre [1]. La conquête des nations voisines : telle fut, selon la pensée de saint Augustin, la première récompense que Dieu accorda aux vertus guerrières du peuple romain. Quant à ces nations, Valère-Maxime nous apprend, par ce

[1] Voir Tite-Live, liv. III, IV et suiv.; liv. VII, VIII, IX et X, *passim*.

qu'il rapporte de l'une d'elles, qu'elles subirent le trop juste châtiment de leur corruption. L'Étrurie, dit-il, avait décrété la prostitution publique et fait une loi du libertinage : aussi tomba-t-elle dans un abîme d'opprobre et d'humiliation[1]. Le même historien montre dans la cruauté des Gaulois, la raison de leur refoulement, et dans l'impiété de Pyrrhus la cause de ses désastres[2].

Une horde formidable de soixante-dix mille Gaulois envahit l'Italie : l'aspect sauvage que présentent ces Barbares, les hurlements qu'ils poussent, en se précipitant sur les ennemis, jettent partout l'épouvante. Victorieux de l'armée romaine à la funeste journée de l'Allia, ils s'emparent de Rome abandonnée de ses habitants, la livrent aux flammes après l'avoir pillée, en renversent les murailles et les temples, et établissent leur camp sur les débris des maisons, encore souillés du massacre des vieillards. La population, retirée en partie au Capitole, est, du haut de cette citadelle, le témoin forcé de ces scènes de désolation. Réduite aux dernières extrémités de la famine, elle se décide enfin à peser aux Barbares mille livres d'or, prix du rachat du peuple qui doit bientôt commander à l'univers. Brennus jette son épée dans la balance, à côté des poids, avec cette insulte : Malheur aux vaincus ! lorsqu'arrive Camille, suivi d'une troupe de jeunes guerriers qu'il a réunis du fond de son exil. « Reportez cet or au Capitole, s'écrie-t-il ; ce n'est qu'avec le fer que les Romains doivent racheter leur patrie et leur liberté. » Et, dans deux combats, il extermine, avec l'aide de la Divinité, les Gaulois jusqu'au dernier[3].

[1] Valère-Maxime, liv. IX, ch. 1er. — [2] *Ibid.*, liv. Ier, ch. 1er. — [3] Voir Tite-Live, liv. V ; Rollin, *Histoire romaine*, liv. VI, ch. 4.

Bientôt une seconde invasion descend des Alpes pour venger les désastres de la première ; mais Camille la refoule par une nouvelle victoire. D'autres hordes, repoussées successivement par le courage du dictateur Sulpicius et le dévouement de Décius, terminèrent ces irruptions qui ne servirent qu'à donner un lustre plus grand à la valeur romaine, et à montrer, par toutes ces défaites, que l'heure des Barbares n'est point encore arrivée ; et que le Seigneur conduit lui-même, pour ses fins, le peuple de Numa vers ses glorieuses destinées.

En ces mêmes temps, un roi, se croyant trop à l'étroit dans ses possessions de l'Épire, soumettait ses projets de conquêtes à un disciple de Démosthènes, dont l'éloquence lui avait déjà procuré d'importants succès. « Où irez-vous, demande Cinéas, quand vous vous serez affranchi de vos voisins ? — Je me rendrai maître de l'Italie, répond Pyrrhus. — Et quand vous aurez conquis l'Italie ? — Je soumettrai la Sicile. — Et la Sicile soumise, vers quelle terre porterez-vous vos armes ? — J'aborderai aux rivages africains, et je prendrai Carthage avec son territoire. — L'Afrique subjuguée, où aborderez-vous ? — Je reviendrai achever la conquête de la Grèce. — Puis, que ferez-vous ? demande une dernière fois l'orateur. — Je vivrai en repos, dit le monarque, dans les fêtes et les plaisirs. — Eh ! seigneur, réplique Cinéas, que ne vivez-vous en repos aujourd'hui, sans aller chercher si loin un bonheur que vous avez entre les mains ! Pourquoi acheter si cher des jouissances que vous pouvez goûter sans fatigues ni périls ! » Pyrrhus, dont ces conseils n'arrêtèrent point l'ambition, marcha avec vingt-cinq mille hommes, une forte cavalerie et

de nombreux éléphants au secours des Tarentins à qui Rome avait déclaré la guerre. Mais, affaibli par de douteux triomphes et des défaites réelles, il se vit forcé par Fabricius, son vainqueur, d'abandonner l'Italie. Cet illustre souverain poursuivit sur d'autres terres la réalisation de ses projets ; il essuya des tempêtes qui mirent ses jours en danger ; remporta des victoires pleines de périls, jusqu'à ce qu'enfin il périt dans Argos, la tête fracassée par une tuile. La jouissance qui suit la conquête, il ne lui fut point donné de la goûter. Ainsi s'écoule la vie, remarque à cette occasion Pascal ; l'homme tend au repos par l'agitation ; il va cherchant partout, à travers les difficultés et les obstacles, un bonheur qui toujours lui échappe, et il meurt sans le posséder[1] !

La justice de Dieu sur Carthage. Chute et ruine de cette puissance. Rome achève la conquête du monde.

D'autres invasions plus redoutables encore allaient se succéder sur la terre italique : la domination romaine avait au delà des mers une rivale dans la domination de Carthage, dont le vaste empire s'étendait sur le nord de l'Afrique, sur le midi de l'Espagne, dans la Sicile, la Sardaigne et la Corse. Utique, Tunis, Hippone, Vacca, Bulla, Adrumète, Sicca, Zama, Leptys, Carthagène formaient ses places de commerce. Carthage possédait une marine formidable, de nombreuses armées et d'inépuisables trésors. Ses vaisseaux fai-

[1] *Pensées de Pascal*, 1re partie, art. 7, *Misère de l'homme.*

saient le tour de l'Afrique pour en rapporter les produits, ou allaient chercher les richesses minérales de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. Des flottes de quatre cents navires parcouraient constamment les mers ; des armées de cent et même de trois cent mille hommes partaient par intervalles pour la conquête de nouvelles terres.

Cette cité voyait d'un œil jaloux la continuelle extension de Rome, elle commençait à en redouter les menaçants succès. La Sicile, placée entre les deux puissances, fut l'arène où elles livrèrent leurs premiers combats. Bientôt les luttes et les batailles navales, engagées entre les Carthaginois commandés par Hannon et Asdrubal, et les Romains conduits par Métellus et Régulus, furent remplacées par les incursions d'Annibal. Ce terrible adversaire du nom romain, après avoir franchi les Pyrénées, s'ouvre un chemin à travers les Alpes dont il calcine les rochers, et il marque, par les mémorables victoires de la Trébie et de Trasimène, sa présence au milieu de l'Italie. Pendant seize ans il la parcourt avec son armée, du nord au midi, de l'orient à l'occident, semant la dévastation dans toutes les provinces. Il met par la victoire de Cannes la République à deux doigts de sa perte ; mais Dieu, qui a des vues de miséricorde sur cet État qu'il va charger de l'exécution de ses arrêts, aveugle le vainqueur et l'empêche de consommer la ruine de Rome. Cette intervention divine, reconnue et proclamée hautement par le Sénat [1], est la seule explication admissible de la plus inexplicable des conduites de la part d'un général aussi habile dans l'art de la guerre que l'est An-

[1] Tite-Live, liv. XXII; Rollin, *Hist. Rom.* liv. XIV.

nibal. Plus tard, cet intrépide capitaine, rappelé par son ingrate patrie, quitta pour toujours, avec son armée, le sol romain.

Le Seigneur destinait le peuple romain à d'éclatants triomphes. L'empire de la terre lui était promis par Daniel. Il devait, « brisant et domptant, selon la parole du prophète, marcher à la conquête de l'univers. » C'est pourquoi, affranchi de la crainte des nations voisines par des victoires successives qui les incorporèrent pour la plupart à la République romaine ; délivré des invasions étrangères, il fut conduit par le Dieu des armées contre la fille de Tyr. Carthage avait pris l'intérêt commercial pour règle de ses mœurs. Démesurément attachée au commerce, elle y rapportait indistinctement toutes ses démarches, tous ses desseins, toutes ses actions. La vertu chez elle était l'esclave de l'argent. Ses habitants, affamés du désir des richesses, contractèrent l'habitude de la fraude et du mensonge[1]. Leur violation des serments était passée en proverbe : la foi punique était, dans l'esprit des autres nations, le synonyme de perfidie. A la fois durs et serviles, tristes et cruels, égoïstes et cupides, inexorables et sans foi, ils fermaient leurs cœurs aux émotions généreuses. Un culte barbare, une aristocratie jalouse, une existence purement commerciale, concouraient à éteindre chez eux tout sentiment tendre et élevé. La poésie et l'art leur étaient inconnus ; l'éloquence était bannie des délibérations publiques. Les assemblées se tenaient de nuit, et l'histoire dépose des terribles mesures qui s'y agitaient.

Jaloux au dernier point de leur prospérité, ils com-

[1] Freinshemius, liv. XVI.

mandaient le succès aux chefs de leurs armées, et punissaient du dernier supplice leurs généraux vaincus. Dans le dépit et la confusion de leurs revers, ils poussèrent la cruauté jusqu'à attacher à une croix, sous prétexte de trahison, leur roi Bomilcar ; et, pour que le lieu qui l'avait vu comblé d'honneurs servît de théâtre à son supplice, ils avaient dressé cette croix au milieu même de la place publique de Carthage. Mais Bomilcar supporta avec courage la cruauté de ses concitoyens. Du haut de son gibet, comme d'un tribunal élevé, il ne cessa jusqu'à son dernier soupir de leur reprocher tous leurs crimes : le meurtre d'Hannon, faussement accusé de prétentions à la tyrannie, l'exil de Giscon innocent, et les votes secrets contre Hamilcar [1].

Les Carthaginois, cruels envers leurs plus illustres citoyens, l'étaient plus encore envers les sujets des autres nations. Sans mentionner les tortures inouïes qu'ils firent subir à Régulus, les barbaries qu'ils exercèrent dans la Sicile, nous nous contenterons de rappeler l'oppression dont ils accablèrent les populations soumises à leur domination. Il semble que Carthage n'ait vu dans ses nouveaux sujets que des peuples à exploiter, qu'une source plus ou moins abondante, non de puissance, mais de revenus. Loin de leur conférer des droits, des priviléges, afin de les attacher à la métropole et de constituer cette forte unité que réalisait Rome, elle les traitait avec une extrême rigueur, leur imposait de lourds impôts qu'elle percevait durement. Les collecteurs du tribut traînaient impitoyablement dans les prisons, mettaient à la torture quiconque ne pouvait pas payer. Les habitants des campagnes n'é-

[1] Justin, liv. XXII, ch. 7.

taient pas mieux traités que ceux des villes : on enlevait aux cultivateurs jusqu'à la moitié de leurs revenus. La même tyrannie régissant les colonies, les obligeait tantôt d'acheter, tantôt de vendre; les condamnait à fermer leurs ports aux marchands étrangers et à aller chercher dans ceux de Carthage les produits des contrées lointaines. Cet odieux monopole, joint à de continuelles exactions, faisait tellement détester le joug carthaginois que, dès qu'un ennemi mettait le pied sur le sol d'Afrique, les villes et les campagnes se soulevaient à l'instant contre leurs cruels oppresseurs [1].

La cruauté des Carthaginois était redoutée de tous les étrangers. Tout équipage jeté sur les côtes par la tempête, était massacré ou retenu captif ; ils broyaient les prisonniers de guerre contre les carènes de leurs vaisseaux, dont ils allaient ensuite souiller le sein des mers, dit Valère-Maxime [2]. Sans cesse en proie aux agitations domestiques, auxquelles la peste ajoute encore ses désastres, Carthage cherche un remède dans le crime, en ensanglantant ses autels. Elle immole des hommes en sacrifice ; sans pitié pour un âge qu'épargne même le glaive ennemi, elle égorge des enfants dans ses temples, et croit apaiser la Divinité par le sang des êtres chéris pour lesquels si souvent on implore ses faveurs. La vengeance de la Divinité irritée de tous ces crimes, punit ces forfaits par des défaites [3].

A des époques fixes, et dans les grandes calamités de l'État, on immolait jusqu'à deux cents enfants. Ces innocentes créatures étaient choisies dans les plus illustres familles. Aucune d'elles n'eût osé se soustraire

[1] Guillemin, *Histoire ancienne*, ch. 7, *Carthage*. — [2] Valère-Maxime, liv. IX, ch. 2. — [3] Justin, liv. XVIII, ch. 6 et 7.

à cet homicide honneur. Le démon, adoré sous l'image de Saturne, à qui l'on offrait ces sacrifices inhumains, exigeait même qu'on lui sacrifiât jusqu'aux plus tendres sentiments de la nature : les mères devaient assister à ce carnage expiatoire ; et toute marque de douleur ou de pitié de leur part eût été regardée comme un crime. La prostitution avait aussi ses temples ; une loi religieuse y appelait les filles à certains jours ; leur dot se composait du produit de cet infâme commerce, et de la profanation des charmes dont la pudeur embellit la virginité.

Oui, les forfaits de Carthage et son culte abominable qui livra à Saturne tant de victimes humaines, attirèrent enfin sur cette cité et ses criminels habitants la colère d'en-haut. Les cris étouffés de tant d'innocentes victimes que des mères dénaturées jetaient dans la gueule enflammée du monstre d'airain, montèrent au Ciel et l'émurent de compassion, selon l'expression du Prophète. Si c'est surtout le sang innocent répandu par Jérusalem qui amena sur elle les désastres de sa première ruine[1], comment s'étonner que l'homicide Carthage ait payé de sa destruction les flots de sang versés par ses pirates, son inhumanité envers les naufragés, et sa cruauté à l'égard des vaincus qu'elle massacrait ? Il fallait un puissant ennemi pour briser cette puissance formidable : Dieu appela contre elle le peuple romain, aguerri par de nombreux combats.

La lutte fut longue et acharnée entre les deux rivales, Rome et Carthage, tour à tour victorieuses et vaincues. Les armées d'Annibal et de Scipion se disputèrent longtemps l'empire d'Occident. Avant la bataille

[1] Rois, liv. IV, ch. 24, v. 4.

de Zama, ces deux illustres généraux se réunirent dans une entrevue. Quel fut le fond de leur entretien? L'aveu que les guerres sont suscitées par la colère de la Divinité pour le châtiment des passions humaines, et que c'est la Divinité elle-même qui conduit les Romains contre Carthage. « Je voudrais, dit Annibal, que les Romains et les Carthaginois, sans étendre leurs conquêtes, se fussent renfermés dans ces deux beaux empires que la nature elle-même semblait avoir séparés. Mais nous avons pris les armes pour la Sicile; nous nous sommes ensuite disputé la domination de l'Espagne ; enfin nous avons fait la guerre dans nos propres patries. Apaisons, s'il est possible, la colère des dieux ; et, bannissant de nos cœurs la jalousie, déposons les armes. Pour moi, instruit par l'expérience combien la fortune est inconstante, combien il faut peu de chose pour tomber dans sa disgrâce ou pour mériter ses faveurs, je suis disposé à la paix. » Scipion répondit que les Romains étaient aidés du Ciel parce qu'ils combattaient pour la justice, et que le Ciel voulait la guerre parce qu'il devait punir les Carthaginois de leur perfidie [1].

Les Romains obtinrent, en effet, un succès décisif où la puissance de Carthage reçut un coup mortel : juste punition de son esprit d'intrigues, d'insubordination et de révolte; et, d'autre part, récompense méritée de la valeur et de la bonne administration romaines [2]. La paix fut accordée ; mais le Seigneur avait décidé la destruction de Carthage et de sa puissance. C'est pourquoi, une voix retentissait sans cesse dans le Sénat romain : « Il faut détruire Carthage! il faut détruire

[1] Polybe, liv. XV, fragm. 1er. — [2] *Ibid.*, liv., VI.

Carthage ! » Les perfidies cachées de ce repaire de forbans ramenèrent devant ses murs les armées du peuple vainqueur. Elles se firent remettre, pour les envoyer comme trophée à Rome, deux cent mille armures complètes qui avaient servi à établir la domination carthaginoise dans tout le nord de l'Afrique. Cinq cents vaisseaux avec lesquels la cruelle Carthage avait promené la dévastation et l'incendie le long des côtes maritimes, furent livrés aux Romains qui les incendièrent au milieu de la mer [1], trop longtemps le théâtre des pirateries puniques. L'aspect de cet embrasement accabla les Carthaginois d'une douleur aussi profonde qu'aurait pu le faire l'incendie même de leur ville [2]. L'ordre fut alors intimé aux habitants de se retirer, loin des bords de la mer, dans l'intérieur des terres ; sur leur refus, les troupes romaines s'emparèrent de la ville, à la suite d'un dernier combat d'extermination, et livrèrent au pillage les richesses de celle qui avait préféré, selon la remarque d'un philosophe païen, les trésors du commerce à ceux de la vertu [3]. Les peuples de la Sicile vinrent reprendre leurs dépouilles ; puis le feu acheva l'œuvre de la démolition. L'embrasement de Carthage dura dix-sept jours ; sept cent mille Carthaginois périrent. Cette immense destruction montra la vengeance que voulut tirer le Ciel des atrocités de ce peuple [4].

Défense fut faite de rebâtir sur ce sol désolé, et d'y habiter. On permit seulement à l'étranger d'y aller contempler le monceau de ruines de la rivale de Rome. A la vue de la destinée de cette cité, pendant sept

[1] Tite-Live, liv. XXX, ch. 43. — [2] *Ibid.* — [3] Aristote, *Politique*, liv. II, ch. 8. — [4] Valère-Maxime, liv. Ier, ch. 1er.

cents ans florissante et égale aux plus grands empires, par l'étendue de sa domination, par ses armées et ses flottes, Scipion ne put retenir ses larmes ; et, en les laissant tomber sur ces ruines, il se disait que le sort des villes, des peuples et des empires n'est pas moins sujet aux revers de la fortune, que celui des simples particuliers. Et, se rappelant le sort de l'antique Ilion, ville autrefois si prospère, et la chute des empires d'Assyrie, de Perse et de Macédoine qui, si récemment encore, avaient jeté tant d'éclat, il répéta, à la pensée de la ruine future de sa patrie, ce vers d'Homère : Un temps viendra où tombera la ville sacrée d'Ilion [1].

Nous aussi, témoins de ces justices implacables de Dieu, nous répéterons, mais avec un prophète : Ce sont les violences, les brigandages et les cruautés qui font perdre à une cité sa domination ; et c'est parce que Carthage avait poussé ses attentats à leur comble, que la ruine s'abattit sur elle, et que la conquête, transformant son territoire en province romaine, transporta aux Romains l'empire de la mer.

Mais il est temps de détourner nos regards de ces scènes de désolation, pour suivre Rome dans sa marche vers ses glorieuses destinées. Durant la période de gloire de la République, Marcellus s'empare de la Sicile, et embellit son triomphe des célèbres machines d'Archimède, ces puissances de la science, contre lesquelles les troupes du général romain durent longtemps lutter, au mémorable siége de Syracuse. Scipion l'Asiatique conquiert le royaume de Syrie et envoie à

[1] Polybe, liv. XXXIX, fragm. 2.

Rome les richesses de l'Asie. Paul Émile subjugue la Macédoine et rentre dans la capitale de l'empire sur un char triomphal qu'entourent des généraux vaincus et des princes enchaînés. Scipion l'Africain triomphe de l'Espagne et détruit Numance. Marius s'empare du royaume de Numidie et des trésors de Jugurtha ; Sylla soumet la Grèce dont il enlève les chefs-d'œuvre ; Pompée rend la Judée tributaire, assujettit le royaume de Pont, l'Arménie, l'Albanie, et élève Nicopolis, comme un trophée de sa victoire, sur le théâtre même de ses exploits. César parcourt l'univers, achève d'asseoir la puissance de Rome en Asie, en Afrique, en Europe ; plusieurs fois il traverse les Gaules qu'il dompte par une suite de batailles gagnées ; puis il va, avec ses armes triomphantes, poser dans la Grande-Bretagne les limites septentrionales de la domination romaine qui atteint au Midi, par la soumission de l'Égypte sous Auguste, les confins les plus éloignés de l'Abyssinie.

César rentre à Rome, porté sur un char de triomphe que traînent quatre chevaux blancs. Le forum tout entier, la voie Sacrée, depuis son palais jusqu'au Capitole, sont recouverts de tentures de soie. Les prisonniers de guerre le précèdent : le premier jour ce sont les Gaulois avec Vercingétorix, gardé neuf ans pour cette fête ; le lendemain ce sont les Égyptiens groupés autour d'Arsinoé, la sœur de Cléopâtre. Le troisième jour les Numides paraissent : ils sont enchaînés, ainsi que le jeune fils du roi Juba. Les dépouilles des nations subjuguées sont portées par les légions victorieuses. Les cinquante batailles gagnées, les villes prises sont représentées en bois précieux, en écaille, en ivoire. La défaite de Pharnace est rappelée par ce mot fameux :

Veni, vidi, vici. Le Rhin, le Rhône, l'Océan captifs, sont représentés par des statues d'or. C'est le monde vaincu qui précède et suit le char triomphal du vainqueur [1].

[1] Voir Dion et Pline.

CHAPITRE LIX

LES CRIMES ET LES VICES EXIGENT UN MESSIE RÉPARATEUR.

La perfidie, la tyrannie, les séditions, la cupidité, les concussions.

Malheureusement la vie privée des Romains formait un étrange contraste avec leur vie publique. Ce peuple, qui abolissait les usages barbares dans les pays conquis, n'était jamais parvenu, depuis le commencement de sa durée, à se dépouiller lui-même des instincts cruels du chef de brigands qui n'avait point craint de cimenter les murs de Rome avec le sang de son frère. Des actes d'inhumanité rappelaient trop souvent la conduite du consul dénaturé qui n'avait vu de consolidation à la République qu'en présidant au meurtre de ses deux fils. L'assassinat était glorifié dans un Scévola par l'érection d'une statue en son honneur; on couronnait en plein Sénat la violation du droit des gens; et ceux qui s'en étaient rendus coupables à l'égard des Gaulois, se voyaient élevés aux plus hautes dignités. Plusieurs fois les conventions et les traités de paix,

passés avec les Samnites et d'autres nations, avaient été enfreints dans les circonstances de la plus noire perfidie ; et ce peuple, qui aimait à se récrier contre la foi punique, n'hésitait pas à égorger, en Espagne et en Afrique, la population de deux cités, bien qu'elles se fussent rendues à condition d'avoir la vie sauve.

Voulez-vous un irrécusable témoignage des perfidies du peuple romain? Suivez Cicéron dans le calme de la retraite ; écoutez comme il s'exprime dans son traité *De Officiis :* ce n'est plus l'orateur qui parle à la multitude, c'est le sage qui se parle à lui-même. Il regrette le temps où les magistrats et les généraux ne connaissaient point de plus grande gloire que de faire admirer leur justice par les provinces et les alliés, où ils étaient plutôt les patrons que les maîtres de l'univers. « Peu à peu, ajoute-t-il, cette coutume s'est affaiblie, maintenant elle est totalement perdue. Il est triste de voir toutes les injustices que l'on commet envers les alliés. La foi des pirates est préférable à celle du Sénat [1]. »

Les lois, par lesquelles étaient réglées les actions des citoyens, accordaient au père le droit de vie et de mort sur ses enfants et sur ses esclaves [2], au mari le droit de répudiation sur sa femme pour le plus léger prétexte [3]. Elles autorisaient les chefs de famille à tuer leurs enfants faibles ou difformes ; à vendre pour l'esclavage le fils dont ils étaient mécontents, et à laisser mourir de faim les esclaves malades ou trop vieux ; elles condamnaient à la servitude ou à la mort le prisonnier de guerre, et au bannissement l'indigent sans res-

[1] Cicéron, *De Officiis*, liv. II, ch. 7 ; liv. III, ch. 22. — [2] Voir Mgr Gaume, *Histoire de la société domestique*, t. Ier, ch. 8 et 9. — [3] *Influence des lois sur les mœurs*, par Mgr Rendu, liv. II, ch. 1er.

sources, en le forçant à aller peupler quelque lointaine colonie. Les fameuses lois des Douze Tables qui ont excité l'admiration de Cicéron, et dont nous avons nous-même loué les dispositions fondamentales, toléraient l'usure la plus ruineuse pour le pauvre peuple, et permettaient de jeter dans les fers les simples débiteurs [1]. Malgré les bases d'égalité qu'elles posaient, comme nous l'avons dit, elles accordaient encore trop de priviléges aux patriciens, à qui elles réservaient toutes les fonctions importantes; et, en interdisant le mariage entre les plébéiens et les patriciens, elles entretenaient une division permanente entre le riche et le pauvre [2]. Quant aux étrangers, ils étaient regardés comme des Barbares et traités comme tels. Quels furent les résultats de ces lois, que Tacite appelle les plus équitables, parce que celles qui les suivirent furent, de son aveu, dictées par la violence et la brigue [3]? Interrogeons les historiens de ces temps : ce sont des païens qui rapportent l'histoire de leur propre pays, leur témoignage ne saurait être suspect. Émeutes, révoltes, conjurations, proscriptions, guerres d'esclaves, guerres civiles : voilà les événements dont leurs récits sont pleins; voilà les conséquences directes de cette fameuse constitution républicaine, qu'on n'a vantée sans réserve qu'en fermant les yeux à l'évidence des faits.

Sous l'administration des décemvirs, de ceux-là mêmes par qui les lois avaient été gravées sur douze tables d'airain, le peuple devient, corps et biens, la proie des patriciens. Le plus puissant enlève ce qu'il convoite. On ne respecte plus personne ; les verges

[1] *Influence des mœurs sur les lois,* par Mgr Rendu, liv. III, ch. 9. — [2] *Ibid.* — [3] Tacite, *Annales*, liv. III, ch. 27.

frappent, les têtes tombent sous la hache ; et ces cruautés ne sont point gratuites. La confiscation suit le supplice. La licence a remplacé la liberté [1]. Tout le monde connaît le rapt public de Virginie qu'Appius, son ravisseur, déclare captive, afin de s'en assurer la tranquille possession. Quand cet attentat à la liberté des citoyens autant qu'aux mœurs eut fait chasser les décemvirs, on eut un peu de calme ; mais ce calme fut bien vite, comme à l'ordinaire, troublé par la division des deux ordres [2]. Il n'est point d'année, dit Tite-Live, où il ne faille lutter et combattre [3]. Ce ne sont que mutineries parmi les citoyens, émeutes dans la populace, guerres intestines entre le peuple partagé en factions armées : fléau qu'envoie le courroux de la Divinité, et toujours plus funeste aux États que la guerre étrangère et les autres malheurs publics [4]. Sans cesse des séditions éclatent dans Rome. Tantôt c'est le peuple, précédemment ameuté sur une montagne hors de Rome, qui se révolte de nouveau ; tantôt c'est l'armée dont les mutineries continuelles portent partout le trouble ; les dissensions ne sont interrompues que par des pestes qui arrivent pour punir la domination turbulente de la populace ou la tyrannique oppression de la classe noble [5]. A peine peut-on parcourir une page de Tite-Live, appelé par Tacite le véridique historien des temps de la République, sans y lire ces mots : A de courts instants de paix intérieure succéda une année marquée par des maux de tous genres : séditions, famines, épidémies ; le seul fléau qui nous manqua fut la guerre étrangère [6]..... ou sans ren-

[1] Tite-Live, liv. III, ch. 37. — [2] *Ibid.*, liv. II, ch. 64. — [3] *Ibid.*, liv. IV, ch. 58. — [4] *Ibid.*, liv. IV, ch. 9. — [5] *Ibid.*, liv, V, ch. 14, et liv. VI. — [6] *Ibid.*, liv. IV, ch. 12.

contrer ces lignes : Une affreuse sédition éclata dans Rome. Sédition à l'occasion de la loi agraire, et à l'occasion des usures, cause trop commune d'émeutes et de discordes [1] ; sédition pour le partage des vivres et la répartition des charges entre les plébéiens qu'écrasent d'onéreux impôts, que décime le service militaire et que ruine une dévorante usure [2] ; séditions fréquentes suscitées par la hauteur dédaigneuse des patriciens et les décisions vexatoires du Sénat ; séditions continuelles fomentées par les Gracques et les autres tribuns du peuple.

Il semble que Dieu veuille, par ces agitations intestines, punir ce peuple de sa licence, châtier ses dissensions par des dissensions plus graves, et lui faire expier dans les émeutes son esprit de révolte et son mépris de toute autorité. Au jugement de saint Augustin, Rome, sous la République, tourmentée au dehors par des guerres, au dedans par des séditions, fut souverainement malheureuse. Le saint docteur énumère les uns après les autres tous les maux qu'elle endura : et les discordes, et les proscriptions, et les fléaux, sans que rien pût y remédier : ni les jeux infernaux, institués en l'honneur des démons, ni la protection d'impuissantes idoles, ni les combinaisons de la politique. Pourquoi ? parce que Dieu voulait punir [3].

Les conquêtes font germer dans le sein de ce peuple des vices nouveaux : chacune d'elles engendre un vice, remarque l'auteur de la *Cité de Dieu* ; la ruine de Carthage amène la cupidité ; les triomphes asiatiques, la corruption [4]. Les victoires développent la soif de

[1] Tacite, *Annales*, liv. VI, ch. 16. — [2] Salluste, *De Republica*, fragm. 7. — [3] *Cité de Dieu*, liv. III, ch. 17 et suiv. — [4] *Ibid*, liv. II, ch. 18 et 19.

l'or et des plaisirs. Le Romain qui, avec un de ses premiers dictateurs, aimait mieux commander à ceux qui avaient de l'or que d'en posséder lui-même, se laisse éblouir par l'éclat des richesses que les triomphes étalent à ses yeux. Cette vue enflamme sa cupidité, et, pour s'enrichir, il n'est sorte de concussions que n'exercent dans les provinces ses gouverneurs ; il n'est sorte de vexations que ne se permettent ses généraux dans les pays étrangers. Marius dépouille les habitants de l'Afrique ; Sylla pille les temples de la Grèce. La vénalité de Rome est telle, que Jugurtha, après avoir plusieurs fois acheté au poids de l'or les décisions de son Sénat, lui lance ce reproche en la quittant : « Ville vénale, qui se serait vendue, si elle avait trouvé un acheteur [1] ! » Salluste apprécie les conséquences de cette situation : du sein de la riche villa qu'il s'est bâtie avec le fruit de ses concussions, le douteux moraliste écrit à César : « Là où a pénétré l'amour des richesses, il n'est plus d'institutions, plus d'arts utiles, plus de génie même qui puissent résister. Tôt ou tard l'âme finit par succomber. J'ai souvent entendu citer des rois, des villes, des nations auxquels leur opulence a fait perdre de grands empires acquis par leur courage au temps de leur pauvreté. Là où les richesses sont en honneur, tous les biens véritables, la bonne foi, la probité, la pudeur, la chasteté sont avilis [2]. »

Veut-on savoir à quel point de corruption et d'avilissement est tombée cette République jadis si célèbre par les mâles vertus des fondateurs de sa puissance ? qu'on ouvre une dernière fois cet auteur dont saint

[1] Salluste, *Guerre de Jugurtha*, ch. 35.
[2] *Ibid.*, *Ire lettre à César*, ch. 7.

Augustin invoque le témoignage[1]. « Lorsque la République fut parvenue au comble de la prospérité par sa justice et par ses travaux ; lorsqu'elle eut dompté par la guerre des rois redoutables, et soumis par la force des nations féroces et des peuples immenses ; lorsque Carthage, cette rivale de l'empire, fut abattue ; que toutes les mers, que toute la terre s'ouvraient à la domination de Rome, la fortune alors commença à tout bouleverser parmi nous par ses caprices. Des hommes qui avaient supporté facilement les travaux, les dangers, les traverses et les malheurs, devaient supporter, comme un fardeau, le repos et les richesses, ces biens, objet des vœux ordinaires des mortels. Bientôt l'amour de l'argent, et ensuite celui de la puissance dévora les cœurs : ce fut la source des malheurs publics. L'avarice détruisit la bonne foi, la probité et les autres vertus ; à leur place on vit apparaître l'orgueil, la cruauté, le mépris des dieux. Tout devint vénal ; l'ambition fit naître la perfidie ; la dissimulation pénétra au fond des âmes, et mit le mensonge dans toutes les bouches ; on se livrait aux inimitiés ou aux haines par intérêt, non par ressentiment ; on estimait les apparences plutôt que le caractère. Les vices, croissant d'abord peu à peu, étaient néanmoins quelquefois flétris ; mais bientôt ils se répandirent comme une contagion : alors l'état de Rome fut changé, et le commandement, de juste et de bon qu'il était, devint injuste et intolérable. D'abord c'était l'ambition plutôt que l'avarice qui tourmentait les cœurs : il y avait dans ce vice quelque chose de plus approchant de la vertu. En effet, rechercher la gloire, les honneurs, la domination, sem-

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. II, ch. 18.

ble être à la fois le propre de l'homme généreux et de l'homme sans génie : mais le premier veut y parvenir par la vraie route ; le second, incapable de nobles efforts, y tend par des ruses et par des détours. Au contraire, l'avarice s'attache à l'argent, et l'argent ne fut jamais l'objet des vœux d'un homme sage. Cette passion, par je ne sais quels charmes corrupteurs, affaiblit l'âme et le corps ; immense, insatiable, ni l'extrême puissance ne l'apaise, ni l'extrême indigence ne l'affaiblit. »

Que dénotent ces perfidies, ces rapines, cette avarice, tous ces vices enfin ? Que le corps social est tombé dans un état de langueur dont le divin médecin pourra seul le guérir. A la perfidie il opposera la bonne foi, et il dira : « Soyez simples comme la colombe. » Aux fraudes, à l'esprit de cupidité il opposera l'esprit de détachement et il dira : « N'amassez point de trésors sur la terre ; placez votre trésor au ciel [1]. » Aux puissants qui emploient la force pour opprimer le faible, il lancera cet anathème : Malheur à vous qui dépouillez la veuve et faites couler les larmes de l'orphelin ! Au peuple porté à la révolte, il prêchera la soumission et il dira : Que la paix soit avec vous !

La corruption et ses hontes, les proscriptions et leurs horreurs, la cruauté et ses barbaries.

Après donc que Sylla, devenu maître de la République par l'usurpation, eut vu à d'heureux commencements succéder des suites funestes, chacun devint

[1] S. Matthieu, ch. 6.

cupide et ravisseur. L'un ambitionnait une maison, l'autre des champs; point de terme dans les désirs, point de modération dans la victoire. On vit des citoyens se déshonorer par des crimes honteux et atroces envers des citoyens. On en était venu à ces excès, parce que Sylla, pour s'attacher l'armée, qu'il avait commandée en Asie, l'avait, par ses excessives largesses, accoutumée à tous les genres de débauches, contre les usages rigoureux de nos ancêtres. Des lieux enchanteurs, voluptueux, avaient aisément amolli, pendant la paix, les cœurs farouches des soldats. Là, pour la première fois, on vit les armées du peuple romain se livrer à la volupté, aux festins ; rechercher des statues, des tableaux, des vases ciselés, faire de ces objets une proie publique ou particulière; dépouiller les temples, profaner les choses saintes et souiller les choses profanes. Aussi ces soldats, lorsqu'ils furent vainqueurs, ne laissèrent rien aux vaincus; car si la prospérité corrompt même des hommes sages, comment des hommes corrompus auraient-ils pu se modérer dans la victoire ?

Lorsque les richesses tinrent lieu d'honneur, et qu'à leur suite marchèrent la gloire, la domination et la puissance, la vertu s'affaiblit, la pauvreté devint un opprobre, la simplicité passa pour quelque chose d'odieux. Avec les richesses s'introduisirent parmi la jeunesse l'avarice et l'orgueil. C'était un mélange de cupidité et de profusion : on estimait peu ses propres biens, on ambitionnait violemment ceux des autres : tout était confondu, tout était foulé aux pieds, la pudeur, la vertu, les choses divines et humaines. « Ce serait aujourd'hui, dit Salluste, un grave sujet de méditation, après avoir considéré les maisons particulières bâties

récemment comme en forme de villes, de visiter les temples des dieux bâtis autrefois par nos ancêtres, les plus religieux des mortels. Mais ces hommes honoraient les temples des dieux par leur piété et leurs maisons par les images de leur gloire, et ils n'arrachaient rien aux vaincus, si ce n'est la puissance de nuire. Parmi nous, au contraire, on a vu les plus lâches des hommes enlever par des violences sacriléges à leurs alliés ce que les plus vaillants des héros avaient laissé à des ennemis vaincus ; comme si opprimer par la victoire était marquer sa domination. Mais pourquoi rapporter des faits qui ne sont croyables que pour ceux qui les ont vus ? Dirai-je que des particuliers ont aplani des montagnes et comblé des mers? Pour eux les richesses étaient comme un vain jouet ; et lorsqu'ils pouvaient s'en servir honorablement, ils s'empressaient d'en jouir avec turpitude. Mais ce qui n'était pas moins honteux, c'étaient les affreuses débauches et la dégradation des mœurs dont Rome vit alors l'exemple. Les hommes cédaient à la voix de la volupté ; les femmes vendaient publiquement leur pudeur ; on courait la terre et les mers pour trouver des raffinements aux délices des festins ; le sommeil était un plaisir plutôt qu'une nécessité. On ne connaissait plus ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la fatigue ; on ne cédait qu'à un seul besoin, la volupté. La jeunesse, après avoir épuisé les biens de ses pères, se livrait au crime comme à un dernier moyen de satisfaire ses vices ; car les cœurs jetés une fois dans des penchants funestes, renonçaient difficilement à leurs passions ; et la privation rendait même la dépense plus désordonnée, et l'amour des plaisirs plus furieux[1]. »

[1] Salluste, *Conjuration de Catilina.*

La soif de l'argent et la convoitise des propriétés amènent les massacres et les proscriptions; et l'Italie présente de hideuses scènes de meurtre et de pillage, telles qu'aucun autre pays n'en a offert. Deux fois la capitale est prise d'assaut par les deux factions ennemies : Marius entre dans Rome en vainqueur de ses propres concitoyens; avec lui y entrent toutes les calamités. Il fait fermer les portes de la ville, et il la livre aux fureurs de la troupe d'esclaves dont se compose sa garde. La noblesse est traînée dans les supplices, les dames romaines sont déshonorées, les maisons abandonnées au pillage. Les places regorgent de cadavres; les têtes des consuls sont déposées sur la tribune aux harangues, le sang coule par ruisseaux dans les rues [1]. Ceux à qui le salut n'est pas rendu par le tyran sont massacrés sur-le-champ.

Les cruautés raffinées du patricien Sylla ne sont pas moins horribles que les massacres du plébéien Marius. S'il faut à l'un beaucoup de sang, s'il lui faut le pillage pour assouvir ses grossiers soldats, à l'autre il faut des vengeances exécrables et beaucoup d'or pour solder les prostitutions des jeunes nobles, ses partisans. Sylla affiche audacieusement sur les murs de Rome des listes de proscription : une récompense est attachée publiquement au meurtre d'un Romain. L'assassin le plus ensanglanté reçoit le plus large salaire. La tête d'un citoyen est mieux payée que celle d'un ennemi. Le meurtrier hérite de sa victime [2]. Quand on n'égorge point à la fois des milliers de plébéiens, on proscrit en masse jusqu'à des villes, des populations entières. Deux

[1] Valère-Maxime, et Cicéron, *de Oratore*. — [2] Velleius Paterculus, liv. II, ch. 28.

mille sénateurs et chevaliers sont bannis, et toujours les biens des proscrits sont confisqués. Tel doit son bannissement à sa belle maison, tel à ses superbes jardins, tel autre à sa terre d'Albe. Alors des villes furent anéanties avec tous leurs habitants [1]; et l'on vit le monstrueux spectacle de fils allant, la tête de leur père à la main, réclamer le prix de leur délation. Des parents livrent leurs propres parents qui s'étaient réfugiés dans leur maison; des clients assouvissent leur haine sur leurs bienfaiteurs. Il n'y a plus d'asile ni dans les temples, ni au foyer domestique. Recevoir un proscrit est un crime capital. Catilina, après avoir assassiné son frère, conduit Gratidianus sur le tombeau de Catulus. Là, il lui arrache les yeux, lui coupe les mains et la langue, et lui brise les os des cuisses; puis, lui tranchant la tête, il la prend toute sanglante et la porte sur la place publique aux pieds de Sylla, qui le nomme commandant du corps des exécuteurs [2].

L'émulation dans le vice égale l'émulation dans le crime. Si les partisans de Marius se plongent avec lui dans tous les excès de la table; ceux de Sylla se vautrent également avec lui dans toutes les débauches de la volupté. Rome est changée en une taverne où se succèdent les plus dégoûtantes orgies : jusqu'à ce que la justice suprême, après s'être assez longtemps servie de Marius et de Sylla, pour châtier l'avarice licencieuse du peuple romain, gorgé des déprédations de la guerre et des concussions de la paix, frappe à leur tour les deux monstres, l'un d'une fièvre, conséquence de ses excès; l'autre d'une plaie honteuse où pullulent des millions d'insectes : autant de bourreaux qui le ron-

[1] Strabon, liv. V. — [2] Plutarque, *Vie de Sylla.*

gent et le dévorent tout vivant[1]. Inutilement Sylla cherche un adoucissement aux maux dont l'accable la colère divine : la terre païenne n'a pas de consolations pour celui que châtie un Dieu irrité. Comme il punit toujours par où l'on pèche, il ravit aux Romains, par la confiscation, des biens amassés par la rapine ; il livre au pillage Rome et l'Italie, constants théâtres de toutes les injustices, durant les longues discordes entre les plébéiens et les patriciens[2] ; puis il éteint la vie débauchée de leurs bourreaux dans les excès mêmes de la débauche.

Hélas ! tant d'attentats démontrent trop bien que la cruauté qui a toujours fait le fond du caractère romain, a pris de jour en jour d'effrayants accroissements. Ses triomphes n'y ont pas peu contribué : chaque année, d'illustres généraux, des rois, traînés derrière le char du triomphateur, traversent ignominieusement les rangs d'une populace qui les couvre d'insultes. Elle se plaît à contempler des captifs enchaînés qu'on égorge lorsqu'ils ont suffisamment rehaussé la gloire du vainqueur, et l'habitude de tels spectacles a fini par détruire toute pitié dans le cœur de ce peuple. L'aspect des mauvais traitements infligés aux vaincus, la vue des tortures, dont on accable les prisonniers de guerre, l'ont endurci sur les souffrances de ses semblables, et rendu indifférent à leur malheur. Des succès permanents dans toutes les contrées l'ont accoutumé à se regarder comme supérieur aux autres peuples, et à les traiter tous avec un égal mépris. Le luxe oriental, entré avec les dépouilles de la Macédoine et de l'Asie Mineure dans chacune de ses cités, y a introduit la sensualité

[1] Pline, liv. VII. — [2] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. II, ch. 17.

qui rend insensible à tout, excepté au plaisir, et la volupté, qui rend froidement cruel.

« Le peuple romain, observe l'auteur de l'*Esprit de l'histoire*, ne se défit jamais de ce fond de férocité que lui avait donné l'étrange rassemblement qui forma son origine. Cette férocité fut toujours le fond de son caractère. Outre qu'elle pouvait être dans le sang, l'habitude de combattre corps à corps avec l'ennemi, et par là de se familiariser avec l'effusion du sang et les cris des mourants ; l'habitude de voir les gladiateurs s'égorger entre eux ou se battre contre les bêtes sauvages, et de trouver une jouissance dans leurs douleurs et dans leurs convulsions ; le terrible despotisme accordé aux maîtres sur les esclaves ; le droit de vie et de mort donné aux pères sur leurs enfants, et dont ils usaient pour des vengeances particulières ; l'usage trop fréquent de supplices cruels, dans lesquels des malheureux étaient publiquement battus de verges, cloués à des croix, précipités du roc Tarpéien ; la pompe sanglante des triomphes avec les outrages prodigués aux captifs qu'on y traînait enchaînés, et la mort violente qui les attendait au terme de la marche : tout entretenait, tout alimentait la cruauté d'un peuple naturellement dur [1]. Aussi il faut entendre Cicéron s'élever à la tribune aux harangues contre cette cruauté : « De continuelles atrocités, s'écrie-t-il, nous font perdre tout sentiment d'humanité... La férocité a rendu vos âmes si cruelles, qu'il vaudrait mieux vivre avec les bêtes féroces que dans cette République [2]. »

Comment remédier à tant de maux et dompter cette

[1] Ferrand, l'*Esprit de l'histoire*, lettre 12e, *Histoire romaine*.
[2] Cicéron, *Discours* pour Roscius.

férocité qui a changé la face de la terre en une sanglante arène ? Ce que l'homme, aidé d'une vaine philosophie, est impuissant à opérer, un Dieu l'accomplira par le moyen d'une vertu dont, chaque jour, son propre exemple enseignera la pratique : la charité. « Je vous donne un commandement nouveau, dira-t-il aux hommes, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Et les hommes, méditant sur ces paroles, cesseront de s'égorger, ils remettront dans le fourreau cette épée sanguinaire dont il aura condamné l'emploi et ils s'embrasseront en signe de réconciliation.

CHAPITRE LX

L'OPPRESSION QUI PÈSE SUR L'ENFANT, LA FEMME ET L'ESCLAVE RÉCLAME UN MESSIE LIBÉRATEUR.

Les gémissements de l'enfant, le luxe de la femme, le divorce, les mœurs dissolues affaiblissent l'État.

La loi des Douze Tables, apportée de la Grèce, autorise le père à exposer son enfant, à le tenir en prison, à le battre de verges, à l'occuper aux travaux des champs, à le vendre comme un esclave et à le punir du dernier supplice. Conformément à cette autorisation, Viscellinus fait mourir son fils après l'avoir battu de verges; Scaurus force le sien à se donner la mort; Aulus Fulvius et une foule d'autres infligent la même peine à leurs enfants; Arrius condamne le sien à l'exil[1]. Le fils qui a rempli une des premières magistratures, qui a, en gouvernant la République, bien mérité de la

[1] Valère-Maxime, liv. V, n. 8. Quintilien, *Déclam.* 5. Salluste, *de Bell. Cat.*, ch. 39. Sénèque, *de Clem.*, liv. Ier, ch. 15.

patrie, n'est pas pour cela soustrait au despotisme paternel, ainsi que le prouvent plusieurs exemples révoltants. L'enfant, né difforme ou faible, doit être étouffé ou brûlé sur-le-champ [1]. Les parents, afin de se soustraire aux charges de la paternité, exposent journellement sur les bords des routes des masses d'enfants pleins de vie, que des bandes de loups descendant, toutes les nuits, des montagnes, viennent dévorer. « Hommes altérés de sang, s'écria bientôt Tertullien, tous les jours vous exposez dans les rues pour être dévorés par les chiens des milliers d'enfants ; vous vous débarrassez des uns en les noyant, des autres en les laissant mourir de froid et de faim. Ce serait, pour ces tendres victimes, une mort trop douce que celle du glaive [2]. »

Les enfants, si dignes de pitié par leur faiblesse même et par l'intérêt qu'ils inspirent, sont devenus des objets contre lesquels s'exerce la haine cruelle, la colère sauvage des parents et des maîtres. Il n'est pas rare de voir, selon l'assertion d'un témoin oculaire, Sénèque, des pères broyer contre la muraille la tête de leurs enfants ; d'autres, écraser ces infortunés sous leurs pieds ; comme il n'est point rare de rencontrer devant leurs maisons des chefs de famille qui brisent tranquillement les membres d'enfants achetés à l'âge de puberté, leur taillent les jambes, leur coupent les bras, façonnent à leur guise ces êtres vivants, comme s'ils travaillaient une statue de pierre [3]. Ceux de ces êtres infortunés qui ne sont pas destinés par ces infirmités factices à exciter la pitié et la générosité du

[1] Cicéron, *de Legibus*, liv. III, ch. 8. — [2] Tertullien, *Apologétique*. — [3] Voir cette horrible description dans Sénèque, *Controv.*, liv. V, 33.

passant, ou à piquer sa curiosité sur la scène, sont réservés pour une bien plus dégradante profession. Les uns servent à peupler les lieux de prostitution dont les villes sont remplies ; les autres sont destinés à entretenir les plus sales débauches au foyer domestique. Sénèque donne le détail de toutes ces turpitudes : nous n'avons pas le courage de le suivre [1]. Oh ! qu'il est temps que le divin Sauveur vienne dire : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » et qu'il les comble de bontés et de bénédictions, pour apprendre à des cœurs dénaturés combien ils doivent les aimer. Qu'il est temps surtout qu'il prononce cet anathème : Malheur à qui scandalise l'enfance !

Le pouvoir marital était tout aussi exorbitant. Le concubinage était légalisé par un an de cohabitation ; la répudiation, autorisée sous le plus léger prétexte. La loi obligeait au divorce les époux qui ne donnaient point d'enfants à la République [2], comme si la force d'un État ne consistait pas dans les bonnes mœurs plutôt que dans le nombre des sujets ! La loi *Voconienne* excluait la femme de toute succession, au point que la fille unique ne pouvait hériter de son père. Il n'y eut jamais, observe saint Augustin, de loi plus injuste [3]. Heureusement qu'elle souffrit de fréquentes exceptions.

Fils de la corruption, l'amour du luxe en devint l'auxiliaire : il acheva de ruiner le peu de moralité qui restait encore au foyer domestique. Ce n'était pas trop, pour les matrones romaines des richesses de toutes

[1] Cicéron, *de Natura deorum*, liv. XXVIII. Sénèque, *Épît.* 95. — [2] Valère-Maxime, liv. II, ch. 1er. — [3] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. III, ch. 21. Tite-Live, liv. XLI, ch. 34.

les nations dépouillées par leurs maris, pour orner leur tête et embellir leurs appartements. « Il fallait à ces reines une armée d'esclaves chargés, les uns de friser les cheveux, les autres d'arranger les plis de la robe, celles-ci de leur présenter des parfums, celles-là de les parer de pourpre et d'or, de perles et de diamants [1] : » en sorte que, dans l'intérêt de leur fortune, les Romains préférèrent se livrer à un concubinage privé, que de dévorer, en se mariant, outre leurs richesses, la honte d'avoir des épouses adultères ; car tout ce luxe avait un but secret : celui de plaire.

Bientôt le mariage lui-même dégénéra en un vaste concubinage légal. Le mépris des engagements les plus sacrés devint un jeu. Sempronius répudia sa femme, parce qu'elle était allée au théâtre sans le prévenir ; Antistius, parce qu'elle avait adressé à voix basse quelques mots à une affranchie ; Sulpicius, parce qu'il avait rencontré la sienne sans voile dans la rue. Pompée répudia sa chère Antistia par complaisance ; Sylla renvoya Métella tombée dangereusement malade ; et Glabrion chassa Émilia au milieu de sa grossesse [2]. Nous tairons les infamies du *vertueux* Caton, pour faire remarquer que des maris reprirent par trois fois la femme qu'ils avaient cédée à un autre [3]. « Les femmes, dit Sénèque, comptèrent les années, non plus par les noms des consuls, mais pas les noms de leurs divers maris [4]. » Quels désordres ! Quelle société ! Cependant, malgré les facilités du divorce, les mariages devenaient de plus en plus rares. L'État se dépeuplait. Voulant remédier à ce mal qui l'affaiblissait et était, de l'aveu

[1] Plutarque, *Quæst. Rom.*, p. 284. — [2] *Ibid.*, *Vies de Pompée et de Sylla.* — [3] *Ibid.*, *Vie de Caton.* — [4] Sénèque, *de Benef.*, liv. VIII, ch. 16.

d'Horace, la cause des autres maux[1], Auguste porta la loi Julia qui prescrivait le mariage à tous les citoyens, dussent-ils épouser des affranchies. Elle ne fut point observée, et le plus monstrueux libertinage continua. La loi Papia Poppéa imposa des peines aux célibataires et aux époux sans progéniture ; elle accorda des primes aux parents qui élevaient jusqu'à trois ou quatre enfants, tant la chose était rare. Mais telle était la licence des mœurs et l'aversion des Romains pour le joug matrimonial, qu'Auguste se vit obligé de déclarer légitimes les rapports transitoires avec des prostituées perdues d'honneur, et d'enlever aux enfants qui en naissaient toute tache infamante. Faisant allusion à ces lois, Clément d'Alexandrie s'écrie : L'impudicité et la débauche, répandues dans les villes, sont consacrées par les lois[2]. Le genre humain eût périt, étouffé dans la fange du vice, si Jésus-Christ n'était venu rétablir l'indissolubilité du mariage, rappeler aux époux l'importante gravité du devoir conjugal ; s'il n'était venu rallumer dans les cœurs l'amour de la chasteté, noble et précieuse vertu dont les douceurs charment l'existence.

L'esclavage antique. Malheureux sort des esclaves. Leurs révoltes.

Rome, qui devait sa naissance à des esclaves fugitifs, se montra d'abord humaine envers ses captifs, et le souvenir de la première destinée de leurs pères,

[1] Horace, liv. III, *Ode* 6. — [2] Clément d'Alexandrie, *Pædag.*, liv III, ch. 3.

joint à la simplicité des mœurs, comprima longtemps dans ses habitants le penchant qui les portait à la dureté et à la barbarie envers ceux que la force des armes leur avait soumis. Tant que les mœurs furent simples, les Romains cultivèrent la terre en commun avec leurs esclaves, ils mangèrent avec eux à la même table[1]. Sénèque, en rappelant cette ancienne coutume, remarque que le nom même de *servi familiares,* donné à ces serviteurs, indique la douceur de leur condition[2]. Ainsi vivait d'abord avec ses esclaves, Caton dans son agreste métairie; mais ensuite, devenu riche par les charges civiles et militaires qu'il avait occupées, ce vertueux philosophe frappait ceux qui commettaient quelque maladresse en le servant à table, et vendait, comme un vil bétail, ceux que l'âge avait affaiblis. Dans son livre sur l'*Économie domestique*, il conseille aux maîtres de ne point nourrir ces êtres inutiles. Plutarque, malgré sa partialité pour l'austère Romain, laisse échapper cette réflexion : « Lorsqu'il n'y a plus de profit à en espérer, ne reste-t-il rien pour l'humanité? On nourrit bien des chiens, alors même qu'ils ne sont plus d'aucune utilité. »

A partir de ce temps, la condition des esclaves empira ; comme en Grèce, ils devinrent un objet de luxe, à l'égal des chevaux ; les citoyens opulents en eurent souvent plusieurs centaines, et même des milliers. Entassés les uns sur les autres dans des réduits obscurs, malsains, ces malheureux languissaient dans la misère. Servaient-ils à table : « il ne leur était point permis de remuer les lèvres; le moindre chuchotement, dit Sé-

[1] Mœhler, *de l'Abolition de l'esclavage*, ch. 2. — [2] Sénèque, *Épit.* 47, liv. Ier.

nèque, était puni de grands coups de fouet : le moindre bruit involontaire, comme tousser, éternuer, était un crime qu'on leur faisait cruellement expier. Ils étaient obligés de passer toute la nuit debout, sans prendre aucune nourriture, sans échanger une seule parole. Je passe sous silence une foule de cruautés qui prouvent que nous les traitons plus inhumainement que les bêtes de somme[1]. » Un caprice sanguinaire était l'humeur habituelle des dames romaines pendant leur toilette, habituées qu'elles étaient à voir déchirer des êtres humains dans l'amphithéâtre. Les malheureuses esclaves payaient de leur sang et de leurs larmes le chagrin ou la mauvaise humeur de leur coupable despote. Nues jusqu'à la ceinture, elles se tenaient debout devant leur maîtresse, dont la main, armée d'un fer tranchant, était prête à déchirer le bras ou la poitrine de ses victimes à la moindre maladresse qui leur échappait. On s'en prenait à elles de l'impuissance de l'art à transformer en beautés les défauts de la nature, à rappeler la fleur de la jeunesse, flétrie par l'âge ou la débauche. Pendant qu'elles la coiffaient, la cruelle matrone, tantôt leur enfonçait son stylet dans le sein, tantôt les faisait suspendre par les cheveux et frapper avec des courroies, jusqu'à ce qu'il lui plût de dire : C'est assez. Ces barbaries donnaient au palais d'une Romaine l'aspect d'une boucherie, souillé qu'il était de toutes parts par le sang des esclaves[2].

Les esclaves destinés à la culture des terres étaient encore plus maltraités que ceux attachés au service personnel des maîtres. Tous avaient les fers aux pieds ;

[1] Sénèque, *Epît.* 47. — [2] Bœttinger, *Sabina*, *Matinée d'une dame romaine*, scène 4e et 8e.

quelques maîtres les faisaient marquer d'un fer chaud au visage. Obligés de travailler sans relâche du matin au soir, sous le bâton, on les renfermait pendant la nuit dans des souterrains infects. On ne leur donnait des plus vils aliments que ce qu'il en fallait pour les empêcher de mourir de faim. Malheur à celui qui se serait permis un soupir vers la liberté ! il allait dans l'amphithéâtre servir de pâture aux bêtes féroces, d'exemple à ses compagnons d'infortune et de spectacle à ses oppresseurs [1]. Les jours de fêtes, tandis que les bêtes de somme se reposaient, les esclaves étaient, sur les conseils du philanthrope Caton, obligés de nettoyer les anciennes fosses, de paver les chemins, de couper les ronces, de bêcher le jardin, d'arracher les épines et de curer les réservoirs. Aucune loi ne les protégeait : ils étaient, on le sait, assimilés aux bêtes, plus que cela, assimilés à un meuble, à un instrument ; ils étaient, pour employer les termes de la loi, la chose du maître, *res*. Ils sont plus que vils, disait-elle, ils ne sont rien : *Non tam viles quam nulli sunt*. Aucun tribunal ne s'ouvrait pour recevoir leur plainte ; s'ils y étaient appelés, on n'acceptait leur déposition qu'au milieu des tortures : la torture seule lui donnait une sorte d'autorisation légale. Le maître ayant tout droit sur son esclave, pouvait par spéculation le livrer à l'infamie, aux mutilations, à la mort. Juvénal rapporte qu'une dame romaine fit crucifier un esclave, parce que tel était son bon plaisir [2]. Horace parle d'esclaves attachés à une croix pour avoir goûté une sauce, un

[1] Voir *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1er *Mémoire de M. Burigny sur les esclaves romains*, t. XXXV.

[2] Juvénal, *Satire* 6e.

poisson entamé [1]. Le maître périssait-il victime d'un assassinat, tous les esclaves de sa maison étaient conduits au supplice. On connaît le sort de quatre cents serviteurs de Pédanius, mis à mort parce qu'ils se trouvaient sous le même toit avec leur maître quand il fut assassiné [2]. Aux funérailles des riches on immolait un certain nombre d'esclaves. Parfois, dans les dîners, on en égorgeait un pour savourer ses douleurs [3]. Un édit de Claude défend d'assommer un esclave parce qu'il est vieux. L'usage en vigueur était de le laisser mourir de faim dans une île du Tibre ; car il ne possédait ni famille, ni propriété, ni argent, ni droit : la loi lui interdisait toute possession.

Tel était le sort de l'esclavage antique! Or il suffisait, pour y être réduit, de la volonté du père, maître absolu de la vie de ses enfants ; de l'action du créancier, toujours libre de vendre son débiteur lorsqu'il était fatigué de le tenir dans les fers ; il suffisait d'être en guerre avec la République romaine : tout prisonnier de guerre tombait par le fait dans la servitude. C'est ainsi que l'Épire, après la défaite de Persée, fournit aux Romains cent cinquante mille esclaves ; les Cimbres et les Teutons, un nombre semblable ; les Juifs, après la prise de Jérusalem, quatre-vingt-dix-sept mille ; les Gaulois, au temps de César, un million. L'Italie comptait plusieurs millions d'esclaves. S'ils avaient porté un costume particulier, dit Sénèque, on eût été effrayé du petit nombre des citoyens libres. Rome était véritablement « cette bête qu'avait vue le prophète, armée de dents de fer, dévorant toute la terre, et foulant les restes avec ses

[1] Horace, liv. Ier, *Sat.* 3e. — [2] Tacite, *Annales*, liv. XIV. — [3] Plutarque, *Vie de Flam.*

pieds[1]. » Quelle était la conséquence de cette immense servitude? Complices des conjurations ou soldats des guerres civiles, les esclaves étaient associés à toutes les révolutions de la République. Aux révoltes succédèrent les guerres serviles qui firent trembler Rome malgré sa puissance. Longtemps Spartacus tint les armées romaines en échec. Sa chute fut le signal du massacre de quarante mille captifs rebelles[2].

Pourquoi le paganisme, où vivait la majeure partie du genre humain, était-il imbu de la désolante doctrine de l'esclavage, et la terre gémissait-elle sous le nombre effrayant des captifs? Parce que l'homme n'y était compris que dans ses rapports avec le temps et la matière. Quelle importance attacher à une existence si fugitive? On tirait de lui, avec indifférence, tout l'avantage possible, comme l'on fait d'un animal qu'un autre remplace quand il tombe sous le fardeau. L'humanité déchue dépérissait sous le joug de la servitude ; elle eût été décroissant sans cesse, si le Messie n'avait pris la forme d'un esclave pour la rendre à la liberté par la doctrine de la fraternité humaine, pour la rétablir dans sa dignité par le dogme de l'immortalité[3].

Description des jeux du cirque; les gladiateurs dans l'arène.

Ne craignons pas de sonder toute la profondeur de la plaie qui rongeait l'humanité : ces cruautés révoltantes nous feront mieux apprécier la nécessité d'un

[1] Daniel, ch. 7, v. 7. — [2] Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II. *L'Esclavage à Rome*. — [3] S. Matthieu, ch. 23, v. 8 et 9.

divin réparateur et le bienfait de la rédemption. La corruption avait fait perdre à l'homme l'idée de sa dignité ; les doctrines dégradantes du polythéisme l'avaient dépouillé de ce respect, de cette considération dont tout homme doit être environné, par cela seul qu'il est créé à l'image de Dieu. Chez les Romains, comme chez les Grecs, le citoyen était tout ; l'étranger, le Barbare, n'étaient rien ; à Rome, le titre de citoyen faisait l'homme : qui n'avait point ce titre n'était rien : l'étranger était traité en ennemi ; le captif n'était plus considéré comme une personne. On faisait la guerre dans le seul but de se procurer des prisonniers, des esclaves qu'on engraissait ensuite par troupeaux et qu'on amenait par milliers dans d'immenses amphithéâtres où ils étaient condamnés à s'égorger pour le passe-temps des citoyens [1]. Ces spectacles sanguinaires dévoraient quelquefois, d'après le calcul de Lipse, vingt ou trente mille hommes dans l'espace d'un mois. Le lendemain d'une victoire on jetait jusqu'à dix mille captifs à la fois dans l'arène, afin de donner au peuple une représentation réelle du combat. Trajan, *le plus doux* des empereurs, se signalera plus tard par ces sortes de boucheries où se ruait Rome entière ; car nul amusement, remarque un ancien, n'était autant goûté des Romains : « Je ne crois pas, dit Cicéron, qu'il y ait aucune réunion de peuple, aucune assemblée, aucun comice, où la foule soit plus nombreuse qu'aux jeux des gladiateurs [2]. »

Les victimes défilaient par couples dans l'amphithéâtre : en passant devant le peuple, et plus tard devant

[1] Jugulantur homines, ne nihil agatur. Sénèque, *Epît.* 7.
[2] Cicéron, *pro Sexto*, ch. 59.

César, elles lui jetaient, en s'inclinant, ce salut : *Morituri te salutant !* Puis un immense et atroce duel commençait. Des fers ardents, des coups de fouets plombés étaient employés pour forcer à se battre à outrance les malheureux qui reculaient devant l'épée ; le peuple sans entrailles mettait sa joie dans le bruissement du sang, dans la vue d'affreuses blessures, dans le râle de la mort et les dernières palpitations. Lorsqu'un blessé tombait, incapable de continuer la lutte, des milliers de mains s'étendaient pour faire signe qu'on l'achevât : et s'il demandait grâce, c'était aux jeunes dames romaines que le plaisir de la lui refuser était réservé, en donnant d'un geste le signal de sa mort [1], parce qu'il n'avait point su tomber d'une manière gracieuse. Les gladiateurs qui avaient échappé le matin à la gueule et aux griffes des bêtes, devaient, dans l'après-midi, combattre de nouveau dans une nudité complète, sans aucune arme défensive, pour rassasier les spectateurs par la plus grande quantité de blessures mortelles et par la foule des mourants [2]. A toutes ces atrocités du meurtre se mêlaient les raffinements de la délicatesse, les excès de la magnificence, l'infamie de la volupté. Un orchestre de mille instruments mêlait sa voix aux clameurs de l'amphithéâtre. Des voiles de pourpre brodés d'or ondoyaient au-dessus de la tête des spectateurs, pour les protéger contre les ardeurs du jour. De jeunes et beaux esclaves venaient, après chaque homme tué, retourner avec des râteaux la poussière ensanglantée. Des tuyaux ménagés avec art, versant sur le spectateur une rosée odorante, rafraîchissaient l'air, et corrigeaient l'âcre parfum du sang. Des mo-

[1] Juvénal, *Sat.* 3. — [2] Sénèque, *Epist.* 7.

saïques, des statues, des bas-reliefs, des incrustations de marbres précieux, charmaient l'œil du spectateur ; des machines de théâtre l'émerveillaient, pendant les intermèdes, par la beauté de leurs effets. Enfin, sous une arcade de l'amphithéâtre que désignait un emblème impur, des prostituées avaient leur boudoir à côté de l'arène ensanglantée et du spoliaire encombré de morts, peut-être sous la belle loge des vestales [1].

Que nos rhéteurs modernes viennent dire à présent que la civilisation suffit seule pour réformer les mœurs; que l'instruction suffit pour porter au bien. L'instruction était répandue en ces temps, les lettres grecques étaient cultivées avec soin ; la civilisation avait atteint son plus complet perfectionnement, elle avait réalisé ce que l'on appelle les utiles inventions du progrès ; qu'on juge maintenant du résultat. L'esclavage et le meurtre ! tels sont les fruits d'une civilisation poussée à l'excès, quand la religion ne préside plus à son développement, et les résultats d'une instruction que les leçons de la morale n'accompagnent plus. Oh ! qu'il était temps que le divin Législateur vînt protéger les hommes contre les décrets du Sénat qui défendaient, sous peine de mort, de tuer les bêtes féroces dans les forêts et les antres, afin de les réserver pour les carnages du cirque !...

On a prétendu que les lumières seules suffisaient à adoucir complétement les mœurs, à corriger entièrement les instincts barbares, à procurer à la société, avec les bienfaits de la civilisation, ceux d'un tranquille bonheur. Les lumières, remarque M. de Cham-

[1] Dœllinger, *Origine du Christianisme*, t. Ier, ch. 5. De Champagny, *les Césars*, t. III, ch. 3. *des Spectacles*.

pagny, ne manquent pas à cette époque : « Ce monde qui se déchire en est plein ; ce ne sont pas des barbares qui font ainsi égorger leurs ennemis au Forum ; ce sont des hommes élégants, des littérateurs qui ont fait leurs études à Athènes, qui parlent grec comme Isocrate, qui se battent pour Zénon ou pour Épicure ; des artistes qui ne pillent les provinces qu'afin d'enrichir leurs galeries, et tuent des hommes pour avoir un Praxitèle. César est orateur, grammairien et poëte ; Lucullus, le premier helléniste de son temps ; Verrès est un Winckelmann ; pendant un an ou deux de retraite, que lui donne la royauté de César, Cicéron traduit toute la philosophie grecque ; l'épicurisme ne domine à Rome que sous le manteau de poésie dont l'habille Lucrèce[1]. » Il faut donc plus que des lumières pour arrêter les massacres des guerres civiles et les brigandages des guerres extérieures : il faut une doctrine céleste et une religion d'amour, une croyance ferme à des châtiments vengeurs du crime et d'immortelles espérances, gages des récompenses de la vertu. La philosophie romaine n'avait ni doctrine certaine, ni sanction morale, ni promesses de biens futurs, ainsi que nous allons le prouver ; il n'y avait donc qu'un Dieu qui pût, en descendant parmi les hommes, régénérer la société, arrêter le vice et ramener le règne de la vertu.

[1] De Champagny, *les Césars*, t. Ier, *derniers temps de la République.*

CHAPITRE LXI

LES ERREURS DANS LA PHILOSOPHIE ET LES CROYANCES, DEMANDENT UN MESSIE DOCTEUR.

La philosophie avait perdu et la connaissance de Dieu, et la connaissance de l'âme, et la notion de la vie future, et la notion de toute morale.

Il est prouvé par l'état des mœurs qui allaient toujours se dégradant de plus en plus, malgré les efforts humains tentés pour arrêter cette décadence, qu'il n'y avait que la venue d'un divin réparateur qui fût capable de reconstituer la société ; car ce qui se passait dans l'empire romain, avait lieu dans le monde entier devenu sa possession. Des sophistes modernes ont prétendu que la philosophie eût fini par régénérer la société. Quelques beaux préceptes, recueillis dans la tradition ou les Écritures par les sages de la Grèce et répandus dans le monde par les philosophes romains, firent fermer les yeux sur les turpitudes des mœurs païennes, sur la fausseté ou l'incohérence des doctrines. On s'efforça de prouver que Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, avaient deviné les dogmes

et la morale évangéliques, et que, si Jésus-Christ avait tardé de quelques années à apporter la religion sur la terre, la philosophie l'y eût établie, le christianisme se serait fait sans lui.

Examinons donc quel était l'état des sciences philosophiques dans les derniers temps de la République romaine, immédiatement avant l'arrivée du Messie. Nous ne saurions prendre à cet effet de meilleur guide que Cicéron. Aussi grand philosophe que célèbre orateur, s'il possédait tous les secrets de l'éloquence à laquelle il s'était formé dans les écoles de la Grèce, il ne connaissait pas moins tous les systèmes de la philosophie qu'il avait étudiés dans les mêmes écoles, et qu'il voyait professés et suivis dans l'Italie entière. Cicéron est un témoin irrécusable de l'état des sciences philosophiques à son époque : interrogeons-le.

« Dans la multitude des questions, écrit-il dans son remarquable traité *De la Nature des dieux*, que la philosophie a souvent entamées sans avoir jamais pu les résoudre, l'une des plus difficiles et des plus obscures, c'est la question de la nature des dieux. Sur ce grand sujet les hommes les plus savants ont émis tant d'opinions si diverses et si contradictoires entre elles, que par ce seul fait on est autorisé à penser que l'ignorance est la base de toute philosophie, et que l'incertitude en forme le fond. Pour Thalès, Dieu est une intelligence unie à l'eau comme à un corps qui l'aide à agir. Anaximène établit que l'air est Dieu. Pythagore croit que la divinité est une âme immense mêlée à toute la nature corporelle. Anaximandre pense que les dieux naissent et meurent ; d'autres, qu'ils sont immortels. Démocrite, en soutenant qu'ils sont sujets aux variations, aux changements, les ôte du monde de

manière à en effacer jusqu'à la trace. Anaxagore prétend que la divinité est un esprit infini sans corps. Xénophane affirme que c'est l'infini uni à une intelligence. Parménide soutient que c'est l'arbitre de l'univers ; le Crotoniate la voit dans tous les astres et les âmes des hommes ; Xénocrate, dans les astres seuls. Héraclite déclare que c'est le monde ; Empédocle, les quatre éléments. Théophraste voit Dieu dans les signes du zodiaque et le ciel. Zénon, après l'avoir contemplé dans tous les êtres de la création, ne le trouve plus nulle part et finit par le nier. C'est ainsi, ajoute Cicéron, que ce Dieu qu'on nous dit si facile à connaître à l'aide de la raison, et dont on prétend que chacun porte la notion dans son âme, reste inconnu ; nous ne savons ni où il réside, ni ce qu'il est[1]. »

Ce fut sous cette influence, et afin sans doute de concilier tous ces systèmes extravagants pour la plupart, que les Romains, qui d'abord ne croyaient qu'en un Dieu unique[2], finirent, au témoignage de Varron, par en reconnaître trente mille. Et quels dieux ! Un Jupiter souillé d'adultères, une Junon orgueilleuse et vindicative, un Mercure voleur, une Vénus impudique, un Bacchus ivrogne, un Apollon que la jalousie rend homicide, un Mars colère, et une foule d'autres tellement adonnés aux plus honteuses passions, que le voluptueux Ovide conseille d'interdire l'entrée des temples aux jeunes personnes que les images des dieux porteraient, dit-il, infailliblement au mal[3] ; et que Térence prête ces paroles à l'un de ses personnages : « Jupiter s'est livré au vice, et moi, chétif mortel, je ne ferais pas

[1] Cicéron, *de la Nature des dieux*, liv. Ier, *passim*. — [2] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. IV. — [3] Ovide, *Trist.*, liv. II.

comme lui[1] ! » Les scandaleux exemples de ces divinités sont si funestes pour les mœurs, qu'Horace demande à la déesse du vol l'art de la duperie : « Donne-moi, aimable Laverne, l'art de tromper, et qu'on me croie juste et saint[2]. » Les fêtes de Bacchus sont célébrées dans toute l'étendue de l'empire romain par des orgies publiques, celles de Vénus par d'impures débauches. La philosophie avec ses contradictions, ses négations, a miné sourdement la religion, elle a tourné en ridicule les croyances populaires, l'incertitude qu'elle a jetée dans les âmes y a affaibli l'idée du devoir ; le peuple, poussé par les déclamations de vains sophistes, a fini par mettre de côté les enseignements religieux qui le retenaient dans le devoir et la vertu, pour ne conserver de ses croyances que la partie démoralisatrice.

Voyons si la philosophie avait mieux éclairé les hommes sur la noblesse de leurs âmes et leur immortelle destinée. A en juger par les pompeux éloges que le rationalisme moderne accorde aux facultés de l'âme, dans le but de prouver qu'avec de telles facultés elle peut se passer du secours de la révélation ; à en juger surtout par cette orgueilleuse étude du *moi*, qu'il avait mis en parallèle avec le *non-moi* dans lequel était relégué Dieu, et qu'il avait placée en tête de l'enseignement philosophique dont elle comprenait les deux tiers, on est porté à croire que le rationalisme antique avait aussi tenté un sublime effort pour approfondir cette science. Interrogeons donc encore une fois ses sectateurs. « Pour certains philosophes, observe Cicéron, l'âme n'est que le cœur. Pour Empédocle ce n'est point le cœur, mais

[1] Térence, *Eun.*, act. 3. — [2] Horace, *Epist.* 16, liv. Ier.

uniquement le sang qui le baigne; pour d'autres elle n'est point distincte du cerveau. Zénon, le stoïcien, est persuadé que l'âme n'est que du feu. Aristoxène la fait consister dans le mouvement continuel des fibres du corps. Xénocrate affirme avec Pythagore qu'elle n'est qu'un nombre. L'opinion d'Aristote est qu'elle se compose d'un cinquième élément; celle de Démocrite, qu'elle est formée de corpuscules ronds. Tandis que la générosité de Platon gratifie l'homme de trois âmes, l'avarice de Dicéarque lui en refuse même une. Que conclure de toutes ces opinions? demande Cicéron: que Dieu seul sait quelle est la vraie[1]. »

Il en est une sur laquelle presque tous s'accordaient, c'était celle qui déniait à l'esclave une âme semblable à l'âme de l'homme libre. « On dit, observe Platon, que dans l'âme des esclaves il n'y a rien de sain ni d'entier, et que, selon la remarque d'Homère, Jupiter leur a ôté la moitié de l'esprit[2]. » Aristote va plus loin encore: il établit que, de même que la femme est de sa nature inférieure à l'homme, de même l'esclave est différent du maître[3]. Tous deux, nous l'avons dit ailleurs[4], concluent que l'esclave n'est que l'instrument du maître, et la femme la servante du mari. Tous deux donnent au père le droit le plus absolu sur l'enfant. Quant à l'état futur de l'âme, Cicéron remarque qu'il existait de son temps un doute universel[5]. Sénèque va jusqu'à nier les peines de l'enfer, fables bonnes à effrayer les enfants, dit-il[6]. Juvénal nous apprend qu'un peu plus tard les enfants mêmes n'y croyaient plus[7]. On en vint

[1] Cicéron, *Tusculanes*, liv. Ier, *passim*. — [2] Platon, *des Lois*. — [3] Aristote, *Politique*. — [4] Voir ch. 54, *Vices de la Grèce*. — [5] Cicéron, *Tusculanes*, liv. Ier. — [6] Sénèque, *Consolation à Marcia*.—[7] Juvénal, *Satire* 2.

à nier l'immortalité de l'âme. Sénèque jeta ces mots sur la scène : « Après la mort il n'y a plus rien, et la mort elle-même n'est rien. » Et la foule applaudit : elle tirait les conséquences d'une philosophie qui, au témoignage de Cicéron, était devenue le synonyme d'athéisme[1].

Ce même Cicéron approuve la vengeance, et pour solder les dettes dont il est criblé, a recours au divorce[2]. Zénon fait l'apologie du suicide; Platon demande la communauté des épouses et des enfants; Aristote exige l'asservissement des unes et le meurtre des autres. Caton, le rigide, l'austère Caton, place le souverain bien dans l'ivresse, où il puisait, dit Horace, sa force d'âme et sa vertu[3]; Sénèque acclame la prostitution, et pour cause; Marc Aurèle, plus tard, ne sera qu'un tyran sanguinaire. Une réflexion satirique de Lucien caractérise les mœurs de tous ces représentants de la sagesse antique : « Pourquoi les lions n'épousent-ils pas les lions? c'est que les lions ne philosophent pas[4]! » On le voit, les philosophes étaient en bonne voie pour réformer les mœurs, et leur philosophie était en train d'élaborer le christianisme.

La philosophie est une des causes directes des cruautés romaines. Rapport entre ses doctrines et les actes des Romains.

Faut-il s'étonner maintenant des cruautés féroces des Romains, et de l'oppression que subissait la femme, et du despotisme arbitraire qui régissait l'enfant, et de la barbarie avec laquelle était traité l'esclave, et des injustes déprédations dont étaient vic-

[1] Cicéron, *de Invent.*, liv. Ier, ch. 29. — [2] Plutarque, *Vie de Cicéron.* — [3] Horace, *Odes.* — [4] Lucien, *Amores.*

times les étrangers; tous ces maux qui pesaient sur le genre humain étaient les conséquences directes de l'enseignement philosophique; ils étaient l'application des doctrines des sages de l'antiquité, la mise en pratique de leurs leçons; comme les crimes de la révolution française furent la conséquence et l'application des doctrines de Voltaire et de ses adeptes; car Robespierre n'a été que le bourreau de Voltaire. « Écrasez l'infâme! » criait Voltaire dans sa rage contre le catholicisme; et, peu après, la révolution renversait le catholicisme et assommait ses ministres. Il faut « brûler les monstres dans leurs repaires, et manger leur cœur, » ajoutaient les amis du philosophe de Ferney[1]; Les incendiaires et les assassins aux ordres de Robespierre ne brûlèrent-ils pas les châteaux avec leurs habitants? et parfois n'arrachèrent-ils pas le cœur de leurs victimes pour le dévorer? Voltaire, par reconnaissance pour ses bienfaiteurs, proposait d'exterminer le dernier homme de bien[2]. Diderot, dans sa tendre charité, émettait le vœu qu'on étranglât le dernier des souverains et le dernier des ministres du culte[3]. Nous ne voulons pas rapporter leurs expressions, elles sont trop ignobles. Robespierre n'a-t-il point, avec la Convention, réalisé ces projets, en guillotinant un roi et des milliers de prêtres? Ce fut quand la philosophie athée eut été, en la personne de son représentant Voltaire, couronnée au théâtre, après avoir fait son entrée triomphale à Paris, que la révolution commença la série de ses forfaits. Ce fut semblablement quand la philosophie grecque sensualiste eut été, en la personne de ses coryphées, glorifiée à Rome, que le peuple romain entra

[1] *Lettre à d'Alembert*, février 1762. *Id. à M. du Deffant*, 31 décembre 1774.—[2] *Lettre de Voltaire à Helvétius*, 11 mai 1761.—[3] *Adage* de Diderot.

dans cette longue carrière d'atrocités qui ensanglantèrent le monde. La révolution française fit l'apothéose de Voltaire ; la révolution romaine fit celle d'Épicure.

Platon, en qualité d'Athénien, mettait, il est vrai, dans ses conseils, un peu plus de forme que nos fougueux *philanthropes* du dix-huitième siècle, mais le fond était le même. « Les Grecs, disait-il, ne réduiduiront point les Grecs en esclavage, ils ne ravageront point leurs champs, ne brûleront point leurs maisons ; *mais ils feront souffrir tous ces maux aux Barbares* [1]. » Nous verrons bientôt comment les armées romaines appliquèrent ce précepte. Aristote prescrivait l'infanticide et l'avortement ; il déclarait légitime la guerre faite uniquement pour se procurer des esclaves [2]. L'on sait combien les deux premiers crimes se multiplièrent dans l'empire romain. Ses guerres contre les Barbares, sans autres motifs que la servitude, sont connues. Cicéron s'appuyant sur la permission des anciens philosophes, autorisait le vice contre nature [3]. Cette coupable condescendance de la philosophie lâcha tellement la bride aux passions qu'elle faillit dépeupler l'Italie.

Le stoïcisme, il faut le reconnaître, possède des doctrines qui, sur plusieurs points, se rapprochent des doctrines du christianisme ; mais ces enseignements, dont on eût pu dire ce que Clément d'Alexandrie disait de la partie élevée de la philosophie de Platon, qu'ils étaient une sorte d'introduction au christianisme, se bornaient, chez les Romains, à de vaines déclamations, sur la beauté de la vertu qu'aucun stoïcien ne prati-

[1] Platon, *République*, liv. V. — [2] Aristote, *Politique*, liv. VII, ch. 2. — [3] Concedentibus philosophis antiquis.. . . Cicéron, *de Natura deorum*, lib. XXVIII.

quait. Le stoïcisme, comme le pharisaïsme, professait en public une morale sévère; mais ses sectateurs, semblables aux pharisiens, se dédommageaient, dans de secrètes débauches, de cette austérité d'apparat; en sorte qu'on pouvait appliquer aux uns comme aux autres, avec une égale vérité, la qualification de *sépulcres blanchis*. Plutarque nous a dévoilé les turpitudes et l'avarice sordide de l'austère Caton; Cicéron nous révèle dans ses aveux la bassesse de sa conduite privée; bientôt Sénèque, le lâche adulateur du plus infâme des despotes, avouera à son tour que dans la pratique il est loin d'être un sage [1]. C'est ainsi que ces principes, où des peuples encore barbares de l'Asie puisent, au témoignage de Clément d'Alexandrie, des vérités, des connaissances d'un ordre élevé, ne produisent chez les Romains que des fruits d'orgueil et d'incrédulité. Ils ne semblent les admettre que pour les contester ou les restreindre. Le dieu du stoïcien sera fatalement soumis au destin; l'immortalité de l'âme et le bonheur futur ne seront plus, pour emprunter l'expression de Sénèque, qu'un beau rêve [2]. Pour le stoïcien, la loi morale se résumera, en définitive, dans cette maxime : Suivre notre nature : *secundùm naturam suam vivere* [3]. Avec son mépris de la douleur et de la vie, son apparente insensibilité en face de la mort, le stoïcien aggravera le mépris qu'a le Romain pour son semblable, il le rendra de plus en plus insensible à la douleur de l'esclave, il lui fera contempler avec indifférence la mort à l'amphithéâtre.

Épicure nie la justice divine, anéantit la crainte et l'espérance d'une autre vie. Il n'a qu'un objet en vue :

[1] Sénèque, *de Vita beata*, 17.—[2] Sénèque, *Epît.* 102. — [3] *Id.*, *Epît.* 41.

détruire le sens moral, affranchir la conscience coupable des terreurs qui l'assiégent. A cet effet, il pose pour unique règle morale, la jouissance. Tout ce qui peut la procurer est légitime, est permis. Il est facile de concevoir comment une semblable doctrine, qui est la négation de tout principe, fut accueillie par un peuple riche, qui voulait à tout prix dominer et jouir. « La doctrine d'Épicure, remarque Tennemann, trouva chez les Romains une foule de partisans, à cause de son caractère léger et commode, de son indulgence pour les penchants naturels, et parce qu'elle tendait à dégager l'âme des terreurs en favorisant l'esprit de frivolité. Lucrèce, né cinquante ans avant Jésus-Christ, exposa cette doctrine dans un poëme didactique : *De natura rerum*[1]. » Pénétrant au cœur de la société, cette philosophie acheva d'y développer la corruption ; autorisant toutes les passions, elle y implanta les vices les plus monstrueux. « Jouissons, répétait Lucrèce avec Épicure, car après la mort c'est le néant; l'âme, composée d'air et de feu, se dissipe quand son enveloppe est brisée. »

Docile à ce conseil, la société romaine passait au théâtre des journées entières, ainsi que le lui reprochait peu après Tertullien. « Autrefois, dit-il, les censeurs faisaient abattre les théâtres pour prévenir la corruption des mœurs, conséquence infaillible des fables lascives qu'on y représentait ; depuis Pompée, ces citadelles de toutes les infamies, ces palais de Vénus et ces hôtels de Bacchus, où ces deux exécrables divinités dirigent les pièces et les acteurs,

[1] *Histoire de la philosophie,* par Tennemann, *traduite* par Cousin, t. Ier, p. 246, édition de 1839.

sont décorés du titre de temples, et la foule les encombre. Le plus grand charme du théâtre consiste d'ordinaire dans le spectacle des plus grandes infamies. Ce sont ces infamies que représentent, ou un comédien par ses gestes impudiques, ou des comédiennes qui, foulant aux pieds la pudeur de leur sexe, ne rougissent pas sur la scène de ce qui les couvrirait de honte dans tout autre lieu. Le crime, la débauche, l'impiété, le libertinage, forment les sujets ordinaires de la tragédie et de la comédie. Ah! passons sous silence ces turpitudes, qui devraient être ensevelies sous les plus épaisses ténèbres, afin que le jour même n'en fût pas souillé. Mais vous, sénateurs, vous, magistrats, vous, citoyens romains, rougissez de honte et de confusion [1] ! »

« Ne faisons rien que pour éviter la douleur et le trouble, écrivait Épicure à Ménécée : la justice est une convention basée sur l'intérêt [2]. » — « Pour les nations, continuait-il, comme pour les animaux qui n'ont pu faire de convention de ne point se déchirer, il n'y a ni juste ni injuste [3]. » Voilà, avec la maxime tout aussi révoltante de Platon citée plus haut, l'une des causes de la cruauté des Romains au milieu de leurs innombrables guerres.

Car quelle n'est point la cruauté romaine dans les guerres extérieures? C'est une coutume d'annoncer par l'incendie l'invasion d'un pays ennemi [4]. Malgré la complaisance que met César à nous parler de sa douceur et de sa justice, ses campagnes des Gaules le montrent cruel et injuste : le plus souvent il met tout

[1] Tertullien, *Contre les spectacles*, ch. 10, 17 et 18. — [2] Diogène Laërce, *Epicure*, ch. 10.— [3] *Ibid.*— [4] César, *de Bello Gallico*, liv. VIII, ch. 3.

à feu et à sang sur son passage. Il massacre le sénat des Vénètes, malgré sa soumission, et fait vendre les habitants ; il extermine presque toute la nation des Nerviens [1]. Ses guerres font périr douze cent mille hommes [2]. Qui sait si Dieu n'a pas permis que son assassinat fût une expiation ? Antoine bannit Cicéron, puis il fait clouer la tête de ce sauveur de la patrie sur la tribune aux harangues, d'où l'immortel orateur avait souvent flétri les vices et les cruautés du farouche triumvir. Pompée commet les plus révoltantes iniquités en Asie, viole le sanctuaire de Jérusalem, asservit injustement plusieurs royaumes [3] ; et après avoir insolemment promené sa gloire dans la Syrie qu'il ruine, il va célébrer son triomphe à Rome par des combats de gladiateurs aux prises avec cinq cents lions. Cicéron, qui, romain et païen, partageait sur ces combats la pensée commune, croit pourtant devoir jeter quelque ironie sur tant de cruautés : « Quel plaisir, écrit-il, peut goûter un homme d'esprit à voir un de ses semblables déchiré par une bête vigoureuse, ou un bel animal périr par un coup d'épieu [4] ? Mais il en fut de Pompée comme, quelques années plus tard, de Crassus [5]. Du jour où il profana le temple du vrai Dieu, la fortune l'abandonna peu à peu. Des revers plus considérables encore que ceux qui attendaient Crassus chez les Parthes, fondirent sur lui. On connaît sa triste fin sur le rivage égyptien, et les larmes que versa sur sa funeste destinée son heureux vainqueur.

Tous les généraux des armées romaines exercent

[1] Voir liv. V et VIII. — [2] Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 9. — [3] Dumont, *Histoire romaine*, ch. 34. — [4] Cicéron, *Ad Fam.*, 7. — [5] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XIV, ch. 12.

dans leurs campagnes les mêmes cruautés : les uns passent au fil de l'épée des populations entières et exterminent des villes importantes ; les autres massacrent sans pitié sur les champs de bataille un ennemi vaincu, et le lendemain de la victoire vendent à l'encan les prisonniers de guerre comme un vil bétail. Malheur aux vaincus ! tel est au jour de son triomphe le cri du vainqueur. Or, si Justin, voyant une population massacrée dans un temple, malgré ses supplications, affirme que ce sacrilége fut puni par la guerre civile [1] ; si, lorsque l'armée romaine passe sous le joug avec ses consuls, Tite-Live attribue cette profonde humiliation des Fourches Caudines à la fierté de Rome, repoussant dédaigneusement les réparations offertes par les Samnites [2] ; si Salluste donne pour cause du massacre des cohortes romaines le massacre des habitants de Capsa malgré leur reddition [3] ; si, en un mot, des écrivains païens savent reconnaître avec une imposante unanimité la main toute-puissante de Celui qui châtie les cruautés romaines : serons-nous moins clairvoyants en présence des coups dont Dieu frappe la barbarie de ce peuple farouche, comme l'appelle Bossuet ?

Ces coups de la vengeance céleste, ce sont, au témoignage de l'Écriture aux livres des Rois et des prophètes [4], les guerres civiles : guerres civiles entre César et Pompée, guerres civiles entre Antoine et Auguste ; dans lesquelles, après avoir assez longtemps égorgé les nations étrangères, le peuple romain s'égorge lui-même en batailles rangées. Que sont les cé-

[1] Justin, liv. XX, ch. 2. — [2] Tite-Live, liv. IX. — [3] *Guerre de Jugurtha.* — [4] Isaïe, ch. 3, v. 5.

lèbres combats de Philippes, de Pharsale et d'Actium, sinon de tristes victoires remportées sur d'autres citoyens romains ? Un même courroux dans le ciel, une même frénésie sur la terre, de mêmes motifs nés de forfaits semblables, poussaient à ces sanglantes discordes[1]. Aucun autre royaume n'est assez puissant pour châtier le grand empire ; il se châtie lui-même par la fureur de ses guerres civiles.

[1] Tacite, *Histoires*, liv. II, ch. 38

CHAPITRE LXII

GRANDEUR DE L'EMPIRE ROMAIN.

Ère de gloire de l'empire.

Vainqueur des nations, l'empire romain, dont les frontières s'étendent des rives du Tigre au fleuve du Tage, des forêts de la Germanie aux montagnes de l'Atlas, et de l'océan Polaire à l'océan Indien, ferme le temple de la guerre et accorde la paix au monde. Le peuple-roi va jouir de ses conquêtes dans les délassements de la victoire ; la puissance romaine est à l'apogée de sa gloire ; le siècle d'Auguste, le plus beau qu'ait vu fleurir le monde païen, commence. Rome, remplie des chefs-d'œuvre et des richesses des royaumes soumis, reçoit ses blés de l'Égypte et de la Sicile, qu'elle a chargées de cette partie de sa subsistance ; l'Espagne et la Macédoine déposent dans ses trésors leur or et leur argent ; l'Asie lui offre ses objets d'art ; l'Afrique lui envoie pour ses jeux les lions et les tigres de ses déserts ; et la Gaule met aux pieds de cette souveraine

de la terre des esclaves pour la servir. Tandis qu'Auguste, chef de l'armée, pontife suprême et empereur, visite, dans une marche triomphale à travers les diverses parties du globe, les provinces de son immense empire, afin de recevoir les hommages des peuples : Mécène et Agrippa, ses ministres, protégent les lettres et les arts et élèvent les monuments qui doivent éterniser la grandeur de la plus colossale puissance qui ait régné sur les hommes. Le dôme du Panthéon, construit pour recevoir tous les dieux que Rome a enchaînés à son char de victoire ; l'arc de triomphe grandiose, dressé sur les Alpes en l'honneur du monarque qui gouverne la terre, sont les superbes trophées de cette domination universelle que célèbrent dans leurs poésies Virgile et Horace. Des colonies nombreuses vont peupler les contrées incultes de la Numidie, des Gaules, de l'Espagne et de la Germanie ; des voies publiques spacieuses, des aqueducs superbes, des portiques grandioses ornés des statues des triomphateurs, des colonnes, des thermes, des cirques, des amphithéâtres dans des proportions gigantesques, comme tout ce que fait ce peuple souverain, expriment en caractères ineffaçables le nombre prodigieux des conquêtes dues à la faveur providentielle du Dieu qui accorde la victoire aux héros.

Siècle d'Auguste.

« La destinée d'Auguste, dit M. de Champagny, est une des plus complètes que le monde ait vues : souverain libre et paisible de l'univers civilisé, il vécut ce qu'il fallait de temps pour voir une génération nouvelle, ignorante des souvenirs anciens, succéder à la

génération que Pharsale et Actium avaient décimée. Son règne fut un temps de repos entre la guerre civile et les tyrans, un moment où les anciens partis disparurent sans qu'il s'en formât un nouveau, où tous les peuples conquis acceptèrent la conquête, où tous les peuples barbares du dehors furent repoussés ; et comme si le monde eût eu besoin de repos pour se préparer à un nouvel ordre de destins, comme s'il avait voulu saluer avec Virgile le nouvel âge sibyllin et les mois de la grande année qui allait naître, Auguste ferma pour la seconde fois le temple de Janus ; et Dieu, au moment de donner au monde celui que les prophètes ont appelé le Prince de la paix, étendit sur tout l'Occident civilisé une paix que les siècles n'avaient point connue [1]. »

Veut-on montrer l'empire romain dans toute sa puissance et toute sa vie, continue l'auteur de l'*Histoire des Césars*, c'est dans la Rome d'Auguste qu'il faut pénétrer. Peu à peu, sur la ligne droite et claire de l'horizon, la grande ville apparaît, Rome que Virgile appelle « la plus belle des choses » , cité commune de toute la terre, capitale de tous les peuples, ouverte à tous, abrégé du monde, ville des villes, Rome chantée par les poëtes, exaltée par les orateurs, admirée par les philosophes et que ses panégyristes ont appelée la Ville éternelle [2]. Rare et glorieux destin de cette cité que Dieu fit pour le commandement, et qui ne perdra un jour l'empire des choses que pour ressaisir l'empire plus glorieux de la pensée ! A mesure que l'on avance, cette ville s'étend : on ne sait où elle commence, on

[1] De Champagny, *Les Césars*, t. Ier, *Auguste*.
[2] Voir Virgile, *Georgiques*, et Athénée.

ne sait où elle finit. En quelque lieu que l'on se pose, on peut se croire au centre. Peu à peu ses maisons disséminées aux avant-postes de la cité, le *suburbanum* du riche, le *tugurium* du pauvre, les tombeaux épars, les temples isolés se rapprochent, serrent leurs rangs, s'alignent en rues et deviennent ville. Un faubourg de Rome est presque une cité, simple vestibule de celle qu'on nomme *la Ville*[1].

Franchissons à la porte Capène le Pomérium de Servius ; traversons le centre de ce tourbillon et de cette magnificence, le cœur de la cité, son Forum ; et si, troublés par le flux et le reflux de tout ce peuple agité comme la mer dans son bassin, nous voulons contempler dans le recueillement, montons au Janicule où, séparés par le Tibre de la portion vivante de la ville, nous pourrons la dominer d'un regard. Ces deux buttes, Saturnia et Palatium, celle-ci, village de chaume fondé par Évandre, celle-là, cratère d'un volcan éteint ; et entre elles la vallée marécageuse qui est aujourd'hui le Forum, voilà l'étroit espace d'où Rome est partie. Mais ses accroissements ont été rapides : elle a gravi et couvert tour à tour les sept collines, elle est descendue dans la plaine ; jetant des ponts sur le Tibre, semant des toits sur le Vatican, s'épanouissant dans les campagnes du Latium ; elle a élargi son enceinte pour y recevoir l'Italie d'abord, et bientôt le monde. Vers Tibur, vers Aricie, le long de son fleuve surtout, et sur cette route de la mer sans cesse parcourue par les étrangers qui lui apportent ses voluptés et son pain, Rome a posé ses faubourgs[2].

[1] Pline. *Histoire naturelle*, liv. III, ch. 5. — [2] Voir Cicéron, *In Rul.* ; Tacite, *Annales*, liv. XV, ch. 38 ; Tite-Live, liv. Ier à VI.

Les jours pacifiques de la domination d'Auguste achèvent d'étendre « cette cité formée de la réunion de tous les peuples[1]. » César avait ouvert à la foule toujours plus nombreuse un forum nouveau, Auguste lui en ouvre un autre ; il dresse les dernières des trois cents statues et des quatre cents colonnes qui embellissent Rome ; il construit ou répare sept aqueducs ; et l'eau des montagnes est apportée sur des arcs de triomphe : le peuple n'a qu'à la puiser dans des bassins de marbre. Des temples dédiés à Mars, à Apollon, à Jupiter, des théâtres, des portiques s'élèvent partout. « Partez, dit M. de Champagny, du pied de la colline des jardins, en vous rapprochant du Tibre ; parcourez le Champ de Mars, pénétrez dans le Pomérium par la porte Triomphale, traversez ensuite le Forum, montez sur le Palatin, enfoncez-vous jusqu'à l'extrémité du grand cirque : c'est cet espace de trois ou quatre milles de longueur qui est la Rome solennelle, monumentale et publique. Le Forum, siége de ses délibérations ; le Champ de Mars, théâtre de ses récréations viriles ; et le Capitole, sa citadelle et son temple, se rejoignent par une foule de monuments : ici, la colline des jardins et sa verdure entremêlée de mausolées ; au bas, la voie Flaminia bordée de statues, et le champ d'Agrippa, que ce seul homme a couvert de somptueux édifices : le Panthéon, les Thermes, le Portique de Neptune ; là, cette immensité de portiques où se promène la foule paresseuse, tandis que la foule active et jeune lutte dans le Champ de Mars ou nage dans le Tibre ; l'aréa du Capitole, forum des dieux ; les toits dorés du Palatin, séjour d'un dieu plus grand,

[1] Cicéron, *de Pet. cons.*

César ; la longue suite des marchés, les Septa Julia, le Palais-Royal de Rome, la voie Sacrée, théâtre des flâneuses rêveries d'Horace, en un mot la Rome boutiquière et marchande. Par là, nous touchons le Forum, la maison de ville des Romains, le Forum avec ses temples, ses basiliques retentissantes de la clameur du barreau et de la bourdonnante trépidation du commerce; avec le sénat et les rostres, muets emblèmes de la liberté morte; les portiques et les bains, vivants symboles de la volupté toujours vivante; le lupercal et le comice, souvenirs paternels de la Rome antique; la colonne dorée, ombilic du monde, d'où partent toutes les voies de l'empire et d'où les distances se comptent jusqu'à la Clyde d'un côté, et jusqu'à l'Euphrate de l'autre[1]. »

Rome ne s'est pas départie de son centre. Voyez comme elle fourmille au Forum ; c'est là que bat son cœur, ses veines y aboutissent; son peuple, comme le sang, circule sans cesse de ses demeures au Forum, du Forum à ses demeures. Le matin autour des rostres et des basiliques pour les affaires publiques et privées; à midi dans ses maisons pour la sieste; puis ensuite au Champ de Mars pour les jeux, sous les splendides arcades des galeries pour la promenade, car le peuple-souverain ne se promène que sous des portiques corinthiens. Est-il fatigué du bruit, ou a-t-il assez longtemps goûté dans de somptueux édifices les délassements du bain, il rentre dans ses habitations, autres palais qu'il s'est construits avec les tributs que lui soldent chaque année les nations. De spacieuses salles, aux murailles d'albâtre, au plafond d'or et au

[1] De Champagny, *Les Césars*, t. III, liv. III, ch. 1er, *Entrée dans Rome*.

parquet de mosaïques en pierres précieuses, s'ouvrent sur une galerie que soutiennent plusieurs rangées de colonnes en marbre de Carrare, et que rafraîchissent constamment les gerbes gracieuses des jets d'eau qui s'élancent sous les arcades ou au milieu du parvis. Une bibliothèque où sont classés, dans des rayons en bois d'Afrique délicatement sculptés, tous les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et des sciences égyptiennes ; une galerie où sont rangées les merveilles de l'art antique, où l'on admire à côté des peintures d'Apelle et de Protogène, achetées à grand prix, les sculptures de Polyclète et de Praxitèle; des salles de jeux et de bains, des salons de repos garnis de tentures de soie et de sofas en étoffes des Gaules ; un temple domestique orné de statues d'or, entourent cette magnifique colonnade[1].

Au delà s'étendent de vastes jardins où le laurier d'Espagne confond son feuillage toujours vert avec le tulipier de Mésopotamie. Des cyprès aux rameaux épais cachent une fontaine de cristal ; des arbustes de la Colchide mêlent leurs fleurs tardives aux fleurs précoces de l'aubépine d'Italie ; l'yeuse des îles Fortunées marie sa cime à celle du platane oriental pour ombrager les parterres de violettes et de roses. Des grenadiers de la Palestine, des amandiers de la Phénicie, des cerisiers du Pont, des cognassiers d'Egypte, des pommiers de la Germanie, offrent, selon les saisons, leurs fleurs ou leurs fruits divers[2]. Sous des bouquets de palmiers vous trouvez, dans une volière de marbre, des paons aux riches couleurs, des faisans dorés, et

[1] Voir Mgr Wiseman, *Fabiola,* pour plusieurs détails. — [2] Voir Pline, *Histoire naturelle*, passim. Celsius, *Hierobotanicon*, t. Ier et II.

toute espèce d'oiseaux distingués soit par l'élégance de leur plumage, soit par la beauté de leur chant. Le rossignol au printemps, et le canari en été, y donnent de ravissants concerts. Dans un vivier, garni sur ses bords de massifs de sapins et de pins du Nord, se jouent des murènes et même des monstres marins venus de tous les rivages. Des écluses aident au renouvellement des eaux, des cavernes ombreuses, des retraites profondes, ouvertes dans des rochers factices qui simulent les rivages de la mer, sont ménagées aux poissons qui les recherchent[1]. Parfois à côté de tant de merveilles s'élève un théâtre destiné aux soirées des amis intimes, se dessine un hippodrome pour les exercices équestres; puis viennent les habitations occupées par les centaines de serviteurs et les milliers d'esclaves employés à entretenir le luxe, à rehausser la pompe de cette habitation patricienne. La voilà dans toute sa magnificence cette Rome dont chaque maison, dit un ancien, est une ville, et la cité une réunion de villes[2].

[1] Varron, *de Re rustica*, liv. III, ch. 3 et suiv.; Pline, *Histoire naturelle*, liv. IX, X, et XXXII; Macrobe, liv. II. Cicéron, *Atticus*, liv. Ier et II. — [2] *Olympiad.*, *ap. Phocium*, 80.

CHAPITRE LXIII

MISSION DE L'EMPIRE ROMAIN : PRÉPARER L'UNITÉ POUR LA PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE.

La République romaine, constamment protégée par la Providence, est destinée à pacifier et à unir les nations pour la venue du Christ.

Plus on considère les grands événements qui remplissent les premiers âges de cet empire, plus on est frappé, avec les historiens contemporains, du cachet divin dont ils sont marqués. Dans les calamités publiques comme dans les périls imminents ; quand la situation des affaires est désespérée, que l'existence de l'État se trouve menacée, chaque fois on aperçoit la main du Très-Haut qui vient éloigner le danger, écarter l'ennemi, et remettre à flot le navire romain submergé, que la tempête allait briser. Les Volsques, conduits par la haine d'un banni, entourent-ils Rome livrée à la famine et aux dissensions ? les reproches d'une mère désarment la vengeance de celui que les supplications du Sénat et des pontifes n'ont pu fléchir ; et les assiégeants abandonnent un succès certain et se

retirent[1]. Une peste a-t-elle enlevé une partie notable de la population, moissonné les défenseurs de la patrie et abattu les courages? l'ennemi, à qui toutes les villes sont ouvertes, et qui est au cœur de l'empire, loin d'en prendre possession, se disperse, frappé d'une terreur soudaine; et les Romains qui le voient fuir, reconnaissent que c'est la Divinité elle-même qui l'éloigne[2]. Lorsque les Gaulois, qui ont campé sur les ruines de Rome, sont exterminés, leur vainqueur, Camille, déclare que le Ciel lui a donné la victoire, afin de sauver la patrie; et le Sénat reconnaissant rend ce décret : « Le Dieu très-bon et très-grand a protégé le peuple romain dans un extrême péril[3]. » Quand les Carthaginois, qui ont mis à Trasimène et à Cannes la République à deux doigts de sa perte, ne tirent aucun parti de leurs victoires, et perdent en temporisant des heures précieuses, le Sénat, nous l'avons dit, proclame que l'Éternel a pitié de l'Empire[4]. Quand enfin une révolte générale des esclaves menace d'anéantir la puissance romaine sur les débris de ses cités incendiées, le peuple, délivré du danger, avoue que c'est le Souverain Maître du ciel et de la terre qui a déjoué les criminels complots, et sauvé l'État[5]. « Ce n'est qu'à la protection toute particulière de la Divinité, déclare Cicéron, que notre empire immense doit son origine, son accroissement et sa conservation[6]. »

Pourquoi cette protection supérieure, constante et efficace, qui se montre avec une évidence telle, que les païens eux-mêmes la reconnaissent et la proclament? « Parce que, répond saint Augustin, Dieu n'a

[1] Tite-Live, liv. II, ch. 40 — [2] *Ibid.*, liv. III, ch. 7. — [3] *Ibid.*, liv. V, ch. 50. — [4] *Ibid.*, liv. XXII. — [5] *Ibid.*, liv. IV, ch. 45. — [6] Cicéron, *Orat. de arusp. Respons.* 9.

point distribué la force aux royaumes de la terre d'une manière fortuite, mais selon l'ordre des choses et des temps. S'il a tant protégé et favorisé l'empire romain, qu'il lui a accordé la grandeur et la gloire, c'est qu'il avait le dessein de s'en servir pour châtier un grand nombre de nations[1]. » La terre, en effet, est encombrée d'une foule d'États qui s'épuisent dans des luttes sans fin ; son sol est surchargé de peuples livrés à l'iniquité ; le rôle des royaumes, protecteurs de la Judée, s'affaiblit : l'un lui est devenu nuisible, et l'autre infidèle ; il importe d'arrêter d'injustes persécutions, et de continuer quelque temps encore une protection salutaire ; il importe de changer, au Nord et au Midi, des mœurs trop sauvages, des coutumes trop barbares, qui seraient un obstacle permanent à la propagation ou à la pratique des vérités nouvelles ; et de faire cesser, à l'Orient, toutes les clameurs des discordes et des mêlées qui, préoccupant les hommes, troubleraient l'attente générale.

Les temps de la Rédemption du genre humain approchent : il importe que la paix s'étende d'une extrémité de la terre à l'autre, afin que tout ici-bas soit dans le calme et le silence au moment où le Ciel enverra le Prince de la paix[2] prendre possession de son royaume. « Rome a été choisie par la Divinité, dit Pline l'Ancien, afin de réunir les royaumes épars, d'adoucir les usages trop rudes, d'inspirer aux hommes des sentiments d'humanité, de faire disparaître la diversité discordante des langues barbares ; en un mot, afin de donner, en un court espace de temps, à toutes les

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. IV, ch. 33 ; liv. V, ch. 1er et 13. — [2] Isaïe, ch. 9, v. 6.

nations de la terre une seule et même patrie[1]. » « Dieu, dit Origène, qui voulait préparer les nations à recevoir la doctrine du Verbe, les avait toutes assujetties à un seul prince, et ramassées en quelque sorte dans un même corps, pour empêcher que la différence de domination ne mît obstacle à la prédication des apôtres, à qui l'univers entier était donné[2]. » Voilà la raison de cette universelle domination prédite par Daniel ; la cause de cette unité amenée, d'après Polybe, par les événements pour une fin ; et, de l'aveu de Tite-Live, préparée par le destin [3].

Oui, pacifier le monde, pour qu'il soit entièrement attentif à la parole douce et conciliatrice que va lui prêcher son Sauveur, sans que le bruit des armes couvre ou interrompe cette voix divine ; abattre les barrières des peuples, afin que les envoyés du Christ ne rencontrent aucun obstacle dans leurs pérégrinations évangéliques ; grouper, par la conquête, tous les peuples en un seul, pour que, sous l'influence des mêmes lois, des mêmes usages, et à l'aide des deux langues latine et grecque partout parlées, il devienne plus facile aux ministres de la future religion universelle d'évangéliser toutes les nations, et de répandre partout les saintes doctrines : voilà, avec les motifs précédemment exposés, les fins pour lesquelles le Seigneur remet aux Romains l'empire du monde.

[1] Pline, liv. III, ch. 5 et 6. — [2] Origène, *Contre Celse*. — [3] Daniel, ch. 2; Polybe, *Histoire, Prologue*; Tite-Live, liv. Ier, n. 4.

Le Ciel accorde partout la victoire aux armes romaines, afin d'établir sur la terre l'unité favorable à la prédication évangélique.

Ce peuple, qui a vécu près de six cents ans sans faire de lointaines conquêtes, ce peuple que les incursions d'Annibal ont décimé et affaibli, s'élève en moins de cinquante-trois ans, à un si haut degré de puissance, qu'il compte au rang des provinces soumises à sa domination, non-seulement l'Afrique et l'Espagne, mais la Macédoine et l'Asie. De si glorieux exploits, remarque l'historien Zozime, ne pouvant être attribués aux forces humaines, doivent l'être à la volonté de Dieu. Cette volonté souveraine, cause véritable de tout ce qui arrive ici-bas, et dont l'homme éclairé peut suivre partout l'action, rend florissante la République romaine [1]. Dieu, dirons-nous avec saint Augustin, qui a destiné cette nation à renouveler la face du monde, lui donne des guerriers dévorés d'une insatiable ambition [2] ; elle essaie d'abord ses forces contre les peuples voisins, et agrandit de leurs États son territoire. Puis, élargissant le cercle de ses conquêtes, elle franchit les montagnes, passe les mers, traverse les déserts et remplit l'univers de l'éclat de ses exploits.

« Depuis Alexandre jusqu'à Auguste, tous les bruits ont cessé sur la terre, on ne distingue qu'un sourd mugissement : rien n'éclate, les traditions se perdent, les réformateurs ont disparu, les sages n'osent plus lever la voix, la prophétie sainte elle-même s'est tue :

[1] Zozime, *Histoire romaine*, liv. Ier. — [2] *Cité de Dieu*, liv. Ier, ch. 30

on n'entend plus rien, excepté la farouche domination romaine, qui abat une à une les couronnes et les cités antiques; excepté le bruit des empires qui s'écroulent sous le fer des légions ; et, dans les hauteurs de l'intelligence, un long gémissement de douleur et un profond soupir d'attente et d'espoir. C'est le règne du glaive qui prépare le règne de la Croix [1]. » Ce glaive, Rome le tourne vers le Midi, et la puissance de Carthage est détruite. Elle le dirige vers le Levant, et la Grèce perd son indépendance. Elle le tire contre les royaumes asiatiques, et les États de Mithridate, que sa valeur a illustrés, ceux d'Antiochus, affermis par une longue prospérité, deviennent la proie du vainqueur. A la conquête de la Syrie vient bientôt se joindre celle de l'Égypte. Par là est réalisée cette menace du prophète : « Les rois de l'Aquilon et du Midi méditeront le mal l'un contre l'autre, mais ils ne réussiront pas : car la fin est fixée à un autre temps... Les Romains arriveront et ils domineront [2]. » Tout avait concouru à cette universelle domination : et les fautes des monarques que le Seigneur aveuglait, parce qu'il voulait les perdre [3] ; et la faiblesse des États dont il avait enlevé les appuis, parce qu'il avait décrété leur ruine [4] ; et les demandes de protection, aussitôt suivies d'envahissements armés [5] : tout, jusqu'aux traités d'alliance qui, comme en Judée, se terminèrent par l'asservissement.

« César, dit M. de Champagny, était grand comme instrument de la Providence, à une époque où la Pro-

[1] H. et Ch. de Riancey, *Histoire du monde*, ère ancienne, 4e période, ch 5. Les derniers mots sont modifiés. — [2] Daniel, ch. 11, v. 27 et 30. — [3] Deutéronome, ch. 28, v. 28. Voir les fautes d'Antiochus le Grand et des autres rois de Syrie dans la guerre contre les Romains. — [4] Isaïe, ch. 3, v. 1 et suiv. — [5] Voir sous les Ptolémées.

vidence allait se rendre visible au monde. César qui ne se posait pas en sauveur, fut salué comme tel, parce que les peuples attendaient un sauveur. César eut la mission de préparer matériellement les voies au christianisme : car l'histoire chrétienne et l'histoire profane de ce siècle, qui semblent s'ignorer l'une l'autre, se touchent cependant par tous les points. Non-seulement l'élargissement de la cité romaine, le droit de citoyen donné à des villes, à des peuples entiers ; mais surtout ces vastes guerres qu'il mena sur tous les points du monde civilisé, ces populations armées qu'il fit voyager de la Germanie en Afrique et des Gaules en Syrie, avec une célérité jusque-là sans exemple : tout cela aida les rivalités à s'effacer, les peuples à se connaître, le monde à s'unir... Ainsi, pour parler avec Bossuet, « le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres et réunis sous la domination romaine, a été l'un des grands moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile[1]. » Mais cette unité du monde romain n'était pas l'union des intelligences : dans l'ordre moral, au lieu de l'unité, c'était le chaos. La tâche morale et intellectuelle du christianisme restait donc tout entière, le chemin lui était plus ouvert, non la victoire plus facile ; l'unité romaine était pour lui un moyen de publicité, non de persuasion et de triomphe : il ne triompha que par un miracle[2]. »

« Ce serait, remarque Mgr Pie, l'illustre évêque de Poitiers, une longue étude à faire sur toute la philosophie de l'histoire romaine, que celle, durant les années de

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, liv. III, ch. 1er.
[2] De Champagny, *les Césars*, t. Ier, *Jules César*.

la République, de la préparation matérielle et politique de la royauté spirituelle de Rome [1]. » Cette sublime philosophie de l'histoire, ce point de vue si élevé et si vrai, Montesquieu ne s'en doutait pas : le naturalisme qui règne d'un bout à l'autre dans son ouvrage sur la *Grandeur des Romains*, l'empêchait d'atteindre à ces hautes considérations. Aussi, en est-il réduit à cette réflexion empreinte de je ne sais quelle ineptie : « Tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance et de courage..., à quoi aboutirent-ils ? à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres [2]. »

[1] Mgr Pie, *Instruction synodale sur Rome*, *Recueil de mandements*, t. II, p. 533. — [2] Montesquieu, *Grandeur des Romains et leur décadence*, ch. 15, *des Empereurs*. Bien entendu que nous n'attaquons pas les belles considérations politiques que renferme cet ouvrage, mais uniquement le naturalisme qui y règne, et qui est parfois poussé jusqu'à l'aveuglement.

CHAPITRE LXIV

MISSION DE L'EMPIRE ROMAIN : FRAYER LA VOIE AU CHRISTIANISME.

Rome est appelée d'abord à protéger la Judée en vue de l'avénement du Christ. Elle est chargée ensuite de châtier et de détruire cette nation déicide.

La protection qu'accordaient aux Juifs les rois de Syrie s'étant changée en persécution violente, le consul Lucius écrit à cet État et aux autres royaumes de ne faire aucun mal aux habitants de la Judée, de ne pas les attaquer, ni eux, ni leurs villes, ni leurs terres. Plusieurs fois la même défense est renouvelée [1]. Lorsque Pompée, irrité contre Aristobule, a pris d'assaut Jérusalem, loin d'en piller le temple, il y offre des sacrifices, et donne à Hircan la charge de grand sacrificateur, dans laquelle, à la suite d'un éloignement momentané, le rétablit le général Gabinius. César, guidé par la reconnaissance, confirme Hircan dans la grande

[1] Machabées, liv. Ier, ch. 15, v. 16 à 24.

sacrificature ; il le comble d'honneurs et lui permet de relever les murs de Jérusalem. Peu satisfait de ces marques de bonté, il fait rendre, par le sénat romain, le décret que les demandes des ambassadeurs Juifs seront toujours écoutées. A la suite de cette promulgation, de nombreux priviléges, tels que la remise du tribut en la septième année, l'autorisation de vivre selon les lois de Moïse, sont concédés aux Juifs[1]. Auguste ne se contente pas de protéger la pratique du culte d'Israël, mais il fait encore offrir des sacrifices dans le temple de Jérusalem. Tous deux, César et Auguste, couvrent les Juifs persécutés à Alexandrie d'une protection efficace[2]. Quel est le but de la protection romaine? Chacun de ces faits l'indique : le culte du vrai Dieu et les sacrifices figuratifs de la grande et prochaine immolation.

Rome a conquis la Judée : le Seigneur va faire concourir cette puissance à l'avénement de son Fils sur la terre, et à l'accomplissement des prophéties qui ont décrit les circonstances de sa vie et de sa mort. Loin d'assujettir ce royaume aux rigueurs déployées envers les autres nations soumises, les vainqueurs lui laissent son gouvernement et ses lois : ils ne lui enlèvent, en quelque sorte, que le pouvoir de se déchirer dans des guerres intestines, et ne l'assujettissent qu'à divers règlements d'intérêt général. Le mélange des lois judaïques et des ordonnances romaines, résultat de ces concessions, qui règlent les actes publics du peuple Juif, favorise l'exécution du plan divin. « Et toi, Bethléem, s'est écrié le prophète Michée dans un

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XIV, ch. 8, 10, 15 et 16.
[2] Josèphe, *Contre Appion*, liv. II, ch. 2.

saint transport, tu es la plus petite des villes de Juda : cependant de ton sein doit sortir le Dominateur d'Israël[1]. » Voilà, en effet, qu'une ordonnance d'Auguste tire, pour le recensement, Marie et Joseph du lieu de leur habitation, et les conduit à Bethléem où naît le Messie. Isaïe a prophétisé la flagellation de l'Homme-Dieu : « Nous l'avons vu, s'écrie-t-il, il était méconnaissable, méprisé et le dernier des hommes ; son visage était obscurci par les opprobres, et son corps semblable à celui du lépreux, sous les plaies qui le couvraient[2]. » David l'a contemplé sur la croix, les mains et les pieds percés, abreuvé de fiel et de vinaigre, insulté par la populace, abandonné de son Père et des siens, et frappé pour nos péchés[3] ; et voici que, conformément à des usages et à des lois qui n'avaient point cours jusque-là dans la Judée, un gouverneur romain fait flageller Jésus, puis le fait attacher à un gibet. Le lieu de sa sépulture a été marqué par Isaïe : « Il fut enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il avait ignoré l'iniquité[4]. » Zacharie nous montre les saintes femmes assises à l'écart, près de son tombeau, et le pleurant[5]. Or, s'il est inhumé, c'est parce qu'un juste d'Arimathie, selon la coutume de ses pères, au lieu de brûler son corps, à la manière romaine, le demande à Pilate, afin de le déposer dans un sépulcre. C'est ainsi que le règne simultané des deux législations de Jérusalem et de Rome, sert à assurer l'exécution de chacune des prophéties relatives au Sauveur, lesquelles, sous l'action d'une seule de ces législations, n'auraient pu recevoir leur parfait accomplissement.

[1] Michée, ch. 5, v. 2. — [2] Isaïe, ch. 53, v. 2, 3 et 4. — [3] Ps. 21 et 68. — [4] Isaïe, ch. 53, v. 9. — [5] Zacharie, ch. 12, v. 10 et suiv.

La nation juive est devenue déicide : le rôle protecteur du peuple romain va se changer en un rôle d'extermination. Tout à coup les dispositions des empereurs à l'égard de la Judée, de favorables qu'elles étaient[1], deviennent hostiles. Caligula veut contraindre par les armes les habitants de Jérusalem à recevoir sa statue dans leur temple ; et, s'ils l'évitent, ils sont néanmoins victimes de ses fureurs[2]. Claude réduit la Judée en province romaine ; et le sceptre sort de Juda, car le Messie est venu. Le gouverneur Florus poursuit les Juifs de ses vexations. Les villes de Césarée, d'Alexandrie, de Scythopolis, d'Ascalon, de Ptolémaïde et de Damas en massacrent plus de cent mille. Néron leur déclare la guerre ; Vespasien envahit la Judée ; Titus rase Jérusalem et le Temple[3]. Ceux des habitants de cette terre criminelle qui échappent à la mort ou à l'esclavage sont, plus tard, vendus comme des bêtes de somme par l'empereur Adrien, et dispersés parmi les nations. La dernière prophétie des calamités de la nation déicide reçoit ainsi des Romains son dernier accomplissement. « Après soixante-deux semaines, avait dit Daniel, le Christ sera mis à mort ; et le peuple de la Judée ne sera plus son peuple, car il doit le renier : et un peuple, avec un chef qui doit venir, renversera la cité et le sanctuaire, et la fin sera la destruction, et après la guerre, la désolation. Alors l'oblation et le sacrifice cesseront, et l'abomination de la désolation sera dans le temple et elle persévérera[4]. »

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XVI, ch. 10. — [2] *Ibid.*, liv. XVIII, ch. 11 ; liv. XIX, ch. 1er — [3] Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. II, ch. 17 à 42 ; liv. III, IV et suiv., *passim*. — [4] Daniel, ch. 9, v. 26 et 27.

Rome est appelée à frayer, par ses institutions, sa jurisprudence et l'extension de la langue latine, la voie au Christianisme.

La puissance romaine n'était pas seulement destinée à détruire, elle avait aussi pour mission de réédifier. César, après avoir aboli dans les Gaules et l'Afrique les sacrifices humains, y établit un culte de pacifiques oblations, plus conforme aux vœux de la divinité. Il s'efforce de tempérer le caractère farouche des habitants de la Bretagne et de la Calédonie. Partout où pénètrent les armées romaines, elles déposent des germes de civilisation par la fondation de colonies et de cités[1]. Cologne, Trèves, Autun deviennent des centres civilisateurs. Germanicus emploie l'influence de sa douceur à pacifier les provinces orientales qu'il visite[2]; et Britannicus, l'ascendant que lui donne sa bonté, à adoucir les mœurs des contrées du Septentrion qu'il parcourt.

Une législation plus en harmonie avec la saine morale, ne peut qu'être favorable à l'introduction des lois chrétiennes : et c'est Rome encore que le souverain Législateur charge d'étendre dans le monde la législation la plus équitable, entre toutes celles du paganisme. Rome fera de la jurisprudence une science cultivée et suivie ; elle réunira les meilleures coutumes en un code complet de lois[3]. Ce code, basé, en partie du moins, sur la justice, applicable aux propriétés, aux rapports de la vie, aux relations commerciales,

[1] Voir César, *Guerres des Gaules et d'Afrique*, passim. — [2] Tacite, *Annales*, liv. II. — [3] Voir Troplong, art. *Jurisprudence romaine.*

aux intérêts politiques, et que les Romains introduisirent peu à peu chez tous les peuples conquis, quelque défectueux qu'il fût, finit par établir, au sein de tous les pays, plus d'équité dans le gouvernement de la chose publique et dans l'administration des intérêts privés. On vit disparaître bien des règlements opposés à la droiture, bien des coutumes injustes, des usages contraires à la loi naturelle. Le droit fut substitué à la force; la loi vint régler ce qui jusque-là avait été laissé à l'arbitraire du puissant. Une justice plus conforme à la vérité, et qui, en un certain nombre de cas, la reproduisait dans toute sa pureté, présida chez les nations soumises à la rédaction des contrats, à l'observation des traités, à la formation des alliances; dirigea avec plus de loyauté les transactions du commerce, le mouvement des affaires, et même les combinaisons de la politique. C'est en faisant une science de la jurisprudence, plus que par toute autre chose, que les Romains ont eu de l'influence sur la postérité. Il peut paraître, de prime abord, assez singulier qu'une nation qui, dans ses rapports extérieurs, avait dû son prodigieux agrandissement à l'excès de l'injustice, ait pu exceller précisément dans la science du droit, qu'elle avait si souvent lésé. Il est à remarquer néanmoins qu'au milieu de ses usurpations, toujours elle s'efforçait d'établir légalement ses actes de violence. Cette théorie juridique, appliquée aux relations sociales et aux diverses situations de la vie privée, atteignit un très-haut degré de perfection [1].

Rome, qui comptait de nombreuses écoles de lettres, en institua dans chacune de ses provinces; elle initia

[1] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 9.

les peuples à la connaissance des langues latine et grecque, dans lesquelles elle promulguait ses décrets[1] ; adoucit par ce moyen leurs mœurs, en les civilisant, et leur donna un enseignement plus élevé, afin qu'ils comprissent mieux les sublimes vérités qui allaient leur être prêchées, qu'ils fussent comme prédisposés à les observer. Mais pour n'avoir plus à détruire ces férocités barbares qui sont encore maintenant, de l'aveu de nos missionnaires, le plus grand obstacle à la conversion de plusieurs îles de l'Océanie, et qui s'opposaient alors à la conversion de l'Armorique[2], la tâche de l'apôtre de l'Évangile n'en fut pas moins rude ni moins pénible, et l'action surnaturelle du christianisme, moins éclatante : car il fallut triompher d'une idolâtrie raffinée, de lois injustes encore en bien des points, parfois même, nous l'avons dit, violentes et oppressives, et surtout de mœurs qui, pour n'être plus aussi cruelles, n'en étaient pas moins dissolues. Il fallut amener à une religion qui combat les penchants de la nature, des hommes qui cédaient à tous les entraînements[3].

« Ce qu'il importe de constater, observe M. Villemain, c'est la prodigieuse extension de la langue latine, c'est sa promulgation européenne : ce fait ressort de toutes parts. Divers édits ordonnaient que tous les actes du gouvernement, toutes les proclamations, tous les avis des gouverneurs, fussent rédigés en langue latine. Des récompenses, des honneurs, des droits de cité, offerts à l'ambition des habitants des villes, les invitaient à étudier la langue romaine. Les plus rebelles même ne

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XIV, ch. 17, Décret de César. — [2] Dœllinger, *Origine du Christianisme*, ch. 11. — [3] Newman, *Conférences aux protestants et aux catholiques*, 12e conf., *Perspective du missionnaire.*

s'y dérobaient pas. Les Bretons, qui, par leur caractère national et le bonheur de leur position insulaire, s'étaient plus longtemps défendus contre le joug de Rome et la tyrannie de ses mœurs, finirent par étudier l'éloquence latine. Ceux-là mêmes, dit Tacite, qui avaient repoussé notre langue, bientôt ambitionnèrent notre éloquence. Juvénal indique ces mêmes conquêtes de la langue et des lettres romaines lorsqu'il dit : L'éloquence de la Gaule instruisit les insulaires de la Grande-Bretagne. Ainsi, c'était déjà un des peuples vaincus qui devenait maître de latin pour un autre peuple subjugué comme lui [1]. »

La Providence avait un dessein secret dans cette extension : elle préparait, par l'universalité d'une même littérature, l'universalité de la langue d'une religion qui allait devenir universelle. De même qu'il importait que le genre humain revînt à sa primitive unité, pour que de nouveaux patriarches dans la foi la transmissent aux générations futures ; de même il importait que le genre humain qui avait eu primitivement, lors de la première révélation, un même langage, fût ramené, pour recevoir et transmettre la seconde révélation, à cette unité de langage. Dieu, déclare saint Augustin, permit que Rome imposât sa langue aux nations vaincues, afin que la vérité évangélique pût se répandre partout [2].

« Si dans l'ordre général, dit le savant auteur des *Lettres philosophiques sur l'Italie*, il est assigné à chaque peuple diverses fonctions spéciales que les événements concourent, par d'insensibles degrés, à perfectionner ; il existe aussi, dans les voies admirables de la

[1] Villemain, *Cours de littérature au moyen âge*, t. Ier, p. 58-59. — [2] S. Augustin : Ut linguam suam domitis gentibus imponeret, per quam abundaret interpretum copia.

Providence, un ordre spécial et mystérieux, en vertu duquel les Romains ont été destinés à l'accomplissement des décrets éternels pour le salut du monde. En proie à des agitations perpétuelles, et ne trouvant le bonheur qu'au dehors, le peuple-roi semble avoir été, dans les mains divines, un organe universel, destiné bien moins à opérer son propre perfectionnement qu'à préparer, tantôt par les armes, tantôt par les lois les plus justes que l'on connaisse, la civilisation de tous les habitants de la terre... Si son langage ne fût devenu celui de toutes les nations, le grand mystère de piété [1], malgré le don des langues que reçurent les apôtres, n'aurait pas été facilement accessible aux innombrables populations auxquelles il devait être annoncé. Bien des difficultés et des lenteurs eussent retardé les progrès de la prédication de l'Évangile; tandis qu'ainsi, dans l'espace de quarante ans, le christianisme fut embrassé par les personnes les plus illustres dans les grandes cités... Oui, j'ose assurer que le genre humain doit à Rome les trois plus grands bienfaits dont il soit susceptible : la civilisation, la science et la religion... Pendant que les monarchies orientales opprimaient leurs peuples et les tenaient dans un esclavage avilissant; que les républiques grecques bornaient à leur territoire resserré les priviléges d'une liberté le plus souvent factieuse, le gouvernement romain, plus généreux, plus magnanime, considérait les peuples conquis comme autant de pépinières de citoyens ; il enrôlait leurs fils dans ses armées, il admettait leurs nobles dans son sénat : partout où les aigles romaines dirigèrent leur vol audacieux, des écoles s'ouvrirent, des professeurs

[1]. S. Paul, Ire *Épître* à Timothée, ch. 3, v. 16.

furent salariés, des chemins facilitèrent les communications commerciales, des fleuves fournirent leurs eaux aux villes, des aqueducs et des ponts furent construits... On peut dire, avec Juste Lipse, que Rome reçut le don divin d'embellir de l'élégance des arts les régions et leurs habitants; et, avec le cardinal de Saint-Georges, qu'elle fut la patrie de toutes les littératures et la mère des nations. Ce grand peuple, destiné de Dieu à travailler uniquement au bonheur du monde, mit toute sa gloire à lui faire partager sa félicité ; il préparait, à son insu, les voies, frayait les routes et aplanissait les sentiers au Sauveur de la terre [1]. »

[1] De Joux, *Lettres sur l'Italie*, lettre 18e.

CHAPITRE LXV

MISSION DE L'EMPIRE ROMAIN : PROPAGER LE CHRISTIANISME.

L'empire romain est établi pour propager le Christianisme. Arrivée de Pierre, l'apôtre du Christ, le prince de l'Église, à Rome. Les Pères, les Docteurs et les fidèles reconnaissent les papes, ses successeurs, comme les chefs du monde chrétien.

Au temps des rois de Juda, Isaïe, le prophète du Seigneur, saluait de loin la venue du Fils divin de la Vierge immaculée, et célébrait, dans ses chants, son règne futur sur les nations : « Lève-toi, Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière qui s'avance ; la gloire du Très-Haut brille sur toi. Les ténèbres enveloppent la terre, la nuit environne les peuples. Mais le Seigneur arrive, et sa gloire reposera en tes murs. Alors les nations marcheront à la lueur de ta lumière, et les rois à l'éclat de ta splendeur... On entend déjà la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les sentiers du Seigneur, rendez droits les chemins de la plaine. Abaissez les collines, comblez les vallons : la gloire du Seigneur sera révélée, il va parler; toute la terre connaîtra son Sauveur...

Qui sont ceux qui volent comme des nuées et comme des colombes qui retournent à leur séjour? Les vaisseaux attendent pour les transporter, car ils vont publier les louanges du Très-Haut... Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonce la paix et le bonheur, qui prêche le salut!... Marchez dans les chemins aplanis, franchissez les portes, préparez la voie aux hommes, levez l'étendard à la vue des nations, dites : Voici le Sauveur. Le Tout-Puissant se fait entendre aux extrémités de la terre. Les miracles marchent devant lui. Ceux qui écouteront sa voix seront appelés la nation sainte, la nation rachetée de Dieu... Enfants des hommes, entendez ce que dit le Seigneur : Je viens pour rassembler les peuples, et ils verront ma gloire. J'élèverai un signe au milieu d'eux ; je choisirai quelques-uns de leurs enfants qui auront été sauvés, pour les envoyer vers les nations de la mer, en Afrique, en Lydie, parmi les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont jamais entendu parler de moi, et ils annonceront ma gloire aux nations [1]. »

On le voit, le Seigneur fait assister Isaïe aux immenses travaux que les maîtres de la terre exécutent sous ses ordres à l'Orient, au Midi, au Septentrion, dans chacun des royaumes qui forment les provinces de leur vaste empire ; afin de tout préparer pour la venue de Celui qui doit être la lumière des nations [2]. Les voiles qui dérobent l'avenir tombent, et le prophète peut accompagner Paul et Pierre, les apôtres du Christ, à leur embarquement si touchant [3] ; suivre

[1] Isaïe, extraits des ch. 40, 52, 60, 62 et 66. — [2] S. Luc, ch. 2, v. 32. — [3] Actes des Apôtres, ch. 20, v. 37 et 38.

André et Barthélemy dans leurs pérégrinations à travers les régions reculées de la Thrace et de l'Arménie ; et contempler le converti de l'Aréopage, Denis, suivant avec ses compagnons, les larges voies romaines des Gaules, pour aller à son tour convertir Arles et ébranler Lutèce. Tant il est vrai que si les légions de Rome se hâtent de renverser partout les collines au fond des vallées qu'elles veulent combler ; si elles tracent, d'un bout à l'autre de l'empire, des routes spacieuses, ou creusent des canaux navigables, c'est bien moins, dans les desseins de Dieu, pour se frayer un chemin vers l'ennemi, que pour ouvrir des voies de communication aux ministres de paix à qui le divin Maître a dit : « Allez évangéliser toutes les nations. »

Sur l'une de ces voies impériales qui conduisent à la capitale du monde, un étranger, le bâton de voyageur à la main, s'avance à pas lents, car il vient d'un pays éloigné, et la longueur du chemin et de la traversée l'a fatigué. Il se dirige vers la cité païenne. Bientôt il se trouve en contact avec la foule de citoyens romains et d'étrangers de toutes les nations, de travailleurs et d'oisifs qui remplissent les faubourgs. Il franchit les portes magnifiques de Rome ; il erre au milieu des palais et des temples entourés de colonnes ; il rencontre des processions de prêtres païens, faites en l'honneur de leurs idoles ; il voit les dames patriciennes dans leurs litières portées par des esclaves, et sous les portiques, le noble sénateur traînant sa toge ; il rencontre ces légions sévères qui ont frappé, selon l'expression du Prophète, comme « *des marteaux de fer* » sur la terre entière ; il aperçoit l'homme politique, inquiet, avec son agent d'affaires à ses côtés pour l'aider à briguer la popularité ; il voit les avocats reve-

nir du barreau, entourés d'auditeurs enthousiastes et de clients reconnaissants. Partout autour de lui il aperçoit les marques d'une puissance colossale, les monuments d'une religion établie depuis des siècles, les merveilles d'une civilisation brillante. Et lui, qu'est-il? Un pauvre étranger, faible, avancé en âge, bien inférieur à cette foule riche qui passe à ses côtés sans le remarquer, ou qui lui jette un regard indifférent et se dit : Voilà un habitant de quelque nation de l'Asie [1]

Il est vrai, Pierre est peu de chose selon le monde, car c'est Pierre, l'apôtre du Christ, qui arrive dans la capitale de l'empire ; il n'est rien même si on le compare à ces grands, à ces puissants de la terre ; mais une promesse le soutient et l'encourage : Celui qui l'envoie lui a dit : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle [2]. » Or, cette Église, Pierre vient en établir le siége et le centre à Rome ; car il a été choisi par le divin fondateur pour en être le fondement. C'est sur lui, dirons-nous avec Tertullien, comme sur la pierre fondamentale qu'elle a été bâtie [3]. Le Sauveur, pour récompenser la foi de cet apôtre qui confesse hautement sa divinité, a ajouté dans le même entretien : « Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel [4]. » Pierre a donc reçu tout pouvoir sur les hommes : « Tout est soumis

[1] Newman, *Conférences aux protestants et aux catholiques*, 12[e] conf. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. II, ch. 25. Tertullien, *des Prescriptions*, ch. 36. — [2] S. Matthieu, ch. 16, v. 18. — [3] Tertullien, *des Prescriptions*, ch. 22. — [4] S. Matthieu, ch. 16.

à ses clefs, dit Bossuet, tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux [1]. »

Un autre jour, Jésus le trouvant sur le rivage de la mer de Tibériade, lui a demandé à trois reprises : « Pierre, m'aimez-vous ? Oui, Seigneur, a-t-il répondu, vous savez que je vous aime. » Et le divin Maître a ajouté : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. [2] » Par ces paroles, le divin fondateur lui a donné, ainsi qu'à tous les papes ses successeurs, la primauté. C'est en sa qualité de chef suprême de l'Église qu'il a présidé les assemblées de Jérusalem, et que plusieurs fois les autres apôtres se sont rendus près de lui pour prendre ses ordres ou recevoir ses conseils. Aussi, les premiers chrétiens reconnaîtront, avec Origène, « qu'il « occupa le premier rang et fut plus honorable que « les autres », et ils l'appelleront, comme Tertullien, « l'évêque des évêques, le souverain pontife [3]. » Ils proclameront, avec saint Irénée, la suprématie de l'Église romaine « à laquelle doit se réunir toute « Église, c'est-à-dire tous les fidèles de tous les pays, « parce qu'elle a été fondée par Pierre et qu'elle pos- « sède la principauté suréminente [4]. » Ils avoueront avec saint Cyprien « que les autres Apôtres partici- « paient aux mêmes honneurs, à la même puissance, « mais que la primauté fut donnée à Pierre, pour « montrer qu'il n'y a qu'une seule Église et qu'une « seule chaire, et que celui qui abandonne la chaire « de Pierre sur laquelle est fondée l'Église, ne peut « plus se flatter d'être encore dans l'Église [5]. »

[1] Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Église*. — [2] S. Jean, ch. 21. — [3] Origène, *Commentaires sur S Jean*. Tertullien, *de Pudicitia*, ch. 1er. — [4] S. Irénée, *Contre les hérésies*, ch. 3. — [5] S. Cyprien, *de l'Unité de l'Église*.

Saint Athanase écrira au successeur de Pierre sur le siége de Rome : « Dieu vous a placé, vous et vos « prédécesseurs, sur le haut de la forteresse, et vous a « commis le soin de toutes les Églises, afin que vous « veniez à notre secours, car vous êtes Pierre, et les « colonnes de l'Église, les évêques, sont affermis sur « vous comme sur leur base[1]. » Saint Jérôme écrira au pape Damase : « N'ayant d'autre maître que Jésus-« Christ, je suis uni à la chaire de saint Pierre sur « laquelle a été bâtie l'Église. Quiconque ne demeure « pas dans cette arche de Noé, périra par le déluge[2]. » Les docteurs enseigneront avec saint Jean Chrysostome : « que Jésus-Christ a confié à Pierre le gouver-« nement de l'Église dans toute la terre, et, en lui, à « ses successeurs[3]. » Ils enseigneront avec saint Ambroise que : « où est Pierre, là est l'Église, où est « l'Église, là est la vie... qu'ils n'ont point part à son « héritage ceux qui ne reconnaissent pas ce siége et « s'en séparent[4]. » « Qui ne sait, s'écriera saint Augus-« tin, que la principauté de l'apostolat est préférable à « la dignité de tout autre évêque. » Et dans une autre circonstance il ajoutera : « Rome a parlé, la cause est « finie : plaise à Dieu que l'erreur finisse aussi[5]. » Tous les Pères de l'Église enfin, imitant saint Éphrem, saint Épiphane, saint Cyrille, donneront à Pierre et à ceux qui le remplaceront sur le siége de Rome, le titre de « prince des apôtres. » Ainsi l'appellera saint Gré-

[1] S. Athanase, *Lettre au pape Félix*. — [2] S. Jérôme, *Lettre* 15e *au pape Damase* — [3] S. Jean Chrysostome, *Homélie* 5e *sur la pénitence ; Du Sacerdoce*, liv. II, ch. 1er. — [4] S. Ambroise, *sur le Psaume* 40 et *de la Pénitence*, liv. Ier, ch. 7. — [5] S. Augustin, *du Baptême*, liv. II, ch. 2; et *Sermon* 131.

goire de Nazianze ; ainsi le nommera saint Hilaire de Poitiers[1].

Quand des différends s'élèveront au sein de la Chrétienté naissante, et, plus tard, dans le cours des âges catholiques, ce sera toujours au Saint-Siége qu'en appelleront les évêques et les fidèles. Ouvrons-nous l'histoire, nous y trouvons que les Corinthiens réclament l'intervention de saint Clément, l'un des premiers successeurs de saint Pierre sur ce siége suprême, afin qu'il fasse cesser des divisions qui troublent l'Église[2]. Vers le même temps, saint Polycarpe, disciple de saint Jean, et évêque de Smyrne, fait le voyage de Rome pour conférer avec le pape Anicet touchant la célébration de la Pâque[3]. Des conciles s'assemblent à Jérusalem, à Césarée, à Corinthe, en Mésopotamie, pour traiter la même question, tous s'en réfèrent à la décision du pape Victor[4]. Des novateurs comme Marcion, Montanus, Fortunat, sont-ils excommuniés par leurs évêques, aussitôt ils ont recours à l'évêque de Rome, pour faire lever la sentence[5]. « Les novateurs « font voile vers Rome avec leur bagage de mensonges, « écrit à cette occasion saint Cyprien, évêque de Car- « thage, au pape saint Corneille, comme si la vérité ne « ne pouvait pas les y suivre !... Ils osent naviguer « vers la chaire de Pierre, vers l'Église principale d'où « est sortie l'unité sacerdotale[6]. » C'est également à

[1] S. Ephrem, *Sermon sur la componction*. S. Épiphane, *Hérés.*, liv. LIX, ch. 7. S. Cyrille d'Alexandrie, *Commentaires sur S. Jean*. S. Grégoire de Nazianze, *Poëme adv. Episc.* S. Hilaire, *Commentaires sur S. Matthieu*, ch. 7. — [2] *Lettre de S. Clément dans la collection des Pères.* — [3] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. IV, ch. 14. — [4] Labbe, *Concil.*, t. Ier, col. 599. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. V, ch. 23. — [5] S. Epiphane, *Hérés.*, liv. XLII. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. V, ch. 25 et 28. S. Cyprien, *Lettre* 49e. — [6] *Ibid.*, *Lettre* 55e.

ce *pasteur des pasteurs,* écrit Sozomène, historien du IV[e] siècle, que s'adressent, et saint Athanase, et Paul de Constantinople, et Marcel d'Ancyre, et Asclépas de Gaza, pour se faire rétablir sur leurs siéges épiscopaux. Jules I[er], chargé de veiller sur toutes les Églises, reçoit leurs plaintes et les rétablit[1]. En ces mêmes temps de la primitive Église, saint Basile qui reconnaît que « Pierre fut mis à la tête des Apôtres, » conseille à saint Athanase d'engager l'évêque de Rome à casser les actes du concile de Rimini où a présidé la violence[2].

Nous pourrions montrer encore l'éloquent archevêque de Constantinople, Chrysostome, s'adressant au pape Innocent I[er], pour se faire rétablir sur son siége, dont il est injustement dépossédé ; nous pourrions citer cette parole de saint Grégoire le Grand : « Pierre « a reçu avec la principauté le soin de l'Église univer- « selle[3] ; » et cette autre de saint Grégoire de Nysse : « Par Pierre, le Christ a donné aux évêques les clefs « du royaume des cieux[4] ; » et cette autre de saint Optat de Milève aux donatistes qu'il combat : « Vous ne pouvez ignorer qu'il est dans la ville de Rome une chaire épiscopale qui a été occupée d'abord par Pierre, le chef de tous les apôtres, afin que dans cette chaire unique, l'unité fût conservée partout ; en sorte que, quiconque élève une autre chaire contre cette chaire spéciale, est coupable, est schismatique[5]. » Mais il nous suffit d'avoir présenté l'unanime accord de tous les docteurs, de tous les Pères, de tous les fidèles des

[1] Sozomène, *Histoire ecclésiastique,* liv. III, ch. 7. — [2] S. Basile, *Sur le jugement de Dieu* et *Lettre 3e à S. Athanase.* — [3] S. Grégoire, *Lettres,* liv. V, lettre 20e. — [4] S. Grégoire de Nysse, *Oratio de castigationibus.* — [5] S. Optat, *du Schisme des donatistes,* liv. II, ch. 2 et 3.

églises d'Europe, d'Afrique et d'Asie, durant les six premiers siècles : tous reconnaissaient, proclamaient la suprématie du siége de Rome et l'autorité de Pierre et de ses successeurs sur le monde entier. Ils sont donc dans l'erreur les protestants qui nient cette suprématie; ils sont bien coupables ceux qui veulent la détruire!

Pierre fait entendre à Rome païenne les enseignements du Christ. De ce centre, le Christianisme, porté par les Romains, se répand dans tout l'empire.

Pierre, représentant et vicaire du Christ, prince des apôtres et chef de l'Église, entre dans Rome. Nouveau César pour qui, en réalité, ont été faites les conquêtes romaines, et pour qui la grande cité a élargi son enceinte; il prend, au nom du Roi des rois, possession de sa capitale. Maître du monde, il monte au capitole, mais c'est pour y planter la croix : sceptre nouveau sous lequel se courberont tous les peuples. Sa seconde visite est au Panthéon : là sont rangés, représentés par des statues d'or et de marbre, tous les crimes, tous les vices, toutes les erreurs. Les portes s'ouvrent à son approche : Pontife suprême, il y proclame la souveraine puissance d'un Dieu unique, créateur de l'univers, conservateur des êtres et rédempteur de l'humanité. Il visite ensuite les palais des sénateurs et les riches habitations des patriciens; et y trouvant établis le despotisme du mari d'une part, la servitude de la femme et de l'enfant de l'autre : découvrant partout les trace d'une licence sans frein et d'un luxe sans bornes, les marques de la violence et du désaccord, il recommande l'affection et le respect mutuels, la simplicité, la

pureté, la douceur. « Rejetez loin de vous, dit-il, le « soin de votre chevelure, les ornements d'or et la ma- « gnificence des vêtements. Songez à l'ornement caché « du cœur qui consiste dans la pureté incorruptible « d'un esprit de douceur et de paix : il est le plus riche « ornement aux yeux de Dieu..... Que les femmes « soient soumises à leurs maris, ainsi que Sara l'était « à Abraham qu'elle appelait son seigneur. Et vous, « maris, vivez sagement avec vos femmes, les traitant « avec honneur et avec ménagement..... Qu'il y ait « entre vous une parfaite union, une bonté compatis- « sante, une amitié cordiale, une indulgente charité « accompagnée de modestie et d'humilité [1]. »

Au sortir de ces maisons, l'Apôtre de l'Évangile pénètre dans les lieux de réunion publique ; mais là encore un lamentable spectacle s'offre à ses regards : il y aperçoit l'exaltation de l'orgueil, les ruses de l'ambition, l'amour des richesses et des plaisirs, la recherche des honneurs. Il y fait entendre les sévères enseignements de la foi : « Sachez, s'écrie-t-il, que ce n'est « point avec des richesses corruptibles, avec l'or et « l'argent, que vous avez été rachetés, mais par le « sang de Jésus-Christ..... Toute chair est comme « l'herbe, et sa gloire est comme la fleur des champs : « l'herbe sèche, la fleur tombe..... Je vous exhorte à « vous abstenir, comme étrangers et voyageurs en ce « monde, des désirs charnels qui combattent contre « l'âme..... Car voici le temps où Dieu va commencer « son jugement, et si le juste se sauve à peine, que de- « viendront l'impie et le pécheur?.... Humiliez-vous « donc sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous

[1] S. Pierre, *Épître Ire*, ch. 3.

« élève au jour de sa visite, déposant dans son sein « toutes vos inquiétudes, parce que lui-même a soin de « vous... et qu'il nous appelle à son éternelle gloire[1] » De même qu'un souverain trace des règlements, introtroduit des réformes, crée des institutions, ainsi ce prince de l'Église apporte des adoucissements au sort de l'esclave, fonde des hôpitaux pour les pauvres, recommande l'hospitalité envers l'étranger. Il travaille avec ardeur à la réforme des mœurs : au siége de tous les vices, il pose le siége de toutes les vertus ; au siége du despotisme et de la servitude, il établit le siége de la charité et de la liberté ; du centre d'une multiple idolâtrie, il fait le centre de la religion universelle d'un Dieu unique ; et il change le foyer de l'erreur en un foyer de vérité.

Rome est le centre où affluent les étrangers de distinction du monde entier, pour y plaider la cause de leur pays, y défendre les intérêts de leur commerce, ou y chercher des plaisirs : là séjournent d'illustres captifs et des otages de souverains tributaires ; là résident des artistes, des savants distingués. C'est dans ce centre des grandeurs florissantes et des grandeurs déchues, que le Prince des apôtres va établir son siége, et raconter les grandeurs et les humiliations de son Dieu ; c'est au milieu de ces représentants de la science païenne, que l'apôtre des Gentils fait entendre les sublimes, mais sévères enseignements de la foi. Et tout ce peuple n'aura été groupé qu'afin d'être témoin des miracles qu'opèrent les deux envoyés du Christ et leurs successeurs. « Pierre, dit saint Léon le Grand, a reçu en partage la capitale de l'Empire romain, afin que la

[1] S. Pierre, *Épître Ire*, ch. 1er, v. 18 et 24; ch. 2, v. 11; ch. 4, v. 17 et 18; ch. 5, v. 6, 7 et 10.

lumière de la vérité qui devait éclairer le genre humain, étant placée au centre de l'univers, répandît plus aisément ses rayons de tous côtés. C'était là qu'il fallait terrasser la philosophie ! là qu'il fallait détruire les vains mensonges de la sagesse humaine ! là qu'il fallait renverser le culte des démons et anéantir l'impiété d'erreurs sacriléges dont cette ville était le foyer [1]. » Si la ville des Césars s'embellit, c'est parce que Dieu veut en faire la ville éternelle, et la métropole du Christianisme. Bientôt la religion prend possession de ces édifices, de ces temples élevés à la gloire de Rome, et elle les tourne à la gloire du Très-Haut. Elle s'installe dans ces basiliques, ouvertes au commerce des peuples, et y convoque ses nombreux enfants aux exercices de son culte. Qui oserait nier que le Seigneur n'avait point en vue le salut de son Église, quand il laissait creuser, pour élargir l'enceinte de la vaste capitale, à mesure que des vaincus nouveaux y arrivaient, ces catacombes souterraines où se retirent les fidèles aux jours de la persécution ?

Si la Providence semble avoir placé Rome au centre du midi de l'Europe, à portée des bords africains, des îles de la Méditerranée et des sauvages contrées du Nord, afin qu'elle déverse partout les bienfaits de la civilisation [2], et plus tard les bienfaits du Christianisme [3] ; la même Providence paraît avoir, pour des motifs semblables, disséminé, dans toutes les provinces, des cités populeuses et florissantes. Ce qu'est Rome par rapport au Christianisme, les villes de sa domination le sont : Nicopolis, Elvire, Utique, Syracuse, Narbonne et une

[1] S. Léon, *Sermon sur la fête de S. Pierre et de S. Paul.* — [2] Roselly de Lorgues, *la Croix dans les deux mondes*, ch. 8. — [3] Voir plus loin les paroles inspirées de S. Laurent qui confirment cette assertion.

foule d'autres cités prospères, mettent à la disposition des disciples de Jésus-Christ, les unes, comme Marseille et Aquilée, les ressources du commerce ; d'autres, comme Arles et Nicée, la jouissance des édifices publics; d'autres, comme Trèves ou Autun, les utiles ornements d'une littérature perfectionnée [1]. Les colonies. les municipes, les métropoles tournent, avec Cologne, à l'avantage des églises naissantes, les lumières d'une civilisation avancée : le génie latin, exercé depuis trois et quatre cents ans au gouvernement du monde, respire dans les sénats d'évêques qui constituent l'unité de croyance et de discipline. On reconnaît, dans tout ce qu'ils fondent, la main d'un peuple accoutumé à ne pas bâtir pour un jour. Cette première période est comme ces ruines romaines, sur lesquelles les siècles suivants ont construit, sans crainte pour les monuments qu'ils leur faisaient porter [2].

Favorisé par les institutions, le Christianisme, ainsi que l'a annoncé Isaïe, s'introduit au milieu des villes : ses premiers apôtres, qu'une éminente sainteté recommande, emploient auprès des populations l'éloquence que l'Esprit-Saint leur prête, et l'éloquence plus persuasive encore des miracles, par lesquels ils confirment leurs prédications [3] ; et des multitudes tombent au pied de la croix. A Rome, les disciples de la nouvelle doctrine remplissent tout. En Germanie, ils s'étendent aussi loin que la puissance romaine, se développent sur les frontières et se propagent dans les colonies. En

[1] Collombet, *Histoire de S. Jérôme*, ch. 4. — [2] F. Ozanam, *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch 1er, *la Germanie*. — [3] *Actes des Apôtres*, ch. 2, v. 43; ch. 5, v. 12; ch. 6, v. 8; ch. 8, v. 5 à 10; ch. 9, 34 à 36, etc., etc.

Afrique, le nombre des fidèles dépasse bientôt celui des païens [1]. « Nous ne sommes que d'hier, s'écrie l'apologiste Tertullien, et déjà nous remplissons vos villes, vos villages, vos forteresses, vos îles, les assemblées et les camps, le Sénat et la cour impériale; nous ne vous laissons que vos temples [2]. »

Les missionnaires envoyés par Rome, les légions, les colonies, les négociants, tous les Romains, jusqu'aux empereurs eux-mêmes, concourent à répandre le Christianisme dans le monde.

Si la Grèce semble avoir été chargée spécialement de fournir à l'Église ses docteurs, l'Italie paraît avoir reçu la mission particulière de lui procurer ses apôtres. De cette terre partent : Cécilius et Euphrasius pour évangéliser l'Espagne ; saint Xiste et Crescent pour les Gaules [3]. Tous les fondateurs des chrétientés des Gaules, d'Espagne, de Sicile et d'Afrique, sortent de Rome, écrit le pape Innocent Ier [4]. L'Angleterre comme la Germanie en reçoit ses missionnaires, dès les temps apostoliques [5]? Les évêques de la province d'Arles, écrivant à saint Léon en 450, disent que saint Trophyme fut envoyé à Arles par le prince des apôtres lui même, et que de cette ville la foi se répandit dans tout le pays [6]. Tandis que saint Marc va, docile à la mission que lui confie saint Pierre, annoncer l'Évangile aux habitants d'Alexandrie [7], saint Luc, si l'on en croit une respectable

[1] Alzog, *Histoire de l'Église*, ch. 63 et 64, *Églises chrétiennes d'Afrique et d'Europe*. Dœllinger, *Origine du Christianisme*, ch. 15. — [2] Tertullien, *Apologétique*.— [3] *Martyrologe romain*, 1er septembre, 29 décembre, 15 mai. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, ch. 4. — [4] *Epist. ad Decent.* — [5] Bède, *Histoire de l'Église d'Angleterre*, liv. Ier, ch. 4. — [6] *Lettres de S. Léon le Grand.* — [7] Eusèbe, *Hist. eccl*, liv. II, ch. 16.

tradition, plante la croix aux rives massiliennes où bientôt abordent Lazare, Marthe et Marie. Poursuivi par la haine des Juifs, que sa résurrection accable et condamne, Lazare a été placé par eux, avec ses deux sœurs Marthe et Marie, dans un vaisseau dépourvu de rames, et abandonné aux fureurs des vagues, au danger des écueils. Mais une providence divine a conduit le navire à Marseille. Joseph d'Arimathie qui les accompagnait a continué, de là, sa navigation jusqu'à la Grande-Bretagne. Constitués dès lors par le chef de l'Église, apôtres de ces pays, ils en évangélisent les populations [1]. Maximin, l'un des soixante douze disciples du Sauveur, et autre compagnon de voyage de la famille de Béthanie, est établi sur le siége d'Aix [2], en même temps que Lazare est placé, selon le témoignage de Mgr Belzunce, sur celui de Marseille [3].

Au second siècle de l'ère chrétienne, saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, est envoyé dans les Gaules avec plusieurs ouvriers évangéliques. Un décret du pape Anicet le prépose à l'Église de Lyon [4]. Lucius, roi breton encore païen, envoie des ambassadeurs au pape Éleuthère pour lui demander des missionnaires. Deux prêtres, Fugatius et Damianus, sont envoyés par ce pape au prince ; ils continuent dans la Grande-Bretagne la mission de Joseph d'Arimathie [5]. Un autre siècle commence ; on est aux temps des persécutions : le cimetière souterrain de Saint-Calixte sert de rési-

[1] Baronius, *Annales*, anno 35, parag. 5. Il cite *Acta Magd. et sociorum* et une *Histoire d'Angleterre manuscrite*, conservée au Vatican. — [2] *Histoire de l'Eglise d'Avignon*, par Nauguier. — [3] Mgr Belzunce, *Antiquité de l'Eglise de Marseille*. — [4] *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques*, par de Marca, t. II, p. 51. — [5] Nennius, p. 108, édit. Bert. *Angl. sac.*, vol. II, p. 667, cités par Lingard, *Antiq. de l'Eglise anglo-sax.*, ch. 1er, p. 40. Rapin-Thoyras, *Hist. d'Angl.*, liv. Ier, p. 61.

dence et de cathédrale à plusieurs papes. Faustin et Jovite de Brescia y vont trouver l'un de ces pontifes, qui se cache parmi les sépulcres des martyrs, et lui disent : « Bienheureux Père, que la bénédiction du Seigneur soit avec votre esprit! Le Rédempteur nous a dirigés vers vous pour que vous ordonniez évêque notre frère Callimère, et que vous l'envoyiez à Milan. » Le pontife le consacre et l'envoie[1]. Le zèle ardent des vicaires de Jésus-Christ multiplie les missionnaires à mesure que l'Église étend ses conquêtes. Au milieu du IIIe siècle, sept évêques sont envoyés de Rome dans les Gaules : Gatien à Tours; Trophyme, second du nom, à Arles; Paul à Narbonne; Saturnin à Toulouse; Austremoine à Clermont; Martial à Bourges, et Denis, second du nom, à Lutèce[2]. Quelques années plus tard, des hommes d'une naissance distinguée quittent Rome et viennent joindre leurs travaux à ceux de ces apôtres des Gaules. Le saint athlète du Christ, Lucien, choisit pour centre de ses prédications Beauvais; le noble sénateur Quentin, Amiens; Crépin et Crépinien dirigent leurs pas vers Soissons; Régule vers Senlis; Rufin et Valère vont évangéliser le pays de Reims; Fuscien et Victoric se fixent à Morianne, Piat à Tournai, et Eugène s'arrête partout où le conduit l'Esprit-Saint[3].

Les rangs de la milice sainte se serrent; bientôt, sous l'impulsion du chef des pasteurs, à la suite des armées des empereurs païens, marcheront les armées des Pontifes chrétiens; elles pénétreront en même temps chez les Barbares, et porteront aux malheureux

[1] *Actes de S. Faustin et de S. Jovite.* — [2] Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, liv. Ier, ch. 28. — [3] Fortia d'Urban, *Mémoire sur l'introduction du Christianisme dans les Gaules. Annales de phil. chrét.*, t. XVII, p. 131.

vaincus des consolations qu'ils ignoraient. Bientôt les légions elles-mêmes, à l'instar de la légion Fulminante, se transformeront en phalanges de conquérants chrétiens qui voleront à la victoire, afin de soumettre des contrées nouvelles à la domination de Jésus-Christ. « En présence du grand spectacle de la conquête qui « porta non-seulement les armes des Romains, mais « leurs lois, leurs mœurs, leurs écoles, sur les bords « du Danube et du Rhin, on ne s'étonne plus que ces « contrées aient reçu du même lieu la civilisation et la « foi, et que les évêques de Rome y aient envoyé des « missionnaires, quand les légions, mêlées de chré- « tiens, y amenaient des croyants et des martyrs [1]. » A une époque où les chrétiens remplissent les camps, le prosélytisme est favorisé par le mouvement et l'exemple des armées. La légion Thébaine meurt au pied des Alpes et donne à la Suisse, avec les leçons du martyre, ses premiers patrons. Des soldats chrétiens, séjournant dans les camps de la Rhétie, de la Norique et de la Vindélicie, y répandent les premières semences du catholicisme [2]. Un groupe de soldats romains encourage à Alexandrie les fidèles au martyre [3]. L'historien Sozomène, frappé de la prompte conversion de plusieurs peuples germaniques, l'explique par le sort de la guerre qui fait tomber entre leurs mains des évêques, des prêtres captifs. Il montre ces serviteurs de Dieu, étonnant leurs maîtres par une vie sainte, guérissant les malades, enchaînant à leurs discours des tribus entières, qui venaient leur demander ce qu'il fallait croire et comment il fallait vivre [4]. On aimerait à suivre

[1] Frédéric Ozanam, *Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. 1er. — [2] Alzog., *Histoire de l'Eglise*, ch. 64. — [3] *Lettres de S. Denis*, Eusèbe, liv. VI, ch. 41. — [4] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, liv. II, ch. 6.

les premiers pas d'un apostolat si beau ; à se représenter les hymnes de la Rédemption troublant le silence des forêts païennes, et les Barbares baptisés aux fontaines qu'adoraient leurs pères. Mais ces temps, plus occupés de faire de grandes choses que de les écrire, n'ont pas même conservé les noms de ceux qui fondèrent les premières chrétientés [1].

Tandis que l'acharnement des combats contribue à propager le Christianisme chez les Barbares ; que l'invasion le leur porte avec la servitude, ou qu'ils le ramènent chez eux à la suite de leurs incursions sur les terres de l'Empire ; les paisibles rapports établis entre les cités des provinces le font pénétrer rapidement au cœur de ce même Empire. Tout sert la cause sainte : le magistrat par son influence, le négociant par ses relations, l'esclave par sa position au sein de la famille, deviennent des missionnaires qui gagnent des âmes à la religion. Les colons romains ne vont relever Carthage de ses ruines que pour en former une ville chrétienne. Chaque jour, du port d'Ostie partent des vaisseaux pour les côtes de l'Afrique : à mesure qu'ils y abordent, le Christianisme s'étend dans la Numidie et la Mauritanie ; l'Isaurie reçoit la foi de Thècle, la vierge illustre du premier âge chrétien. Une esclave romaine arrive chez les Ibères du Caucase, elle guérit par ses prières l'épouse du roi, obtient, comme récompense, la permission de prêcher l'Évangile, amène, par de nouvelles prières la conversion de ces peuples : une croix, plantée sur les débris du temple d'Armaz, redit à leurs descendants les pieux exploits de la vertueuse Nino [2].

[1] Frédéric Ozanam, *Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. 1er. —
[2] Dœllinger, *Origine du Christianisme*, t. Ier, ch. 10, t. II, ch. 5.

Édèse et Frumentius se rendent aux Indes pour visiter ces régions inconnues. Faits prisonniers par les habitants à la suite d'un naufrage, ils sont conduits au roi qui les retient à sa cour où ils propagent le christianisme. Plus tard, Frumentius, ayant reçu le sacerdoce, continue en ce pays l'œuvre de saint Thomas : il fait porter à cette nation barbare des fruits de piété et de salut[1].

Non, ce ne sont point seulement les missionnaires que le Père de famille appelle à répandre dans le champ du monde les semences de l'Évangile : il convoque à cet important travail tous les citoyens romains, une fois convertis. Chaque jour des voyageurs à qui l'évêque de Rome a dit en leur donnant le baiser de paix, dans les Catacombes : « Que l'ange de Dieu vous accompagne ! » cheminent silencieusement sur les cent voies qui conduisent aux extrémités de l'Empire. Quand le soir arrive, ils frappent doucement à une porte qui leur a été désignée. Ils présentent des lettres du Père commun, et sont accueillis avec cette noble simplicité, cette joie calme qui caractérisent la famille chrétienne. Un repas copieux, mais frugal, durant lequel on s'entretient des frères absents, est suivi d'une prière publique pour les chrétiens qui souffrent et pour les païens que l'erreur aveugle encore. Après le repos de la nuit, les voyageurs reprennent leur route. Où vont-ils ces enfants de l'Église? Ils vont répandre la connaissance des dogmes divins, et la pratique d'une chaste morale, dans les pays où les conduisent leurs fonctions, leurs intérêts, leur commerce ou leurs rapports. En réalité, c'est Dieu qui les mène à sa vigne.

[1] Théodoret, liv. Ier, ch. 23.

Il est pourtant des cités qui ne favorisent point les doctrines nouvelles, et des hommes qui persécutent leurs partisans. Lyon, Nîmes, Toulouse, à l'exemple de Rome, massacrent les chrétiens dans leurs rues, ou les livrent aux bêtes dans leurs amphithéâtres. Les empereurs et le Sénat, comme nous le verrons bientôt, lancent continuellement des édits de persécution contre eux; mais par une disposition admirable de la Providence, qui sait tirer le bien du mal, ces persécutions et ces édits ne servent qu'à étendre plus rapidement, qu'à consolider plus fermement l'Église de Jésus-Christ. « Plus on nous prépare de tortures, écrit saint Justin, plus s'accroît la foule des adorateurs, et plus elle s'affermit dans ses croyances. De même que l'on taille souvent les branches fécondes des ceps de vigne, pour faire naître des bourgeons plus abondants et plus forts, de même en use-t-on envers nous: car le peuple chrétien est un cep enté sur le Sauveur. » — « Ne voyez-vous pas, écrit également Tertullien, que nos frères se multiplient sous vos moissons sanglantes, et que le sang des martyrs devient une semence de chrétiens? Qui peut contempler, en effet, cette inébranlable constance des confesseurs de la foi, sans éprouver le besoin de creuser par la méditation, jusqu'au fond de nos croyances; et qui les approfondit sans les embrasser [1] ? »

En descendant dans les sombres cachots romains, les captifs chrétiens y portent aux prisonniers le bienfait de la foi et les adoucissements qu'elle sait donner à la souffrance. Et ceux qui, peu auparavant, succombaient sous le poids du désespoir, baisent avec bonheur leurs fers et se réjouissent de souffrir pour expier

[1] S. Justin, Tertullien, *Apologétiques*.

leurs crimes. Saint Victor est renfermé dans la prison de Marseille. Soudain, elle s'illumine d'une clarté céleste, et le futur martyr entonne les louanges du Dieu qui le visite et le console. Les sentinelles, saisies d'effroi, tombent à genoux; lorsqu'elles se relèvent, elles sont chrétiennes. Alexandre, l'un des premiers successeurs de l'apôtre qui a fait jaillir une fontaine du sol de son étroit cachot, afin de baptiser ses gardiens, est enchaîné pour son zèle à convertir la noblesse romaine. Au milieu de la nuit, un enfant, tenant un flambeau, lui apparaît et lui dit : Suis-moi. Et l'ange du Seigneur le conduit à la maison du tribun Quirinus, où Hermès, le préfet romain, est captif pour Jésus-Christ. Les deux martyrs s'embrassent et pleurent; puis ils s'exhortent à souffrir avec courage. Avant de sortir, Alexandre touche de ses chaînes la fille malade de Quirinus; elle est guérie; et les chrétiens comptent une famille de frères de plus[1].

Nous pourrions multiplier les citations, mais ces faits suffisent : ils montrent pleinement la part qu'a l'empire romain dans la propagation du catholicisme. Chacune de ses nombreuses légions le répand dans les marches, et le dépose dans les lieux des campements. Chacune de ses villes le favorise par les institutions établies. Chacun de ses empereurs l'affermit par les édits de persécution, et chacun de ses citoyens l'étend par des rapports fréquents. Mais que l'on considère tous ces modes de propagation, et l'on verra qu'ils sont autant de prodiges qui nous révèlent la divinité de cette religion.

[1] Ribadeneira, *Vies de S. Victor et de S. Alexandre, pape.*

CHAPITRE LXVI

L'ÉGLISE NAISSANTE ÉTABLIT LE RÈGNE DU CHRIST SUR LA TERRE

La chrétienté de Jérusalem.

Les prophètes du Très-Haut devant lesquels s'abaissèrent les voiles qui nous dérobent l'avenir, célèbrent en ces termes le règne et la gloire de l'Église du Christ : « Tes portes seront ouvertes nuit et jour ; on ne les fermera jamais, afin de laisser entrer les rois et l'élite des nations. La nation et le royaume qui ne te recevront pas périront ; et les peuples qui ne te connaîtront pas, seront désolés comme la solitude du désert. Les enfants de tes persécuteurs se prosterneront devant toi, tes ennemis adoreront la trace de tes pas ; ils t'appelleront la Cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israël. Tu seras l'orgueil des siècles et la joie des peuples. Ton Dieu sera ta gloire, le Seigneur sera pour toujours ta lumière. Ton peuple sera un peuple de justes ; il héritera à jamais de la terre [1]. » — « Voilà que

[1] Isaïe, ch. 60, *passim*.

les jours viennent, dit le Tout-Puissant, et je susciterai le Verbe que j'ai annoncé à la maison d'Israël. En ces jours je ferai sortir de David le germe de justice, et il rendra la justice sur la terre. Un homme sera toujours dans la race de David pour s'asseoir sur le trône de la maison d'Israël. Et dans la race des prêtres il y aura toujours un homme en ma présence pour m'offrir le sacrifice, dans tous les temps... Mon nom sera la joie, la louange et l'allégresse de toutes les nations de la terre, et elles seront dans l'admiration de tous les biens et de toute la paix que je leur donnerai [1]. » — « Jéhovah me dit : Prends de l'or et de l'argent, fais-en des couronnes et pose-les sur la tête de Jésus, le grand-prêtre. Voilà l'homme ; l'Orient est son nom. Il naîtra de lui un peuple nouveau, et il habitera le temple de Jéhovah. Il régnera dans la gloire, il dominera et il sera prêtre sur le trône... Des eaux vives jailliront de Jérusalem : une partie ira à la mer d'Orient, l'autre à la mer d'Occident. Jéhovah deviendra le roi de toute la terre ; il sera le Dieu unique [2]. » — «Le Fils de l'homme, porté sur les nuées du ciel, s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on l'offrit en sa présence, et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume. Et tous les peuples de toute tribu et de toute langue le servirent : sa puissance est une puissance éternelle qui ne sera point transférée, et son règne ne sera point affaibli [3]. »

Remontons jusqu'au berceau du christianisme, et contemplons cette Église de Jérusalem, que Jésus-Christ avait commencé d'édifier de ses propres mains, et qui devint le modèle et la souche de toutes les au-

[1] Jérémie, ch. 33, *passim*. — [2] Zacharie, ch. 6 et 14. — [3] Daniel, ch. 7, v. 13 et 14.

tres. « Les premiers fidèles persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière... Ceux qui croyaient étaient tous unis ensemble, et tout ce qu'ils possédaient était commun. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et ils en distribuaient le produit à tous, selon les besoins de chacun. Ils rompaient le pain par les maisons, et ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et aimés du peuple... Toute la multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme : ils mettaient tout en commun, ne conservant rien de ce qui leur appartenait en propre. Aussi n'y avait-il point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix. Ils le déposaient aux pieds des apôtres et on le distribuait à chacun des frères, selon sa nécessité... Il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges, parmi le peuple, par les mains des apôtres ; et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant hommes que femmes, s'augmentait de plus en plus [1]. »

Cette république parfaite, ce véritable communisme qu'avait rêvé Platon, mais que ses contemporains avaient regardé comme une belle utopie ; cette communauté de biens et de vie qu'avait essayée Pythagore avec ses disciples, sans parvenir à la rendre stable ni complète ; ces repas communs établis en Crète par le législateur Minos, à Lacédémone ensuite par Lycurgue, mais bientôt abolis, parce que leur établissement ne reposait que sur la loi et la contrainte : toutes ces institutions enfin, tant vantées à juste titre, les pre-

[1] Actes des Apôtres, ch. 2, v. 42, 43 et suiv.; ch. 4, v. 32, 34 et suiv.; ch. 5, v. 12 et suiv.

miers législateurs et philosophes chrétiens, les apôtres, aidés de la grâce de Jésus-Christ qui transforme les cœurs, les réalisèrent dans l'Église de Jérusalem, formée des disciples du Sauveur, des huit mille personnes que convertit saint Pierre en deux prédications, et des nombreux fidèles, dont le nombre s'élevait, au témoignage de saint Jacques, à plusieurs fois dix mille, qui la composaient[1]. Bien que vivant séparément, puisqu'on allait par les maisons rompre le pain, c'est-à-dire consacrer et distribuer la sainte Eucharistie, néanmoins ils vivaient en commun. Dans cette communauté chrétienne régnaient l'union des cœurs, la communication des biens temporels, la joie, le respect et l'estime. La charité, ravivée par la confession des fautes[2] et la communion, était la source de l'intime et parfaite union qui faisait de cette chrétienté naissante une seule famille dont les membres se regardaient comme frères. Toujours ils avaient présents à l'esprit ces commandements et ces conseils de leur divin Maître : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous avez, donnez-en le produit aux pauvres, venez et suivez-moi[3]. » Les frères absents, les fidèles des autres chrétientés envoyaient leur offrande pour le soutien de l'Église de Jérusalem ; toutes les provinces adressaient des sommes considérables pour venir en aide aux saints qui partageaient leur temps entre les travaux manuels, la prière et l'étude de la doctrine du salut[4]. En renonçant aux biens et aux espérances du siècle, les premiers fidèles

[1] Actes des Apôtres, ch. 21, v. 20, de la version grecque.— S. Clément, *Lettre aux Cor.* — [3] Jean, ch. 15 et 16. Matthieu, ch. 19, v. 21. — [4] Actes des Apôtres, ch. 24, v. 17. S. Paul, *Cor.*, *Ire Épît.*, ch. 16, v. 1 et 2.

avaient retranché la matière des passions et des chagrins de la vie. Étrangers aux préoccupations du monde, occupés seulement de l'espérance du ciel et du règne de Jésus-Christ, ils coulaient des jours calmes sous la direction de l'apôtre saint Jacques, leur premier évêque. Quand, après quarante ans de cette vie tranquille, que les tracasseries des Juifs ne parvenaient pas à troubler, arriva l'époque de la destruction de Jérusalem, ils se retirèrent dans la petite ville de Pella sur les bords du Jourdain[1].

L'Église de Rome et les splendeurs de l'Église naissante.

Pendant ce temps-là, l'Église de Rome, fondée par saint Pierre, prenait un accroissement considérable. Le palais du sénateur Pudens et de Claudia, vertueux époux dont saint Paul envoie le salut à Timothée[2], peut-être les mêmes que Martial célèbre dans ses poésies, en devenant la résidence de l'apôtre du Christ, devient le centre de ses prédications et de son apostolat. La chrétienté de Rome compte bientôt plusieurs milliers de fidèles, au nombre desquels se rangera le consul Glabrion, des membres de la maison de César[3], et, plus tard, Flavius Clémens, parent de Domitien, avec sa digne épouse Flavia Domitilla, le sénateur Apollonius, la matrone Sérapie, les préfets Hermès et Chromacius, ainsi qu'une foule d'autres personnages de distinction. Les demeures de ces chrétiens; celles de

[1] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, ch. 5. — [2] S. Paul, *IIe Épît. à Tim.*, fin. — [3] S. Paul, *Épît. aux Philipp.*, ch. 4, v. 22.

Clément, de Valentin, d'Eustache, général distingué, de Sabine, noble dame romaine, de Cécile, illustre vierge ; les habitations splendides et spacieuses de Susanne au Quirinal, de Pancrace sur la voie principale, sont, en ces premiers siècles, transformées en oratoires et servent de lieu de réunion pour les exercices du culte.

Pénétrons dans une de ces habitations devenues les sanctuaires de la piété. Un prêtre, ou un catéchiste fervent, animé de cet esprit de prosélytisme qu'inspire la vraie foi et que le paganisme ignore, est entouré d'une assistance nombreuse, devant laquelle il expose les principales croyances de la religion nouvelle. Le silence de l'assemblée, ravie d'admiration en face de ces sublimes doctrines, est subitement interrompu par cette exclamation presque unanime : Nous voulons être chrétiens ! Aussitôt ceux qui ont adressé cette demande sont conduits devant un prêtre chargé d'examiner leur vocation, leur condition, leur vie passée, leurs mœurs présentes : car les gladiateurs, les acteurs attachés aux théâtres ou aux cirques, les devins, les pécheurs publics ne sauraient être admis, à moins qu'ils ne renoncent à leur profession condamnable, ou à leurs habitudes mauvaises[1]. Tous ceux qui sont jugés dignes d'entrer dans le sein de l'Église de Dieu sont marqués au front du signe de la croix et reçus catéchumènes.

Des instructions plus spéciales, plus fréquentes, leur sont adressées pour les initier aux règles de la morale évangélique, aux sacrements, au symbole de la foi[2]. Le

[1] *Constitutions apostoliques*, liv. VIII, ch. 32. — [2] Voir Tertullien, *du Baptême*, et *le Pédagogue* de Clément d'Alexandrie.

carême est passé par eux dans le jeûne, les veilles, les prières, la correction des mœurs : puis, tout se prépare pour l'importante cérémonie du baptême, toujours administré aux veilles des grandes fêtes de Pâques ou de Pentecôte. Alors les catéchumènes sont amenés autour du baptistère. Des prêtres leur demandent s'ils renoncent au démon, à ses œuvres et à ses pompes ; ils leur font réciter le symbole, les plongent à trois reprises dans l'eau régénératrice, en prononçant chaque fois le nom de l'une des personnes divines ; ensuite ils revêtent ces nouveaux chrétiens d'une robe blanche en signe d'innocence, et les conduisent à l'évêque qui, leur imposant les mains, les confirme dans la foi par le sacrement de confirmation [1].

Praxède et Pudentienne, nous dit un pasteur de cette primitive Église, arrière-petites filles du sénateur Pudens et chastes vierges qui gardaient intacte la fleur de leur virginité, désirent avoir un baptistère dans leur maison. Non-seulement le bienheureux Pie y consentit, mais il traça de ses mains la place de la fontaine. Appelant alors leurs esclaves de la ville et des champs, elles donnèrent la liberté à ceux qui étaient chrétiens et appelèrent à la sainte croyance ceux qui ne l'étaient pas. Puis, la veille de Pâques, quatre-vingt-seize néophytes furent baptisés dans leur oratoire, où jour et nuit retentissait le chant des hymnes sacrés, et où beaucoup de païens vinrent chercher la foi et le baptême en toute allégresse [2]. Dans ces oratoires, on baptisait, aussitôt après leur naissance, les enfants pour qui répondaient des parrains et des marraines.

[1] Tertullien, *du Baptême. Ibid., de Cor.* S. Cyprien, *Epit.* 70e *ad Januar.* — [2] Voir les Bollandistes, 19 *mai*.

Ceux-là seuls qui avaient, pour divers motifs, différé leur baptême jusqu'à leur mort, et c'était le petit nombre, étaient baptisés par aspersion [1].

Tous ces chrétiens, qui s'appellent du doux nom de frères et de sœurs, commencent à mener une vie nouvelle, vie tout intérieure, toute surnaturelle. La première, comme la plus fréquente de leurs actions, c'est la prière. Le divin Maître n'a-t-il point recommandé, en effet, de prier souvent, de prier toujours? Réunis dès l'aurore, ils chantent les louanges de Celui que bénit la nature à son réveil ; ils invoquent ses grâces pour leur conduite, ses secours pour leurs travaux ; ils adorent l'auguste Victime immolée sur l'autel pour leur salut ; puis, nourris du pain qui donne la vie, ils se rendent à leurs occupations [2]. Les artisans choisissent, quand ils le peuvent, les métiers qui s'accommodent le mieux avec la retraite et l'humilité. Le plus ordinairement, ils continuent d'exercer leur profession, espérant par leur contact avec les païens les amener à la foi. Souvent, en effet, ces idolâtres, témoins de leurs vertus et admirateurs d'une existence où les joies comme les douleurs sont communes, laissent échapper cette exclamation : Voyez comme ils s'aiment !

Les soldats retournent prendre leurs rangs dans la milice où ils font de nombreux prosélytes. Au temps de Marc Aurèle, la légion Fulminante entière est chrétienne. Sous Maximien, la légion Thébaine se proclame également chrétienne avec Maurice son chef. La foi fait de faciles conquêtes parmi ces hommes habitués à

[1] Tertullien, *in Prax.* 6, 26; *de Baptist.*, ch. 18. S. Cyprien, *Epiph.* 69 ; *Epît.* 64, *ad Fidum.* — [2] *Constit. Apost.*, 2, 59. Tertullien, *Orat.*, passim. S. Cyprien, *ad Donat.*

l'obéissance, à la frugalité, à la patience, au travail : toutes vertus de la religion du Christ, qui se plaît parfois à récompenser par un prodige la prière de ces enfants du dévouement. L'armée romaine va périr de soif, enfermée par des hordes de Barbares. La légion Fulminante se jette à genoux et implore le secours divin : aussitôt l'orage et la foudre pleuvent sur l'ennemi qu'emporte, tremblant, son coursier dévoré par la flamme. « Ce n'est plus l'habileté des généraux, s'écrie Claudien ; ce ne sont plus les traits des mortels qui soutiennent la lutte, c'est le Ciel lui-même qui combat[1]. » La force de la prière, observe un autre païen, Capitolin, fit descendre du ciel la pluie pour les Romains, la foudre pour leurs ennemis.

Les vierges rentrent dans l'intérieur des habitations où elles s'occupent à broder les riches tentures destinées aux sanctuaires ; à confectionner les robes blanches du baptême, les vêtements des pauvres : travail inspiré par l'amour divin, qu'interrompent seuls les chants des cantiques et les heures de la prière. Ainsi travaillait et chantait Cécile ; ainsi priait Euphémie. Il en est qui, consacrant à Dieu leur virginité, se retiraient dans le silence des déserts. Là, loin des bruits dissipants du monde, séparées des préoccupations du siècle, elles s'exerçaient dans toutes les macérations, pratiquant des jeûnes extraordinaires, portant le cilice, marchant nu-pieds, dormant sur la dure ou passant en oraison les longues veilles des nuits[2]. La femme s'est corrompue au contact de la société païenne ; la femme se régénère dans la solitude. Elle

[1] Claudien, *De sexto consul. Honorii.*
[2] Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VI, ch. 3.

s'est avilie par l'impureté, elle se réhabilite par le vœu de virginité. Les veuves qui, conformément aux désirs de l'Église, renonçaient aux secondes noces pour mener dans la retraite, sous des vêtements de deuil, une vie ascétique, allaient grossir les saintes phalanges des amantes de la solitude. Un jour, dans les belles années du IV[e] siècle, la riche héritière de Paul-Émile, l'illustre Paula, après avoir partagé ses biens à ses enfants, dit un éternel adieu à la cité qu'avaient illustrée ses ancêtres, et se retire avec sa fille Eustochium dans le désert de Bethléhem, où elle fonde des asiles de repos pour les âmes fatiguées des agitations du monde[1].

Toutes les vierges et les veuves ne se sentent pas capables d'une telle abnégation, partage des âmes privilégiées que le divin Époux appelle dans la solitude pour parler à leur cœur. Celles qui, comme sainte Suzanne, de noble extraction, ou la célèbre Martine, dont le père était consul, continuent de vivre au milieu du monde, ne le traversent plus que pour exercer les œuvres de la charité chrétienne. Veuves, elles vont nourrir les pauvres, visiter les confesseurs de la foi, ensevelir les morts ou les martyrs dans les catacombes, occupation qu'elles partagent avec toutes les pieuses personnes. Lucine, dame romaine, avait enseveli le corps de l'apôtre Paul ; Priscille, ceux des premiers martyrs ; Florence rend les plus grands honneurs aux reliques de Modeste et de Crescencia ; et Octavilla, à celles du jeune martyr Pancrace. Vierges, ces ferventes romaines marchent sur les traces de Pétronille, la fille de saint Pierre, et sur celles d'Agathe, la vierge

[1] S. Jérôme, *Vie de Paula*. Collombet, *Histoire de S. Jérôme*, t. I[er], ch. 16; t. II, ch. 1[er] et 3.

sicilienne, et de Léocadie, la gloire de Tolède. Elles se dévouent spécialement au soin des malades, au service des étrangers.

Les orphelins, enfants des martyrs ; les infortunés, victimes de quelque malheur ; les chrétiens exilés, obligés de mener une vie errante sur la terre étrangère, ou de se cacher dans les antres des rochers, où ils sont en proie à toutes les souffrances, comme nous l'apprend l'apôtre Paul, sont l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part des dames romaines. Les orphelins retrouvent en elles de secondes mères. Les exilés en reçoivent les secours qui les soutiennent, et les malheureux, l'appui d'une protection efficace ou de généreuses aumônes. Ainsi, quelques années plus tard, Mélanie, partie de Rome avec une portion de ses immenses revenus, parcourra les déserts de l'Égypte et les montagnes de la Judée, afin de combler de ses largesses les monastères pauvres et les fidèles persécutés et fugitifs. Marcella prêtera son palais solitaire de l'Aventin aux réunions où se concerteront les œuvres de charité [1]. Mais pourquoi redire les actes héroïques d'un autre âge, quand les temps dont nous esquissons l'histoire nous fournissent de mémorables exemples, et nous offrent le spectacle d'une illustre romaine abandonnant aux pauvres ses trésors, afin de racheter des désordres qu'elle pleure ? Aglaé, la grande dame, avait des palais, des villas, soixante-quatorze intendants pour ses domaines. Dans sa magnificence, elle avait donné trois fois les jeux au peuple. Belle et adorée, Aglaé ne voyait de la vie que ses délices, et pourtant elle n'était pas toujours sans crainte pour

[1] Collombet, *Vie de S. Jérôme*, t. Ier, ch. 9 et 15.

l'avenir. Boniface, le chef de ses intendants, le complice de ses plaisirs, avait plusieurs des qualités d'un cœur droit : l'hospitalité, la générosité, la miséricorde. Toujours prompt à recueillir les étrangers, parfois il errait la nuit dans les rues de Rome à la recherche des malheureux. Or, un matin, Aglaé dit à Boniface : « Tu vois dans quelles hontes nous sommes plongés, sans prendre garde que Dieu nous voit, et que nous lui rendrons compte de tout le mal commis par nous en ce monde. J'ai ouï dire toutefois à des chrétiens que ceux qui rendent honneur aux martyrs de Jésus-Christ auront part un jour à leur gloire. Prends donc de l'or et des parfums, et va me chercher de leurs reliques. » — « Si au lieu de leurs reliques, on vous apporte les miennes, reprend Boniface, ne les refusez pas. » Et il part. Mais bientôt touché de la grâce, il souffre pour Dieu. Une voix d'en-haut l'apprend à Aglaé. Aussitôt elle rassemble des prêtres et marche avec eux, au chant des hymnes, au-devant du corps sanctifié par le martyre, qu'on lui rapporte. Elle le rencontre à cinq stades de la ville, sur la voie Latine, et le dépose dans une crypte où elle édifie un superbe oratoire. Rentrée dans son palais, elle affranchit ses esclaves, renonce à ses parures, aux délices de ses villas, et partage aux pauvres ses nombreux domaines. La fille du proconsul Arsace, la voluptueuse Romaine, ne veut plus être que la servante de Jésus-Christ[1].

[1] De la Gournerie, *Rome chrétienne*, t. Ier, IIIe siècle.

La famille chrétienne, ses nobles occupations et son dévouement.

Quand un empereur, moins hostile au nouveau culte, laisse quelques années de paix au christianisme naissant, aussitôt des églises s'élèvent dans les villes. Rome, au temps d'Alexandre Sévère, possède vingt-cinq basiliques. Sous les règnes de Philippe, de Gordien et d'Aurélien, elle en compte également plusieurs que ces derniers ordonnent de rendre aux chrétiens[1]. Origène nous apprend aussi que, sous la persécution de Maximin, des églises furent brûlées dans les provinces où les fidèles en avaient construit. Dans une de ces églises, souvent ornées de peintures, et parfois à étages, les fidèles sont réunis : les femmes, toutes voilées, remplissent l'une des nefs, les hommes remplissent l'autre ; dans l'hémicycle du fond, les prêtres sont rangés autour du siége de l'évêque. Tous ces chrétiens, agenouillés et recueillis, sont dans l'attente d'une cérémonie solennelle. Bientôt on voit s'avancer une jeune vierge, recouverte d'un long voile de fin lin, que surmonte la couronne de la virginité. Un candide jeune homme à la mise modeste l'accompagne. Ils vont se prosterner aux pieds de l'évêque qui préside l'assemblée. Le pasteur de la chrétienté les prémunit d'abord contre le divorce et le libertinage trop fréquents dans les unions païennes : l'union que vous allez contracter, leur dit il, est indissoluble ; formée en présence de Jésus-Christ, dont elle retrace l'union

[1] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, ch. 13 et 30; liv. VIII, ch. 2.

avec l'Église, et ratifiée par son ministre, elle ne saurait être rompue par aucune autorité humaine. Sa fin est d'élever tous les enfants qui en naîtront [1], de les instruire dans la foi, de les faire grandir dans la vertu. Que toujours votre union soit pure, sans mélange de concupiscence; que tous vos jours se passent dans un amour mutuel, un support réciproque et une fidélité inviolable. Ces avertissements donnés, le saint vieillard leur adresse cette paternelle exhortation : « Deux fidèles portent ensemble le même joug; ils ne font qu'une chair et qu'un esprit. Ils prient ensemble, ils se prosternent ensemble, ils jeûnent ensemble, ils s'instruisent et s'exhortent l'un l'autre, ils sont ensemble à l'église et à la table de Dieu : dans les persécutions et dans le soulagement. Ils ne se cachent rien et ne s'incommodent point. Ils visitent librement les malades, font l'aumône sans contrainte, assistent aux offices sans inquiétude. Ils chantent ensemble les psaumes et les hymnes; ils s'excitent à louer Dieu [2]. » A ce moment le père des fidèles prend les mains droites des deux futurs époux, et, les unissant, il donne à ces enfants de l'Église la bénédiction nuptiale. Puis, la femme reçoit du mari un anneau gravé d'une croix ou du signe symbolique de quelque vertu, tel que, une colombe, une ancre, un poisson. Le saint sacrifice est ensuite offert pour le bonheur des deux époux. Toute l'assistance s'y unit de ses prières et de ses vœux [3].

Le Seigneur a béni cette union, des enfants en sont nés, ils ont grandi dans la vertu. Quelles sont les oc-

[1] S. Justin, Ire *Apologie*. — [2] Tertullien, *Ad uxor.*, ch. 5 *et in fine. De Resurr. carn.*, ch. 8. — [3] Voir pour la plupart de ces détails : S. Justin, Ire *Apologie*; Clément d'Alexandrie, *Stromates et pædag.*; S. Cyprien, *Lettres*; Tertullien, *Ad uxor.*, passim.

cupations de cette famille chrétienne dont le Ciel a multiplié les biens ? Le mari, en dehors des devoirs de son emploi et des exigences de sa position, se livre à l'étude des saintes Lettres. Après avoir assisté, dans les oratoires, à la récitation des psaumes, à la lecture de morceaux choisis des prophètes, qui s'y font à diverses heures de la journée, il recueille attentivement l'explication des Évangiles que l'évêque expose dans de familières homélies, adressées à l'assemblée des fidèles, le jour du Seigneur [1]. Ce pieux patricien apprend par cœur les Écritures, les saints Évangiles surtout, qu'il porte toujours sur sa poitrine, excepté au temps des persécutions. Il relit en sa demeure ce qu'il a entendu commenter à l'église, afin de graver dans sa mémoire les instructions du pasteur. Il devient même, dans sa maison, comme un pasteur particulier : il préside aux prières, aux lectures domestiques, il instruit ses enfants et apprend à ses serviteurs la doctrine chrétienne [2].

Que fait pendant ce temps-là sa vertueuse épouse ? Elle se rend avec les dames romaines dans le premier sanctuaire dédié à la Reine des cieux [3], afin d'entendre le successeur des Lin, des Anaclet et des Évariste célébrer les vertus de la Mère de Dieu. De là elle va s'agenouiller dans la Confession de Saint-Pierre ou dans la crypte de quelque martyr, où un pontife de l'Église de Rome célèbre les saints mystères sur le tombeau d'un confesseur de la foi. Telles les dames romaines allaient s'agenouiller dans les cryptes de saint Laurent, de saint

[1] S. Ignace, *Épît. à S. Polycarpe*. Tertullien, *Prescript.*, ch. 8. S. Irénée, *Ad Florin* Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. V, ch. 20. — [2] *Actes* des saints Agape, etc. S. Jean Chrysostome, *Homélie* 72 *sur S. Matthieu. Constit. Apost.*, liv. IV, ch. 10. — [3] Ste-Marie-Trans-Tiberim fut érigée en 224.

Sébastien, tandis que Marcellin y offrait l'Agneau sans tache. Mère chrétienne, elle ne rentre, comme elles, dans le monde que pour donner à une société égoïste, corrompue par le luxe, amollie par les plaisirs, le continuel exemple de la charité, de l'abnégation et du dévouement. Ses premiers soins se portent vers l'intérieur de sa famille. Elle communique à ses filles cette foi vive qui se transmettra de génération en génération parmi les justes, et que saint Basile et saint Grégoire de Nysse se glorifieront, dans la suite, d'avoir reçue de sainte Macrine leur aïeule. Brûlant de l'amour de Jésus-Christ, elle s'efforce d'établir entre les nombreux membres dont se compose sa maison, un support mutuel, une union inaltérable. Peu à peu ces leçons de vertu, que confirme une conduite irréprochable, gagnent les cœurs et amènent la réforme des mœurs. Au lieu de ces fraudes cachées, de ces haines comprimées, de ces imprécations secrètes, d'une part, de ces actes de despotisme, de violence et de vengeance, de l'autre, et de tous ces impurs désordres, mêlés de sales orgies, qui remplissent les maisons païennes, on voit régner dans celle-ci la sobriété, la modestie, le désintéressement, la chasteté dans la conduite; la douceur, la confiance et une fraternelle expansion dans les rapports [1]. Les joies dissolues y sont remplacées par la gaieté calme que donne une conscience en paix, les chants lubriques par des hymnes pieux.

Désormais étrangère aux amusements cruels ou passionnés des amphithéâtres, des cirques et des théâtres, aux jeux de hasard, aux plaisirs bruyants du monde, la famille chrétienne, retirée dans une paisible retraite

[1] Voir Tertullien et S. Justin, *Apologétiques*, passim.

d'où le luxe, la pompe des fêtes, l'éclat des richesses ont été bannis, ne connaît plus que les joies pures et les douceurs de la charité. Suivez ce patricien et cette matrone qui ont échangé leurs vêtements de pourpre et de soie contre de modestes habits de lin, et n'ont gardé de tous leurs précieux joyaux que l'anneau conjugal, gage d'inviolable fidélité : ils vont visiter les pauvres et leur distribuer le produit de leurs meubles d'ivoire et de nacre, de leur vaisselle d'or et d'argent, incrustée de pierreries. Toutes ces richesses, que leurs ancêtres païens avaient accumulées dans de somptueux appartements, leur sont devenues inutiles : tant de magnificence ne convient plus aux disciples d'un Dieu pauvre ; au lieu d'en tirer une gloire vaine, ils préfèrent faire des heureux. Telle Domnine, aussi distinguée par sa naissance que par sa piété, ne garda de tous les meubles rares qui garnissaient son palais de Nicomédie, que deux nattes pour prendre son repos, une lampe et un petit coffre d'un bois précieux où elle conservait la divine Eucharistie [1].

Où va ce beau jeune homme sur qui l'attrait des fêtes mondaines ne produit plus d'impression, et qui passe indifférent devant les jardins publics et les lieux de divertissements où retentissent les éclats de rire d'une foule ivre de joie ? Il se rend à la prison : là gisent des frères que la persécution a atteints ; il leur porte les consolations et les secours que réclame leur abandon. Pénétrant au fond des plus noirs cachots, il s'agenouille auprès des confesseurs, baise avec respect leurs chaî-

[1] Voir pour ces détails Clément d'Alexandrie, *Pædag.*, passim. Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. II, ch. 12. Baronius, *Actes des Martyrs de Nicomédie, an 29.*

nes et panse les premières blessures reçues dans un premier engagement. Un diacre le suit, car les gardes sont gagnés à prix d'argent, c'est le zélé successeur de Cyriaque : il apporte le pain du voyageur à ces athlètes du Christ qui sont à la veille de quitter la vallée de l'épreuve. De même qu'il faut des armes au combattant pour qu'il puisse vaincre, de même il importe que ces soldats de l'Église militante reçoivent, avant d'entrer dans la lice, le bouclier et le casque du salut. Il n'est point rare en ces temps qu'un prêtre du Seigneur lève, à l'exemple de saint Lucien, prisonnier pour la foi, ses bras chargés de chaînes, et offre au milieu de la prison le saint Sacrifice, afin que les nombreux détenus et les nouveaux convertis reçoivent le pain des forts, avant d'aller soutenir les saints combats dans l'arène du martyre [1].

Tandis que ces scènes touchantes se passent au fond d'un cachot, un autre spectacle non moins attendrissant est offert dans un quartier isolé de la grande cité, où la piété des fidèles a ouvert aux infirmes et aux malades l'un de ces premiers hôpitaux dont le paganisme ne soupçonnait point la création. Deux jeunes vierges, dignes émules de Rufina et de Seconda, y sont entrées. Sœurs du visiteur des martyrs, et d'un dévouement égal au sien, elles se constituent, dans l'asile de la souffrance, les servantes du malheureux en proie à la douleur. Cet infortuné, que les païens abandonnaient à son triste sort et délaissaient, trouve en ces vierges chrétiennes des consolatrices qui raniment en son

[1] Voir pour chacun de ces détails S. Cyprien, *Epît.* 5, 6 et 11; Philoct., *Hist.,* liv. III, ch. 13; *Actes*, SS. Perpétue, etc., S. Lucien; et les *Ecrits* Tertullien, *passim*.

cœur des espérances évanouies. Il rencontre en elles des sœurs tendres qui prodiguent à son corps des soins généreux, pour adoucir ses souffrances. Arrive-t-il au terme de son pèlerinage? à ces messagères de la Providence succède un ministre du Très-Haut, qui donne au mourant le saint Viatique, gage du salut, et, selon la recommandation de l'apôtre du Sauveur [1], imprime sur ses membres une onction avec de l'huile sainte prise aux lampes qui brûlent devant les sépulcres des martyrs. Se penchant ensuite sur la couche du mourant, il lui adresse ce dernier et consolant adieu : Courage, mon frère, la mort n'est qu'un sommeil, bientôt nous nous retrouverons au ciel [2].

A peine ce pèlerin de la vie a-t-il quitté la vallée de larmes, que de pieuses femmes lavent son corps avec soin, l'embaument avec des parfums variés, le revêtent d'étoffes de prix et le laissent exposé trois jours, durant lesquels elles ne cessent de veiller et de prier auprès de sa dépouille mortelle. Les Romains païens, qui n'ont point les consolantes espérances de la résurrection, brûlent les corps et en renferment les cendres dans des urnes magnifiques comme un précieux souvenir. Les chrétiens, pour mieux témoigner leur croyance en la résurrection, déposent dans un tombeau ce corps que la vie doit ranimer au dernier jour. Des serviteurs enlèvent avec respect cette dépouille mortelle ; les fidèles l'accompagnent avec des flambeaux : lorsqu'ils sont sortis des habitations et sur la voie qui mène à la demeure du sépulcre, ils chantent ce verset des Écritures : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur! »

[1] S. Jacques, *Epître*, ch. 5, v. 14. — [2] Voir *Martyrologe*, 28 *fév*. Baronius, *an* 63, n. 16. S. Cyprien, *de Mortalit.*

Le cortége funèbre se dirige vers les catacombes; il traverse en silence de longues galeries bordées de tombeaux, qu'éclaire la pâle lueur de lampes suspendues aux parois, et il arrive dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle se trouve le tombeau de l'un des derniers pasteurs de la chrétienté, martyrisé pour la foi. C'est sur ce tombeau que le nouveau chef de l'Église, l'évêque de Rome, célèbre les mystères sacrés pour le repos de l'âme du frère défunt. Puis, le corps est déposé dans un sépulcre creusé également dans une paroi latérale : une inscription d'une édifiante simplicité rappelle les vertus du chrétien qui est passé à une vie meilleure. A la suite de la cérémonie funèbre, on donne aux pauvres un repas appelé agape, et ils se séparent, emportant d'abondantes aumônes [1].

Le jour tombe, tous les membres de la famille chrétienne, après en avoir employé les heures à opérer les œuvres de la foi, car ils savent que la foi sans les œuvres est une foi morte [2], le père, la mère, les enfants, les serviteurs, rentrent au foyer domestique. Un hôte y est arrivé. L'hospitalité, déjà admise dans les usages des Grecs et des Romains qui la regardaient comme sacrée, a pris, sous l'influence de la charité évangélique, un nouvel accroissement. Un chrétien craindrait de rejeter Jésus-Christ lui-même, en refusant sa maison au voyageur, à l'étranger qui présente des lettres de son évêque, attestant qu'il professe la vraie religion, et indiquant ses qualités, soit de fidèle ou de prêtre, soit de doc-

[1] Voir pour chacun de ces détails : Baronius, *An.* 34, n. 310; Tertullien, *Apologétique*, ch. 41 et suiv.; *Constit. Apost.*, liv. VI, ch. dernier; liv. VII, ch. 41 et 42. Prudence, *Hymn. in exsequiis*. Origène, *In Tob.*, *Homil.* 3, etc. — [2] S. Jacques, *Epître*, ch. 2, v. 17.

teur ou de confesseur de la foi. Les membres de la famille chrétienne s'empressent donc autour du nouveau frère qui vient de leur arriver : les serviteurs, conformément à la coutume recommandée par l'Apôtre des nations [1], se hâtent de lui laver les pieds, afin de les reposer des fatigues du voyage. Pendant ce temps, les servantes secouent la poussière de ses vêtements. Ensuite le père ou le fils aîné l'introduit au sein de la famille. S'il est dans la pleine communion de l'Église, on prie avec lui, on lui accorde la première place à table, on lui défère tous les honneurs. S'il a confessé la foi, on s'affermit au récit de quelque épisode de la persécution. Est-il docteur, on l'invite à instruire la famille ; la mère lui présente ses plus jeunes enfants pour qu'il les bénisse. Ainsi le missionnaire des Gaules, Bénigne, accueilli à Autun par le sénateur chrétien Faustus, baptisa le jeune Symphorien, son fils. Est-il pasteur d'une chrétienté, l'évêque le fait officier et prêcher en présence des fidèles, pour montrer l'unité du sacerdoce et de l'Église. Ainsi en usa le pape saint Anicet envers l'évêque de Smyrne, le vénérable Polycarpe. Les chrétiens exerçaient l'hospitalité même envers les infidèles. Le jeune Pacôme, soldat des armées romaines, ayant abordé à une ville du littoral, est étonné de voir que les habitants l'accueillent avec autant d'affection que s'il était un ancien ami ; il demande qui ils sont : on lui répond que ce sont des gens d'une religion particulière, qu'on les appelle des chrétiens. Dès lors il s'informe de leur doctrine, et l'hospitalité devient le principe de sa conversion. Parfois elle devient, comme pour saint Alban, en Angle-

[1] S. Paul, *Ire Épître à Tim.*, ch. 5, v. 10.

terre, et saint Gentien, à Amiens, une occasion de martyre[1].

Scènes de la vie des premiers chrétiens.

Toujours exposés à des persécutions sans cesse renaissantes, à des trahisons de la part de leurs proches, de leurs voisins encore païens, qui convoitent leurs possessions que leur livrera la confiscation ; de la part de leurs esclaves qui envient la liberté, prix d'une lâche dénonciation ; les chrétiens sont obligés à une grande vigilance, à une attention continuelle[2]. Toujours en butte aux vexations des idolâtres, à leurs railleries et à leurs outrages, ils ont besoin d'une grande discrétion pour retenir dans ses justes bornes cette liberté des enfants de Dieu, et cette hardiesse fondée sur le témoignage d'une bonne conscience. Armés de patience et forts de leur innocence, ils savent mépriser les sarcasmes, souffrir les calomnies, supporter les mauvais traitements sans se plaindre, sans fomenter de révolte, sans se mêler aux séditions[3]. Loin de haïr, ils prient pour ceux qui les persécutent : car ils sont les disciples du Dieu qui a dit : « Pardonnez à vos ennemis. » Faisant des vœux pour la prospérité de l'État, s'efforçant de ne donner prise à aucune accusation, ils se montrent les plus fidèles et les plus soumis des sujets. Dans la crainte d'exposer les sacrements, spécialement l'Eucharistie, aux

[1] Voir, pour la justification de ces détails, Fleury : *Mœurs des chrétiens*, ch. 29. Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. IV, ch. 14; *Vie de S. Pacôme*; *Martyrologe*, 12 *juin et* 11 *décembre*. — [2] S. Basile, *Disc.* 5 *sur S. Jul.* — [3] Origène, *Contre Celse*. S. Cyprien, *Lettres*, passim.

profanations, ils gardent le secret le plus inviolable sur les mystères sacrés. Tout, jusqu'aux saints livres, est soustrait aux regards profanes. Cette loi du secret devait paraître d'autant moins étonnante aux païens, qu'ils avaient eux-mêmes dans leur culte des mystères également inviolables[1]. Mais, d'autre part, les abominations qui se commettaient dans les mystères d'Isis et de Cérès, faisaient supposer aux idolâtres que les mystères des chrétiens cachaient les mêmes désordres : de là les calomnies absurdes inventées contre eux.

Mais tandis que des hommes plongés dans la luxure, les accusent de se livrer comme eux au vice de la prostitution et au crime de l'infanticide, que font ces enfants de la pénitence? Ils jeûnent parfois jusqu'au coucher du soleil, ils s'abstiennent de viandes, et se contentent d'un frugal repas composé de légumes et de fruits secs, lorsqu'ils ne se bornent point à prendre un peu de pain et d'eau. En ces jours destinés, comme la sainte Quarantaine, à perpétuer le jeûne du Sauveur au désert, ou, comme les vendredis, à rappeler les souffrances de sa passion, ou encore, comme la veille des fêtes, à disposer à leur célébration, les fidèles vivaient dans la retraite, assujettissant leur corps à tous les genres de macérations[2]. Ont-ils eu le malheur de tomber dans quelque faute grave et publique, ils se relèvent par les austérités de la pénitence. Elle est proportionnée à la grandeur et au nombre des fautes. Ceux à qui elle est prescrite, se tiennent, à l'ouverture du carême, à l'entrée de l'église, revêtus d'habits de

[1] Origène, *In Jos. Homil.* 4. — [2] Voir le *livre du Pasteur*. Tertullien, *du Jeûne*, etc.

deuil. Ils reçoivent de la main de l'évêque des cendres sur la tête et un cilice pour s'en couvrir ; puis ils demeurent prosternés, tandis que le prélat, le clergé et tout le peuple récitent à genoux des prières pour implorer sur eux la miséricorde du Seigneur. Non-seulement ils doivent passer leurs jours dans la retraite, le jeûne et la prière, privés de toute joie, de tout divertissement ; mais à chaque dimanche et à chaque jour de réunion, ils doivent venir se prosterner à la porte de l'église, et assister ainsi à l'office divin. Voilà le remède efficace qu'emploie le christianisme pour corriger les vices et bannir les dissolutions païennes[1].

Dans l'âge qui suivit l'ère des persécutions, la veille de la grande solennité de Pâques, une femme couverte de vêtements déchirés et lugubres, vint, la tête nue, les cheveux épars, le visage pâle et défait, se prosterner au rang des pénitents, avec un air si douloureux qu'elle fit coûler les larmes de l'évêque de Rome et des assistants. C'était Fabiola, l'illustre Romaine, connue de toute la ville par son rang, ses attraits et son luxe. Elle venait implorer son pardon, car elle avait jusque-là mené une vie pleine de dissipation ; elle venait demander à l'Église de Dieu un bonheur qu'elle avait en vain cherché dans le monde. Elle le trouva dans l'exercice de la charité chrétienne. Son riche patrimoine devint celui des pauvres. Ayant fondé l'un des premiers hôpitaux que posséda la ville de Rome, elle y recueillit les indigents consumés par la faim, les pauvres malades gisant au coin des rues. Bien souvent on voyait Fabiola, la descendante de tant de nobles et fières Romaines, ra-

[1] Tertullien, *De la pénitence*. S. Jean Chrysostome, *De la componction*. S. Ambroise, *De la pénitence*.

masser sur les places et porter sur ses délicates épaules, en s'acheminant vers son hôpital, des malades languissants, qu'elle soignait ensuite avec un dévouement qui lui mérita les éloges du solitaire de Bethléhem [1].

Chaque fois que se prépare une persécution et que le christianisme est attaqué, soit par le peuple excité par les prêtres des idoles, soit par les philosophes dont il démasque les vices, des docteurs, divinement inspirés, se lèvent pour le défendre. Chaque province fournit ses défenseurs : Rome entend la voix de ses papes, saint Clément, saint Victor, saint Corneille. Un ange apparaît, sous la forme d'un pasteur, à Hermias, disciple des apôtres, pour l'instruire des mystères de la morale évangélique : révélations consignées dans le *Livre du pasteur*. La Grèce reçoit les savants écrits de saint Denys, évêque de Corinthe, et de saint Aristide l'Athénien ; les Gaules, ceux de saint Irénée, évêque de Lyon. Pantène, Clément et Origène, à Alexandrie, exposent dans leurs leçons la sublimité et la profondeur des dogmes chrétiens. Saint Théophile d'Antioche, saint Méliton de Sardes, saint Alexandre de Jérusalem font paraître ces éloquentes défenses que l'Asie admire ; Tertullien et Cyprien remuent l'Afrique par la vigueur de leurs mâles accents ou leur zèle infatigable pour la cause religieuse et ses droits. Quadratus sous Adrien, saint Justin sous Antonin, Athénagore et saint Apollinaire sous Marc Aurèle étonnent l'Europe par la hardiesse de leurs démarches : ils présentent à ces empereurs des apologies qui arrêtent un instant la persécution et procurent à la foi de glorieux triomphes. Saint Justin se promenait, solitaire et rêveur, sur les rivages de la

[1] Voir *Lettres* de S. Jérôme.

mer. Il méditait les doctrines platoniciennes, lorsqu'il rencontra un vieillard dont le maintien respirait la douceur et la dignité. Un entretien s'étant engagé : Pourquoi n'agissez-vous pas, lui demanda le vieillard, au lieu de réfléchir ? Et il lui prouva que la doctrine chrétienne était non-seulement supérieure à celle de Platon, mais qu'elle renfermait une morale toute de charité et d'action. Le philosophe converti ouvrit une école publique de christianisme dans la ville de Rome, où professèrent ensuite de doctes chrétiens, ses disciples, quand la haine des philosophes dont il démontrait les absurdités en fait de croyances, l'eût conduit au martyre [1].

La persécution est ouverte : tandis que les ombres de la nuit enveloppent encore la cité des Césars, et que les Romains, fatigués des fêtes nocturnes, goûtent les douceurs d'un sommeil réparateur, les chrétiens, traversant les rues silencieuses, se rendent vers la catacombe de Calixte, résidence habituelle des pasteurs de la chrétienté durant les temps de trouble [2]. Là arrivent des personnages consulaires, des sénateurs, des préfets, des proconsuls, que les affaires de l'État amènent à Rome, des officiers des légions et des officiers de la maison de l'empereur, des membres de la famille impériale, car sous Néron, Trajan, Domitien, Septime et Alexandre Sévère, Dèce, Valérien et Dioclétien, le palais impérial en renferme. Les martyrs Tropez et Evellius sont désignés dans les martyrologes comme attachés à la maison de Néron. Flavius Clémens était cousin de Domitien; le chré-

[1] Moehler, *Patrologie*, t. Ier et II, *passim*. L'abbé Freppel, *les Pères apostoliques et les Apologistes*, t. Ier et II, *passim*. — [2] Voir S. Cyprien, *Lettre* 63 *à Cœcil.*

tien Proculus, qui avait guéri Septime Sévère avec de l'huile sainte, vivait dans son palais ; Mammée, mère d'Alexandre Sévère, était, dit-on, chrétienne; et Séréna Augusta, la femme de Dioclétien, également chrétienne, ensevelissait, la nuit, les martyrs aux catacombes[1]. C'est dans ces souterrains qu'en ce moment descendent le magistrat et l'ouvrier, le patricien et le plébéien ; ils mêlent leurs rangs au fond de ces secrets sanctuaires où il n'y a de distinction que pour la vertu. Ne sont-ils pas, en effet, tous frères en Jésus-Christ? Mais pourquoi cette affluence? Ah! le bien-aimé pape qui dirigeait la catholicité vient de terminer par le martyre son trop court pontificat : il s'agit de lui élire un successeur parmi les prêtres dont la sainteté est la plus éclatante, et la vertu la plus éprouvée. Aussi, voilà plusieurs veilles que les fidèles passent en prières. Le choix est fait par les évêques réunis, en présence du peuple appelé à donner son avis sur le véritable mérite. Il n'est point rare qu'il tombe sur un confesseur de la foi, dont les cicatrices attestent la constance dans les épreuves. Le nouvel élu, installé sur le siége de Pierre, consacre à son tour ceux que les évêques des provinces ecclésiastiques ont choisis, le plus souvent d'après le vœu des fidèles du lieu, pour occuper les siéges vacants. Si l'absence des élus l'empêche de les consacrer, il ratifie le choix et délivre les pouvoirs nécessaires pour gouverner l'Église de Dieu. Des prêtres, des diacres sont ensuite ordonnés. Puis le saint sacrifice est offert avec les présents en froment et en vin apportés par les fidèles. On y prie pour les captifs, pour les

[1] *Martyrologe romain*, 12 *mars*, 15 *avril*, 10 *et* 19 *mai*, 19 *août*, 13 *septembre*, 8 *octobre*.

malades, pour les frères absents, pour la conversion des infidèles. L'évêque de Rome y adresse au troupeau chéri une paternelle exhortation sur quelque passage des Évangiles, peut-être celui où le Sauveur dit à ses apôtres : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître : le monde m'a persécuté, il vous persécutera... Vous y aurez de grandes tribulations à supporter, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde[1]. » Au moment de distribuer le pain eucharistique, que les premiers chrétiens reçoivent chaque jour, toute l'assistance se donne le baiser de paix. Une agape fraternelle où l'on partage ce qui reste des offrandes, termine la cérémonie. Puis tous ces chrétiens sortent et se dispersent. Où vont-ils? ils vont régénérer la société, en lui rendant une vie nouvelle ; ils vont ranimer son cadavre du souffle de la vérité et de la foi ; ils vont étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre[2].

[1] S. Jean, ch. 15, v. 20; ch. 16, v. 33. — [2] S. Cyprien, *Lettres*. Clément d'Alexandrie, *Pædag*. Origène, *in Rom*.

CHAPITRE LXVII

DESPOTISME SANGUINAIRE ET FIN FUNESTE DES EMPEREURS.

La justice suprême se sert de la cruauté des empereurs pour châtier le peuple romain de cruautés semblables.

Pendant que l'Église grandit dans l'ombre et se développe dans le silence, le peuple romain, épris de ses succès, divinise ses combats et dresse des autels à Mars, fondateur de son empire, à la Fortune qui l'a toujours favorisé dans les batailles. Enorgueilli de ses conquêtes, il bâtit des sanctuaires à la Guerre et à la Gloire. Dans l'enivrement de ses triomphes, il finit par diviniser sa propre habileté, sa propre grandeur, et il élève des temples au génie romain. Ce que les nations ont fait sur la tombe des conquérants, leurs fondateurs, ce peuple le pratique du vivant de ses guerriers : tous ses généraux ont leurs autels, devant lesquels il brûle un sacrilége encens. Il divinise les grands hommes qui le guident à la victoire : la Grèce et l'Espagne érigent des temples à Pompée, à César-Auguste. Il y a plus : ce qui

fut le propre de quelques monarques insensés des autres empires, devient le fait de tout un peuple ; la ville de Rome s'érige des temples à elle-même, et chacune de ses provinces rivalise pour lui en élever : l'Asie, l'Égypte et la Gaule adorent la grande idole[1]. Voilà pourquoi le Dieu des peuples et des souverains va, pour l'humilier et le châtier, courber le front orgueilleux du peuple-roi aux pieds de lâches et ignobles tyrans, le rendre le jouet de leurs cruautés, en punition de toutes celles dont il se repaît chaque jour.

Il veut, ce peuple sanguinaire, des combats de gladiateurs ; il faut, pour amuser ses loisirs, que chaque jour des centaines d'hommes le saluent et s'entr'égorgent dans ses amphithéâtres, tandis qu'il applaudit. Tibère va répondre à ce vœu en se récréant, lui aussi, au spectacle de la souffrance. Il fait torturer en sa présence les plus illustres citoyens ; il ordonne de précipiter des sénateurs du haut des rochers de Caprée dans la mer, et crie au batelier chargé de les assommer à coups de rames : « Frappe, de manière à ce qu'ils se sentent mourir[2]. »

Il lui faut du sang et des combats, à ce peuple cruel qui n'a plus pour repaître ses yeux et charmer ses oreilles, les scènes de carnage des champs de bataille et les gémissements des mourants : dans sa soif du meurtre, il réclame les combats du cirque avec leurs cruautés et leurs déchirements ; il s'indigne, lorsqu'un blessé pousse des cris de douleur ou lui demande grâce de la vie ; il tressaille de joie quand un tigre déchire dans l'arène la poitrine d'un prisonnier de guerre. Ces instincts féroces seront vengés par Caligula, qui enché-

[1] Tacite, *Annales*, liv. IV, ch. 37. — [2] Suétone, *Vie de Tibère.*

rit encore sur les cruautés de son prédécesseur. Il oblige les chevaliers romains à s'entretuer comme gladiateurs, au milieu des amphithéâtres; et quand les prisonniers manquent aux combats des bêtes dans le cirque, il y fait jeter le peuple. A la fin de ses repas, il torture quelque noble patricien, afin d'entendre ses gémissements ; ou, pour jouir des angoisses de malheureux parents, il fait écorcher tout vifs leurs enfants sous leurs yeux. Dans une fête publique, tous les spectateurs des jeux sont massacrés par ses ordres. Un autre jour, des barques, chargées de milliers d'hommes, sont coulées à fond; et le Sénat pousse la flatterie jusqu'à lui décerner le triomphe pour ses atrocités, jusqu'à bâtir un temple à sa clémence. Le monstre, en l'apprenant, répond : Plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête et que je pusse l'abattre d'un seul coup[1] !

Il a, ce peuple insensé, dans son fol orgueil, déifié les vices de ses souverains; il a exalté jusqu'à leurs actes de démence ; et lui-même a suivi tous les écarts d'une imagination délirante : aussi Dieu l'abandonne-t-il à un Claude dont la folie est notoire. Sous ce règne, des affranchis gouvernent l'État et vendent les charges ; tout tombe dans l'avilissement ; ce qui n'empêche pas le Sénat de mettre, à sa mort, au rang des dieux cet imbécile empereur qui méritait à peine d'être homme.

Il a, ce peuple inhumain, écrasé du poids de son despotisme des contrées que le Seigneur avait livrées à son pouvoir, mais non à ses fureurs, comme parle Isaïe ; il a dévasté par le fer et le feu des régions où la main di-

[1] Suétone, *Vie de Caligula*. Dion, *Règne de Caligula*.

vine le conduisait pour sévir, mais non pour détruire ; il a livré aux flammes des cités florissantes, et emmené pour l'esclavage leurs populations infortunées. Voilà pourquoi le vengeur de l'opprimé, qui fait régner les princes fourbes, nous apprend l'Esprit-Saint, à cause des crimes des peuples [1], permet que les barbares caprices d'un Néron mettent à ses pieds une population dégradée. Elle l'est jusqu'au point de rendre aux dieux de publiques actions de grâces de ce que le monstre a assassiné sa mère. Les infamies et les turpitudes de Néron sont dépassées par la basse adulation des citoyens qui changent, selon l'observation de Tacite, les manifestations de la prospérité en témoignages de calamités publiques. Voilà pourquoi encore Dieu qui, à diverses époques, renversa, par des tremblements de terre, plus de trois cents villes de cet Empire corrompu, et ensevelit sous la lave du Vésuve les impudicités d'Herculanum et de Pompéï, permet que l'empereur livre Rome aux flammes, afin de se procurer le spectacle d'un incendie ; qu'à ce moment même, il déchaîne dans les rues des bêtes féroces, afin que des milliers de citoyens, retenus dans leurs habitations, y soient consumés par le feu. Il fallait des maux exceptionnels pour ces quatre cents sénateurs et dames romaines qui s'abaissaient jusqu'à combattre au milieu du Cirque comme gladiateurs ; des maux exceptionnels pour cette population qui ne rougissait pas d'applaudir aux prostitutions de son empereur, et d'ériger un temple à l'infâme Poppée, sa concubine, et au fruit de ses déportements. Dans l'incendie de Rome périrent une grande partie des dépouilles que la conquête avait

[1] Job, ch. 34, v. 30.

entassées dans cette capitale, et qui avaient contribué à la corrompre [1].

Lorsqu'un peuple est livré au crime; dit Isaïe ; que, semblable à Sodome, il lève un visage impudent que la honte du vice ne fait plus rougir; et qu'au lieu de cacher ses forfaits il les publie : malheur à ce peuple ! il a mérité des châtiments avilissants, il sera traité selon ses œuvres. Dieu l'abandonnera aux caprices de souverains faibles ou insensés : « Ses princes seront des enfants, et des insensés le domineront [2]. » Comme si cette menace devait s'accomplir à la lettre sur le peuple romain, un vieillard impotent, Galba, prend ensuite d'une main tremblante les rênes de l'État, pour les laisser bientôt à Vitellius. Cet empereur gastronome passe à se vautrer dans les plus grossières débauches, le temps qu'il n'emploie pas à torturer. Un jour, il se fait servir à un repas deux mille poissons d'un prix très-élevé, et sept mille oiseaux des plus rares ; une autre fois, un plat immense de cervelles de paons et de langues de rossignols. Sa table pendant huit mois lui coûte douze millions [3]. Caracalla assassine son frère entre les bras de sa mère, et accable les provinces d'impôts, afin de fournir à ses jeux ; Commode s'amuse à trancher un bras à l'un, une jambe à l'autre ; il coupe le nez, les oreilles des officiers de son palais ; ou bien, recouvert d'une peau de lion comme Hercule, il parcourt les rues, assommant à coups de massue les pauvres qu'il rencontre ; enfin, las de cruautés, il s'étrangle. Héliogabale,

[1] Voir de Champagny, *les Césars*. Suétone, *Vie de Néron*. — [2] Isaïe, ch. 3, *passim*. — [3] Tacite, *Histoires*, liv. III, *Vitellius*. Crévier, *Histoire des empereurs*.

âgé de quatorze ans, s'habille comme une femme, et plusieurs fois se marie comme telle; il épouse ensuite publiquement une vestale au mépris de la religion et des lois; il fait joncher de poudre d'or les chemins où il traîne sa robe de pourpre; puis, quand le poignard termine, dans l'ignoble refuge où cet empereur s'est allé cacher, une vie usée dans le vice, il va charger l'Olympe d'un monstre de plus[1]. Ces déportements de leurs princes paraissent aux Romains eux-mêmes de nature à provoquer le courroux céleste; et ils leur attribuent la rapide succession au trône, les guerres civiles et étrangères et les calamités de tous genres dont cette malheureuse époque a vu l'Italie accablée[2].

Les empereurs impies et dissolus causent l'affaiblissement de l'État. L'ignominie de leur fin est la conséquence de leurs vices.

Si cet Empire qui a écrasé la terre sous le poids de son orgueil et fatigué le Ciel de l'ostentation de ses apothéoses, n'était déjà assez avili, nous le montrerions le jouet d'empereurs que l'armée élève aujourd'hui sur le trône des Césars, pour les traîner demain à la voirie. Le camp des gardes prétoriennes n'est pas seulement un marché public où l'on vend les dignités et les emplois, l'Empire lui-même y est mis à l'encan et adjugé au plus offrant. Ainsi fut rabaissé ce colosse, jusqu'à ce qu'il fût réduit aux plus mesquines proportions. Le règne de ces empereurs si cruels et si dissolus

[1] Crévier, *Histoire des Empereurs*, Héliogabale.
[2] Hérodien, *Histoire romaine*, liv. Ier, *Vie de Commode*.

n'est signalé que par des invasions non repoussées, et de honteuses concessions. Tibère laisse les Parthes occuper l'Arménie, les Daces et les Sarmates ravager la Mésie ; Caligula cherche à anéantir tous les chefs-d'œuvre littéraires de l'Italie ; Néron épuise sa patrie par de folles dépenses ; Claude avilit le pouvoir en le confiant à des esclaves ; Galba ruine les provinces en les accablant d'impôts ; Vitellius sème la discorde parmi les citoyens ; Caracalla achève de corrompre l'armée par de prodigieuses largesses ; Commode et ses successeurs achètent la paix par des concessions de forts et de terrains, quand les incursions des Barbares troublent par trop les jouissances impériales. Tant il est vrai que l'impiété et la volupté sont la ruine d'un État ! Princes et peuples ont leur tour. Si les sujets expient sous la main des tyrans leurs vices et leurs débauches, les souverains despotes n'échappent pas aux punitions qui leur sont réservées.

Tibère est le premier que la justice vengeresse va atteindre. Elle le poursuit jusqu'au fond de l'île inaccessible où le cache la peur ; et, tandis que de dégoûtants ulcères rongent son visage, les remords jour et nuit rongent son âme. Ce n'est pas un léger supplice, a dit Plutarque, que celui des remords ; c'est au contraire le plus cruel de tous ceux que la divinité inflige au coupable. Si l'on pouvait voir dans son cœur, on y apercevrait les tourments du Tartare. Ses crimes sont autant de serpents qui le déchirent, et pour lui, vivre c'est souffrir. Il ne voit plus dans les autres hommes que des ennemis. Continuellement en garde contre ceux qui l'entourent, il ne se fie à personne, il n'aime personne. Il finit par se déplaire à lui-même, par se haïr, et toute sa vie n'est à ses yeux qu'un objet

d'abomination[1]. Voilà les tortures de Tibère jusqu'au jour où l'un de ses affranchis, craignant qu'à la suite d'un évanouissement il ne revienne à la vie, le fait étouffer sous des couvertures[2]. Le peuple est si joyeux de sa mort qu'il court dans les rues en criant que son cadavre doit être jeté dans le Tibre; ou en suppliant les dieux de n'accorder à son âme que le séjour obscur réservé aux impies[3]. Caligula, que Suétone appelle un monstre de cruauté[4], périt sous le fer : sa tête est à moitié détachée du tronc, comme celles de tant de citoyens qu'il a fait décapiter. Il réalise, une fois de plus, cette menace du Sauveur : « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. » Claude meurt empoisonné.

Néron partage ses jours entre l'infamie et la scélératesse, dans un palais d'or, dont les lambris de nacre et d'ivoire sont enchassés de pierres précieuses. Mais le monde se fatigue enfin du monstre. Les Gaulois, dirigés par Vindex, donnent le signal de la révolte. L'Espagne suit, ébranlée par Galba. A cette nouvelle, Néron tombe à demi mort; il s'écrie qu'il souffre des malheurs inouïs, puisque, le premier, il perd l'empire de son vivant. La défection approche : les gardes fuient du palais, tous le délaissent. Éperdu, il se sauve, à demi-vêtu et déguisé, dans la campagne où, en passant près du camp des prétoriens, il entend les imprécations que les soldats vomissent contre lui. Il marche nu-pieds à travers les épines et les ronces, boit l'eau fangeuse d'une mare, et se traîne sur les mains pour se blottir dans un réduit obscur, où il endure le double

[1] J. de Maistre, *Délais de la justice divine*, ch. 23 et suiv. — [2] Tacite, *Annales*, liv. VI, ch. 50. — [3] Suétone, *Tibère*, ch. 75. — [4] *Ibid.*, *Caligula*, ch. 22.

tourment de la faim et de la soif. Apprenant que le Sénat l'a déclaré ennemi public, et qu'il le cherche pour lui infliger un châtiment ignominieux, il pleure, il essaye de se poignarder ; mais le courage lui manque. A l'approche de chevaliers prêts à le saisir, il invoque l'aide d'un affranchi, et s'enfonce dans le cou la pointe d'un glaive. Quand il expire, ses yeux sont sortis de sa tête, et son aspect glace d'horreur [1].

Galba, qui a marqué son entrée dans Rome par le massacre de milliers de soldats sans armes, et son règne de quelques mois par les vexations d'une avarice sordide, est entraîné çà et là par les fluctuations d'une foule incertaine, au milieu d'un silence sinistre. Renversé de sa litière, il roule par terre. Après de vaines prières à ses assassins, il leur présente la gorge. La fureur et la cruauté s'acharnent pour lui faire de nouvelles blessures. Sa tête est promenée au bout d'une pique, et son corps, abandonné la nuit sur la voie publique, est en butte à mille outrages [2].

Considérez Vitellius, entouré de ses adulateurs, et voluptueusement couché devant des tables chargées des mets les plus exquis, faisans de la Colchide, sangliers des Gaules, vins de la Grèce : est-il heureux ? Écoutez Tacite : « La nouvelle des défaites successives de ses armées le jette dans d'incessantes alarmes ; son âme est accablée par la douleur et les soucis. La défection des cohortes prétoriennes y met le comble ; il sort de son palais avec des vêtements de deuil ; sa maison consternée l'entoure ; son fils, encore enfant, est près de lui, porté dans une litière : c'est une pompe funèbre. Personne ne peut assez oublier les vicissitudes humaines

[1] Suétone, *Néron*, ch. 40 à 50. — [2] Tacite, *Histoires*, liv. Ier, *Galba*.

pour n'être pas ému d'un tel spectacle : l'empereur des Romains, naguère le dominateur du monde, abandonnant le théâtre de sa grandeur, allait, au milieu de son peuple, au sein même de sa capitale, descendre du trône. Dans la lutte des partis, le Capitole, préservé jadis de l'atteinte des Barbares, est assiégé et brûlé publiquement : attentat le plus déplorable et le plus honteux de la fureur des princes. Les combattants s'égorgent jusque dans Rome. Jamais la ville éternelle n'a offert les horreurs d'un si monstrueux spectacle : ici des combats et des blessures, là des tavernes et des bains ; puis du sang et des monceaux de cadavres ; tout auprès, des courtisanes et d'infâmes débauchés. Tous les vices de l'oisiveté la plus dissolue, tous les forfaits montrent cette cité livrée à la fois au délire des fêtes et aux fureurs des crimes. Déjà deux fois, sous Sylla et sous Cinna, on avait vu des cruautés égales ; cette fois on y ajoute la plus inhumaine insouciance. Pas un seul instant les plaisirs ne sont interrompus ; le meurtre devient comme un surcroît de joie pour ces jours de fêtes. Vitellius, que tout effraye et que ses esclaves même abandonnent, se cache dans un honteux réduit d'où il est arraché. Les mains liées derrière le dos, les vêtements en lambeaux, il est ignominieusement traîné en spectacle : beaucoup l'outragent ; pas un seul ne le pleure. Le déshonneur de sa fin a détruit toute compassion. Les pointes des épées, placées sous son menton, le forcent, tantôt de relever la tête et de s'offrir aux insultes, tantôt de considérer ses statues renversées [1]. » On le traîne aux gémonies, une corde au cou, au milieu des outrages de la populace qui le

[1] Tacite, *Histoires*, liv. III, *Vitellius*.

couvre de boue et d'excréments. Là il est tué à petits coups de stylet, et, pour ainsi dire, déchiqueté vivant. Puis, son cadavre est traîné dans le Tibre au bout d'un crochet [1].

Des calamités plus lamentables encore vont fondre sur l'Empire. Écoutons un témoin oculaire des vengeances du Seigneur : Tacite, l'immortel historien de ces temps, en rassemble tous les désastres dans un éloquent tableau : « J'aborde, écrit-il en commençant l'histoire des règnes de Galba et de ses successeurs, une époque féconde en grands événements, cruelle par ses combats, ses séditions et ses discordes, horrible par ses cruautés même au sein de la paix. Quatre empereurs tombant sous le fer ; trois guerres civiles entremêlées d'un nombre plus considérable encore de guerres extérieures ; des revers à l'Occident ; l'Illyrie révoltée ; les Gaules chancelantes ; les Suèves et les Sarmates s'élevant contre la domination romaine ; la Dacie illustrée par nos revers ; les Parthes prêts à courir aux armes ; l'Italie affligée de plaies nouvelles ou renaissantes ; des cités englouties ou renversées sur les rivages féconds de la Campanie ; Rome dévastée par le feu ; nos plus anciens temples consumés par les flammes ; le Capitole incendié par les mains de ses concitoyens ; nos cérémonies profanées ; de grandes familles flétries par l'adultère ; la mer couverte d'exilés ; ses rochers souillés de meurtres : tels sont les lugubres événements de cette période. La cruauté règne dans Rome ; les biens, la noblesse deviennent des crimes, et la mort est l'infaillible partage de la vertu. Les délateurs, encouragés par des récompenses non

[1] Suétone, *Vitellius*, ch. 17.

moins abominables que leurs forfaits, s'emparent, comme de dépouilles, les uns des sacerdoces et des consulats; les autres de l'administration des provinces, où ils portent le trouble et leur insatiable rapacité. Le ressentiment et la crainte suscitent les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons; et ceux auxquels un ennemi manquait, sont opprimés par leurs amis. Outre cet assemblage d'événements humains, des prodiges sinistres apparaissent dans les airs et sur la terre; le Ciel nous avertit par ses foudres; l'avenir nous est révélé par de lugubres présages; et jamais calamités plus terribles n'ont appris avec plus de certitude au peuple romain que le Ciel ne veut plus sa prospérité : ce qu'il veut; c'est la vengeance[1] ! »

[1] Tacite, *Histoires*, liv. Ier, ch. 2 et 3, *passim*.

CHAPITRE LXVIII

ÈRE DES PERSÉCUTIONS.

Persécutions de Néron et de Domitien. Une fête dans les jardins publics. Le martyre des Apôtres.

La nuit est descendue sur Rome, les ténèbres enveloppent la cité des Césars, seuls les jardins publics sont illuminés : Néron y donne une fête au peuple romain, qui s'y rend en foule. De longues avenues ombragées par de grands arbres et coupées, de distance en distance, par des arcs de triomphe, s'étendent dans un parc immense dont l'aspect ressemble à celui d'une belle campagne enrichie de plantations variées. Monté sur un char, que suivent les chars des sénateurs, l'empereur parcourt au trot ces voies, et la multitude applaudit. Quel est donc l'objet de cette fête? Ah! voyez ces torches vivantes qui bordent, sur deux lignes, ces splendides avenues. La première persécution contre l'Eglise est ouverte, et Néron l'inaugure en faisant brûler les chrétiens enduits de poix, en guise de flambeaux, dans les jardins publics, afin d'éclairer

le peuple-souverain dans ses promenades nocturnes[1]. Dans les larges espaces qui forment comme des plaines entre ces hauts massifs de verdure, des femmes chrétiennes, des jeunes gens de nobles familles (car déjà la religion naissante a envahi jusqu'au palais du César[2]), sont recouverts de peaux de bêtes et jetés aux chiens qui les dévorent tout vivants, pour récréer une foule avide de ces sortes de spectacles[3].

Transportez-vous maintenant au Forum, pénétrez dans l'un des cachots souterrains de la prison Mamertine. Pierre et Paul, les apôtres du Christ, y sont enchaînés. Pierre avait, à la sollicitation des fidèles, consenti à s'éloigner pour quelque temps de Rome, à l'approche de la persécution ; et, bien qu'il n'aspirât qu'à souffrir, dit saint Ambroise, il cheminait, le cœur rempli de tristesse, le long de la voie Appienne, lorsqu'il rencontra Jésus-Christ chargé de sa croix. « Seigneur où allez-vous ? » s'écria-t-il. « Je retourne au Calvaire me faire crucifier de nouveau, » répondit le Fils de l'homme. Et Pierre, comprenant la pensée de son divin Maître, revint sans hésiter au-devant du martyre. Il est enchaîné dans la prison des criminels : les souffrances, loin de diminuer sa foi, exaltent son zèle. Il prêche jour et nuit, il redit avec amour la vie et la mort de son Sauveur, dont il fut le constant témoin : à sa voix les geôliers Processus, Martinianus et quarante-sept captifs embrassent la loi du Christ. Une source jaillit de terre pour servir au baptême de ces néophytes. Paul, du fond de son cachot, envoie aux églises qu'il a fondées et à son cher Timothée ses der-

[1] Tacite, *Annales*, liv. XV, ch. 44. — [2] S. Paul, *Epît. aux Philipp.*, ch. 4, v. 22. — [3] Tacite, *ibid.*

nières recommandations. Pierre adresse en ces termes ses derniers adieux aux fidèles : « Je sais que je dois bientôt quitter ma tente, le Seigneur m'en a averti ; mais j'aurai soin qu'après ma mort ce que je vous ai recommandé vous soit remis en mémoire, ô mes bien-aimés ! Attendez le jour du Seigneur, hâtez-le de vos désirs... car nous espérons, suivant sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice fait sa demeure [1]. »

Le jour où les deux apôtres vont recevoir *la couronne de justice*, arrive. Ils sont extraits de leur cachot et conduits à la salle des comices pour y être flagellés. Comme leur divin Modèle, on les attache à des colonnes qu'ils rougissent de leur sang. Puis le funèbre cortége reprend sa marche, en se dirigeant vers le grand cirque. Parvenus sur la route d'Ostie, les deux confesseurs se donnent le dernier baiser de paix et se séparent. Paul est dirigé vers le vallon des *Eaux Salviennes* où il est décapité : sa tête bondit trois fois sur la terre et une triple fontaine en jaillit. Pierre conduit sur la rive droite du Tibre, au faîte d'un coteau qui domine les jardins de Néron, est attaché à une croix. Comme il proteste, dit saint Augustin, qu'il est indigne d'être élevé ainsi que l'a été son Sauveur, ses bourreaux, cédant à son dernier vœu, le crucifient la tête en bas. Il meurt en louant et bénissant Dieu [2].

Durant la même persécution l'Achaïe fut témoin d'une mort non moins édifiante, celle de saint André,

[1] S. Pierre, *Epître II*, ch. 1er. — [2] Voir, pour plusieurs de ces détails, Eugène de la Gournerie, *Rome chrétienne*, t. Ier, ch. 1. Ribadeneira, *Vies des Saints*, *Vies de S. Pierre et de S. Paul*; *la Légende dorée*, *Légende de S. Pierre et de S. Paul*. S. Ambroise, *Discours contre Auxence*; les Bollandistes, 29 juin.

autre apôtre du Sauveur, célèbre par ses miracles. Le proconsul Egée l'ayant appelé à son tribunal, lui dit : « Tu es donc cet André qui détruis les temples des dieux et persuades aux hommes de recevoir une religion que les princes romains ont bannie de la terre? Si tu ne sacrifies aux dieux, je te fais attacher à cette croix que tu loues tant. » — « Je sacrifie tous les jours au Dieu unique, tout-puissant, répond l'apôtre, et j'immole l'Agneau sans tache que reçoivent les fidèles. » Lorsqu'il est dans la prison, il est obligé, par les fenêtres, d'inviter au calme le peuple qui se révolte pour le délivrer. Pendant qu'il marche au supplice, entendant que la foule se demande : « Qu'a fait ce juste pour être crucifié ? » il la supplie de ne point empêcher son bonheur. Du plus loin qu'il aperçoit la croix, il s'écrie : « Je vous salue, ô croix précieuse, qui fûtes « consacrée par les membres de mon Sauveur. Je viens « vers vous avec joie, recevez-moi entre vos bras. « O bonne croix, retirez-moi d'entre les hommes, et « présentez-moi à mon divin Maître qui m'a racheté « par vous. » Courant à elle, il l'embrasse, il s'étend lui-même dessus ; et durant les deux jours qu'il y reste suspendu vivant, il ne cesse de prêcher le peuple qui pleure sa mort.

Domitien s'avance plus loin encore dans la voie du crime : renfermé dans une chambre obscure de son palais, il tient lui-même le bout de la chaîne des accusés qu'il interroge ; le plus souvent sa froide cruauté dirige les tortures auxquelles il les soumet, et préside à leur supplice. Flavius Clémens, son cousin germain, ayant embrassé le christianisme avec Domitille son épouse, est mis à mort avec elle à l'issue de son consulat. Saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, est

plongé dans une chaudière d'huile bouillante, puis relégué dans une île de l'Archipel, à Pathmos, malgré le miracle qui l'a conservé au milieu de l'huile bouillante : tant est grande la fureur obstinée du persécuteur !

La vertu est devenue un crime ; et les chrétiens, déclarés ennemis de l'État, sont mis à mort dans toute l'étendue de l'Empire. Mais le tyran que l'univers entier déteste[1], à cause de ses raffinements de cruauté, et que le moindre soupçon agite, surpris par une conjuration, se débat longtemps contre les assassins, et tombe enfin sous leurs coups. Cet empereur, assez audacieux pour s'en prendre à Dieu même, et docile aux entraînements de l'enfer qui le poussait contre les justes, tomba entre les mains de ses ennemis qui le punirent de tous ses crimes. Mais leur vengeance ne finit point à sa mort ; elle s'étendit jusqu'à sa mémoire qu'ils s'efforcèrent d'anéantir. Le sénat, que ce prétendu dieu avait accablé de ses foudres, jura la perte de son nom ; il fit briser ses statues, effacer ses inscriptions des superbes monuments élevés par ses soins, et par de sévères décrets couvrit son souvenir d'un opprobre éternel[2]. Ainsi fut puni de ses cruautés, celui qui avait ruiné l'État[3].

[1] Suétone, *Domitien*, ch. 14. — [2] Lactance, *Traité de la mort des persécuteurs*, ch. 3. — [3] Zozime, *Histoire romaine*, liv. Ier.

Persécutions de Trajan et d'Adrien. Martyres de saint Ignace, de saint Eustache, de sainte Symphorose et de ses fils. Triste fin des persécuteurs.

Trajan ouvre son règne par le bannissement du pape saint Clément : la vertu du pontife gênait sans doute ses vices infâmes. Il interroge, lui-même, à Antioche, saint Ignace : « Qui es-tu, mauvais génie, lui demande-t-il, pour oser braver mes ordres ? — Personne, répond le confesseur, n'a jamais appelé Théophore du nom injurieux que vous lui donnez. Les mauvais génies et les démons prennent la fuite à la voix des serviteurs de Dieu. — Quel est ce Théophore ? — C'est moi et tous ceux qui portent Jésus-Christ dans leur cœur. — Quoi, reprend l'Empereur, ce Jésus que Pilate a fait attacher à une croix ? — Dites plutôt, continue l'évêque, que ce Jésus attacha lui-même à cette croix le péché et son auteur. » Trajan, incapable de le réfuter, rend cet arrêt : « Nous ordonnons qu'Ignace, mis aux fers, soit conduit à Rome pour être exposé aux bêtes et y servir de spectacle au peuple. » Le Saint, entendant cette sentence, s'écrie dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'honorez des mêmes chaînes dont vous honorâtes autrefois le grand Paul, votre apôtre. » Et, recommandant à Dieu son Église, il s'enchaîne lui-même. Après une longue et périlleuse navigation, il aborde à Smyrne, où il s'empresse d'aller montrer ses fers à Polycarpe, comme lui disciple de saint Jean. Les diverses chrétientés de la Syrie lui envoient des députations qui lui font part de la douleur des fidèles : il les conjure de ne

pas retarder sa course. Craignant que les chrétiens de Rome ne fassent des démarches en sa faveur, il leur écrit :

« Ignace à l'Église favorite de Dieu, éclairée de la « lumière de Celui qui dispose tout selon l'amour de « Jésus-Christ, à cette Église, élevée sur un siége « d'honneur au-dessus des autres églises, où tout est « réglé par la prudence, où tout est conduit par la sa- « gesse, où la charité règne, où la chasteté triomphe... « Je crains que vous n'ayez pour moi une compassion « trop tendre, et, qu'en vous opposant à ma mort, « vous ne vous opposiez à ma félicité. Souffrez que je « sois immolé, tandis que l'autel est encore dressé. « Unissez seulement votre voix, et chantez durant le « sacrifice des hymnes de louange. Laissez-moi devenir « la pâture des bêtes farouches. Je suis le froment de « Dieu, il faut que je sois moulu sous la dent des bêtes, « pour que je devienne un pain digne de lui être offert. « Oh ! caressez-les, afin que, me dévorant tout entier, « elles soient mon tombeau. Je les flatterai, pour qu'elles « se hâtent de me broyer ; si elles hésitent, comme « envers ces martyrs dont elles n'osaient approcher, je « saurai bien provoquer leur fureur. »

A peine a-t-il touché la terre de l'Italie, que le bruit de son arrivée, qui partout le devance, amène à sa rencontre une foule de fidèles : tous se prosternent ; alors le Saint élève la voix : il demande au Seigneur de faire cesser la persécution, de rendre la paix à l'Église, et d'entretenir dans le cœur de ses enfants un amour mutuel et pur. Pendant que, dans un endroit retiré, se passait cette scène calme et attendrissante, une autre foule, bruyante et avide de sang, encombre l'amphithéâtre de Rome. C'est un de ces jours solennels que la

superstition romaine a consacrés sous le nom de fêtes Sigillaires, et qui se célèbrent par des jeux et les combats du cirque. Ivres de joie, peuple et sénateurs se sont rués vers les portes du cirque, et les parois de marbre du vaste édifice ont disparu derrière des milliers de toges et de laticlaves. Il règne dans la foule une agitation, un frémissement d'impatience qui fait rugir les lions dans leurs antres souterrains. Qu'attend-il ce peuple, que demande-t-il ? Est-ce un gladiateur de grand renom, ou quelque Hercule fameux qui étouffe les ours dans ses bras et dompte la rage des tigres ? Est-ce un combat à outrance où l'adresse le dispute à la force? Non, c'est un vieillard qu'il veut, qu'il appelle. Lorsqu'Ignace paraît dans l'arène, la multitude l'accueille, comme elle accueille les chrétiens, par l'insulte et les cris de mort. Il s'avance avec fermeté; il a la tête haute et calme. Les bêtes ! les bêtes ! crie-t-on de toutes parts. Le patient s'agenouille; et deux lions, s'élançant de leur repaire, le dévorent en un instant[1].

Un proche parent de Jésus-Christ, le vénérable vieillard Siméon, alors âgé de cent vingt ans et pasteur de la chrétienté de Jérusalem, est attaché à une croix par ordre du gouverneur de la Judée[2], tandis que le pape Évariste reçoit à Rome la palme du triomphe dans les saints combats de la foi. Onésime et Timothée, disciples des Apôtres, partagent à Éphèse la même gloire. La plupart de ceux que le Sauveur appelle à établir son Église, semblables à leur divin Maître, en arrosent les fondements de leur sang. La persécution s'étend jusqu'aux extrémités du monde, pour frapper partout une

[1] *Actes du martyre de S. Ignace.* Voir aussi Eugène de la Gournerie, *Rome chrétienne.* — [2] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. III, ch. 32.

religion qui embrasse déjà tout l'univers. C'est pourquoi, si le succès accompagne Trajan dans la plupart de ses exploits, d'amères déceptions les suivent : le Seigneur ne pouvait bénir les armes de son persécuteur. Une révolte générale des provinces d'Orient : voilà où aboutissent bien des dépenses, des fatigues et des dangers. Trajan meurt dans la honte et le dépit d'un échec, châtiment mérité de ses persécutions que Pline le Jeune s'est, mais trop tard, efforcé d'arrêter [1].

Adrien, son successeur, laisse mettre à mort les papes saint Alexandre et saint Sixte, et une foule de dignitaires chrétiens de ses armées. Eustache est un vétéran des légions : il s'est spécialement distingué au siége de Jérusalem ; Trajan l'a élevé aux plus hauts grades ; Adrien lui a confié la conduite de ses armées. Mais un jour, revenant à Rome après une victoire, Eustache refuse de monter au capitole pour en rendre grâces aux dieux : il est chrétien. Adrien, sans avoir égard aux glorieux succès de son général, le fait jeter, lui, sa femme et ses enfants, dans un taureau de bronze rougi au feu [2]. Adrien fait lui-même expirer dans les supplices l'illustre veuve Symphorose et ses sept fils. Pendant que la mère a, par son ordre, la figure meurtrie à coups de poing et est suspendue par les cheveux, on ouvre avec des couteaux et des ongles de fer, les corps vivants de ses enfants, pour découvrir leur cœur et leurs entrailles. Voilà la clémence de cet empereur, que l'histoire profane nous dépeint comme un modèle accompli de douceur, et un prince on ne peut plus favorable au Christianisme naissant.

[1] Crévier, *Histoire des Empereurs*, ch. 18. — Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. III, ch. 33. — [2] Voir Eugène de la Gournerie, *Rome chrétienne*, t. I[er], ch. 2. Voir aussi *la Vie des saints martyrs*.

Adrien s'attache à profaner les Saints-Lieux, en plaçant la statue de Vénus sur la montagne du Calvaire, celle d'Adonis dans la grotte de Bethléem, et l'image de Jupiter à l'endroit du tombeau du Sauveur [1]. Le paganisme fait un suprême effort pour remplacer les trophées de Jésus-Christ par ceux du démon; la volupté, qui avait des temples par toute la terre, souille de ses impurs emblèmes les lieux sanctifiés par la vie et la mort du Dieu qui vient d'inaugurer dans le monde le règne d'une chasteté céleste. Cet empereur, dont le zèle ranime le culte des faux dieux, qui érige à son orgueil divinisé des temples qu'on a faussement pris, dit Dœllinger, pour des édifices destinés à notre culte [2], tombe, consumé de débauches poussées jusqu'à la turpitude. Mille fois il appelle la mort : elle tarde à venir mettre un terme aux douleurs aiguës qu'il éprouve, et qui vengent bien imparfaitement les douleurs des fils de Symphorose [3].

Persécutions d'Antonin et de Marc Aurèle. L'Église est glorifiée dans ses Martyrs. Martyre de Félicité et de ses enfants, de saint Polycarpe, de Symphorien. Les Martyrs de Lyon. Sainte Cécile.

L'éloge que fait Marc-Aurèle de son père adoptif, Antonin, est répété par les historiens. On le représente constamment comme le prince sans modèle, le père commun de ses sujets; il n'est point permis de prononcer le nom d'Antonin, sans y ajouter le Pieux. Ce

[1] Tillemont, *Histoire des empereurs, Règne d'Adrien et Mémoires sur l'Eglise, Persécutions.* — [2] Dœllinger, *Origine du Christianisme*, t. Ier, ch. 15. — [3] Dion, 69. Crévier, *Histoire des empereurs, Règne d'Adrien.*

n'était cependant qu'un bon bourgeois sous la pourpre, menant joyeuse vie et goûtant fort terrestrement les jouissances de ce bas monde[1]. Sa prétendue bénignité ne l'empêcha pas de donner lui-même des ordres pour que l'on forçât à l'apostasie la vertueuse Félicité et ses enfants par tous les genres de tortures. Lorsque cette charitable veuve, entourée de ses sept fils, fut amenée devant le tribunal, loin de s'éprendre pour eux d'une fausse tendresse, elle leur dit avec la mère des Machabées : « Voyez-vous, mes enfants, ce ciel si beau, si élevé, c'est là que votre Sauveur vous attend pour vous couronner ; combattez généreusement pour sa gloire et pour la vôtre, et montrez-vous de fidèles serviteurs. » On les menace, on les flagelle : rien ne peut les ébranler ; et des routes différentes, comme les genres de supplices qui leur ôtent la vie, les conduisent au bienheureux séjour où les reçoit le Rémunérateur de leur invincible constance.

Sous le même règne, un grand nombre de chrétiens réunis dans l'oratoire de sainte Praxède, sont investis par les satellites de l'empereur et massacrés. Praxède recueille leurs corps la nuit et les ensevelit. Mais la douleur qu'elle ressent de la passion de ses frères, la conduit bientôt elle-même au tombeau[2]. Un excès de table, commis par Antonin, selon sa trop fréquente habitude, termina bien vite des jours qu'avaient un instant troublés les incursions des Bretons, comme cet insouciant empereur avait un instant troublé l'Église[3].

Marc-Aurèle, réformateur des mœurs par stoïcisme, soumis au Sénat par orgueil, clément par vanité,

[1] Dumont, *Histoire romaine*, Antonin. — [2] Les Bollandistes, 19 mai. — [3] *Actes des Martyrs*, tirés de Surius, etc. *Capitol.*, art. de 6 à 13.

pousse l'impiété jusqu'à faire de son frère Vérus, le plus cruel et le plus débauché du temps, et de Faustine, son épouse publiquement adultère, une double et scandaleuse apothéose. Il affiche un tel mépris de la pudeur qu'il accorde des dignités à des hommes dont l'impudicité est notoire : lui-même vit dans un concubinage public [1]. Ce philosophe, le modèle et le dieu de nos philosophes modernes, fut l'un des plus violents persécuteurs des chrétiens. Nous n'en sommes pas étonnés : la religion démasque l'orgueil des actions des philosophes, la fausseté de leurs vertus, le vide de leurs discours; elle condamne leurs vices : ils s'en vengent par la persécution. Mais inutilement s'efforcent-ils, par leurs actes et par leurs écrits, d'ébranler l'Église : elle est divinement établie par le Fils de Dieu qui en est la pierre angulaire, et les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir.

Des réputations sont noircies ; mais bientôt le Seigneur suscite d'illustres réparateurs de la réputation des justes, et les calomniateurs sont flétris à jamais. Des âges sont décriés, parce qu'ils étaient des temps de foi; mais d'autres âges succèdent pour glorifier les institutions, les arts, la législation du passé ; et les prétendus siècles de lumière, qui les avaient rabaissés, deviennent à leur tour des siècles d'ignorance. Des tyrans s'élèvent : ils emploient contre les fidèles enfants de l'Église les ardeurs des flammes, les tortures du chevalet, les déchirements de mille instruments de supplice, inventés par l'Esprit des ténèbres ; les martyrs, que l'exemple et les mérites du Sauveur soutiennent, voient couler leur sang par les

[1] Tillemont, *Histoire des empereurs, Règne de Marc-Aurèle*. Crévier, *id.*

nombreuses plaies dont leur corps est couvert; ils regardent d'un œil tranquille leurs entrailles palpitantes. Les assistants, témoins d'un spectacle si plein d'horreur, ne peuvent retenir leurs larmes; les martyrs seuls, fermes, inébranlables, ne laissent pas même échapper un soupir. Leur bouche, fermée à la plainte, ne s'ouvre que pour bénir le nom du Seigneur. Dieu qui, du haut du ciel, contemple ces vaillants combattants, comme il contemplait son premier martyr, Étienne, fait parfois couler, dans leurs membres déchirés, un baume secret qui tempère la violence des maux; il soutient, de sa force divine, leur âme contre la séduction ou la menace; parfois il les excite de la voix, il fait briller à leurs yeux les couronnes éternelles; la fureur des tyrans reste vaine; leur rage impuissante: les confesseurs se succèdent sans interruption dans l'arène; les persécuteurs tombent et passent, et l'Église triomphe. Ces persécutions que l'Église a toujours à supporter, tantôt dans une région du globe, tantôt dans une autre, car elle est la fille du Crucifié qui lui a dit en la quittant : « Le monde m'a persécuté, il vous persécutera, » ne servent qu'à raviver constamment son esprit, et à le détacher de la terre. Ces combats continuels, qui lui appartiennent, car elle est militante, et qui sont destinés à rehausser sa gloire, font éclater sa force invincible et sa durée éternelle : les pasteurs, traînés loin du bercail, offrent leur vie pour leurs brebis; le troupeau est dispersé et égorgé; et cette Église continue de subsister, et, quand arrivent des jours meilleurs, elle se relève plus florissante que jamais, ornée des glorieuses cicatrices du combat : voilà la marque de sa vie surnaturelle, voilà la preuve de sa divinité.

Polycarpe, le saint évêque de Smyrne, dont la vie s'est consumée dans les travaux apostoliques et les exercices de la piété, était occupé à visiter les familles de son troupeau, afin de les prémunir contre la persécution, lorsqu'il fut arrêté et conduit au prétoire. Au moment où il entra dans la lice, on entendit une voix du ciel qui lui cria : Courage, Polycarpe, agissez en homme de cœur. — « Blasphème contre le Christ, lui dit le proconsul. » — « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit le vieillard, comment pourrais-je blasphémer contre mon Maître et mon Sauveur? » Alors toute la multitude se mit à crier : C'est le docteur de l'Asie, c'est le père des chrétiens, qu'il soit brûlé vif! Et elle courut former le bûcher. Polycarpe, comme un bélier choisi dans le troupeau pour être offert à Dieu en sacrifice, y monta. Mais les flammes, en s'élevant, formèrent une auréole glorieuse autour du saint martyr. Les impies, voyant que le feu l'épargnait, commandèrent au bourreau d'aller le percer d'un coup de poignard; le sang qui jaillit de la plaie éteignit le feu. Ce double miracle manifesta l'éminente sainteté du serviteur que Jésus-Christ se complaisait à glorifier[1]. Son exemple encouragea tous les chrétiens de Smyrne à souffrir avec patience tous les genres de supplices.

Dans une ville, à l'autre extrémité de l'Empire, s'accomplissait, vers le même temps, un drame non moins sanglant. Lyon avait ses chrétiens, elle avait aussi ses martyrs. Pothin, vénérable nonagénaire, son premier évêque, était foulé aux pieds dans l'arène. Blandine, faible esclave, était assise dans une chaise de fer ar-

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. IV, ch. 15.

dent, déchirée avec des tenailles, percée avec des lames : les bourreaux se succédaient du matin au soir pour la torturer, et étaient contraints de s'avouer vaincus. Le Seigneur se plaisait à montrer en elle, que ce qu'il y a de plus méprisable aux yeux des hommes est sublime à ses yeux par la grandeur de l'amour divin. Chaque fois qu'au milieu de tourments inouïs, dont le moindre aurait dû lui donner la mort, cette pieuse fille répétait : Je suis chrétienne ! une force nouvelle la ranimait. Les bêtes la traînèrent sur le sable de l'arène, elles lui firent des blessures nouvelles. Enfin, comme une victime pure, Blandine tendit la gorge au glaive qui l'immola à son Dieu. Attale, déchiré par le fouet, était promené autour de l'amphithéâtre avec cet écriteau sur sa poitrine : C'est Attale le chrétien ! Le peuple, à sa vue, entra en fureur. Mais comme il était citoyen romain, on le replongea dans la prison. Il profita de ce délai pour ramener à la foi les malheureux apostats qui avaient renié leur Dieu. Puis il marcha à leur tête au supplice. Le gouverneur et le peuple n'en devinrent que plus acharnés à la perte des ennemis de leurs fausses divinités, afin que cette parole de l'Apocalypse fût accomplie : « L'injuste deviendra encore plus inique, et le juste plus parfait [1]. » Il y eut dans cette persécution, dont personne ne pourra jamais se figurer la violence, une telle multitude de victimes, que les eaux du Rhône furent teintes de sang.

Cécile, dont plusieurs auteurs, dit Feller, placent le martyre sous ce règne, et d'autres sous celui d'Alexandre-Sévère, appartenait à une famille dont le nom était lié aux plus beaux souvenirs de Rome :

[1] Apoc., ch. 22, v. 11. Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. V, ch. Ier.

depuis Cæcilia Tanaquil, l'illustre épouse du premier Tarquin jusqu'à ces Cæcilius Métellus qui avaient conquis le titre de *Macédonique*, *Crétique, Numidique ;* tous les ancêtres de la vierge romaine s'étaient distingués soit par leur haute position et leurs emplois dans l'État, soit par leur valeur sur le champ de bataille. Convertie au christianisme, Cécile se rendait de nuit aux assemblées des fidèles, et consacrait ses jours à chanter, en s'accompagnant de la lyre, les louanges du Bien-Aimé de son cœur.

Obligée de céder à la volonté d'un père encore païen, elle place sa virginité sous la protection du Dieu qu'elle a choisi pour époux, et contracte une union que son cœur désavoue. Le mariage est célébré par de grandes fêtes, toute la famille est dans la joie ; Cécile seule reste triste et silencieuse ; et, le soir de ses noces, elle dit à Valérianus son époux : « Il faut que vous sachiez qu'un ange du Seigneur m'accompagne et garde soigneusement mon corps. Si vous ne respectez ma virginité, je crains qu'il ne vous ôte la vie. Si, au contraire, vous m'aimez d'un amour chaste et pur, il vous accordera d'aussi grandes faveurs qu'à moi. » — « Faites-moi voir cet ange, lui répond Valérianus et je vous croirai. » — « Il est, reprend-elle, un vieillard qui purifie les hommes et les rend dignes de voir l'ange de Dieu. Sortez de la ville : sur la voie Appienne vous trouverez des pauvres qui demandent aux passants le secours de leurs aumônes, vous leur direz : Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain. »

Valérianus suivit la voie Appienne, elle conduisait aux catacombes ; c'était dans ces souterrains que le père commun des fidèles, le pape Urbain, instruisait

et baptisait les catéchumènes. Dès que les gardiens, déguisés en mendiants, lui eurent amené Valérianus, le saint vieillard se prosterna contre terre et levant les bras au ciel : « Seigneur, dit-il, voici que Cécile vous envoie son époux plus doux qu'un agneau, lui qui était auparavant plus furieux qu'un lion ; éclairez son cœur, afin que vous connaissant, il se retire des vanités de cette vie. » Aussitôt un vieillard vénérable apparut : il tenait un livre où étaient écrits en lettres d'or ces mots : *Il n'y a qu'un vrai Dieu*, *une vraie foi, et un baptême.* L'ange disparut, et saint Urbain, ayant instruit Valérianus, le baptisa et le revêtit d'une robe blanche, symbole de la pureté de son âme régénérée.

Le néophyte revint à Rome. Comme il entrait dans la chambre nuptiale, il aperçut Cécile en prière, et, à côté d'elle, l'ange de Dieu, entouré de rayons de lumière, qui tenait deux couronnes, entrelacées de lis et de roses : la couleur de la chasteté et celle du martyre ; elles embaumaient la chambre du suave parfum des fleurs. L'une était pour elle, l'autre pour lui. Lorsqu'il en eut été couronné en versant son sang pour Jésus-Christ, Cécile, dont l'habitation servait de résidence au chef de l'Église, fut condamnée, pour sa foi, à mourir étouffée par la vapeur dans une salle de bain. Pendant trois jours la vierge romaine dut respirer cette atmosphère brûlante ; mais la vapeur se changeait en une douce rosée qui la rafraîchissait. La préfet endurci donna l'ordre alors de lui trancher la tête. Mais après avoir reçu trois coups elle vivait encore. Elle était étendue par terre baignée dans son sang. Le licteur avait pris la fuite, et les fidèles l'entouraient avec respect. Le saint pape Urbain vint

à son tour : il la trouva souriant aux pauvres et aux néophytes. « J'ai demandé au Seigneur, lui dit-elle, un délai de trois jours, afin de remettre à Votre Béatitude ces pauvres que j'ai nourris, et cette maison que j'ai habitée pour qu'elle soit à jamais consacrée en église. » Son âme s'envola peu après avec sa prière vers son époux céleste. Le pape Urbain ensevelit son corps dans la catacombe de Saint-Calixte [1].

Sur un ordre du tyran, les chrétiens, détenus dans les cachots, sont massacrés en masse ; et saint Justin, l'éloquent apologiste du Christianisme, victime de la haine des philosophes qu'il a souvent convaincus d'ignorance et de mensonge, dit Eusèbe, est décapité à Rome [2]. A Autun, Symphorien refuse de sacrifier aux idoles dont il se moque publiquement. Pendant qu'on le conduit au supplice, sa mère lui crie du haut des remparts : « Symphorien, mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant. Montrez votre courage et votre foi ; on ne doit point craindre une mort qui conduit sûrement à la vie. » Soutenu par la voix de sa mère et par la grâce divine, le jeune homme souffre courageusement le martyre.

« Variez les supplices, avait écrit Marc-Aurèle aux gouverneurs des provinces. » Un empereur philosophe ne pouvait pas faire mourir les sectateurs de la vérité et de la vertu d'une simple mort : avant de les livrer au supplice, il importait de tenter une apostasie à force de tortures. Lorsqu'ils demeuraient inébranlables, on les condamnait au genre de mort le plus infamant et le plus douloureux : ils étaient crucifiés, brûlés, jetés

[1] Dom Guéranger, *Histoire de sainte Cécile.* Ribadeneira, *Sainte Cécile.* — [2] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. IV, ch. 16.

aux bêtes; car on connaissait les sentiments haineux de l'empereur[1]. Là, sans doute, plutôt que dans ses ineptes doctrines, sont les titres de ce prétendu sage, repu de crimes et d'impudicité, aux éloges enthousiastes des modernes philosophes, ces enfants de l'impiété et de la débauche. Marc-Aurèle, en mourant empoisonné, a la douleur de laisser le trône à un fils insensé : car Commode n'est qu'un fou furieux couronné[2]. Sous son règne, le sénateur Apollonius, homme célèbre par l'éminence de sa doctrine, est décapité, après avoir adressé au sénat un éloquent discours en faveur du christianisme.

[1] Dœllinger, t. Ier, ch. 15. — [2] Voir Dion et Capitolin, *Règne de Marc Aurèle.*

CHAPITRE LXIX

LES GLOIRES DU MARTYRE.

Persécutions de Septime-Sévère et de Maximin. Les Martyrs de Carthage et d'Alexandrie. Châtiment des persécuteurs.

Trois empereurs vicieux, dont l'un, Didius, a acheté l'empire aux enchères [1], sont tués en cinq mois. Monté sur le trône impérial, Septime-Sévère flatte le peuple par des jeux continuels; fait périr, sans aucune forme de procès, un grand nombre de sénateurs et de personnages consulaires; et, bien que miraculeusement guéri par le chrétien Proculus, il ouvre une nouvelle et violente persécution contre l'Église, dans les provinces d'Italie, des Gaules, d'Afrique et d'Égypte[2]. On voit à Carthage, Perpétue, de noble naissance, âgée de vingt ans, portant dans ses bras l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, résister aux larmes d'un vieux père encore païen, agenouillé à ses pieds, et s'avancer d'un

[1] Zozime, *Histoire romaine,* liv. Ier. — [2] Alzog, *Histoire de l'Église,* ch. 67, *Persécution au IIe siècle.*

pas ferme, le visage serein, vers les bêtes du cirque. Félicité, Saturnin, Révocat et d'autres chrétiens l'accompagnent. « Regardez-nous bien en face, dit à la foule Satur, qui s'est joint à eux, afin de nous reconnaître au jour du jugement. « Saturnin et Révocat sont exposés à la fureur d'un léopard et d'un ours qui les traînent autour de l'amphithéâtre. Perpétue et Félicité, lancées en l'air par une vache furieuse, retombent meurtries dans l'arène. Un léopard, d'un coup de dent, étend Satur baigné dans son sang ; et la foule des spectateurs éclate en rires ironiques. Sur la demande du peuple qui veut rassasier ses yeux du spectacle de la mort, les gladiateurs achèvent avec leurs épées l'ouvrage des bêtes féroces [1].

Il n'y a presque point de ville qui n'ait ses martyrs. L'empereur fait d'Alexandrie le centre de ses barbares exécutions. Les plus généreux défenseurs de la religion, les plus intrépides athlètes de la pénitence y sont amenés de l'Égypte et de la Thébaïde, comme sur un champ de bataille où leur patience soutiendra les attaques des tortures et des supplices, où leur courage triomphera de la rage de leurs ennemis. Saint Léonide, le père d'Origène, est le premier qui se signale dans ce combat des fils de Dieu contre les fils de Bélial : il a la tête tranchée. L'esclave Potamienne, dont la mémoire est restée en vénération dans le pays, y défend avec héroïsme sa chasteté, au milieu des outrages d'une populace corrompue. Épuisée par les tourments et consumée, à côté de sa mère, dans les flammes d'un brasier, elle va chercher au ciel une couronne, qu'elle

[1] Dom Ruinart, *Actes des Martyrs; Martyre des Saintes Félicité et Perpétue.*

revient bientôt déposer sur la tête de Basilide, son bourreau, converti par sa constance et ses prières[1].

Quels sont ces livres que vous vénérez? demande aux Scillitains le proconsul d'Afrique. « Ce sont les quatre Évangiles et l'Écriture inspirée de Dieu, » répond Spérat. Et, condamnés pour leur foi, ils rendent grâces au Ciel de leur bonheur. Lyon applaudit au massacre de saint Irénée et de vingt mille chrétiens tués par les soldats; le sang de ces justes inonde les places publiques et forme des ruisseaux dans les rues[2]. De cruelles souffrances attendent à son tour le persécuteur. Des douleurs aigües le retiennent dans une litière; des défaites successives de ses armées par les Calédoniens l'accablent; la tentative de parricide de son fils achève de l'abattre. Une sédition aggrave sa maladie. Toutes ces afflictions, dont un peu de gloire militaire ne saurait adoucir l'amertume, lui arrachent à sa mort cette exclamation de désespoir : J'ai été tout, et rien ne me sert[3]!

Maximin, fils d'un paysan de la Thrace, cherche à étouffer le souvenir de sa naissance obscure dans le sang de ses amis, puis il étend sa cruauté sur des milliers de citoyens de haut rang. Mais c'est surtout contre le catholicisme que ce grossier tyran exerce ses fureurs. Cette persécution, qui succède à celle de Caracalla, s'attache à mettre à mort tous les pasteurs des chrétientés. Semblables à leurs prédécesseurs, Zéphirin et Calliste martyrisés sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre, les saints papes Pontien et Anthère ne

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. VI, ch. 1er et 5. — [2] Dom Ruinart, *Actes des Martyrs*, *Vie de saint Irénée*, et les autres *Vies de saint Irénée*. — [3] Voir Dion, 76; Spartien, *Règne de Sévère*, 18; Tillemont, *Règne de Sévère*; Dumont, *Histoire Romaine*, t. III, *Sévère*.

montent sur le siége de Rome que pour descendre plus vite dans la lice, toujours ouverte aux pieux combattants. Césarée, où les chrétiens passent de l'obscurité des cachots dans le brillant séjour qu'éclaire le Soleil éternel, n'est plus un lieu de sûreté pour les vertueux Ambroise et Protoctète. Origène, qui déjà a écrit à son père, au fond de la prison, de rester ferme dans la foi, est occupé à parcourir plusieurs provinces, afin de soutenir les fidèles durant la lutte ; il adresse aux deux ministres du culte cette exhortation :

« Voici, généreux athlètes, votre partage : une tribulation au-dessus de toutes les tribulations, mais aussi une espérance au-dessus de toutes les espérances ; car le Seigneur sait glorifier de ses dons ceux qui auront méprisé ce vase d'argile que la mort brise. Je voudrais à l'approche du combat vous voir tressaillir de joie, comme autrefois les apôtres, qui s'applaudissaient d'avoir été trouvés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. Souvenez-vous de cette parole d'Isaïe : « Ne craignez point l'opprobre qui vient des hommes, « et ne vous laissez pas abattre par leurs mépris. » Les hommes rient aujourd'hui, et demain ils ne sont plus : déjà le gouffre éternel, avec ses supplices mérités, les renferme pour toujours. Quand vous serez dans le lieu du combat, pensez avec Paul que vous êtes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Si vous triomphez, les chrétiens applaudiront à votre courage ; les esprits célestes se réjouiront de votre victoire ; mais si vous succombez, les puissances des ténèbres feront éclater leur joie ; et l'enfer s'ébranlera jusqu'au fond de ses brûlants abîmes pour aller à votre rencontre. Combattez donc vaillamment ; et, à l'imitation d'Éléazar, laissez un grand exemple

de constance et de vertu dans le souvenir de votre mort [1]. »

Maximin ne tarde pas à porter la peine de ses forfaits. Le Sénat, révolté des vexations atroces sous lesquelles gémissent les provinces, le dépose. A cette nouvelle, on ne saurait dire quelle est la fureur de cette âme farouche. Il court çà et là, déchirant ses habits et se roulant par terre ; il prend son épée, comme s'il pouvait tuer tous ces rebelles si éloignés. Ce n'est plus un homme, mais une bête féroce. Il marche à grandes journées sur l'Italie, dont il assiége l'une des premières villes qu'il rencontre. Mais bientôt une sédition générale éclate dans le camp, le tyran est tué ; et sa tête, portée au bout d'une pique, annonce aux habitants d'Aquilée la fin du siége. Quand arriva à Rome la nouvelle de sa mort, le peuple, qui était au théâtre, se levant d'un mouvement unanime, courut aux temples rendre grâces aux dieux [2].

Persécutions de Dèce et de Gallus. Mort violente des persécuteurs. Raffinement dans les supplices. Martyre de sainte Agathe et de saint Hippolyte.

Sous le règne de Gordien et de Philippe, l'Église se reposa de ses combats ; mais ces instants de paix, mêlés d'un contact continuel avec une société païenne au centre de laquelle elle vivait, lui était plutôt nuisibles qu'utiles. Il entrait dans les desseins de Dieu que le feu de la persécution continuât de ranimer les tièdes,

[1] Origène, *Exhortation au martyre*, ch. 1er, 2, 3, 4, 18 et 22, *passim*. — [2] Hérodien, *Histoire romaine*; liv. VII et VIII. Zozime, *Histoire romaine*, liv. Ier. Capitolin, *Histoire des empereurs*, de 20 à 26.

d'écarter les indifférents ; et que la barque de Pierre, nouvellement lancée dans la mer du monde, s'affermît par la tempête. C'est pourquoi, un nouveau César est livré par la Providence à ses instincts sanguinaires.

Dèce arrive au pouvoir avec la résolution d'étouffer et de détruire entièrement la religion nouvelle. Dès la première année de son règne, un édit paraît qui ordonne, sous les peines les plus sévères, à tous les gouverneurs et fonctionnaires publics de l'Empire, d'employer tous les genres de supplices pour forcer les chrétiens à pratiquer les observances du paganisme, et à abandonner leur foi. En conséquence, les épées, les bûchers, les bêtes féroces, les chaises brûlantes, les tenailles de fer, les chevalets, les instruments pour mettre les chairs en lambeaux ou disloquer les os, en un mot, l'appareil entier des tortures est disposé dans les salles des enquêtes et les tribunaux[1]. Beaucoup de fidèles, usant de la permission accordée par le Sauveur de fuir le péril, se retirent dans les déserts, abandonnant leurs maisons, leurs biens, leurs richesses à la confiscation.

Les premières victimes de l'édit sont les évêques de Rome, d'Antioche et de Jérusalem : Fabien, Babylas et Alexandre. Ils illustrent de plus en plus par leur martyre, des lieux illustrés déjà par le séjour et par la mort des apôtres, leurs prédécesseurs.

Catane est bientôt témoin de l'héroïque fermeté d'Agathe, en qui l'éclat de la vertu surpasse encore l'éclat du rang et les charmes d'une angélique beauté. « Puisque tu es noble, lui dit le gouverneur, pourquoi te rabaisses-tu par une conduite avilissante ? » — « La vraie

[1] Dœllinger, *Origines du Christianisme*, t. Ier, ch. 16.

noblesse, répond la vierge sicilienne, consiste à servir Jésus-Christ. » Menée à la prison, elle y entre comme dans un paradis de plaisir, et y prie le Seigneur de lui accorder la victoire. Ramenée en présence du juge et menacée, elle lui dit : « La biche poursuivie des chasseurs et altérée par la course, n'est pas plus avide d'une source d'eau vive que je ne le suis des eaux de la tribulation ; pourquoi tardes-tu à m'infliger ces tourments qui m'obtiendront les faveurs de mon doux époux Jésus ? » Le gouverneur, irrité, ordonne qu'on lui tourmente une mamelle et ensuite qu'on la lui coupe. « Cruel tyran, s'écrie Agathe, n'as-tu pas honte de couper à une femme cette mamelle avec laquelle ta mère t'a nourri ? » Abandonnée au fond d'un cachot, Pierre, le divin médecin, prend les traits d'un vieillard vénérable, et, précédé d'un ange, sous la forme d'un enfant, qui éclaire ses pas, descend restituer à la servante du Christ sa mamelle enlevée. « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, dit alors Agathe, de ce qu'il vous a plu vous souvenir de moi et m'envoyer votre apôtre pour guérir mes plaies et renouveler mes membres. » Une brillante lumière éclaire soudainement la prison ; les gardes éperdus la laissent ouverte et s'enfuient. Mais la vierge sicilienne refuse une liberté qui lui ravirait la gloire du martyre. Le gouverneur, dont cette guérison miraculeuse ne fait qu'accroître la fureur, commande de rouler Agathe sur des charbons ardents, au milieu de la place de Catane ; mais à l'instant même, un effroyable tremblement de terre agite la ville et écrase deux conseillers, amis du juge. Les habitants épouvantés s'écrient que c'est un châtiment de Dieu pour l'injuste cruauté dont on use envers cette chrétienne, et ils veulent la délivrer. La vierge sicilienne

est néanmoins reconduite dans la prison. Elle s'y tient debout, et, levant les mains vers le ciel, adresse cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez armée de votre force, afin que je puisse combattre pour l'exaltation de votre foi ; maintenant recevez mon âme qui vous désire d'un amour extrême. » Elle termine sa vie avec son oraison. Le peuple l'ensevelit avec honneur, un ange apporte du ciel pour son tombeau, une table de marbre où est gravée cette inscription : *Ame sainte, elle a glorifié Dieu et délivré sa patrie*[1].

Dans toute l'étendue de la domination romaine, la persécution devient tellement raffinée qu'il n'est plus donné aux chrétiens de mourir, écrit saint Cyprien : on évite avec soin qu'ils expirent au milieu des incessantes douleurs dont on les accable. Les persécuteurs, ayant reconnu que plus ils mettent de chrétiens à mort, plus il en renaît de leur sang, se contentent, ajoute saint Augustin, de torturer leurs victimes jusqu'à ce qu'elles renoncent à la foi. Sous cette douceur apparente, le démon du Midi cachait un raffinement de malice et de rage. Car combien qui eussent souffert courageusement une prompte mort, ont été vaincus par la longueur des supplices ! Tous les instruments inventés par la cruauté humaine, servent, d'après saint Grégoire de Nysse, à déchirer nuit et jour les corps des martyrs. Les provinces sont consternées, les familles décimées, les villes désertes, et les déserts peuplés de chrétiens fugitifs[2].

Un autre évêque, saint Denis d'Alexandrie, fait ce

[1] Voir les *Leçons* du *Bréviaire romain*, 5 *février*, et Ribadeneira, t. II, *Vie de sainte Agathe*. — [2] S. Grégoire de Nysse, *Vita Thaumat.*

douloureux récit de cette persécution dont il fut le témoin : « Dieu connaît le fond de mon cœur, je parle en sa sainte présence, il sait si j'avance quelque chose contre la vérité. Le soleil se couchait lorsque nous tombâmes entre les mains des persécuteurs, qui nous emmenèrent à Taposire. Mais des personnes, réunies dans un repas de noces, ayant appris notre captivité, accoururent, nous rendirent la liberté, et nous forcèrent de fuir... Le nombre des martyrs est trop considérable pour que je les énumère. Il suffit que l'on sache que, sans regarder ni à l'âge, ni au sexe, ni au rang, on tourmenta avec une égale cruauté les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards, les bourgeois et les soldats. Les fouets, le fer, le feu, tout fut mis en usage contre les fidèles. Aux uns, on ôte la vie de la manière la plus barbare ; aux autres, on fait subir les rigueurs des plus horribles tortures. Les captifs sont plongés dans les cachots les plus noirs et les plus infects. Mais Dieu se rit de la cruauté du tyran : prenant plaisir à tromper la vigilance des gardes, il procure à la charité des fidèles le moyen de s'insinuer dans ces réduits affreux, et il y fait entrer avec elle la consolation et le soulagement. Il fortifie, en même temps, d'intrépides serviteurs qui vont, au péril de leurs jours, ramasser et ensevelir soigneusement les corps des martyrs... Si le préfet est impitoyable, le peuple ne l'est pas moins. Après avoir lapidé le vieillard Métras, et traîné par les pieds la fervente Quinta sur les pierres des rues, il s'est précipité dans les maisons des chrétiens, qu'il a livrées au pillage, comme dans une ville prise d'assaut. S'emparant d'Apolline, il lui a brisé les dents, puis l'a poussée vers un bûcher, où cette admirable vierge s'est précipitée elle-même.

Sérapion, tout meurtri de coups, a été jeté du haut de sa maison; Julien, cruellement fustigé et brûlé publiquement, ainsi que Macar; Mercurie et Denise ont été conduites au supplice après les tourments les plus raffinés, et Dioscore, vertueux jeune homme de quinze ans, éprouvé au milieu des tortures. Mais toutes ces colonnes de l'Église d'Alexandrie sont demeurées inébranlables sur la base solide de la foi. Assis maintenant avec Jésus-Christ dans son royaume, ces martyrs jouissent du prix de leur fermeté, en attendant qu'ils jugent avec lui le monde [1]. »

Smyrne, Antioche, Lampsaque, Toulouse, Nîmes, Marseille, et une foule d'autres cités, comptent les martyrs par milliers. Saint Saturnin, l'apôtre du Languedoc, est arrêté par le peuple pendant qu'il se rend à sa petite église, et attaché à un taureau furieux qui le brise contre les degrés du Capitole; saint Asclépiade est brûlé en Syrie, les saints Lucien et Marcien, à Nicomédie. Le sol de l'Empire est rougi du sang chrétien : la vengeance du Tout-Puissant éclate. Une peste violente sévit dans les principaux centres, et dure aussi longtemps que la persécution. Des invasions de Barbares ravagent les provinces, où elles exterminent plus de cent mille habitants. Le tyran, s'étant avancé contre les Goths et les Scythes qui venaient de s'emparer de la Dacie et de la Mœsie, est trahi par Gallus qui commande un corps d'armée; il est attiré perfidement avec ses légions dans les marécages qui bordent le Danube, enveloppé par les Barbares, et massacré, ainsi que la majeure partie de ses troupes. Il ne jouit même pas des honneurs du

[1] Lettres de S. Denis dans Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. VI, ch. 40, 41, 42 et suiv., *passim*.

tombeau : son corps n'eut pour sépulture que le ventre des bêtes sauvages et des vautours, comme le méritait un ennemi de Dieu [1].

Des marais fangeux du Danube transportons-nous dans les belles campagnes de l'Italie, le traître y règne. Un tribunal est élevé dans la ville d'Ostie, un gouverneur, envoyé de Rome, y siége entouré de ses gardes : en face est un groupe de chrétiens, d'une contenance résignée, mais ferme ; à côté, des bourreaux sont occupés à torturer : l'un disloque les membres d'une jeune vierge sur le chevalet ; un autre pratique, avec des ongles de fer, de larges ouvertures dans les flancs d'un faible adolescent. Bourreaux, c'est assez ! s'écrie tout à coup le gouverneur, d'un ton que le dépit de se voir vaincu a rendu terrible : qu'on tranche la tête à celui-ci, qu'une croix élève celui-là dans les airs, que du haut de ce rocher je voie précipiter cet autre, et qu'une barque dont la carène s'entr'ouvre, aille engloutir ces derniers au milieu des flots. Comme il achève ces mots, le saint vieillard Hippolyte lui est amené, chargé de fers. Un instant tombé dans l'hérésie de Novat, il s'est relevé par la pénitence, et a été placé à la tête de la chrétienté d'Ostie. Aussitôt une jeunesse avide d'émotions sanglantes, se met à crier : C'est le maître des chrétiens, c'est Hippolyte ! et elle presse le juge de le livrer à la mort. Hippolyte ?... reprend le gouverneur ; qu'il soit, comme le fils de Thésée, traîné par des chevaux fougueux et mis en pièces. A peine la sentence est-elle rendue qu'on va chercher dans le haras deux chevaux qui n'ont jamais senti la main d'un guide, ni été soumis

[1] Lactance, *De la Mort des persécuteurs*, ch. 4. Zozime, *Histoire romaine*, liv. Ier.

au frein ; on les force de recevoir un mors , une corde y tient, et le saint martyr y est attaché par les pieds. On excite alors de la voix les deux coursiers, on les presse de l'aiguillon ; ils s'élancent dans la plaine, entraînant derrière eux le vieillard. Les dernières paroles de leur pasteur que peuvent saisir les chrétiens, au milieu des clameurs de la foule, sont celles-ci : Ils entraînent mon corps, Seigneur Jésus, recevez mon âme ! Bientôt il fut broyé contre les rochers, et les lambeaux de sa chair s'attachèrent aux ronces de la forêt [1].

Si la persécution continua de sévir sous l'usurpateur, la peste continua également ses ravages, et la guerre recommença. Gallus, vaincu à Intéramna, tomba sous les coups de ses propres soldats [2].

Persécution de Valérien. Martyre de saint Laurent. Il prédit le triomphe de l'Église. Les martyrs de l'Église d'Afrique. Punition du persécuteur.

Maître de l'empire, Valérien, à qui ni la mort violente de son prédécesseur ni les fléaux n'ont pu ouvrir les yeux, redouble la persécution. L'exil des prêtres, peine fréquente sous Gallus, donnait des missionnaires aux contrées les plus reculées ; la condamnation aux mines mêlait les fidèles à des milliers d'esclaves païens qu'ils convertissaient : Valérien le sait, il prescrit la mort.

[1] Extrait du poëme historique de Prudence en l'honneur du saint martyr Hippolyte. Dom Ruinart, qui cite ce poëme dans ses *Actes des Martyrs*, place cette mort sous Gallus. — Prudence fait d'Hippolyte un maître des chrétiens, c'est-à-dire un pasteur; car dans d'autres actes le mot maître signifie pasteur d'une chrétienté.

[2] Dumont, *Histoire des empereurs*, t. III, ch. 91, *Gallus*.

Entre les sept lévites qui, dans l'Église de Rome, approchaient le plus près de l'autel, Laurent tenait le premier rang : les clefs du sanctuaire lui étaient confiées, et il avait été choisi, à cause de son grand mérite, pour être le dispensateur des riches offrandes que la piété des fidèles déposait chaque jour dans les saints parvis, pour l'entretien des membres pauvres de la communauté chrétienne. Le vénérable Sixte, d'illustre mémoire, occupait alors le siége apostolique. Laurent voyant qu'on conduisait au supplice son évêque condamné pour la foi, versait des larmes. « Où allez-vous, lui disait-il, mon cher Père, où allez-vous sans votre fils ? Où courez-vous, prêtre de Jésus-Christ, sans votre diacre ? Vous n'aviez pas coutume d'offrir le sacrifice sans ministre ; permettez encore que je joigne mon sacrifice au vôtre. » Sixte, se tournant alors vers Laurent : « Je ne vous abandonne pas, mon fils, lui répondit-il, mais le Ciel vous réserve pour de plus grands combats. On nous épargne, nous autres vieillards ; pour vous qui êtes dans la fleur de l'âge et dans la vigueur de la jeunesse, une victoire plus éclatante vous attend. Dans trois jours vous me suivrez. » Sixte fut crucifié, et Laurent retourna à ses charitables fonctions, mais pour vérifier bientôt la prédiction du saint pontife.

La ville de Rome avait en ce temps un gouverneur que l'avarice et la cruauté possédaient également. Ministre inhumain d'un maître furieux, et vil esclave d'une passion basse, il ne songeait qu'à amasser de l'or et à répandre du sang. Croyant que les églises des chrétiens renfermaient des trésors cachés, il fait citer devant lui le diacre Laurent, il le presse de lui remettre, pour les besoins de l'État, le riche dépôt. « C'est vrai, répond avec calme le dispensateur des aumônes, nous possé-

dons de grandes richesses ; permettez-moi de dresser un mémoire exact de nos trésors, de les accumuler en un seul lieu et je vous les livrerai. » A cette promesse, le préfet tressaille de joie ; l'espérance de posséder bientôt cet immense amas d'or et d'argent lui avance le plaisir de la jouissance. Il prépare dans son logis un endroit spacieux pour le déposer sûrement. Cependant, durant le délai des trois jours qui lui sont accordés, le saint diacre parcourt toute la ville ; et, ramassant tout ce qu'il trouve de mendiants, d'invalides, d'estropiés, il en rassemble un grand nombre dans le vestibule de l'église, place en tête les aveugles, armés du bâton qui guide leurs pas, puis les boiteux et les perclus. Ceux qui n'ont plus de bras ou de jambes, et dont le corps ressemble à un buste mutilé, ceux que des ulcères rongent, viennent ensuite. Tous sont connus de Laurent, tous le connaissent : la chrétienté de Rome qui les nourrit, laisse au diacre le soin de pourvoir aux besoins de chacun d'eux.

Enfin le jour qui semble au gouverneur si lent à paraître, arrive. Aussitôt il fait chercher Laurent et le somme de tenir sa parole. Je suis prêt à l'accomplir, répond le saint diacre, donnez-vous seulement la peine de me suivre. Et ils se dirigent tous deux vers l'église des chrétiens. On arrive au sacré portique : « Voilà, dit Laurent, en en ouvrant les portes, les richesses les plus précieuses de notre Dieu, voilà ses perles et ses joyaux. » A l'instant, un bruit confus et lamentable s'élève de cette foule de malheureux : ils implorent d'un ton de voix lugubre le secours des assistants. A cette vue, le préfet frémit d'horreur. « C'est donc ainsi qu'on se joue de moi, s'écrie-t-il, pâle de colère, et l'insolent respire encore ! Qu'on l'étende sur un gril, et

qu'on entretienne dessous un feu lent : car le supplice du bûcher serait trop prompt et trop faible pour châtier une telle insulte. Aussitôt deux bourreaux dépouillent de sa tunique celui qui avait si souvent revêtu les indigents, ils le couchent sur ce funeste lit et l'y attachent. Mais des rayons de lumière environnent la tête du saint martyr : ils ne sont visibles que pour ceux qu'ont régénérés les eaux du baptême ; les yeux des infidèles, voilés par les ténèbres de l'impiété, ne les distinguent pas. Il en est de même de l'odeur qu'exhale le corps à mesure que le brasier le consume : pour les païens elle est insupportable, et pour les fidèles, d'un parfum exquis.

Le feu, quoique lent, n'avait pas laissé de produire son effet ; et, pénétrant insensiblement les chairs, il avait brûlé la moitié du corps. Laurent se soulève un peu sur le gril : « Je crois, dit-il au juge, qu'il faudrait me retourner sur l'autre côté : je suis assez rôti de celui-ci. » Le gouverneur, qui a voulu savourer ses inexprimables douleurs, le fait, en frémissant de rage, retourner sur le côté que le feu n'a point encore atteint. Le saint martyr, levant alors les yeux au ciel, s'écrie d'une voix inspirée : « O Jésus ! seul Dieu de l'univers, auteur de toutes choses, c'est vous qui avez donné à Rome tous les sceptres de la terre ; qui avez voulu que le monde entier reconnût sa puissance et fût soumis à ses lois. Mais vous aviez vos desseins : ces desseins admirables avaient en vue la religion de votre Fils, le nom chrétien et l'union de tous les peuples, dont ce nom sacré devait être le lien. Que Rome, la capitale du monde, en se soumettant à vous, vous soumette tout l'univers : que tous les membres de ce vaste corps, unis à un chef chrétien, vous soient unis par ce chef.

J'aperçois un prince, qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ : brûlant d'un saint zèle, il renverse les autels des faux dieux ; il abolit les sacrifices abominables ; il ferme pour jamais des temples où croîtra l'herbe des champs. » Le martyr inspiré s'arrête : son âme vient de s'envoler vers le ciel avec sa prière [1].

En la même année, Cyprien, évêque de Carthage, célèbre par son zèle d'apôtre et ses écrits en faveur des saines doctrines, était traduit devant le tribunal du proconsul d'Afrique, Galère. Le proconsul Galère lui dit : « Tu es Thascius Cyprien ? » L'évêque Cyprien répondit : « Je le suis. » Le proconsul Galère lui dit : « C'est toi le chef des chrétiens ? » L'évêque Cyprien répondit : « C'est moi. » Le proconsul Galère lui dit : « Sacrifie aux dieux. » L'évêque Cyprien répondit : « Je ne le puis. » Le proconsul Galère lui dit : « Prends conseil. » L'évêque Cyprien répondit : « Dans une chose juste le conseil est bientôt pris. » Le proconsul Galère, ayant consulté son conseil, lui dit : « Tu as vécu sans piété ; tu as entraîné une infinité de personnes à ton culte, nous te condamnons à perdre la tête. » L'évêque Cyprien répondit : « Dieu soit béni !... » Dès que les frères eurent entendu prononcer ce jugement contre leur saint pasteur, ils se dirent les uns aux autres : « Allons, et mourons avec lui. » Et un très-grand nombre le suivirent au lieu de l'exécution. Cyprien y étant arrivé, mit les genoux en terre et pria quelque temps. Puis il ôta son manteau, se dépouilla de sa dalmatique, et ne garda qu'une simple tunique de

[1] Extrait du poëme historique de Prudence. Dom Ruinart, *Actes du martyre de S. Laurent*. S. Ambroise, *Extrait des offices*. — On a retrouvé depuis son corps dans les catacombes ; ses os sont calcinés. (Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 3, *Catacombes*.

lin. Les frères étendirent des linges autour de lui. Lorsque le prêtre et le diacre Julien lui eurent lié les mains, il s'en couvrit les yeux et reçut le coup qui mit fin à sa vie. Son corps que les frères accompagnèrent, portant des flambeaux de cire et chantant des hymnes, fut enterré dans un champ appartenant à Macrobe Candide, intendant de la province, près du chemin de Mappale. Galère ne lui survécut que peu de jours [1].

Si nous n'avions déjà assez d'exemples d'héroïsme, nous pourrions encore citer, à Tarragone, l'évêque Fructueux qui, du haut du bûcher, étend les bras en croix, ainsi que ses deux diacres, et prie pour l'Église catholique, répandue, selon son expression, sur toute la terre ; à Antioche, le combat de Nicéphore, dont la tendre charité cueille la palme immortelle destinée à Saprice, que l'obstination dans la haine et le refus d'un pardon sollicité par son ami, conduisent à l'apostasie. Nous pourrions décrire le trajet que fait le jeune Lucius de la prison au lieu des exécutions, en exhortant ses amis à persévérer ; et celui de Flavien, que sa courageuse mère accompagne de la prison au tribunal, et du tribunal à la prison, bien que son cœur maternel soit douloureusement déchiré par les souffrances de son fils, auquel tous les fidèles de Carthage forment à leur tour un pompeux cortége jusqu'au lieu du supplice. Ces jours sont les beaux jours de l'Église d'Afrique. Utique voit tomber en une fois les têtes de cent cinquante-trois adorateurs du Christ[2]. Cyrthe, en Numidie, fournit des martyrs par milliers : on les aligne dans un vallon au bord d'un fleuve, entre deux rangs de collines

[1] *Vie et Passion de Cœcilius Cyprianus*, par son diacre Pontius; et *Actes proconsulaires de S. Cyprien.*

[2] Tillemont, *Histoire de l'Église*, t. IV.

élevées, comme pour favoriser le spectacle; et l'exécuteur, passant de l'un à l'autre, leur coupe la tête [1]. Mais de même que le déluge, en élevant l'arche, la sauvait; de même ces tempêtes, en contribuant à élever l'Église vers le ciel, assuraient sa conservation. Non-seulement elles l'affermissaient, mais elles la développaient de plus en plus. Depuis Néron, jamais les édits de persécution n'ont été rapportés. Si quelques rares empereurs ne furent point personnellement persécuteurs, sous chacun d'eux, néanmoins, l'Église a compté des martyrs; et tous ces martyrs, après avoir donné aux chrétiens de la terre l'exemple du courage dans les luttes à soutenir, et de la fermeté dans la foi, sont montés aux cieux prier pour l'extension et le règne de la religion pour laquelle ils ont versé leur sang. Les conversions ont été nombreuses; et l'Église, à cette époque, compte, sur toute l'étendue du globe, des millions de fidèles.

Les châtiments visibles dont la justice divine frappait les persécuteurs, ne contribuaient pas peu à déterminer ceux que l'indécision retenait en balance : à la suite de chacun de ces coups, un certain nombre embrassaient le christianisme. La punition ne se fit point attendre pour Valérien ; car le sang de beaucoup de victimes réclamait une vengeance exemplaire. Cet empereur, dont la paresse mettait à nu toute la médiocrité, s'étant avancé pour repousser une invasion persane, tomba avec ses troupes au pouvoir de Sapor, le monarque de la Perse. Ses ennemis le traînèrent partout chargé de chaînes, en dévastant, sous ses yeux, les plus fertiles contrées de son empire, et en égorgeant en

[1] Daras, *Histoire de l'Église*, t. Ier, ch. 12.

sa présence les populations. Et quand Sapor, son vainqueur, voulait monter à cheval, il faisait un signe, et l'empereur de presque toute la terre courbait le dos, afin que ses épaules, recouvertes de la pourpre romaine, servissent de marchepied au monarque barbare. Cette ignominie du persécuteur ne finit qu'à sa mort. On écorcha alors son cadavre, on en tanna la peau, et l'ayant empaillée, on la suspendit à la voûte du principal temple de la capitale. Dieu fit subir à Valérien ce châtiment humiliant et nouveau, pour qu'il servît de témoignage à la posterité, que tôt ou tard les méchants reçoivent la peine due à leurs crimes[1].

[1] Lactance, *de la Mort des persécuteurs*, ch. 5. Voir aussi les autres historiens déjà cités.

CHAPITRE LXX

LES BEAUTÉS DU MARTYRE.

Persécution Dioclétienne. Courage de Barallah. La légion immolée. Les Martyrs de la Palestine.

Les fléaux qui fondent sur l'Empire, et surtout l'incessant accroissement du christianisme : voilà ce qui enflamme la haine des suppôts de l'enfer, Dioclétien et Galérius, partisans du culte idolâtrique, parce qu'il leur concède une licence sans frein dans les mœurs, et un despotisme illimité dans l'exercice du pouvoir. Cette haine est encore excitée par les prêtres des idoles qui sentent disparaître leur influence, et déclarent qu'ils ne peuvent plus rendre d'oracles, parce que les justes, par leur présence, les empêchent de parler. Des édits sévères, lancés contre les chrétiens, ouvrent la dernière, mais la plus violente des dix persécutions générales. Ces édits portent que les chrétiens, ennemis des dieux et de l'État, soient dépouillés de leurs dignités, de leurs biens, torturés et mis à mort ; que leurs églises soient renversées, et leurs livres religieux brû-

lés. Alors, continue Lactance, un long gémissement s'étend sur toute la terre, parce que de l'Orient à l'Occident se promène la fureur des trois bêtes féroces Dioclétien, Galérius et Maximien [1]. Des hommes sont fouettés jusqu'à ce que la chair tombe des os ; puis on coule dans leurs plaies du vinaigre et du plomb fondu.

A Antioche, on amène dans la salle des interrogatoires Barallah, âgé de sept ans [2]. « Faut-il adorer plusieurs dieux ou un seul? » lui demande le gouverneur. L'enfant sourit et répond : « Il n'y a qu'un seul Dieu, dont Jésus-Christ est le Fils. — Qui t'a instruit ainsi, petit impie ? » reprend le préfet. « C'est ma mère, dit l'enfant, qui m'a appris ces vérités, et c'est Dieu qui les a apprises à ma mère. » Elle est appelée. Des bourreaux dépouillent le petit confesseur de ses habits, le suspendent en l'air ; et les verges coupent en mille endroits sa chair innocente. Chaque fois que l'impitoyable osier frappe cette tendre victime, il revient couvert d'un nouveau sang. Tous les assistants fondent en larmes ; les bourreaux eux-mêmes frappent en pleurant. Cependant, le pauvre enfant se sent comme brûlé par la rigueur des tourments : « J'ai soif ! s'écrie-t-il, donnez-moi un peu d'eau. » Mais sa mère, en qui la grâce triomphe de la nature, le regarde d'un air sévère, puis ajoute : « Bientôt, mon fils, vous serez à la source des eaux vives. » Peu satisfait de cette rigueur, le juge condamne l'enfant à avoir la tête tranchée. La mère de Barallah le porte elle-même dans ses bras au lieu du supplice. Elle le baise tendrement, se recommande

[1] Lactance, *de la Mort des persécuteurs*, ch. 7 et 8.
[2] Prudence, livre *des Couronnes*, hymne 10.

à ses prières, le remet à l'exécuteur et étend son voile pour recevoir la tête du jeune martyr [1].

En Phrygie, on brûle une ville avec ses dix à quinze mille habitants, parce qu'elle est entièrement chrétienne [2]. Chaque province a son supplice particulier : le feu en Mésopotamie ; la roue dans le Pont, le gril en Syrie ; la hache en Arabie ; les barreaux pour briser les jambes en Cappadoce ; la suspension en Afrique ; le chevalet dans les Gaules, et les bêtes à Rome [3]. Pourquoi ces cris de joie au Colysée ? C'est que des lions y dévorent des familles entières de chrétiens : ils arrachent les membres des uns, traînent dans l'arène les entrailles des autres. Cent mille Romains sont là pour voir couler le sang des martyrs, et se rassasier de leurs souffrances. Si la violence de la douleur leur arrache un cri, ils applaudissent. Probus et Andronic, les yeux crevés, les dents brisées, les membres meurtris, sont jetés dans l'amphithéâtre de Tarse : un ours et un lion sont lancés contre eux, ils viennent se coucher aux pieds des saints dont ils lèchent les plaies ; mais les spectateurs, plus cruels que ces bêtes féroces, envoient des gladiateurs mettre à mort ceux qu'elles ont respectés. Entrez à Marseille, dans ce palais où se trouve Maximien : on tire Victor, officier distingué, de l'obscur cachot où, après lui avoir disloqué les membres, on l'avait jeté mourant ; mais c'est pour lui broyer les os sous une meule de moulin.

[1] Cet exemple de fermeté me rappelle la naïve réponse du fils de l'un de mes amis, jeune chrétien de six ans, à qui l'on demandait dernièrement : « Gustave, si on voulait te faire renoncer à Dieu, y consentirais-tu ? — Jamais. — Et si on te menaçait de te couper la tête ? — Je la laisserais couper. — Tu n'aurais plus de tête ! — Cela ne serait rien : le bon Dieu me la remettrait dans le ciel. » — [2] Eusèbe, *Hist. de l'Eglise*, liv. VIII, ch. 11. — [3] *Ibid.*, liv. VIII, ch. 12 et suiv.

La meule se brise en lui donnant la mort ; on entend cette voix au ciel : « Victor, vous avez vaincu ! » Pénétrez dans ce prétoire : un juge est assis impassible sur son tribunal. Des bourreaux ont saisi deux nobles jeunes gens ; ils sont occupés à leur enfoncer des roseaux sous les ongles, à leur arracher les chairs avec des crochets, à leur briser les membres avec une barre de fer ; tandis qu'à côté Victorin est pilé dans un mortier, et Claudien coupé par morceaux. Dans cet autre tribunal, un chrétien est écorché vif : tout à coup le juge se trouve frappé de cécité. Le chrétien s'agenouille tout sanglant, adresse une prière au Ciel, et lui rend la vue. Pour le remercier le juge le fait décapiter [1].

En présence de cette angélique douceur d'un côté, et de cette froide cruauté de l'autre, de cette patiente résignation de la part des martyrs, et de ces redoublements de rage chez leurs persécuteurs ; en face de juges qui commandent des raffinements de supplices, de bourreaux qui redoublent les tortures, et d'une foule ivre de sang qui applaudit avec frénésie, on serait tenté de demander : Chez quelle tribu sauvage de cannibales se sont passées ces scènes de mort ? Hélas ! on ne le sait que trop, l'empire romain en fut le constant théâtre. Les voilà donc, ces Romains tant loués, tant exaltés par les siècles modernes ! les voilà à l'œuvre, dans chacune de leurs villes, sous chacun de leurs empereurs ! Eux-mêmes nous ont transmis, dans leurs registres proconsulaires, les pièces authentiques de leurs révoltantes atrocités : qu'on les juge à présent !

[1] *Extraits de divers actes des Martyrs* sous la domination romaine, en Orient et en Occident, par Assemani et Dom Ruinart.

Assez longtemps des historiens, cédant à leurs penchants mauvais, ont complaisamment étalé à nos yeux les dégoûtantes orgies des empereurs et de leurs courtisans, et les crapuleuses débauches de la populace de Rome, en nous disant : Voilà la complète histoire des temps de l'Empire! quand ils ne nous en montraient que les turpitudes avilissantes. Assez longtemps des narrateurs, passionnés pour les émouvants spectacles de la guerre, nous ont traînés sur tous les champs de bataille où se sont déployées les légions romaines, en nous disant à leur tour : Voilà la série des événements dont se compose l'existence du grand Empire! alors qu'ils nous célaient ces milliers d'autres combats, non moins glorieux, livrés dans la lice des amphithéâtres, et ces événements bien plus émouvants du massacre de millions de paisibles citoyens sur les places des villes. Assez longtemps enfin de soi-disant moralistes, des légistes, nous ont, avec Montesquieu, fatigués de leurs pompeux éloges de toutes les institutions de Rome, ou de leurs interminables récits des mœurs romaines [1] ; sans nous parler de ces interrogatoires, de ces sentences où se dévoilent les caractères des proconsuls et des juges, les habitudes des accusés ; sans mentionner ces séditions populaires si fréquentes contre les chrétiens, dans lesquelles se montrent à découvert les mœurs d'un peuple; et ces mille faits de la persécution, qui nous initient à la vie intime des populations romaines. Historien impartial, nous avons trouvé qu'il était important de rendre à l'histoire son intégrité, dont on l'a dépouillée depuis deux siècles. Dans ce

[1] Voir l'ouvrage de Montesquieu, *Sur la grandeur et la décadence des Romains.*

but, nous avons décrit les plus intéressants de ces drames sanglants qui chaque jour, depuis Néron jusqu'à Dioclétien, se sont déroulés dans chaque province, dans chaque ville du vaste Empire.

Chrétien et prêtre du Seigneur, nous avons tenu à raconter les luttes héroïques de ceux qui sont nos pères dans la foi ; car nous dirons dans le même sens que le profond auteur des *Pensées* : « L'histoire du reste des Romains pâlit à côté de l'histoire des martyrs [1]. » Tandis que les uns, étrangers et païens, ne nous intéressent guère, les autres, citoyens d'une même patrie, et ancêtres vénérés d'une famille dont nous sommes les membres, nous touchent de près et nous intéressent souverainement. Nous achèverons donc de célébrer la grandeur d'âme de tous ces courageux athlètes, qui, dans le dernier combat livré à l'Église, ont immolé leurs corps pour défendre une liberté précieuse ; nous chanterons la gloire immortelle de ces disciples de la croix qui ont combattu, non pour un prince de la terre et des palmes que le temps flétrit, mais pour le Roi des cieux et l'immortelle couronne du martyre.

Qu'ils sont beaux les triomphes de la légion d'Exupère et de Candide, lorsque ses soldats préfèrent obéir à Dieu plutôt qu'au prince ! « Commandez-nous des choses justes, disent-ils à Maximien, vous nous trouverez soumis, prêts à tout entreprendre pour votre service. Montrez-nous l'ennemi, nous répondons de sa défaite ; mais ne nous ordonnez pas d'égorger des chrétiens, des Romains : ils sont nos concitoyens, ils sont nos frères. Ne nous obligez point à violer nos

[1] Pascal, *Pensées,* IIe partie, article 17, paragraphe 24.

serments envers le Dieu dont nous tenons la vie : notre fidélité à son culte est la sûre garantie de notre dévouement à votre personne. Vous pouvez nous immoler, nous ne résisterons pas ; la crainte de la mort n'armera pas nos mains pour la repousser. Mais nous sommes chrétiens, et jamais on ne parviendra à nous faire verser le sang des chrétiens. » Et, déposant leurs épées victorieuses, ils se laissent tranquillement massacrer par une légion païenne [1]. Qu'elle est admirable la piété des deux frères Donatien et Rogatien, illustres par la noblesse de leur naissance, mais bien plus illustres encore par l'ardeur de leur foi ! Ils sont jetés dans la ténébreuse prison de Nantes, leur ville natale ; Donatien embrasse le jeune Rogatien, en lui disant : Prions, mon frère ! Ils s'agenouillent et veillent toute la nuit. Le lendemain la Loire recevait leur sang [2].

Qu'ils sont éclatants les prodiges qui signalent la fin des nombreux martyrs de la Palestine ! Tandis que les pasteurs, arrachés à leurs troupeaux, sont traînés au supplice ; que Gaza ouvre les portes de son amphithéâtre aux fidèles ; et que les mines de la Cilicie reçoivent les chrétiens à qui l'on arrache l'œil droit et l'on brûle le pied gauche ; le corps d'Appien, jeté, tout couvert de glorieuses blessures, dans le port de Césarée, y soulève une tempête qui ébranle la ville ; les membres sanglants des confesseurs, que les chiens traînent dans les rues, recouvrent, par le temps le plus serein, les édifices publics d'abondantes larmes : c'est la terre qui pleure l'outrage fait à ces corps saints, et les pierres et le bronze, devenus sensibles,

[1] Extrait du récit de S. Eucher, évêque de Lyon.
[2] *Actes des Martyrs*, de Dom Ruinart.

qui reprochent aux habitants leur barbare dureté. Peut-être, dit Eusèbe, que la postérité peu crédule refusera d'ajouter foi à ce miracle, et que les esprits forts des siècles à venir traiteront mon récit de conte fait à plaisir, ou de pieuse fiction : il n'en est point de même de ceux qui vivent en ces jours, et qui, tous témoins du miracle, ne peuvent démentir leurs yeux [1].

Saint Romain, torturé à Antioche par le gouverneur lui-même qui se joint aux bourreaux, est, après d'inutiles efforts, attaché sur un bûcher. Mais à l'instant les nuages s'amoncellent, et une pluie mêlée de grêle tombe en si grande abondance sur le feu, qu'elle arrête le progrès des flammes. Le peuple, effrayé, s'enfuit en criant que le Ciel se déclare pour Romain. Le juge, dans le dépit de sa défaite, ordonne qu'on coupe la langue au saint martyr. Bien qu'elle soit coupée jusqu'à la racine, le confesseur, rentré dans la prison, commence à publier les prodiges du Tout-Puissant en sa faveur, et à redire aux autres prisonniers la mort, la résurrection et les victoires de Jésus-Christ. Sa mort seule met fin à ce miracle d'autant plus extraordinaire qu'un criminel, à qui l'on fit alors subir le même supplice, mourut aussitôt [2].

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. VIII. 2e partie, ch. 9 et ch. 1 à 13.

[2] *Actes des Martyrs*, par Dom Ruinart, *Martyre de S. Romain*. Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. VIII, 2e partie, ch. 2.

Les Martyrs de la Phénicie et autres provinces. Dieu triomphe dans ses saints.

Dans cette universelle persécution, personne ne saurait énumérer l'innombrable multitude des martyrs, ni retracer leurs souffrances. Dieu seul qui les a récompensés, connaît le nombre des saints et la grandeur de leurs épreuves [1]. Il n'est point d'endroit habité qui ne voie couler leur sang, point de plage qui n'en soit arrosée. Si les falaises de Tanger boivent celui du centurion Marcel ; si les plaines de la Mauritanie sont imbibées de celui de leurs habitants ; les rivages de Tyr servent d'arène à d'intrépides combattants, et les sables de la Thébaïde, de tombeaux à d'illustres victimes. « Nous avons été nous-même, rapporte Eusèbe, assez heureux pour voir, dans l'amphithéâtre de Tyr, quelques-uns de ces généreux confesseurs de la foi, le corps livide et gonflé à force de contusions et de coups, entrer en lutte avec des lions et des tigres, des ours et des sangliers qu'on rendait plus furieux encore en les aiguillonnant avec des dards rougis au feu. Nous avons été témoins de leurs combats et de leurs victoires. Mais il nous a été facile d'y reconnaître la puissance divine de Celui qui est la force des martyrs : elle éclatait dans la constance extraordinaire et le courage plus qu'humain de ces athlètes du christianisme. Il arrivait souvent que les bêtes qu'on lâchait sur eux, s'arrêtaient tout court et semblaient respecter leurs corps sacrés. Elles se retiraient

[1] *Martyrologe romain*, passim.

sans les toucher, fuyaient même, comme si une main invisible les eût chassées, ou qu'une vertu secrète les eût empêchées d'approcher. Un saint jeune homme fut amené dans l'amphithéâtre : à peine avait-il vingt ans. Debout au milieu de l'arène, il se mit à prier, les bras étendus vers le ciel. Un léopard et un ours qui semblaient ne respirer que carnage, s'élancèrent vers lui ; mais bientôt baissant la tête et refermant leur gueule béante, ils se retirèrent à l'autre extrémité. Le martyr, uniquement attentif à sa prière, n'avait point reculé d'un pas, ni paru troublé à leur approche. Quatre autres jeunes gens, comme lui disciples de Jésus-Christ, attendaient la mort un peu plus loin. Un taureau furieux bondit dans l'arène, et, prenant sa course vers un groupe de païens, il les saisit avec ses cornes et les jeta à demi morts sur le sable. Puis, se tournant du côté des martyrs, il courut à eux avec une démarche menaçante qui fit pâlir une partie des spectateurs. Mais, à leur grand étonnement, il recula, bondit en arrière ; et quoique des conducteurs lui pressassent les flancs avec des aiguillons ardents, jamais on ne parvint à le faire avancer : il poussait d'horribles mugissements, enfonçait ses cornes dans le sable, inspirait de la frayeur aux plus hardis. Dans l'impossibilité de le pousser contre les martyrs, on fut contraint de les égorger tous cinq, et l'on donna à leurs corps la mer pour sépulture [1].

En Égypte, des chrétiens, cloués à des croix, y languissaient plusieurs jours, en proie à d'horribles souffrances. D'autres, attachés à des poteaux élevés,

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. VIII, ch. 7, et Dom Ruinart, *Persécution de Dioclétien*.

attendaient que la mort vînt mettre un terme aux tortures de la faim. D'autres étaient traînés sanglants aux pieds des idoles, puis dénoncés partout comme apostats : Dieu seul était témoin de leur innocence, et recevait les soupirs de ces cœurs indignement calomniés dans ce qu'ils avaient de plus cher. Chaque jour éclairait le supplice de vingt, soixante, quatre-vingts et jusqu'à cent martyrs. J'en ai vu, en un seul jour, écrit Eusèbe, périr par le fer et le feu un si grand nombre, qu'on en comptait plusieurs monceaux. Les bourreaux, fatigués de tuer, se renouvelaient; et ces exécutions ont duré plusieurs années[1].

Toutes les classes de la société fournirent alors à la foi leur contingent de confesseurs fidèles. Dorothée, officier de la chambre de Dioclétien, renonça pour elle aux prérogatives d'un rang élevé et au prestige des honneurs. D'autres officiers du palais, guidés par son exemple, foulèrent aux pieds la gloire, les plaisirs, les faveurs; ils préférèrent à tous ces avantages, les affronts, l'extrême misère et les tourments. On les broya contre le pavé, on fit griller leurs chairs, on versa du vinaigre et de la poix fondue dans leurs plaies qui laissaient voir les os à nu. Leurs intolérables douleurs, supportées avec une patience évangélique, excitèrent chez les fidèles de Nicomédie l'amour du martyre, que presque tout le troupeau souffrit avec Anthime, l'évêque de cette résidence impériale. A Rome, Sébastien, autre officier de la maison de l'empereur, tomba percé de flèches. Pancrace et une foule d'autres laissèrent la vie dans l'immortel combat du martyre.

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. VIII, ch. 8, 9 et 10, et Dom Ruinart, *Martyrs sous Dioclétien*.

Philorome, intendant des finances de la province d'Égypte, donnait, de son côté, l'exemple du courage aux chrétiens d'Alexandrie. Et Philéas, évêque de Thmuis, écrivait de sa prison : « La lecture assidue des divines Écritures a tellement rempli de la sainte doctrine l'esprit et le cœur de nos martyrs, et élevé leurs pensées et leurs désirs vers la perfection du christianisme, qu'ils supportent avec joie les tourments que la cruauté des tyrans a pu inventer. On en rencontre que la population flagelle, ou à qui elle brise les reins à coups de bâton ; on en aperçoit écartelés par une roue, ou pendus par un bras à des portes ; il en est dont on a écorché les bras et les jambes, et qu'on a jetés ensuite dans un coin, jusqu'à ce que la vivacité du mal leur fît rendre le dernier soupir. » Voilà le spectacle qui venait frapper les yeux de ce célèbre philosophe converti, lorsqu'il traversait la ville pour se rendre à des interrogatoires qui allaient le mener lui-même au martyre [1]. Quand les juges étaient fatigués d'exécutions en masse, ils se délassaient par quelques supplices particuliers : ainsi, aux uns ils faisaient enfoncer des éclats de roseau sous les ongles ; à d'autres ils ouvraient le ventre, pour porter le fer et le feu dans leurs entrailles ; à d'autres ils coupaient le nez, les oreilles, ou arrachaient la peau de la tête. Tous ces supplices étaient commandés et présidés par des proconsuls, des gouverneurs, des juges romains ; toutes ces tortures étaient appliquées par des soldats et des citoyens romains demeurés païens [2]. D'un bout à l'autre de l'Empire, on n'apercevait que bûchers

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. VIII, ch. 6 et suiv., ch. 10.
[2] Voir Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. VIII, ch. 12, et le *Martyrologe romain*, passim.

dressés, instruments de mort en exercice, et le sang chrétien qui coulait à flots.

Mais si partout les martyrs meurent, partout Dieu triomphe dans ses saints. Il domine la fureur des tyrans, par l'inébranlable fermeté et l'inaltérable patience de ses serviteurs. Il domine les supplices, par la force héroïque et la bravoure magnanime de ses confesseurs. Il commande à la mort, par les miracles sans nombre qui signalent la fin des martyrs. Il règne sur les populations et les cités, il règne sur l'Empire et ses souverains, par les prodiges éclatants en faveur de l'Église persécutée, qui, de toutes parts, se manifestent aux yeux des provinces qu'ils jettent dans la stupeur ou l'admiration. En vain, sous l'impulsion de Rome, les nations frémissent, et les peuples méditent de noirs complots ; en vain les rois de la terre se lèvent, et les princes se liguent contre le Seigneur et son Christ, en disant : « Brisons leurs liens, et rejetons leur joug loin de nous. » Celui qui habite dans les cieux se rit d'eux, il insulte à leurs efforts. Il leur parle dans sa colère, et il les confond dans sa fureur [1]. Suivons ce règne du Très-Haut sur l'Empire persécuteur.

[1] Psaume 2.

CHAPITRE LXXI

LES TRIOMPHES DU MARTYRE.

Les premiers orateurs chrétiens célèbrent l'héroïsme de Pélagie, de Julien, de saint Cyr, de Théodore et des Martyrs de Sébaste.

A mesure que les martyrs quittent la terre, des enfants dévoués de l'Église recueillent leurs reliques vénérées, et conservent de leurs derniers combats un souvenir fidèle, que plus tard ils lèguent au pieux génie de savants docteurs. Augustin, dites-nous comment sont tombés les forts sur cette terre d'Afrique, que vos mâles vertus allaient bientôt doublement illustrer? Abitine ne vous a-t-elle point confié le récit de la fin glorieuse de son sénateur Datif et de ses nobles imitateurs ? Thébeste ne vous a-t-elle point fait l'éloge de la fermeté de Maximilien, de ce soldat du Christ qui ne voulut jamais mettre son courage au service des Césars païens ; et Tibiure ne vous a-t-elle point montré l'astre des nuits se voilant d'un crêpe ensanglanté, quand est

tombé sous le glaive le vertueux Félix, son premier pasteur? Échos des solitudes de la Pannonie, apportez-nous les chants de victoire d'Irénée, de Quirinus et de Pollion, au jour de leur triomphe aux lieux où fut Sirmium ; redites leurs soupirs d'amour vers la patrie et leur impatience à quitter la vallée de l'exil. Et vous, terres des Gaules et de Sicile, rappelez à leurs descendants quelle fut, au milieu de l'épreuve, la résignation de Ferréol, de Quintinien et d'Euplius. Les eaux du Rhône s'affermissent sous les pas de Ferréol, meurtri par les supplices. Les portes de la prison cèdent devant Quintinien, torturé pour la foi. Le livre des Évangiles s'ouvre miraculeusement sous la main du confesseur Euplius instruisant ses juges, et il lit : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! Puis il lit encore : Que celui qui veut venir après moi prenne sa croix et me suive! Tous trois la portèrent, cette croix, à la suite de leur divin Maître [1]. Antiques métropoles d'Antioche et de Constantinople, et vous, augustes sanctuaires de Nysse, de Nazianze et de Césarée, répétez-nous les éloquents panégyriques de Chrysostome, de Grégoire et de Basile le Grand, lorsqu'ils célébraient les magnanimes combats de Pélagie, de Domnine et de Julien, ou qu'ils publiaient à leurs peuples les grandeurs de Théodore et des héros de Sébaste.

Dieu soit loué! s'écrie l'orateur de Constantinople, la mort n'a plus rien de formidable; elle est devenue le jouet du sexe le plus faible et le plus timide : des femmes, de jeunes filles la méprisent, lui insultent. C'est vous, divin Époux des vierges, qui avez donné à votre épouse Pélagie cette ardeur qui la fit devancer

[1] Dom Ruinart, *Actes de ces martyrs.*

un trépas entouré de périls pour sa vertu. Les soldats ont paru sur le seuil de son appartement ; mais elle s'est échappée de leurs mains, ainsi qu'une tourterelle s'échappe des filets de l'oiseleur ; et, s'élançant d'une fenêtre élevée, elle a pris son vol vers les cieux [1]. Julien, promené dans toute la Cilicie, parfume de la suave odeur de ses vertus tous les endroits où il passe. Il fait briller partout, ainsi que le grand Paul, la puissance de son Dieu [2] ; et ses chaînes d'ignominie se changent en lauriers glorieux. Son entrée dans les villes est un triomphe. Son corps, couvert des cicatrices du martyre, resplendit comme les étoiles du firmament [3].

Drosis à qui la grâce, en descendant dans son âme, a communiqué une force que lui avait refusée son sexe, est ravie en extase sur le bûcher ; les flammes lui forment un vêtement de pourpre et d'or. Domnine, Bérénice et Prodoscé, douces et pures victimes choisies pour le sacrifice, que votre dévouement doit couvrir de honte tant d'hommes pusillanimes ! L'Église de Jésus-Christ est persécutée, ses temples sont abattus : Domnine prend ses deux filles et leur dit : Mes chers enfants, allons chercher sur la terre étrangère la liberté que nous refuse notre patrie de servir le Seigneur. Et, accompagnée de Bérénice et de Prodoscé, elle s'éloigne avec tristesse des lieux qui l'ont vue naître, arrache son cœur au vaste patrimoine qu'ont ennobli ses ancêtres ; et, cheminant sous la garde d'un invisible protecteur, à travers des pays inconnus, des déserts arides, elle arrive à Édesse, métropole de la Mésopotamie, renommée pour la piété de ses habitants. C'est là que, dans l'humble demeure

[1] S. Chrysostome, t. Ier, *Homélie* 40. — [2] S. Paul, II *Cor.* 2, 14. — [3] S. Jean Chrysostome, t. Ier, *Homélie* 47.

d'une pieuse veuve, les trois amantes du divin Époux attendent des jours meilleurs. Mais à peine ont-elles commencé à goûter les douceurs de cette paisible retraite, que l'arrivée d'un persécuteur à la tête d'une troupe de soldats trouble la ville. Il est écrit aux saints Livres : Le mari livrera sa femme, et le père, ses enfants[1]. C'est l'époux de Domnine et le père de Bérénice et de Prodoscé, qui vient, au nom de l'empereur, réclamer les trois chrétiennes. Sur son ordre, les soldats les entraînent vers Hiérapolis. Elles n'y arrivèrent point : le courant d'un fleuve emporta leurs corps qui se tenaient doucement par la main; et le ciel s'ouvrit pour recevoir leurs âmes[2].

Vous m'ordonnez, vénérable père, écrit Théodore, évêque d'Icone, de vous informer des particularités du martyre de saint Cyr et de sainte Juliette, sa mère. J'ai interrogé les personnes de qualité des premières maisons d'Isaure, voici ce que j'en ai appris : Juliette, issue d'une famille royale, voyant que la persécution ravageait l'Église de la Lycaonie, se réfugia à Séleucie. Mais comme cette chrétienté était tout aussi affligée que celles des autres provinces de l'Empire, elle prit dans ses bras son fils, âgé de trois ans, et se dirigea vers Tarse en Cilicie. Arrêtée sur la route par le gouverneur lui-même, et ramenée dans la ville, elle confessa qu'elle était chrétienne. Alexandre ne put qu'avec peine lui arracher son enfant, dont l'air noble et candide dénotait une illustre origine. Cyr tendait ses mains vers sa mère, la suivait du regard, et lorsqu'elle répétait : Je suis chrétienne! il répétait aussitôt : Je

[1] S. Matthieu, ch. 10, v. 21. — [2] S. Jean Chrysostome, t. V, *Homélie* 71; t. Ier, *Homélie* 51.

suis chrétien ! Le gouverneur, dans sa colère, brisa la tête du petit martyr contre les marches de son tribunal. Juliette aussitôt se jeta à genoux et fit cette prière : Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume; recevez-y pareillement votre servante, afin que mon âme vous bénisse éternellement. A cet instant, le glaive abattit sa tête, et deux de ses suivantes recueillirent les reliques sacrées de leur princesse : car il est écrit que le Seigneur conservera les ossements des Saints.

Deux ans après que ce récit était tracé, un autre Théodore, soldat de l'Empire, ayant mis le feu à un temple d'idoles, tombait sous le tranchant de l'épée. Plus tard, la paix était rendue à l'Église de Dieu. Un jour, saint Grégoire montait dans sa chaire de Nysse et commençait ainsi un panégyrique : Troupeau bien-aimé du Sauveur, vous qu'il a choisi pour son peuple, race bénie, venue des villes et des campagnes; quelle solennité vous rassemble ? Quels pressants motifs vous ont fait quitter vos foyers au milieu d'une saison rigoureuse, vous ont porté à entreprendre un voyage long et pénible, quand la nature est dans l'inaction, et que l'homme se repose tranquille dans sa demeure ? Ah ! c'est le martyr Théodore dont nous célébrons la fête; c'est l'illustre saint qui, en s'avançant avec la croix au-devant d'un ennemi envahisseur, détourna de ces belles provinces une armée de Barbares. Sa grande âme, en quittant la terre, est allée occuper le trône que ses vertus lui avaient préparé au ciel; son corps repose parmi nous dans un magnifique tombeau, objet de notre vénération et de notre culte. Ces reliques sacrées sont comme un dépôt précieux que chaque siècle conserve

soigneusement, pour le représenter au jour de la résurrection générale [1].

Bien que la multitude des martyrs ne nous permette pas de répéter ni les éloges que saint Astérius accorde à la vierge Euphémie, sur qui descend une croix lumineuse ; ni la fermeté de Gordius, que l'évêque de Césarée compare à un rocher contre lequel vont se briser les vagues mugissantes de la tempête ; ni l'amour ardent d'une Juliette à qui le bûcher sert de lit nuptial, dont l'emplacement est marqué depuis par une fontaine miraculeuse, présent que cette femme forte laisse à ses concitoyens en quittant la terre [2] ; cependant nous ne saurions taire les sublimes accents qu'emprunte le docteur saint Basile, pour parler dignement des quarante martyrs de Sébaste. Si les peintres et les orateurs, dit-il, ne doivent avoir pour fin de leurs tableaux et de leurs discours que d'exciter dans les cœurs l'amour de la vertu et la pratique du bien ; notre but, en retraçant les exploits des invincibles héros de Sébaste, est de vous porter à imiter leurs hauts faits. Nos quarante martyrs n'avaient pas tous pris naissance sous un même climat, plus d'une ville les réclamait pour ses citoyens. Mais a quoi bon parler ici des lieux qui les virent naître, puisqu'ils ne reconnaissent plus de patrie sur la terre ? La véritable patrie des martyrs est la cité de Dieu, cette Jérusalem céleste qu'il a construite pour être le séjour de ses élus. Il suffit que l'on sache que nos saints, déjà célèbres par des actions d'éclat, étaient honorés des dignités et de l'estime des empereurs. Lorsque, après l'édit de persécution, on leur de-

[1] Extrait du *Discours* de S. Grégoire de Nysse. — [2] S. Basile le Grand, *Homélies* 5 et 19.

manda leur nom : Nous nous appelons Chrétiens, répondirent-ils d'une voix unanime. Si les promesses ne purent les tenter, les menaces furent tout aussi impuissantes à les ébranler. Nous n'aimons pas la vie, nous ne craignons pas la mort : voilà à toutes les sollicitations, à tous les efforts, les seules réponses qu'on en obtint. On était alors au plus fort de l'hiver, si rigoureux en Arménie. Une nuit plus froide encore que les autres est choisie : ils sont conduits au milieu d'un vaste étang et couchés nus sur la glace. Afin d'augmenter, s'il est possible, leur supplice, un bain tiède est préparé, à côté, pour ceux qui voudront renoncer à la foi. Un seul la renie et va expirer dans le bain ; mais l'un des soldats chargés de les garder, se dépouille aussitôt de ses vêtements et prend sa place ; il avait vu des anges descendre du ciel, les mains chargées de couronnes et de présents, qu'ils distribuaient aux martyrs. Le matin, le feu consume leur reste de vie. Entrés dans le séjour de l'éternelle récompense ils purent chanter avec le Roi-Prophète [1] : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez mis, Seigneur, dans un lieu de rafraîchissement [2].

Le poëte chrétien chante le bonheur des héros de l'Espagne.
Épisode : Eulalie, la vierge de Mérida.

Pendant que les provinces d'Achaïe et de Macédoine entendent les hymnes de louange que chante Arcadius quand on le démembre, ou qu'elles applaudissent aux

[1] Psaume 65. — [2] S. Basile le Grand, *Homélie en l'honneur des martyrs de Sébaste.*

réponses d'Irène glorifiant la Providence de son Père céleste; pendant que la province de Germanie voit couler les larmes de repentir de la courtisane Afra durant son interrogatoire; pendant que la province d'Italie admire la conversion et la mort de l'acteur Genès qui, jouant, en présence de Dioclétien, le rôle de néophyte, s'écrie dès qu'il a reçu le baptême sur le théâtre, qu'il est chrétien, et termine une plaisante comédie par le dénoûment tragique de son supplice, la province d'Espagne exalte le nombre et le mérite des enfants qui l'illustrent[1]. Que Cordoue, s'écrie, au IVe siècle, Prudence, dans des vers pleins d'une tendre et touchante poésie, que Cordoue célèbre le beau dévouement et les pieux colloques de Janvier, Fauste et Martial! Que Valence ouvre au voyageur chrétien le ténébreux souterrain où le Sauveur descendit couronner la persévérance de Vincent, dont la couche de grès pilé se parsema de fleurs aux mille nuances! Que Barcelone s'appuie sur la recommandation du martyr qui la protége! Pour vous, Saragosse, ma chère patrie, que presse l'amour de Jésus, il vous est donné de compter des hécatombes de martyrs. Toutes vos avenues d'oliviers ont été teintes du sang de ces saintes victimes, dont les ossements se sont accumulés en montagnes de chaque côté de vos portes. Oui, Saragosse, où le Christ règne, a été la patrie des martyrs. C'est dans cette terre fertile en palmes et en couronnes, qu'ils sont venus cueillir celles dont leurs mains et leurs têtes ont été chargées. Elle fut le quartier général où toute cette illustre milice s'est réunie pour prendre, en corps d'armée, la route du ciel. Elle n'a, sous ce rapport, rien à envier à Car-

[1] *Actes des Martyrs* de Dom Ruinart, *passim*.

thage la grande, ni même à Rome, la souveraine du monde[1].

Mérida, illustre colonie des anciens peuples d'Estramadure, assise sur la rapide rivière de la Guadiana aux rives fleuries, reçoit les derniers regards de l'astre du jour, lorsqu'il se plonge dans les eaux de la mer. Remarquable par la beauté de ses édifices, la richesse de ses habitants, la charmante cité de la Lusitanie doit surtout son lustre à la noble vierge Eulalie. A peine douze hivers ont dépouillé les arbres de leur brillant feuillage depuis qu'Eulalie a ouvert les yeux à la lumière. Née de parents que l'Église compte au nombre de ses enfants, douée de vertueuses inclinations et de goûts simples, la jeune chrétienne ne s'étudie pas à rehausser par le brillant de l'or et des pierreries, l'éclat de l'aimable beauté que le Créateur a répandue sur ses traits. Une démarche modeste, une conduite réglée, une candeur pleine de charmes, composent toute sa parure; elles font admirer dans une fille de douze ans toutes les vertus de la vieillesse. Au bruit de l'approche de la persécution, sa mère, poussée par une tendre sollicitude, l'a conduite au fond d'une campagne solitaire, afin de la dérober au péril; car elle est la consolation de sa vie. Une maison retirée, peu apparente, abrite quelque temps la colombe du Seigneur. Mais bientôt cette existence tranquille, loin du danger, pèse à celle qu'enflamme l'amour divin avec ses désirs ardents. Eulalie, qu'une filiale affection retient, se décide enfin à rompre les seuls liens qui l'attachent à la terre, et à se dérober aux soins et à la vigilance de sa mère.

[1] Prudence, *Martyrs de Saragosse*, et *Martyre de S. Vincent et de S. Janvier*.

Ouvrant, durant la nuit, la porte de la paisible demeure, elle prend la première route qui se présente, ou plutôt elle ne suit aucun chemin; mais, marchant au hasard, tantôt elle s'engage dans des fonds marécageux, tantôt elle traverse des broussailles dont les ronces déchirent ses pieds délicats. Mais, elle n'est pas seule : une troupe d'anges l'accompagne; et quoiqu'une nuit sombre couvre de ses voiles les campagnes d'alentour, l'Auteur de la lumière qui embrase son cœur, éclaire aussi ses pas. Ainsi marchait autrefois la Vierge d'Israël, lorsqu'elle se rendait dans le pays des montagnes pour visiter une parente bien-aimée.

Cependant, la nuit s'avance : peu à peu les clartés de plus en plus brillantes de l'aurore dissipent les ténèbres; le soleil se lève sur l'horizon; et, projetant ses premiers rayons sur les cimes élevées, il dessine, dans le lointain, les tours et le sommet des temples de Mérida. L'héroïne chrétienne presse le pas et se dirige vers la ville. Dès qu'elle en a franchi les portes, elle court au palais, se fraye un passage à travers les gardes, et arrive en face du tribunal où siége le gouverneur. « De grâce, seigneur, dit-elle d'une voix élevée, quelle fureur vous pousse à perdre les âmes? Pourquoi abusez-vous de la faiblesse de malheureux que le séjour de la prison ou les tortures ont affaiblis, pour les forcer à abandonner le culte du vrai Dieu et à se prosterner devant des idoles taillées par la main des hommes? Que votre empereur dépose son diadème aux pieds d'impures divinités! qu'il fléchisse le genou devant la pierre et le bois! mais qu'il ne prétende pas assujettir des personnes libres à ces honteuses bassesses! Vous cherchez des chrétiens? Je suis chrétienne! » Un discours si peu attendu, mais en même temps si vif et si

pressant, excite le dépit et la rage dans l'âme du gouverneur. Qu'on la prenne, s'écrie-t-il, qu'on l'accable de supplices. A peine achève-t-il ces mots qu'il reconnaît Eulalie, le dernier rejeton d'une ancienne et illustre famille. « Malheureuse ! ajoute-t-il, à quoi me contrains-tu !... Jette les yeux sur ta maison, prête à tomber par ta chute; considère les avantages que te donne la naissance distinguée que tu viens inutilement sacrifier; entends les plaintes de tes ancêtres; ils gémissent en voyant la plus belle et la dernière fleur de leur tige infortunée, se flétrir au moment où elle commence à s'épanouir. Voudrais-tu déshonorer leur nom et éteindre leur noble souche? » Pour toute réponse, la courageuse fille renverse d'un coup de pied l'autel sacrilége et son idole. Cette sainte audace reçoit à l'instant sa récompense. Deux bourreaux la saisissent, la dépouillent de ses vêtements et la déchirent. Mais tandis qu'ils tracent dans sa chair de sanglants sillons, Eulalie lève les yeux au ciel et répète : On imprime vos plaies adorables sur moi, mon Jésus, on grave sur mon corps, avec le fer et l'acier, vos victoires et votre nom! Puis elle se tait. Son âme est tranquille, on n'entend aucun soupir sortir de sa bouche; le sang pur et vermeil qui coule de ses blessures ne sert qu'à relever d'un nouveau coloris sa blancheur naturelle : c'est un fard innocent qui la rend plus vive et plus belle.

La cruauté du tyran n'en demeure pas là; c'est peu pour lui d'avoir porté ses mains sanguinaires sur le corps d'une vierge dont l'âge et la beauté, l'esprit et la naissance eussent adouci un tigre; sa barbare fureur lui fait trouver que le fer ne le seconde pas au gré de ses volontés, il a recours au feu. Plusieurs flambeaux sont allumés autour de la jeune martyre : la flamme

l'environne de toutes parts ; elle s'attache aux flancs, à la poitrine ; elle court, elle vole par tout le corps. Voyant qu'on lui ôtait ses habits, la chaste vierge avait, dès le commencement, dénoué ses cheveux qu'une tresse retenait négligemment relevés sous son voile. Ils venaient flotter sur ses épaules et les couvraient d'une infinité de boucles que l'art n'avait point faites. Cette précaution avait un peu rassuré sa pudeur alarmée. Mais déjà la flamme s'élève, elle gagne cette chevelure éparse. Alors Eulalie, s'apercevant que le seul voile qui lui restait pour cacher son sein au regard des hommes, lui est ôté par la violence du feu, crut qu'elle ne devait plus survivre : elle ouvrit donc les lèvres, et, respirant pour la dernière fois, elle attira dans ses poumons la mort enveloppée dans un tourbillon de flammes. On vit en même temps sortir de sa bouche une colombe, plus blanche que la neige, qui prit son essor vers les cieux : c'était l'âme d'Eulalie qui s'échappait de sa terrestre demeure et allait s'unir au chœur des vierges. Aussitôt les flambeaux s'éteignent d'eux-mêmes ; la tête de la sainte s'incline doucement, et sa dépouille mortelle s'affaisse dans l'attitude du repos.

Le gouverneur, les bourreaux et les gardes, témoins du prodige, prennent la fuite. La neige commence à tomber en épais flocons dans la salle déserte, le corps de la vierge lusitanienne en est couvert : c'est le Ciel qui se charge des funérailles de celle qui lui est chère ; il en coordonne lui-même la pompe, et y fait régner partout la couleur des vierges. Mérida avait été le berceau de sa naissance, elle fut le tombeau de ses reliques. C'est dans le sein de cette heureuse patrie qu'Eulalie repose sous le dôme pompeux d'un édifice de

marbre. Là, l'or éclate sur les lambris; mille bouquets artificiels, formés de pierres précieuses, composent une riche mosaïque qui reproduit l'aspect d'une prairie émaillée de fleurs. Là, le pieux pèlerin et le curieux voyageur viennent révérer ses cendres sacrées [1].

Les vierges illustres. Les catacombes, tombeau des martyrs.
Le supplice affreux des derniers persécuteurs.

Pourquoi, au milieu de tant d'illustres martyrs, avons-nous si peu parlé des vierges dont s'enorgueillit l'Église? Ah! c'est qu'il eût fallu louer la grandeur d'âme d'une Christine et d'une Anatolie, aux pieds desquelles se roulent les serpents soumis : symbole de leur victoire sur le serpent infernal qu'elles écrasent. Il eût fallu s'élever à la hauteur des vertus d'une Thècle et d'une Prisca, aux pieds desquelles les lions, dans l'amphithéâtre, viennent se coucher en signe de respect. Il eût été nécessaire de redire la constance d'une Julienne et d'une Christine que conservent les flammes et l'huile bouillante; la fermeté d'une Marguerite et d'une Euphémie, dont les eaux s'écartent, et de célébrer le triomphe d'Engracie, de Fébrosie et de Philomène. Il eût fallu décrire l'étendue de la science d'une Catherine qui réfute et confond les plus célèbres philosophes; et raconter comment la roue, destinée à lui donner la mort, se brisa contre son corps rendu plus dur que l'acier. Il eût importé ensuite de

[1] Voir Prudence, liv. III, *des Couronnes;* Ribadeneira, *Sainte Eulalie*, 10 décembre, et les autres *Vies* de la sainte.

présenter Lucie, la vierge de Syracuse, miraculeusement inébranlable, quand ses juges veulent l'entraîner dans un lieu de corruption, puis conservée intacte au milieu d'un brûlant foyer. Il eût été nécessaire, enfin, de montrer Agnès, la vierge romaine, terrassant à ses pieds les impudiques qui cherchent à attenter à sa pudeur. Nous laisserons à l'éminente piété des habitants des cloîtres le bonheur de célébrer dignement toutes ces sommités de la vertu ; pour nous, descendons dans les catacombes, et, avant de nous séparer de nos chers martyrs, allons nous prosterner devant leurs tombeaux.

Pendant que j'étais à Rome, écrit le solitaire de la grotte de Bethléhem, j'avais coutume de visiter, chaque dimanche, avec quelques amis, les sépulcres des apôtres et des martyrs. Nous pénétrions dans les cryptes, creusées dans les profondeurs de la terre. L'obscurité y est si grande qu'il semble, en y entrant, qu'on pourrait s'appliquer ce mot du prophète : Ils descendent tout vivants dans les abîmes... En continuant de marcher pas à pas dans la nuit de ces souterrains, vous vous rappelez ce vers de Virgile : « Ici tout fait frissonner, et le silence même y est plein d'épouvante[1]. » A mesure que l'on avance, on voit s'allonger devant soi des galeries sombres qu'à peine éclairent, de loin en loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres sont bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répand une mobilité effrayante sur

[1] S. Jérôme, *sur Ezéchiel*, ch. 40.

ces objets éternellement immobiles[1]. C'est là, comme dans les rayons d'une immense bibliothèque, que la mort a rangé ses œuvres; c'est là, qu'en attendant le jour de la résurrection, l'Église a déposé ses martyrs. Rien n'est plus touchant que les pieux emblèmes que l'amour des fidèles a gravés sur leurs sépultures : c'est le Bon Pasteur, symbole de la sollicitude d'un Pontife suprême; c'est la vision d'Ézéchiel, prophétie du réveil après le long sommeil de la mort; c'est le sacrifice d'Abel, figure d'une généreuse oblation du présent de la vie, ou le sacrifice d'Isaac pour indiquer une immolation volontaire. C'est aussi le pressoir montrant que le Maître de la vigne fait la vendange et recueille dans les celliers éternels le bon raisin. C'est, plus loin, l'ange gardien qui a protégé l'innocence d'une vierge; la colombe, emblème de sa pureté céleste, ou la tourterelle, image de ses amoureux soupirs vers le ciel. C'est le vaisseau de l'Église et l'ancre de l'espérance; l'épée du martyre, la palme de la victoire et la couronne de l'éternelle récompense[2]. Rien n'est plus touchant que les inscriptions que la tendresse, parfois mêlée de regrets, de parents ou d'amis chéris a tracées sur la tombe de pierre de ces martyrs. En les parcourant on lit : A Claudius bien méritant et dévoué qui m'a aimé : il a vécu vingt-cinq ans : qu'il soit en paix!... A Januarius, doux et bon fils que tous honoraient et appréciaient, ses parents!... A Simplicius, de bonne mémoire, qui a vécu vingt-trois ans, ses frères!... Ici a été posé pour dormir, Gorgonius, ami de tous et en-

[1] Chateaubriand, *les Martyrs*, liv. V. — [2] Voir Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 3, *Catacombes*, et Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes*, ch. 3 et 4.

nemi de personne... Laurinie, plus douce que le miel, repose en paix!... Tu es tombée trop tôt, Constantia, admirable de beauté et de grâce, sois en paix! A côté est la fiole qui renferme le sang de cette aimable martyre de dix-huit ans [1].

Mais il est temps de nous arracher à ces lieux bénis; car de grandes scènes agitent Rome, et un immense bouleversement ébranle l'Empire. La justice du Tout-Puissant poursuit de ses vengeances les quatre empereurs qui se sont ligués contre le Christ. Les villes se soulèvent, les provinces se révoltent, la guerre civile menace la capitale, les Barbares envahissent l'Occident, le Nord, le Midi, ils s'avancent et ravagent. Dioclétien, qui a pressuré les peuples pour assouvir ses passions et solder des débauches [2], voit le bonheur s'éloigner pour toujours. Une maladie le tient dans un état de continuelles souffrances. Les acerbes critiques des Romains remplissent son âme d'amertume, et le confinent à Nicomédie. Les exigences brutales de Galérius lui deviennent insupportables. Forcé, malgré lui, de se démettre de l'Empire et de rentrer dans la vie privée, il y traîne dans la honte et le chagrin un reste de vie que le mal ronge. A tous ces supplices s'est joint celui du remords : il lui enlève tout repos, le jour comme la nuit. Enfin il vomit, rongée de vers, cette langue qu'il a si souvent fait couper aux chrétiens; et, ne pouvant plus longtemps résister à l'opprobre, il se laisse mourir de faim [3].

Maximien, fatigué de sanglantes dépouilles, fruits

[1] Voir les textes originaux dans Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 3, *Catacombes*. — [2] Lactance, *De la mort des Persécuteurs*, ch. 7 et suiv. — [3] *Ibid.*, ch. 17 à 20, ch. 42. Voir aussi S. Jérôme.

de ses injustices, porte envie à l'affection que les soldats accordent à Maxence son fils, avec qui il partage le pouvoir. Il rassemble l'armée : au milieu d'un long discours, rempli de reproches, il porte la main sur Maxence, l'accuse d'être l'auteur des calamités publiques et lui arrache la pourpre. Un murmure général d'indignation accueille l'acte de l'ingrat vieillard, qui bientôt est ignominieusement chassé de Rome. Marseille, où il a présidé aux tortures des chrétiens, le dépouille de la pourpre et le traîne aux pieds de Constantin, son gendre qu'il a lâchement trahi. Alors il essaye d'assassiner ce jeune empereur : armé d'un poignard, il se précipite dans la chambre impériale ; mais, en croyant frapper Constantin, il ne frappe que l'esclave qui lui a été substitué. Pour toute grâce, on laisse à Maximien le choix du supplice : il se pend, et termine une vie détestable par une mort ignominieuse[1].

Galérius, monstre à face humaine, d'une férocité bestiale, et dont les délassements consistent à faire dévorer, chaque soir, des hommes par des ours, dignes compagnons d'un tel souverain, marche à la tête d'une armée contre Rome, où règne Maximien. Mais, arrivées sous les murs, ses troupes se révoltent, et l'ignoble empereur est réduit à se jeter honteusement à leurs pieds, afin de les supplier de ne point le livrer à ses ennemis. Quelques légions ayant cédé, il se place au milieu d'elles et prend la fuite[2]. Sa retraite précipitée à travers les provinces, fut marquée par une dévastation générale qui rendit l'Italie semblable à un pays conquis. Une autre déception douloureuse l'attendait à

[1] Lactance, *De la mort des Persécuteurs*, ch. 28 à 31. — [2] *Ibid.*, ch. 9 et 27.

son retour à Nicomédie. Maximin, né d'un bouvier d'Illyrie, être adonné à tous les vices et que Galérius avait ramassé dans la boue, venait de se tourner ouvertement contre lui en se faisant proclamer empereur. Tous ces chagrins n'étaient que le prélude de maux plus grands que lui réservait le Ciel. Tout à coup, au milieu de son règne, Dieu le frappe d'une plaie absolument incurable : un ulcère se déclare. Les médecins coupent, tranchent : c'est inutilement, un nouvel ulcère perce la cicatrice. Ils taillent de nouveau, la plaie ne s'en étend que davantage. Loin d'adoucir les souffrances, les remèdes les accroissent. Bientôt toute la partie inférieure du corps tombe en pourriture ; le palais est infecté d'une odeur de chair corrompue. Les douleurs deviennent insupportables. Alors Galérius se rappelle les tortures qu'il a fait subir aux Chrétiens : « Qu'on arrête la persécution, » s'écrie-t-il. Il est forcé de s'interrompre : la vivacité du mal lui fait pousser des mugissements horribles. On applique sur la plaie large et putride des animaux vivants, afin que la chaleur attire au dehors la vermine qui s'y est engendrée ; quand on les ôte, on aperçoit au fond d'une ouverture noire, dégoûtante, des entrailles livides. L'extrême maigreur des bras, le gonflement des jambes, ont fait perdre au corps toute forme humaine. Dans les intervalles des crises, il promet de rétablir la religion catholique et ses ministres, de réparer même les maux qu'il a causés à l'Église. « Nous permettons, décrète-t-il, le libre exercice de la religion chrétienne, la réunion des assemblées ; et nous espérons que, profitant de notre indulgence, les fidèles prieront Dieu pour notre santé et la prospérité de notre Empire. » Ce scélérat, dirons-nous avec les Écritures, sollicitait un pardon qu'il ne devait

pas obtenir. Assez longtemps il avait torturé, égorgé : la mort vint mettre un terme à ses forfaits[1].

Maximin, dont la langue latine ne saurait, malgré la force de ses expressions, caractériser les infamies, fait vœu à Jupiter, s'il remporte la victoire sur son compétiteur, d'abolir à jamais le nom chrétien. Le Ciel a entendu son blasphème, une défaite en est le châtiment. Maximin, caché sous l'habit d'un esclave, prend la fuite. Ses ennemis le cernent par terre et par mer ; dans l'impossibilité de leur échapper, il prend un breuvage mortel. Le poison lui consume les entrailles avec des tourments qui le poussent à la fureur : il dévore la terre, se frappe la tête contre les murailles avec une telle violence que les yeux sortent de leurs orbites. Il voit un tribunal dressé, le souverain Juge qui lui fait son procès ; il se défend, avoue son crime, s'excuse avec larmes et rend son âme criminelle au milieu d'épouvantables frayeurs. C'est ainsi que Dieu se vengea de ses ennemis, dont les enfants mêmes ne furent pas épargnés : ils s'égorgèrent les uns les autres. Où sont maintenant ces noms fameux de Dioclétien, de Galérius, de Maximien dont retentissait l'Empire? Le Seigneur en a purgé la terre. Célébrons donc le triomphe de notre Dieu ; jour et nuit adressons-lui nos prières, afin qu'il affermisse pour toujours la paix[2].

[1] Lactance, *De la mort des Persécuteurs*, ch. 27, 32, 33 et 34.
[2] *Ibid.*, ch. 46 à 52.

CHAPITRE LXXII

LES ANGES DES VENGEANCES RÉPANDENT SUR L'EMPIRE PERSÉCUTEUR LES SEPT COUPES DE LA COLÈRE DE DIEU.

Vision de l'exilé de Pathmos. Sa réalisation.

Ainsi, partout où l'on promène ses regards, on trouve les Romains occupés à verser des flots de sang, à faire expirer dans les supplices les hommes de vertu et les saints de l'Église ; partout on rencontre des soldats qui traînent à la mort, et une foule, ivre de sang, qui applaudit. Suivez-les, ces impitoyables maîtres, dans toute l'étendue de leur domination : vous les apercevrez massacrant au pied des Alpes une légion chrétienne, malgré sa bravoure, parce qu'elle a refusé d'égorger ses frères d'armes ; vous les trouverez en Espagne, aux portes de Saragosse, passant des multitudes de chrétiens au fil de l'épée, et élevant des hécatombes de martyrs. Dans l'Égypte et dans l'Asie Mineure, ils mettent à mort des milliers de fidèles qui prient chaque jour pour la prospérité de l'Empire, et

ils inondent la Palestine du sang de ses justes. Ils font dans la province des Gaules un affreux carnage des enfants de la foi, et livrent au supplice des citoyens dont les pieuses supplications ont plusieurs fois délivré le pays ou l'armée des fléaux qui les menaçaient. Durant trois siècles, le sang des justes coule dans toutes les parties du vaste Empire; neuf millions de martyrs sont immolés sur sa surface, parce qu'ils sont les disciples du vrai Dieu. Pense-t-on que ce sang, comme celui d'Abel, ne monte pas vers le ciel, et ne crie pas vengeance contre la nation qui le verse? que tant de tourments et de cruautés ne seront pas enfin punis de Celui qui compte les souffrances de ses élus, en même temps qu'il pèse les crimes de leurs bourreaux? Pense-t-on que les gémissements et les larmes qu'arrache parfois la douleur aux martyrs, ne retomberont jamais en calamités effrayantes sur ce peuple qui n'a plus, au milieu de ses débauches, de courage que pour torturer? Oui, ils arriveront ces malheurs, et ils seront épouvantables, comme les massacres qui les auront appelés.

« Je vis, dit saint Jean, l'exilé de Pathmos, le ciel ouvert, et sept anges qui portaient les sept plaies destinées à satisfaire le courroux du Tout-Puissant. Une voix forte leur dit : Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. Et le premier ange répandit sa coupe sur la terre, et les hommes qui avaient le caractère de la bête et adoraient son image, furent frappés d'une plaie maligne et dangereuse. Le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort, et tout ce qui avait vie dans la mer mourut. Le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et les fontaines qui se changèrent

en sang. Le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et les hommes furent tourmentés par l'ardeur de ses feux. Le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux. Le sixième ange répandit sa coupe sur le fleuve de l'Euphrate, et ses eaux livrèrent passage aux rois de l'Orient. Le septième ange répandit sa coupe dans l'air... Et une voix forte se fit entendre venant du trône et dit : C'en est fait ! Aussitôt il se fit des éclairs, des bruits de tonnerre et un immense tremblement de terre ; et la grande cité fut partagée en trois parts, et les villes des nations tombèrent, les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent[1]. »

Lorsque, à partir du moment où le bien-aimé disciple du Sauveur eut ses visions célestes, on parcourt, dans les historiens de ces temps-là, les événements de l'Empire romain, on est frappé de l'accomplissement textuel de ces prédictions. Oui, le prophète des destinées de l'Église a vu les calamités sans nombre prêtes à fondre sur ce peuple impie ; il a épouvanté la terre de la grandeur des catastrophes sanglantes par lesquelles allait être bouleversé l'Empire persécuteur des saints de Dieu. Qu'arrive-t-il, en effet, aussitôt après la mort du dernier apôtre ? Les pestes se suivent ; les tremblements de terre se succèdent ; les incendies et les sécheresses alternent ; les séditions surgissent de toutes parts ; les révoltes se multiplient dans les provinces ; sous chaque règne, les Barbares envahissent l'État de l'Orient à l'Occident, sèment le carnage et la dévastation sur leur passage : leurs incursions sont les grandes moissons de la mort. Dans le

[1] Apocalypse, ch. 15 et 16, *passim*.

seul espace de cinquante ans, cinquante empereurs montent sur le trône des Césars, et en sont précipités. Tous les persécuteurs essuient les revers les plus humiliants ; et la plupart d'entre eux, nous l'avons dit, terminent par une fin violente une vie souillée dans le crime. Voilà le lugubre tableau qui se déroule aux regards de l'observateur chrétien. Il y aperçoit, d'une part, l'aveugle obstination des païens qui, en accusant les chrétiens de leurs maux, reconnaissent, sans pourtant ouvrir les yeux à la vérité évangélique, ce qu'il y a de surnaturel dans ces calamités ; il admire, d'autre part, dans les fidèles volant au secours de leurs persécuteurs, cette ardente charité qui grandit avec les malheurs publics. Les chrétiens aux lions ! tel est bien à chaque catastrophe nouvelle[1] le cri de rage de la populace ; mais Dieu y répond par une plaie nouvelle ; et si chaque persécution, en succédant à la précédente, prend un caractère plus violent de férocité, la vengeance du Très-Haut redouble aussi ses coups ; et des fléaux plus terribles, des pestes plus désolantes, des invasions plus exterminatrices ruinent le coupable Empire.

Le premier ange répand sa coupe sur la terre, et les hommes sont frappés d'une plaie maligne. Les pestes.

Mais reprenons chacune des sept plaies répandues par les anges sur le monde, afin d'en mieux constater les dégâts vengeurs : les faits sont nombreux et accablants. La première coupe versée frappe les hommes

[1] Tertullien, *Apologétique*, ch. 40.

d'une plaie maligne et dangereuse : la contagion de la peste. Au temps de la persécution de Marc-Aurèle, une peste aussi effroyable que la persécution elle-même, entre dans Rome à la suite du char du triomphateur jaloux, qui recueille, dans un triomphe, la gloire de ses généraux vainqueurs. Après avoir exercé de terribles ravages, elle se répand dans les villes et les campagnes, pour décimer les populations. Chaque jour des tombereaux passent pour recueillir les cadavres des pestiférés. Les terres restent incultes cette année-là, faute de bras pour les cultiver. Après l'Italie, nulle part elle ne sévit autant que dans les Gaules [1]. Non-seulement elle continue, durant tout le règne de Marc-Aurèle, à dépeupler les provinces ; mais, sous celui de Commode, elle rentre dans Rome, pour y enlever jusqu'à deux mille personnes par jour. Les bêtes comme les hommes souffrent les mortelles atteintes du mal contagieux [2]. Des assassinats nombreux, commis dans l'étendue de l'Empire, à l'aide d'aiguilles empoisonnées, viennent, en outre, doublement frapper les Romains de plaies malignes et dangereuses.

Durant toute la persécution de Dèce et celle de Gallus, une peste affreuse, sortie des régions de l'Éthiopie, se répand dans chaque province de la domination romaine, laissant partout des milliers de victimes sur son passage. A Rome, on compte jusqu'à cinq mille décès par jour [3] : terribles représailles des cruautés du cirque! A Carthage, autre centre du martyre, la contagion se précipite soudainement sur la ville, elle

[1] Voir Capitolin, *Histoire de Marc-Aurèle,* ch. 13; *Histoire de Vérus*, ch. 8. Ammien-Marcellin, liv XXIII, ch. 6. Orose, liv. VII, ch. 15. — [2] Hérodien, liv. Ier, *Commode*. — [3] Dumont, *Histoire romaine,* t. III, ch. 92.

envahit les maisons. La population tremble et fuit : chacun, en abandonnant les siens en proie à la maladie, croit fuir la mort elle-même. Dans toutes les rues gisent, non pas quelques corps, mais des monceaux de cadavres sans sépulture, vers lesquels se traînent des pestiférés chassés par leurs parents. La terreur des païens n'est surpassée que par leur cupide audace à dépouiller les mourants. Tout est, dans la populeuse cité, consternation et crime [1].

Au milieu de cette obscurité de misère et de vice, le courage et la charité de Cyprien brillent d'un resplendissant éclat. Il parcourt les rues ; et, montrant dans la rigueur du fléau le châtiment des rigueurs de la persécution, il invite les Gentils au repentir et à la conversion [2]. Puis il assemble son troupeau fidèle, et lui adresse de paternels conseils sur les temps de mortalité. « Vous êtes tristes, dit-il, mais votre tristesse se changera en joie : car quand ces choses arrivent, c'est un signe que le royaume de Dieu est proche. Ne vous plaignez point que la contagion vous attaque aussi bien que les païens ; vous n'avez pas embrassé la foi pour éviter les maux, mais bien plutôt pour gagner le ciel par la souffrance. N'êtes-vous point revêtus d'un corps mortel ? Pourquoi ne seriez-vous pas soumis aux calamités de cette vie ? Et si vous avez accepté les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en accepteriez-vous pas les maux ? S'ils vous sont envoyés, c'est afin de perfectionner vos vertus, de faire éclater votre charité : la tempête fait connaître un pilote, et la guerre,

[1] *Vie de saint Cyprien*, par le diacre Pontius, ch. 9. *Vie et temps de saint Cyprien*, par Collombet, ch. 10. — [2] S. Cyprien à Démétrianus, *passim*.

un soldat. Tous succombent autour de vous? Quelle hauteur d'âme de demeurer debout au milieu de ces ruines du genre humain! La maladie vous gagne? Quelle grandeur de courage d'en soutenir les violentes attaques sans pâlir! Que celui-là appréhende de mourir, qui n'est point marqué du signe du Rédempteur! Que celui-là appréhende la mort, qui est destiné à brûler dans des flammes éternelles! Pour nous, mourir est un gain [1]. »

Après la persécution de Valérien, la peste succéda à la guerre. Alexandrie que divertissait le massacre des chrétiens, est plongée dans la tristesse : « Tout le monde pleure, écrit saint Denis, son patriarche, la ville ne retentit que de gémissements et de soupirs, manifestations des regrets accordés aux morts ou aux mourants. On peut dire qu'il s'est élevé aujourd'hui un grand cri en Égypte, comme aux jours de la mort des premiers-nés. Il n'y a point de maison où il n'y ait des funérailles. C'est surtout contre les païens que sévit le fléau vengeur. Quant à nos frères, s'ils sont victimes, c'est plutôt de leur dévouement à soigner les pestiférés que de l'épidémie. Tandis que les chrétiens tiennent les moribonds entre leurs bras, les secourent, les soulagent ; tandis, quand ils ont expiré, qu'ils leur ferment les yeux, les baisent, les parent de leurs plus beaux vêtements, les chargent sur leurs épaules et les portent au champ du repos ; les païens chassent impitoyablement ceux qui sont attaqués du mal. Ils fuient la présence de leurs proches, ils les jettent à demi morts dans les rues et laissent leurs cadavres sans sépulture. Mais cette barbare indifférence ne les préserve point

[1] S. Cyprien, *Discours sur la peste*, passim.

des atteintes de la contagion [1]. » Les deux tiers des habitants d'Alexandrie périssent. En bien des provinces, la moitié de la population est moissonnée [2]. Durant la persécution de Dioclétien, une peste générale et un ulcère qui, se jetant sur les yeux, prive de la vue un grand nombre de personnes, comme on en privait les martyrs de la Palestine, viennent apporter une dernière confirmation à la prophétique vision de saint Jean [3].

Le second ange répand sa coupe sur la mer, et tout ce qui a vie en elle meurt. Les invasions et leurs massacres.

Le second ange répand sa coupe dans la mer, elle se teint de sang, et tout ce qui a vie en elle meurt. Le monde est cette mer que les Barbares rougissent du sang des citoyens romains [4]. Ouvrons l'histoire : chaque fois que le sang chrétien coule dans les amphithéâtres, des flots de sang romain inondent les champs de bataille. Quand la foule déchaînée se rue sur les enfants de l'Église, des hordes indisciplinées se précipitent sur les provinces. A peine Trajan a-t-il ouvert la persécution, que les Parthes, par une sorte de talion, lui massacrent une armée commandée par son lieutenant général [5].

Marc-Aurèle persécute les fidèles avec une violence extrême ; partout on leur fait endurer des supplices inouïs. Une suite non interrompue de calamités et de

[1] *Lettre de S. Denis d'Alexandrie.* Eusèbe, *Hist. de l'Eglise*, liv. VII, ch. 22. — [2] Gibbon, *Décadence et chute de l'empire romain*, ch. 10. — [3] Eusèbe, *Hist. de l'Eglise*, liv. IX, ch. 8. — [4] Les saints docteurs comparent sans cesse le monde à la mer, et l'appellent la mer du monde. — [5] Dion et Tillemont, *Règne de Trajan*.

guerres trouble son règne, du commencement à la fin. Les attaques incessantes des Barbares ne laissent au persécuteur aucun repos. Les Parthes, sous la conduite de Vologèse, leur roi, envahissent la Syrie et écrasent plusieurs légions en Arménie. Les Cattes et les Calédoniens franchissent les frontières. Les Marcomans anéantissent plusieurs cohortes romaines, et s'avancent jusqu'à Aquilée, au nord de l'Italie. Marc-Aurèle lui-même enveloppé bientôt après par les Quades dans une plaine brûlante et sans eaux, ne doit son salut et celui de ses troupes qu'aux prières de la légion Fulminante, qui fait descendre du ciel sur les Romains une pluie rafraîchissante et sur les ennemis une grêle meurtrière. En vain l'impiété moderne a-t-elle essayé d'effacer de l'histoire cet éclatant prodige : il est attesté par les imposants témoignages d'une foule d'auteurs païens et chrétiens, tels que Dion, Capitolin, Claudien, Thémistius, Tertullien et Orose [1] ; il est confirmé par la lettre de Marc-Aurèle au Sénat [2] ; il reste gravé sur la colonne Antonine, élevée par le Sénat aussitôt après, comme une sorte de monument du miracle [3]. Les Gaules et le nord de l'Empire ont été un théâtre de sanglantes persécutions : les Sarmates, les Vandales, les Alains, les Suèves se coalisent pour dévaster le pays, de la Bretagne à la Pannonie. L'Italie est une seconde fois envahie ; et Marc-Aurèle est forcé, pour faire face à tant d'invasions simultanées, de vendre à l'encan sur le Forum les meubles précieux du palais, afin de remplir le trésor épuisé. Ne pouvant éloigner les uns

[1] Dion, liv. LXXI. Capitolin, *Marc-Aurèle*. Claudien, *De sexto cons. Honorii*, v. 3, 40. Thémistius, *Orat.* 15. — [2] Tertullien, *Apologétique*, ch. 5. — [3] Voir *la Religion chrétienne autorisée par les auteurs païens*, par le P. de Colonia, Ire partie, ch. 3.

qu'au prix d'une portion du territoire romain, il leur accorde une partie de la Pannonie et de la Germanie ; il meurt en combattant les autres [1]. Comme si l'Empire n'était point assez châtié, toutes ces invasions continuent sous Commode. De plus, les assassinats se multiplient d'une manière effrayante ; et un bandit, Maternus, à la tête d'une troupe de brigands, égorge dans les Gaules des populations entières [2].

Pendant que sévit la persécution de Septime-Sévère, une armée romaine essuie à l'Orient de grandes pertes au siége d'Atra ; une autre qui marche, à l'Occident, contre les insulaires de la Grande-Bretagne afin de réprimer leurs incursions dévastatrices, est écrasée et laisse sur divers champs de bataille cinquante mille hommes [3]. Une bande de six cents brigands, commandés par Bulla, bravant l'empereur et ses cohortes, parcourt, deux années entières, l'intérieur de l'Italie, surprend les bourgades, pille les villas de la noblesse, et entretient le pays dans un état de continuelle alarme [4]. Sous le règne de Gordien, autre persécuteur, les Francs, qui apparaissent pour la première fois dans l'histoire, descendent les bords du Wéser, font des courses dans toute la Gaule, et sont enfin vaincus, près de Mayence, par Aurélien encore tribun. Six cents sont tués, trois cents vendus pour l'esclavage [5].

Tandis que Dèce déploie contre les chrétiens tous les raffinements de supplices que peut inventer la malice humaine, les Goths passent le Danube, et portent

[1] Voir Dion, Capitolin, Hérodien, *Règne de Marc-Aurèle*, et Dumont, *Hist. romaine*, t. III, *id.* — [2] Crévier, *Hist. des empereurs*, liv. XXI, *Commode.* — [3] Dion, liv. LXXV et LXXVI. Hérodien, liv. III. Bède, *Hist. de l'Eglise d'Angleterre*, ch. 1er à 5. Spartien, *Règne de Sévère.* — [4] Dion, *ibid.* — [5] Tillemont, *Règne de Gordien*, ch. 3.

le fer et le feu dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine ; l'un des généraux chargés de les repousser prend la pourpre et se met à leur tête. Les légions de Rome sont plusieurs fois vaincues, cent mille habitants sont égorgés, les populations des villes sont emmenées en esclavage ; enfin, comme nous l'avons dit ailleurs, le persécuteur lui-même périt dans les marais du Danube avec toutes les forces romaines. Il est impossible, en présence de semblables calamités dont est accablé ce court règne de deux ans, de ne point reconnaître les coups redoutables de la vengeance céleste. Ils continuent, avec la persécution, sous le règne suivant. Les Goths, les Borans, les Burgundes, les Carpiens, pillent l'Europe et massacrent tout ce que la peste a épargné. Les Scythes et les Perses dévastent l'Asie [1]. Les Éthiopiens, les Libyens ravagent l'Afrique. Ils enlèvent les Numides pour la captivité ; et saint Cyprien, en adressant aux évêques de Numidie l'argent d'une collecte, destinée au rachat des captifs chrétiens, leur écrit : « C'est avec un très-grand gémissement de notre âme et avec larmes, que nous avons lu la lettre que vous nous avez adressée sur la captivité de nos frères et de nos sœurs. Leur douleur est devenue la nôtre; car si un membre souffre, tous les autres compatissent [2]. C'est le Christ lui-même, dont ils sont les temples, qui est tombé aux mains des Barbares : c'est lui que nous devons nous empresser de racheter. Nous vous remercions de nous avoir fourni l'occasion de concourir à cette bonne œuvre [3]. »

Sous le règne de Valérien, nouvelle persécution,

[1] Zozime, *Hist. romaine*, liv. Ier, *Gallus*. — [2] S. Paul, *I. Cor.* ch. 12, v. 26. — [3] S. Cyprien, *Lettre* 60.

nouvelles invasions, nouveaux massacres. Les Germains portent la désolation le long du Rhin et du Tibre; les Goths, sur les rives du Tanaïs et du Danube; et les Scythes, sur les bords de l'Euphrate et du Méandre. La Gaule, l'Italie, l'Illyrie, la Grèce, l'Asie Mineure, la Bithynie, la Colchide, sont simultanément exposées au pillage des Barbares : Nicomédie, Pithyonte et Nicée sont brûlées; Trébizonde et Chalcédoine, saccagées par les Borans[1]. Sous le règne de Gallien, comme si les maux n'étaient point encore assez multipliés pour venger les tortures dont les chrétiens sont partout accablés sous ces deux empereurs, presque toutes les provinces de l'Empire sont envahies, sont parcourues par les Barbares qui ne laissent après eux que des cadavres et des ruines. Les Allemands dans l'Italie, les Goths dans la Thrace, les Germains dans les Gaules, les Scythes dans l'Illyrie, les Hérules dans la Grèce et la Macédoine dont ils prennent les villes, vérifient cette prédiction du lecteur Marianus, agenouillé sur les bords de la Pagyde, et prêt à recevoir la couronne du martyre : « Le Dieu des chrétiens va venger le sang innocent par les calamités de la guerre, de la peste et de la famine[2]. » Les Isaures et les Ciliciens, secouant le joug, font irruption sur les terres de la Lycaonie ; les Francs fatiguent, durant douze années consécutives, les Gaules et même l'Espagne de leurs redoutables incursions[3].

Sous Claude II, les Germains s'avancent de nouveau jusqu'aux frontières de l'Italie; les Goths assemblent

[1] Zozime, *Hist. romaine*, liv. Ier, *Valérien*. Tillemont, *Règne de Valérien*. — [2] Baronius, *Annales*, ch 260. — [3] Voir Zozime, liv. Ier, *Gallien*. Ammien-Marcellin, liv. XIV, ch. 2. Trébellius Pollion, *Règne de Gallus*. Orose, liv. VII, ch. 22 et suiv.

une armée de trois cent vingt mille hommes : deux mille vaisseaux les transportent sur les côtes de la Grèce. Partout où elle descend, en Achaïe, en Thessalie, en Macédoine, tout est mis à feu et à sang[1]. Sous Aurélien, Zénobie, reine de Palmyre, l'illustre aïeule du solitaire Zénobe, étend par la conquête sa domination sur l'Égypte, l'Asie Mineure, la Cappadoce. Les Goths, vaincus, sont forcés d'accepter des conditions de paix; mais les Allemands les remplacent et marchent sur Rome. Aurélien tombe avec l'armée romaine dans une embuscade, au milieu d'une forêt, près de Plaisance : la défaite est telle, que l'Empire se voit exposé à périr[2]. Sous Probus, un corps de Francs, relégué aux rives du Pont-Euxin, s'ennuyant de ne plus errer dans ses forêts du Nord, se lance sur de fragiles esquifs à travers les mers orageuses et les difficiles passages de l'Hellespont, de la Grèce et de la Sicile où il brûle Syracuse qui avait brûlé d'illustres vierges martyres; puis, franchissant les colonnes d'Hercule, il côtoie l'Espagne, la Gaule, et rentre dans sa Germanie, après avoir inscrit partout avec le fer et le feu les traces de son voyage autour du monde romain[3].

Que dire des incursions qui eurent lieu sous le gouvernement de Dioclétien? L'Empire est déchiré de toutes parts d'un bout à l'autre; les légions romaines ne sont occupées qu'à repousser les envahissements. Il semble que Dieu veuille redemander à chaque province le sang des confesseurs de la foi. Plus, en s'accumulant les unes sur les autres, les persécutions couvrent

[1] Zozime, liv. Ier. Trébellius. *Règne de Claude.* — [2] Dumont, *Hist. romaine*, t. III, ch. 93, *Aurélien.* — [3] Vopiscus, ch. 18. Zozime, *Hist. romaine*, liv. Ier, *Aurélien.*

de crimes la surface de l'Empire, plus l'invasion étrangère accroît ses incursions et ses ravages. Plus la domination de Rome incline vers sa ruine, plus les envahisseurs viennent chercher sur ses terres les éléments de la civilisation et les lumières de l'Évangile. « Les guerres que, sous Gallien et ses successeurs, Rome eut à soutenir contre les Barbares, écrit Sozomène, servirent d'occasion à la conversion de ces peuples. Les captifs chrétiens guérissaient leurs malades, leur donnaient l'exemple d'une vie sainte, et amenaient par là ces idolâtres à la foi [1]. »

Le troisième ange répand sa coupe dans les fleuves, et leurs eaux se changent en sang. Les carnages des tyrans et des guerres civiles.

Le troisième ange répand sa coupe dans les fleuves et les fontaines, qui se changent en sang. Cette prédiction ne s'est pas moins que la précédente accomplie à la lettre. Saint Denis d'Alexandrie nous représente dans sa ville des fleuves de sang versé par le tyran qui y domine. Trente autres tyrans semblables s'élèvent en d'autres villes et y commettent les mêmes excès ; en sorte que les fleuves ne roulent plus que des ondes ensanglantées [2]. C'est l'expiation du sang des justes, dont les flots venaient d'inonder la coupable cité ; car la justice vengeresse ne s'appesantit pas moins sur les villes que sur les provinces. Aux temps des persécutions de Dèce et de Valérien, les Alexandrins avaient fait endurer aux chrétiens mille supplices dont saint Denis nous

[1] Sozomène, *Hist. de l'Eglise,* liv. II, ch. 6. — [2] Eusèbe, liv. VII, ch. 21. Trébellius Pollion, *Trig. tyrann.*

a retracé les tortures. Ils duraient encore que déjà la punition descendait du Ciel. Une violente sédition éclata dans la capitale de l'Égypte. Au milieu des mêlées meurtrières , il était plus facile de passer d'Occident en Orient, que d'aller d'un quartier dans un autre. La grand'place était plus déserte que la solitude de la Thébaïde. Le Nil roulait des cadavres, la mer battait le port de ses vagues de sang, et l'air était rempli de vapeurs putrides [1]. Précédemment Septime-Sévère, encouragé par les applaudissements des habitants, y avait égorgé tant de fidèles, que les fontaines publiques débordaient de leur sang [2]. A peine en était-il sorti que Caracalla, son successeur, y entrait et massacrait tous les citoyens. Cette affreuse boucherie, que l'empereur considérait du haut du temple de Sérapis, dura plusieurs jours [3].

Il faut aux métropoles du crime des châtiments particuliers : Byzance et Lyon ont jeté aux bêtes, dans leurs amphithéâtres, des milliers de chrétiens ; des exécutions en masse ont eu lieu dans ces villes : leurs places fument encore du sang innocent, que déjà Sévère, vainqueur de Niger, rase Byzance, et que, vainqueur d'Albin, il livre Lyon au pillage et aux flammes, après avoir fait un massacre général des habitants [4]. Il n'y avait que peu d'années que les habitants de Carthage avaient montré une joie féroce au martyre des saintes Félicité et Perpétue, et avaient déployé à l'égard de ces deux héroïnes une froide cruauté, lorsqu'arriva le châtiment, terrible et im-

[1] *Lettre* de S. Denis. Eusèbe, *Hist. de l'Eglise*, liv. VII, ch. 21. — [2] Clément d'Alexandrie, *Stromates*, liv. II. — [3] Hérodien et Dion, *Règne de Caracalla*. — [4] Spartien, *Règne de Sévère*. Capitolin, *Vie d'Albin*, 10, 13. Hérodien, liv. III.

prévu. L'arène de Carthage portait encore les traces des corps des martyrs que les tigres venaient d'y traîner, durant la persécution de Maximin, quand un partisan de cet empereur, Capellien, se rendit maître de cette métropole passée dans le parti des Gordiens. Il l'inonda du sang de ses principaux citoyens, livra au pillage les temples, les maisons particulières ; puis alla exercer les mêmes violences sur les autres cités de la province d'Afrique, ce vaste théâtre du combat de tant de confesseurs de la foi [1].

Il était, en Asie, un autre centre de barbares exécutions : Antioche, à chaque persécution, avait été souillée du meurtre des fidèles. Après le départ de saint Ignace, qu'elle avait dénoncé à Trajan, un effroyable bouleversement avait enseveli une multitude considérable d'habitants sous les décombres de leurs édifices renversés [2]. Durant la persécution de Valérien, un jour que le peuple se trouve à l'amphithéâtre, peut-être occupé à voir déchirer des chrétiens, une femme se retourne et s'écrie : « Ou je rêve, ou voilà les Perses ! » En effet, ils descendaient des hauteurs qui dominent la ville. Étant entrés dans Antioche, ils la saccagèrent. A peine Valérien l'eut-il rétablie, qu'ils la saccagèrent une seconde fois, et en emmenèrent la population en captivité [3]. Smyrne ne fut pas plus épargnée : quand de souterraines secousses ne la bouleversaient point [4], de soudains envahissements de Barbares la renversaient. Césarée, il est vrai, demeura plus longtemps debout ;

[1] Hérodien, liv. VII. Capitolin, *Règne de Maximin*, ch. 19; *de Gordien*, ch. 15 et 16. — [2] Dion, *Règne de Trajan*. Crévier, *ibid.*, liv. XVIII. — [3] Zozime, *Hist. romaine*, liv. Ier. Ammien-Marcellin, liv. XXIII. Trébellius, *Trente tyrans*, 2. — [4] Crévier, *Hist. des empereurs*, liv. XX, *Marc-Aurèle*.

mais tous ceux qui avaient concouru à la mort des confesseurs dans la persécution dioclétienne, périrent eux-mêmes au milieu des supplices, ou finirent leurs jours dans la disgrâce[1].

Nous ne mentionnerons enfin ni la révolte de Cassius, qui troubla le règne de Marc-Aurèle ; ni celle des Gordiens, qui divisa celui de Maximin; ni les séditions de Priscus, de Valens et d'Émilien qui agitèrent les règnes de Dèce et de Gallus; ni la guerre civile qui ouvrit le règne de Sévère et termina celui de Gallien ; alors que chaque province créait son empereur et que l'Empire comptait trente maîtres. Il nous suffira de dire, avec Eusèbe, que pendant les dix années que dura la persécution de Dioclétien, les païens ne cessèrent de se déchirer par la fureur des dissensions intestines. Il n'y avait ni liberté sur mer où les vaisseaux étaient attaqués constamment, ni tranquillité sur terre où l'ennemi entretenait un perpétuel effroi[2].

Le quatrième ange jette sa coupe contre le soleil, et les hommes sont tourmentés par les ardeurs de ses feux. Les sécheresses, les famines, les incendies.

Le quatrième ange jette sa coupe contre le soleil, et les hommes sont tourmentés par les ardeurs de ses feux. Aux jours de Marc-Aurèle, le sol se dessèche, les sources tarissent, le ciel refuse à la terre ses fécondantes pluies, et l'empereur est obligé de faire arriver à grands frais des blés de la province d'Égypte[3]. Cette

[1] Eusèbe, *Hist. de l'Eglise*, liv. VIII, 2e partie, *Martyrs de la Palestine*, ch. 7 et 11. — [2] *Ibid.*, liv. VIII, ch. 15. — [3] Capitolin et Dion, *Règne de Marc-Aurèle.*

famine qui est, selon la remarque de Lampride, l'effet de la méchanceté des hommes, bien plus que celui de la stérilité des campagnes, et que les remèdes ne font qu'aggraver, continue sous Commode[1]. Pendant que les feux, allumés par la persécution Valérienne, consument les fidèles, une longue sécheresse amène la famine dans les provinces. Tous les fleuves, même le Nil, desséchés jusqu'au fond de leurs lits, cessent de conduire leurs eaux aux villes, ou ne leur mènent plus qu'une onde sale et fangeuse, impropre aux besoins domestiques. Non-seulement une chaleur suffocante frappe de mort l'habitant des campagnes au milieu de ses travaux, et le soldat dans ses marches; mais la famine qui en est le résultat, produit une mortalité effrayante. Saint Denis la mentionne pour Alexandrie; saint Cyprien ajoute que le monde entier en était affligé[2]. Comme, en bien des contrées, la populace s'est insurgée contre les croyants, c'est la populace que Dieu veut spécialement punir par ces famines. Elle le fut à ce point qu'en bien des villes d'Italie des séditions eurent lieu à cause de la disette des vivres.

Le règne de Dioclétien, si fécond en calamités, eut également à supporter les rigueurs de la famine. Les sujets de l'Empire furent si pressés par la faim, que la mesure de froment se vendit deux mille cinq cents drachmes attiques, c'est-à-dire un prix exorbitant. Il y eut une telle mortalité dans les villes et les campagnes, que les derniers recensements devinrent inutiles. Plusieurs furent contraints par la disette

[1] Lampride, *Règne de Commode*, 14. — [2] S. Denis, dans *Eusèbe*, liv. VII, ch. 21. S. Cyprien à Démétrianus.

de vendre leurs enfants aux riches, pour en retirer quelques aliments. Les autres vendirent peu à peu leurs terres et se réduisirent à une extrême pauvreté. Quelques-uns se nourrirent de foin ou d'herbes qui altérèrent pour toujours leur santé. Des dames de qualité furent réduites à la triste nécessité de demander l'aumône dans les rues. La faim en renversait beaucoup sur les chemins; et l'on voyait ces squelettes vivants solliciter du passant un morceau de pain destiné à prolonger leurs jours. Mais la misère endurcissait les cœurs; et chacun, fermant l'oreille aux plaintes des moribonds tombés sur les places, ne songeait qu'à soi. La peste attaquait subitement les riches, les magistrats, les gouverneurs, que la famine ne pouvait atteindre; en sorte qu'on n'entendait dans toutes les villes que cris lugubres et gémissements de douleur. La mort, escortée de la famine et de la peste, ses satellites, parcourait les rues, entrait dans chaque maison, frappait à la fois deux ou trois membres d'une même famille, puis allait porter le deuil dans une autre. « Voilà, s'écrie Eusèbe, témoin oculaire des affreux ravages que causèrent les deux fléaux, quelle fut la récompense des décrets d'extermination que ces villes avaient rendus contre les chrétiens ! Quand le courroux céleste eut assez accablé de calamités publiques ceux qui nous persécutaient injustement, le Seigneur rendit la paix au monde[1]. »

D'autres feux que ceux dont l'astre du jour embrasait la terre, étaient destinés à consumer les hommes de leurs dévorantes ardeurs : d'immenses incendies, souvent allumés par la foudre, réduisaient en cendres

[1] Eusèbe, *Hist. de l'Église*, liv. IX, ch. 8.

de florissantes cités. Aujourd'hui, c'était Carthage, changée en quelques heures sous l'action des flammes en un monceau de ruines; demain, c'était Nicopolis, vaste foyer d'incendie, qui s'affaissait sur elle-même. Les regards étaient à peine attirés sur l'Orient où brûlaient de riches cités, que déjà ils se reportaient vers Rome : que s'y passait-il? La foudre venait de descendre sur le Capitole, et le feu qui le dévorait avait gagné le temple de la Paix, l'un des plus célèbres de la belliqueuse capitale [1]. Partout où pénètrent les Barbares, comme autrefois partout où pénétraient les armées de César [2], les villages et les moissons, les villes et les forteresses deviennent la proie des flammes : vers quelque point de l'horizon que l'on porte la vue, on aperçoit les lueurs rougeâtres et sinistres de l'incendie. Ainsi l'avait annoncé l'illustre Pionius, lorsqu'il avait adressé ce discours au peuple de Smyrne, réuni autour de son bûcher : « Comment éviterez-vous la vengeance du souverain Juge, lorsque bientôt éclatera sa colère? Tremblez, Juifs, nouveaux persécuteurs du Christ, votre pays doit vous retracer l'image de redoutables jugements. Je l'ai vue, cette terre qui fume encore des feux qu'y alluma autrefois la justice vengeresse : une partie n'est plus qu'un grand amas de cendres, infertiles ruines de cinq villes criminelles. J'ai vu ce lac dont les eaux donnent la mort, cette mer que les êtres vivants fuient, comme elle fuit elle-même les hommes : car si quelqu'un tombe dans ses flots, elle le rejette aussitôt sur ses bords. Mais pourquoi rap-

[1] Voir pour ces incendies Crévier, *Hist. des empereurs,* Trajan, Marc-Aurèle et Commode. — [2] César, *De la Guerre des Gaules,* liv. V, *passim;* liv. VIII, ch. 3.

peler des événements si éloignés? qu'est-il besoin de remonter si haut dans l'antiquité pour y trouver des exemples de la colère de Dieu, lorsque nous la voyons se développer d'une manière effrayante sur les impies? Peuples, jetez les yeux sur la Lydie, vous y apercevrez dix cités qui fument encore ; tournez vos regards vers la Sicile ; et voyez-la toute couverte d'un déluge de lave brûlante que le mont Etna vomit de son cratère enflammé ; considérez la Lycie qui se dévore elle-même par des feux souterrains : où pensez-vous que ces feux s'allument? Sachez que ces rochers incandescents, ces sources intarissables de flammes liquides, sont autant de soupiraux par lesquels l'enfer jette quelques étincelles du feu que la justice divine y entretient. Toutes ces catastrophes ne sont que les préludes du jugement universel, qui se fera un jour pour tous les hommes par le Verbe de Dieu, qui doit venir juger le monde par le feu [1]. »

Les trois derniers anges versent leurs coupes. Maux qui fondent sur Rome; invasions qui fondent sur l'empire; tremblements de terre qui ébranlent le monde.

Mais Rome, le rendez-vous du martyre, n'a point encore eu son châtiment spécial : un ange y répand la cinquième coupe de la colère du Tout-Puissant ; et le grand théâtre de Pompée, où furent déchirés par les bêtes, tués par les gladiateurs tant de milliers de chrétiens, est incendié ; et le Tibre sortant de son lit,

[1] *Actes des Martyrs* de Dom Ruinart, *Martyre de S. Pionius et de ses compagnons.*

entraîne des quartiers de la capitale du monde ; et le peuple, ameuté contre les soldats, remplit la ville de meurtres ; et les gardes prétoriennes ensanglantent constamment ses rues et ses places, en élevant ou renversant leurs empereurs d'un jour ; et les empereurs périssent les uns après les autres, assassinés sur le trône : et tous les maux fondent à la fois sur la Ville éternelle : des secousses souterraines entr'ouvrent son sol ; la mer, refluant dans son fleuve, inonde ses campagnes ; des ténèbres extraordinaires l'enveloppent comme d'un linceul funèbre et changent ses jours en nuits sombres : on entend mugir le tonnerre sans orage ; la disette survient, et la peste complète la désolation [1].

Le sixième ange répand sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate : aussitôt ses eaux livrent passage aux rois d'Orient. On ne saurait annoncer plus clairement les invasions non interrompues des Parthes, des Scythes et surtout des Perses. A la suite de leurs rois ou de leurs chefs, ils ravagent toute la partie orientale de l'Empire, et frappent l'armée romaine de défaites si terribles, que le souvenir en est resté gravé dans toutes les histoires. Sapor envahit l'Asie Mineure, l'Arménie, la Cilicie ; il pille les villes, et dévaste les plaines. Chevauchant sur des monceaux de cadavres, il chasse devant lui des troupeaux de captifs affamés. Et ces dévastations se renouvellent à chaque année de son long règne [2].

Le septième ange répand sa coupe dans les airs,

[1] Voir Dumont, *Hist. romaine*, *Règnes de Marc-Aurèle et de Commode, de Maximin et de Gallien.* Eusèbe, liv. IX. — [2] Trébellius, *Trente tyrans*, ch. 10. Zozime, *Hist. romaine*, liv. Ier. Ammien-Marcellin, liv. XXIII. Lactance, *Mort des persécuteurs*, ch. 5.

et le globe est ébranlé ; et voilà des éclairs, des tonnerres et un immense tremblement de terre, tel que les hommes n'en ont jamais ressenti de pareil depuis qu'ils l'habitent… et Dieu se ressouvint de la grande Babylone pour lui faire boire le vin de sa fureur[1]. A peine l'apôtre a-t-il prononcé cet anathème que des tremblements de terre épouvantent en Syrie, en Grèce, en Galatie, les bourreaux de Trajan occupés à torturer[2]. A la suite de la persécution d'Adrien, le monde entier vacille, depuis Narbonne qui est détruite, jusqu'à Antioche où l'œil ne contemple plus que des décombres. L'effroi est au cœur des populations ; les plus célèbres temples des faux dieux sont renversés : c'est un solennel avertissement de la chute prochaine des idoles et de leur culte[3]. Aussitôt que s'est ralenti le feu de la persécution de Maximin, de nouvelles et violentes oscillations fendent le globe et engloutissent dans ses entrailles des villes entières avec tous leurs habitants[4]. Enfin, tandis que Gallien et les autres tyrans jusqu'à Dioclétien, ensevelissent les chrétiens tout vivants dans les mines de l'Espagne, de la Sicile et de la Cilicie, la terre ouvre fréquemment ses abîmes pour ensevelir dans ses profondeurs insondables les persécuteurs de l'Église[5]. Tous ces bouleversements qui se succèdent sont les annonces répétées du grand bouleversement qui doit bientôt renverser la cité des Césars et en disperser les débris sur le sol. Qui ne reconnaît aux éclairs, au bruit des formidables tonnerres, annoncés par saint Jean, le fracas des derniers

[1] Apocalypse, ch. 16. — [2] Dion, *Règne de Trajan*. Crévier, *ibid.* — [3] Tillemont, *Hist. d'Adrien et d'Antonin.* — [4] Capitolin, 26. — [5] Trébellius, *Trente tyrans* et *Règne de Gallien*, etc. Tillemont, *de Gallien à Dioclétien*. Dumont, *id.*

combats des Barbares, et comme les effroyables craquements du vaste Empire qui s'écroule ? Le monde semblait tomber en ruines ; avec Rome, on crut voir périr l'univers entier [1].

[1] S. Jérôme, *Commentaires sur Ézéchiel.*

CHAPITRE LXXIII

VICES, CAUSES DE LA DÉCADENCE.

La violation des lois. L'amour des plaisirs. Aveux d'Ammien-Marcellin.

Si dans notre étude sur l'Empire romain, après avoir exposé les causes divines de sa décadence, nous en cherchons les causes naturelles, c'est-à-dire les vices auxquels Dieu abandonne l'État qu'il veut perdre, nous les découvrons dans la violation des lois par les chefs et par les sujets ; dans l'amour immodéré des plaisirs et dans une corruption de mœurs telle qu'aucun autre État n'en a jamais offert de plus dégradante. Que l'affranchissement de toute loi s'appelle despotisme quand il opprime par le bras des grands, ou qu'il s'appelle anarchie, lorsqu'il se manifeste dans les révoltes de la populace ; il n'en est pas moins, des deux côtés, un entier mépris de l'autorité divine, une violation flagrante de la constitution qui régit un peuple, et une marque de désorganisation dans le système gouvernemental. Plus cette licence s'accroît chez les gouver-

nants qui sont les premiers sujets de la loi, et chez les gouvernés dont elle est destinée à régler tous les actes civils, plus l'harmonie disparaît entre les divers ordres de citoyens; plus aussi le désordre, la confusion grandissent dans un État; jusqu'à ce qu'enfin, abandonné à sa faiblesse, sans chefs pour commander au nom des lois par eux foulées aux pieds, sans sujets pour obéir à un commandement qu'ils méconnaissent, ce malheureux État se trouve abandonné à sa faiblesse, ouvert sans défense aux ennemis extérieurs.

C'est ce qui arriva à l'Empire romain. Pendant que ses empereurs remettaient en vigueur, comme au temps des proscriptions, la loi des suspects, si l'on peut appeler de ce nom une mesure qui était la destruction entière de la loi; pendant que, par des récompenses, ils enhardissaient les délateurs, cette espèce d'hommes suscités pour la ruine publique; et que les premiers du Sénat, se prêtant en secret aux plus basses délations, sans discerner l'étranger du parent, l'ami de l'inconnu [1], fournissaient par ce moyen de nombreuses victimes à cette odieuse mesure; les légions des Gaules, de la Pannonie, secouaient toute discipline et fomentaient ces terribles révoltes que Germanicus avait tant de mal à réprimer. Plus tard, on vit des généraux heureux, sans respect pour le pouvoir établi, méditer le meurtre du César que la fortune avait placé sur le trône, et s'en débarrasser par une sédition. L'exemple ne fut pas perdu pour les gardes prétoriennes : leurs mobiles caprices devinrent la loi de succession au trône. Elles élevèrent, elles renversèrent à chaque instant les souverains du monde; perpétuant ainsi l'agitation

[1] Tacite, *Annales*, liv. VI, ch. 7.

dans les provinces et d'incessants changements dans les régions administratives : autre cause de perturbation générale. Dans la dernière période de la domination romaine, chaque fois que le pouvoir abuse de la force pour faire périr de paisibles citoyens, l'émeute, de son côté, égorge dans les maisons et brise dans la rue. Dans cet État où règne l'insubordination à tous les degrés, plus rien n'est sacré, ni la souveraineté, ni la propriété, ni la vie. On sait qu'au milieu de ces bouleversements le pouvoir est passager et on ne le reçoit que pour satisfaire ses vengeances. Chacun envisage, non pas les devoirs de sa charge, mais la facilité qu'elle donne de piller et de s'enrichir. Tous les moyens sont bons. Seulement il faut se hâter, car les moments sont courts. Comme la vie est enlevée chaque jour à quelque sujet, que chaque jour elle est arbitrairement menacée, on donne la mort et on la reçoit avec une égale indifférence. Dans aucun temps on ne rencontre autant de suicides que pendant la durée de l'Empire romain. A chaque instant, des centaines de citoyens s'ouvrent les veines au bain, se jettent sur la pointe de leur épée, se coupent la gorge ou se laissent mourir de faim. Au milieu de ces désespoirs, de ces dégoûts de la vie, un seul amour reste aux Romains, c'est celui des plaisirs [1].

A cet amour des plaisirs est prodiguée, non-seulement l'heure du travail, mais l'existence elle-même. Le peuple romain seul nous offre le spectacle de citoyens sacrifiant leur vie par mode d'amusement et s'égorgeant

[1] Voir tous ces faits dans Suétone et Tacite, *Histoires* ; Tillemont et Crévier. Voir aussi Sénèque, *de la Brièveté de la vie*, et *de la Vie heureuse*, passim.

dans l'arène pour récréer leurs concitoyens. Au lieu de délibérer sur les graves intérêts de la chose publique, les sénateurs passent le temps à combattre au cirque contre des animaux, et avilissent leur dignité jusqu'à s'offrir en spectacle à la populace. A partir des premiers Césars, il fut d'usage que les sénateurs descendissent dans l'amphithéâtre comme gladiateurs. Le peuple laissant aux esclaves la culture des arts, la pratique des métiers [1], passe des jours entiers entassé sur les gradins de ses nombreuses salles de jeux. De l'une il entre dans l'autre : le matin c'est le théâtre qui occupe ses loisirs, l'après-midi il court au cirque ; et ce qui a lieu à Rome se répète dans les principales villes, qui toutes possèdent leur cirque et leur théâtre. L'or ou les aliments viennent-ils à manquer à ces cités : les provinces par leurs impôts, les royaumes par leurs tributs, sont chargés de pourvoir à chacun de leurs besoins.

Plus la décadence avance, plus augmentent avec le goût des jeux, les largesses faites au peuple. Septime-Sévère flatte la populace par les combats répétés de centaines de bêtes féroces, en même temps qu'il épuise le trésor public par ses largesses envers les soldats [2]. L'un de ses successeurs lance les uns contre les autres deux cents lions. Pendant que l'armée de Maximin menace Rome, le peuple assiste à des jeux que n'interrompent même pas les dangers de la patrie. On apprend à Gallien, occupé au théâtre à couronner des acteurs, sous les yeux des citoyens réunis, que l'Égypte vient de se révolter : « Eh bien! répond-il, ne pouvons-

[1] Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, ch. 10.
[2] Crévier, *Hist. des empereurs*, *Règne de Septime-Sévère*.

nous pas subsister sans le lin de l'Égypte? » Un autre messager se présente : il lui annonce que les Gaules viennent aussi de se détacher de son gouvernement : « Serons-nous ruinés, reprend-il, parce que nous n'aurons plus les étoffes et les saies d'Arras [1]? » La passion du jeu anéantit toute autre préoccupation : les soins, les intérêts de l'État s'effacent devant l'intérêt des spectacles. « Amusez-vous, habitants de Rome, écrit Aurélien du fond de l'Orient; occupez-vous des jeux, des courses de chariots dans le cirque; votre entretien, l'envoi des blés sont notre affaire; la vôtre, ce sont les plaisirs [2]. »

Mais que sont ces théâtres, ces lieux de réunion que Tertullien appelle des temples de Vénus, des citadelles d'infamies [3]? Écoutons ce qu'en dit un païen, Ammien-Marcellin : « Je ne peindrai pas, écrit-il, ces gouffres appelés banquets, avec les mille raffinements que la sensualité y déploie, ni ces dîners en plusieurs actes, festins interminables et meurtriers. Le peu de maisons où le culte de l'intelligence était encore en honneur se trouvent envahies par le goût des plaisirs, enfants de la paresse. On n'y entend plus que voix qui modulent, qu'instruments qui résonnent. Les chanteurs ont chassé les savants, et les professeurs d'éloquence ont cédé la place aux maîtres en voluptés. Un fait récent montre à quel point les idées sont perverties : la crainte d'une disette ayant fait expulser précipitamment de Rome tous les étrangers, le décret fut appliqué brutalement même à ceux qui, en petit nombre, exerçaient des professions scientifiques et libé-

[1] Trébellius, *Règne de Gallus*, ch. 6. — [2] Vopiscus, *Règne de Firmus*, ch. 5. — [3] Tertullien, *Contre les Spectacles*, ch. 10.

rales ; trois mille cependant furent exceptés de la mesure générale : c'étaient les histrions, les danseuses et les comédiens. La populace passe ses jours et ses nuits à jouer dans les amphithéâtres ou à discourir sur le mérite de tel cocher ou de tel cheval qui dispute le prix des courses. Telles sont les préoccupations auxquelles Rome est livrée, et qui n'y laissent place pour rien de sérieux [1]. » Le judicieux païen n'avait point, sur les spectacles, les doctrines que professent de modernes chrétiens. Il n'en était point venu à reconnaître aux théâtres une influence moralisatrice ; il n'érigeait pas, comme plusieurs de nos écrivains, en pontifes de la vertu, les acteurs et les baladins qui infiltrent, chaque soir, la passion dans les cœurs, par mille moyens plus ou moins déguisés et perfides.

Rome divinise la guerre et la volupté. Description de Salvien.

Mais c'est la volupté dans laquelle se vautre le peuple romain, qui surtout l'abaisse et le dégrade. Sous Tibère, le Sénat est obligé d'interdire par un décret la prostitution publique aux femmes nobles [2]. Un autre décret de la même époque la permet avec tous les enfants, à l'exception de ceux appartenant à des familles patriciennes. Suétone est rempli de monstrueux détails sur la corruption romaine. Elle surpasse, dans toutes les classes de la société, tout ce qu'on peut se figurer d'ignoble et d'obscène : à chaque page, le cœur bondit de répugnance. Si l'on dépouillait l'histoire romaine

[1] Ammien-Marcellin, liv. XIV, ch. 6. — [2] Tacite, *Annales*, liv. II, ch. 85.

de toutes les fastueuses sentences et de tous les lieux communs de la sagesse politique, pour examiner ses détails dans toute leur nudité et avec tous leurs traits caractéristiques, plus d'un homme de cœur se sentirait étrangement ému, et serait saisi d'horreur et de dégoût à la vue de ce tableau d'une vérité si tragique ; car les Romains comblèrent en tout la mesure : ils furent géants dans la dissolution de leurs mœurs comme dans le reste, au point que la dépravation des Grecs ne paraît, au milieu de cette licence effrénée, que comme le premier pas de l'enfance dans la carrière du vice[1]. Les autres peuples avaient divinisé : l'Égypte, ses produits agricoles et ses animaux domestiques; la Phénicie son commerce; l'Assyrie ses sciences; la Perse les éléments; la Grèce ses arts. Rome divinisa ses guerres et ses victoires : elle éleva des autels à son génie et à ses passions.

Veut-on savoir à quel niveau de dégradation étaient descendues les mœurs romaines? qu'on ouvre Salvien : il vivait à la désastreuse époque où le colosse romain, tombé en pourriture, s'écroule sous le poids de ses crimes et de ses vices. « Des esclaves dérobent, dit-il, d'autres sont asservis à la bonne chère : ce sont des vices d'esclaves ; mais, j'en prends tout le monde à témoin, des vices plus nombreux, plus flétrissants déshonorent les maîtres. Quel riche n'est pas souillé de toutes les iniquités : excès quotidiens d'intempérance, voluptés effrénées, brigandages publics, violences continuelles, rapines incessantes? On ne l'ignore ni dans les Espagnes, à qui on n'a laissé que le nom, ni dans l'Afrique qui n'est plus; ni dans les Gaules

[1] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 9e.

qui, dévastées par beaucoup, dépouillées par la rapacité d'un grand nombre, n'ont conservé qu'un reste d'existence. Où est le noble qui ne s'est point fait assassin, certain qu'il est de l'impunité? Où est le riche qui garde les serments sacrés et inviolables du mariage, et ne se laisse point emporter par la fureur de la passion? Quelle maison n'est pas un foyer d'infamies? C'est une sorte de chasteté de mettre un frein à ses débauches, et de respecter la fidélité jurée à une épouse. Je dis épouse, car on en est venu à ce degré d'impudence, que la plupart des hommes mariés donnent ce nom aux viles esclaves dont ils s'entourent, et à la foule des concubines qu'ils parviennent à soumettre à leur brutalité, en les rendant les complices de leurs immondes passions[1]. » Les orgies de la débauche et les turpitudes du sérail, tel est l'abîme au fond duquel l'État romain exhale son dernier souffle de vie.

La corruption est devenue tellement universelle qu'elle gagne jusqu'aux chrétiens eux-mêmes. Les fils des martyrs se laissent envelopper par la contagion du vice qui ravage les provinces. « Nous mettons notre étude, continue l'éloquent évêque de Marseille, non-seulement à ne point accomplir les préceptes, mais encore à faire tout le contraire. Dieu nous commande de nous aimer mutuellement : nous nous déchirons par des haines réciproques. Dieu commande à tous d'assister les indigents ; et tous s'approprient le bien d'autrui. Dieu commande à tout chrétien d'être chaste jusque dans ses regards : quel est celui qui ne se roule point dans la fange des impuretés? J'en appelle à la conscience de ceux à qui je parle, quel est celui qui n'a

[1] Salvien, *du Gouvernement de Dieu*, liv. IV, *passim*.

pas à se reprocher quelqu'un de ces grands crimes? ou plutôt quel est celui qui ne s'est pas rendu coupable de tous? Il est plus facile de trouver des chrétiens souillés de tous les forfaits, que d'en rencontrer qui soient purs de quelques-uns; plus facile de trouver de grands coupables que des pécheurs ordinaires. Une grande partie des Romains baptisés en sont venus à un tel débordement de mœurs, que, parmi les fidèles, c'est une sorte de sainteté d'être moins vicieux. D'impurs criminels se précipitent dans les temples du vrai Dieu sans aucun respect pour la majesté divine. On s'y rend pour méditer, dans le silence, des iniquités nouvelles. A peine les saints mystères sont-ils achevés, que les uns retournent au larcin; les autres à l'ivresse; ceux-ci à la fornication; ceux-là aux brigandages. Qu'est-ce que la vie des courtisans? injustice et iniquité. Qu'est-ce que la vie des fonctionnaires? mensonges et calomnies? Qu'est-ce que la vie des gens de guerre? violence et rapine. Qu'est-ce que la vie des négociants? fraude et tromperie. Hélas! nos vices nous déshéritent du beau nom de chrétiens; car la dépravation des mœurs rend indigne des prérogatives de la naissance. Une conduite basse détruit la gloire d'un titre honorable. Puisqu'il n'est aucune condition qui ne soit souillée, aucun lieu qui ne soit plein des énormités des chrétiens, ne nous glorifions plus de ce beau nom : il ne sert qu'à nous rendre plus coupables, qu'à aggraver nos offenses[1]. »

La mesure est comble, sans doute; quelque effrénée que soit la passion, elle ne saurait aller au delà? Tous les genres d'infamies ont été réunis, épuisés?

[1] Salvien, *du Gouvernement de Dieu*, liv. III, *passim*.

Détrompez-vous. Voici qu'un illustre évêque, habitant sur le rivage opposé, vient, en nous donnant la description des mœurs païennes, ajouter encore à ces infamies des infamies plus monstrueuses, à ces turpitudes des turpitudes plus honteuses. Il fallait, par un dernier raffinement de débauche, associer la Divinité à chacun de ces vices, la faire présider à leur perpétration, il fallait les diviniser tous : c'est ce qu'a fait le Romain, descendu au plus bas degré de la corruption. L'impureté eut ses temples, elle eut ses fêtes, ses processions, à la suite desquelles sa statue était solennellement couronnée au milieu des places publiques, en présence de toute une population qui applaudissait [1]. Mais arrêtons-nous : il vaut mieux, dit Tertullien, céler une partie de la vérité, que de rappeler de semblables souvenirs [2].

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VII, ch. 2, 3 et 21. — [2] Tertullien, *Contre les Spectacles*, ch. 19.

CHAPITRE LXXIV

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

Ruine de l'empire et chute de Rome prédites par saint Jean. Les crimes des Romains et le sang des martyrs devant le trône de l'Éternel.

Enfin la grande vengeance va éclater, le prophète du nouveau Testament, saint Jean, l'annonce en ces termes : « L'un des sept anges qui portaient les sept coupes, me dit : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux ; avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de la prostitution. Il me transporta en esprit dans le désert, et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate, pleine de noms de blasphème, qui avait sept têtes et dix cornes. La femme était vêtue de pourpre, parée d'or et de pierres précieuses ; elle tenait en sa main un vase d'or rempli de ses abominations. Sur son front était écrit : Mystère : la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre. Et je vis cette femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. L'ange me dit :

La bête sera précipitée dans la perdition; et les habitants de la terre seront dans l'étonnement en voyant qu'elle n'est plus. Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Les dix cornes sont dix rois qui n'ont pas encore reçu leur royaume, mais qui recevront la puissance ensemble, après la bête. Dans leur haine contre la prostituée assise sur les eaux, c'est-à-dire la grande ville qui règne sur les rois, sur les peuples et les nations de la terre, ils la réduiront à la dernière désolation, la dépouilleront, dévoreront ses chairs et la feront brûler au feu. Car le Seigneur leur a mis dans le cœur d'exécuter ses volontés[1]. »

Si saint Pierre écrit de Rome aux fidèles : « L'Église qui est dans Babylone vous salue[2], » on ne doit point s'étonner qu'une tradition constante de tous les siècles ait vu dans la Babylone de saint Jean la Rome païenne qui, semblable à la première Babylone, fut, selon la pensée de Tertullien, grande, superbe, dominant par la victoire, passionnée pour les fausses divinités, déifiant ses monarques, et, comme elle, persécutrice du peuple de Dieu. Saint Jean ne l'appelle-t-il point la ville aux sept montagnes, la grande ville qui commande à tous les rois de la terre? Il la représente sous la figure d'une bête, parce qu'elle s'est abrutie dans toutes les idolâtries. Il qualifie Rome de grande prostituée, parce qu'elle est la mère des impuretés et des abominations: qu'il n'est aucune prostitution à laquelle elle n'ait entraîné les nations soumises. Le mot : Mystère, qu'elle porte sur le front, révèle tous les mystères d'iniquité auxquels elle s'est associée : mystères d'Éleusis, de Bacchus, de Mithra, et tous les mystères inven-

[1] Apocalypse, ch. 17, *passim*. — [2] S. Pierre, *Ire Epître*, ch. 5, v. 13.

tés par la corruption païenne. Le manteau royal dont elle enveloppe sa pourriture et sa laideur, indique sa domination sur le monde : l'or et les pierreries, dont elle est couverte, marquent ses immenses richesses. Pour mieux désigner encore la capitale de l'empire romain, saint Jean la montre enivrée du sang des martyrs de Jésus, dans ses nombreuses et atroces persécutions contre l'Église ; et il déclare que ces persécutions seront la cause de sa ruine. C'est donc aussi la chute de Rome et de sa puissance que décrit prophétiquement l'apôtre exilé.

Au second siècle, saint Irénée, évêque de Lyon, dit que saint Jean signale le démembrement de l'Empire, quand il avance que dix rois ravageront Babylone. Ne nous fait-il pas en réalité toucher du doigt l'occupation de l'État romain par les Barbares, quand il parle de rois qui n'ont pas encore reçu leur royaume, mais qui le recevront en se partageant les dépouilles de la bête : ce qui eut lieu pour la formation de dix royaumes sur le territoire de l'Empire fractionné par les conquérants ? Ne nous dépeint-il pas l'implacable haine de ces Barbares contre l'insolente reine des nations, et les dévastations dont ils l'accablèrent, quand il annonce qu'ils la dépouilleront et la brûleront ? Rome est la ville que Dieu a maudite dans l'Apocalypse, écrit saint Jérôme, sous la figure de Babylone, avec laquelle elle eut tant de rapport par ses conquêtes, sa domination et ses vices. Bien qu'elle ait effacé en partie, par la profession du Christianisme, le nom de blasphème écrit sur son front, les malédictions ne descendront pas moins sur elle, si elle ne les écarte par la pénitence [1].

[1] S. Jérôme, *Commentaires sur Isaie*.

Hélas! ces conseils de conversion ne furent point entendus. Loin de profiter de la prédication de l'Évangile, Rome s'obstine à soutenir le culte idolâtrique en Occident. Les traditions de son orgueil faisaient remonter à Mars sa fondation et le succès de ses armes; elle se regardait comme la fille des dieux. Son enceinte était leur sanctuaire privilégié, depuis que tous, sans exception, y possédaient des temples; et qu'au mépris du Dieu véritable, elle faisait monter devant tous l'orgueilleuse fumée de ses sacrifices[1]. Mère et centre de l'idolâtrie, Rome avait constamment regardé comme ennemis de sa puissance ceux qui rejetaient le culte de ses idoles; et, comme ennemis de son nom, ceux qui refusaient d'adorer ses Césars. Combattre une religion à laquelle elle reportait toutes ses prospérités, attaquer les dieux qui lui promettaient par leurs oracles une destinée éternelle, c'était, selon elle, attaquer la base de sa domination, combattre sa grandeur. A coup sûr, la morale chrétienne n'allait pas à ses instincts dépravés, et l'enfer était pour beaucoup dans la guerre qu'elle faisait à la croix; cependant, à ne considérer que les seules idées de sa politique, elle y trouvait déjà des titres à se faire persécutrice du christianisme : les textes mêmes des édits de persécution désignent toujours les chrétiens comme ennemis de l'État, et éminemment hostiles à la prospérité publique.

Lorsqu'enfin la foi triomphe avec Constantin, l'esprit des ténèbres tente un dernier effort. Dans son dépit de se voir chassé de la capitale du monde et du vaste foyer d'où il propageait partout, jusqu'au fond des provinces, l'erreur et le vice, il ranime le culte idolâtrique chez

[1] *Cité de Dieu*, liv. III, ch. 12.

ses sectateurs, et il entretient dans leur cœur une haine implacable contre une religion qui envahit tout. Sous Théodose, le Sénat réclame pour l'idolâtrie d'anciens priviléges, et pour le lieu de ses réunions un autel à la Victoire. Tout, déclare saint Ambroise, est dans Rome infecté de la fumée des sacrifices païens ; on y rencontre de tous côtés des idoles provocatrices de la vengeance d'en-haut. Sous Honorius, on célèbre les jeux séculaires pleins d'idolâtries et de superstitions. Plus les fléaux précurseurs se multiplient dans cette capitale, pour annoncer que son obstination aveugle dans le culte des démons va entraîner sa perte, plus les blasphèmes redoublent dans son enceinte : le nom de Jésus-Christ est regardé comme la cause de tous les maux[1]. On a recours aux augures, on implore les dieux; les sénateurs choisissent des consuls païens, décrètent des honneurs aux prêtres des idoles; le peuple excite des séditions contre les chrétiens. Et ce qui se passe à Rome a lieu dans les autres villes soumises encore à la domination romaine. C'est comme une dernière provocation jetée aux foudres du Ciel. Quand ces crimes arrivent devant le trône du Dieu des justices, ils y trouvent, selon la vision prophétique de l'apôtre, les âmes des saints martyrs, prosternées et criant au Seigneur : Vous, qui êtes saint et véritable, jusques à quand différerez-vous de faire justice et de venger notre sang sur les impies qui habitent la terre[2] ?

[1] Orose, liv. VII, ch. 37. — [2] S. Jean, *Apocalypse*, ch. 6.

Le Maître du ciel et de la terre fait signe aux Barbares. Les chrétiens s'éloignent de Rome et se retirent dans les solitudes.

Enfin le délai qu'a sollicité de ces martyrs la divine miséricorde, est accompli : ceux de leurs frères qui devaient, comme eux, souffrir la mort, sont tombés sous le glaive des dernières persécutions. Le moment des suprêmes vengeances, promises aux victimes, arrive. Roi des nations, mais roi adultère et homicide, l'Empire romain s'est couvert d'impudicités; son glaive a frappé le juste et celui qui combattait au premier rang de ses armées. Voilà pourquoi l'épée ne sortira plus de sa maison[1]. Le vrai Dieu qu'il a méprisé, persécuté, crucifié dans ses disciples, va susciter contre lui des maux affreux. A leur tour, ses enfants tomberont sous le glaive, et ses femmes seront livrées à l'étranger. C'est une loi de la justice divine que chaque puissance conquérante soit soumise à une juste expiation par une autre puissance qui apparaît subitement sur la scène du monde, et se trouve destinée à devenir l'instrument de l'asservissement et de l'extermination de la première[2]. Celle que Dieu enverra contre la domination romaine, c'est la redoutable puissance des Barbares.

Rome qui, au temps de sa prospérité, n'apercevait à ses frontières que des solitudes, croyait n'avoir rien à craindre; et cependant, c'est dans ces camps vides que le Tout-Puissant rassemblait les forces des nations. Plus de trois cents ans lui furent nécessaires, pour réunir

[1] Rois, liv. II, ch. 12.— [2] Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 9e.

cette innombrable armée. Tandis que Néron versait le premier sang chrétien, les ancêtres d'Attila cheminaient silencieusement dans les bois, ils venaient prendre poste à l'orient de l'Empire[1]. Pendant que Domitien interrogeait un captif calédonien, le Barbare tournait instinctivement la tête du côté du nord. Que s'y passait-il? Les Goths commençaient à descendre les fleuves qui conduisaient aux provinces septentrionales; et les Germains, se rangeant autour des frontières des Gaules, essayaient leurs forces dans des incursions de plus en plus fréquentes. C'était surtout à ces belliqueux enfants des régions boréales qu'était destinée la dépouille du vieil État; à ces nombreuses peuplades germaines dont Tacite a dit : « Leurs unions sont chastes, leurs mœurs dignes d'éloges. Un mari n'y a qu'une seule épouse; l'hyménée associe chez eux la femme aux périls de l'époux. Dans la paix comme dans la guerre, elle doit souffrir, oser autant que lui. Les femmes vivent protégées par la vertu; aucune des séductions romaines, aucune des sensualités de leurs festins ne les corrompent. Il est, dans une si populeuse nation, très-peu d'adultères. Là, personne ne rit des vices : corrompre et être corrompu ne s'appelle point vivre selon le siècle. Limiter le nombre des enfants, faire périr les derniers est un crime[2]. » Ce sont ces hommes au corps mâle et robuste, au regard fier, au langage sans ruse ni artifices, sachant supporter la faim et le froid, pleins de valeur et d'intrépidité, amateurs de combats et d'exploits lointains, que Dieu va jeter sur le perfide Empire perdu de débauches et affaibli par la mollesse. C'est

[1] Chateaubriand, *Etudes historiques*, *Etude* 1re, *Exposition*. — [2] Tacite, *Germanie*, ch. 18 et 19.

à ces Germains, restés chastes, dit Salvien, et déjà en partie convertis à la foi chrétienne, que Dieu, pour les récompenser de l'austérité de leurs mœurs ou de leurs vertus, a destiné l'héritage du peuple conquérant.

Mais auparavant il importe qu'il pourvoie à la conservation de ses élus. De même que les premiers fidèles étaient, sous l'impulsion divine, sortis de Jérusalem à l'approche de sa ruine, ainsi les chrétiens désertent Rome à l'approche de sa chute. Ils connaissent ces paroles du prophète qui y avait confessé la foi au milieu d'une chaudière d'huile bouillante : « Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous ne soyez enveloppé dans ses calamités : car les péchés de cette ville sont montés jusqu'au trône du Très-Haut et il s'est ressouvenu de ses iniquités. C'est pourquoi la mort, le deuil et la famine fondront sur elle en un même jour : elle sera brûlée par le feu, parce que c'est un Dieu tout-puissant qui la jugera [1]. » Mélanie, en s'éloignant de la coupable cité, avait recommandé aux sénateurs chrétiens d'abandonner au plus vite une ville que les Barbares allaient envahir. Dociles aux conseils de la sainte, et à ce conseil de leur divin Maître : « Quand ils vous poursuivront dans une ville, fuyez dans une autre ; » les hommes de bien délaissèrent les lieux où allait être exterminée une multitude païenne [2]. Le pape Innocent sortit de la cité du crime, comme autrefois Loth de Sodome, afin de ne pas voir la ruine d'un peuple livré au péché. Sainte Paule alla en compagnie d'illustres dames romaines peupler la solitude [3].

[1] S. Jean, *Apocalypse*, ch. 18. — [2] Orose, liv. VII. — [3] S. Jérôme, *Lettre* 7ᵉ.

Tous les chrétiens fidèles abandonnèrent leurs maisons, leurs patrimoines et quittèrent au plus vite la terre de l'Italie que la justice suprême avait condamnée à la dévastation. Saint Jérôme reçut quelques débris de tant de grandeur dans cette grotte où le Roi des rois était né pauvre et nu. Quel spectacle et quelle leçon que ces descendants des Scipions et des Gracques, réfugiés au pied du Calvaire! Le solitaire de la Palestine commentait alors Ézéchiel; il appliquait à Rome les paroles du prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : « Je ferai monter contre vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots. Ils détruiront les murs jusqu'à la poussière.... Je mettrai sur les enfants de Juda le pôids de leurs crimes.... ils verront venir épouvante sur épouvante [1]. » Mais lorsque lisant ces mots : « Ils passeront d'un pays à un autre, » il jetait les yeux sur ses hôtes, il fondait en larmes [2].

Tableau de l'invasion des Barbares. Le Dieu des armées dirige leur marche. Prise de Rome; ravage des provinces.

Tandis qu'ils s'acheminent vers les contrées diverses où les conduit l'Esprit-Saint, afin qu'ils y propagent la foi; du haut du ciel le souverain Maître des peuples fait signe aux Barbares, et les Barbares accourent une dernière fois. Ils abordent de tous côtés aux rivages de la désolation : les uns à pied, les autres traînés par des cerfs ou des rennes [3], ceux-ci portés par des chameaux,

[1] Ézéchiel, ch. 7 et 12. — [2] Chateaubriand, *Etudes historiques*, Etude Ce, 2e partie. — [3] Vopiscus, *Vie d'Aurélien*.

ceux-là flottant sur des boucliers ou sur des barques de cuir et d'écorce [1]. Navigateurs intrépides parmi les glaces du Nord et les tempêtes du Midi, ils semblent avoir vu le fond de l'Océan à découvert [2]. De toutes parts ils se précipitent, acharnés sur l'immense proie qu'un irrévocable décret leur abandonne. Laissez-les passer, ces hordes dévastatrices, elles vont exécuter de célestes représailles ; laissez passer la vengeance du Seigneur. Qu'elles sont redoutables dans leur impétueuse énergie ! Que leurs rangs sont serrés ! Ce sont les Visigoths à l'aspect farouche, qui, après avoir ravagé les provinces de l'Orient, envahissent l'Occident ; les Vandales terribles dans leurs ravages, qui, ayant dévasté les Gaules comme un champ qu'on foule aux pieds, passent par delà et vont mettre l'Afrique à feu et à sang ; les Suèves, terribles enfants du Nord, qui s'abattent sur les plaines fertiles de l'Espagne ; les Burgundes, qui, à la suite de désastreuses pérégrinations à travers d'opulentes contrées, se fixent au centre des Gaules. Ce sont les Huns, qui, semblables au torrent lorsqu'il rompt ses digues en mugissant et renverse tout sur son passage, s'élancent en poussant d'horribles hurlements, ne laissent derrière eux que des ruines informes, et portent la mort et l'effroi au cœur des populations. Ce sont les Ostrogoths, « ces exécuteurs des jugements divins [3] », qui, fixés d'abord sur les rives du Danube, s'ébranlent vers l'Italie, en chassant devant eux leurs troupeaux, en traînant leurs chariots où sont leurs femmes et leurs

[1] Grégoire de Tours, liv. III. Apollinaire, *Panégyrique d'Avit.* — [2] Chateaubriand, *Etudes historiques, Etude* 6e, 2e partie. — [3] Jornandès, *Hist. des Goths,* ch. 26.

enfants, et vont conquérir Ravenne dont ils font leur capitale. On voit s'avancer à travers d'autres régions, et les Lombards qui franchissent les Alpes, incendient les campagnes, bouleversent les villes, massacrent les habitants et établissent dans l'Ombrie et la Toscane le siége de leur royaume ; et les Francs, guerriers invincibles, lançant le javelot et brandissant la framée, qui conquièrent sur les armées romaines le nord des Gaules; et les Allemands qui, sortis des bords de l'Oder, descendent occuper les campagnes situées entre le Danube et le Rhin ; et les pirates Anglo-Saxons qui, après avoir longtemps ravagé les bords de la Grande-Bretagne, y abordent enfin pour s'y fixer.

Les malheureux insulaires sont égorgés dans leurs montagnes. Les habitants des terres continentales, massacrés dans les forêts où ils se cachent. Ailleurs, des fugitifs, poussés par la faim, reviennent se livrer à l'ennemi, et obtiennent, comme une faveur signalée, les chaînes de la servitude. D'autres gagnent les contrées d'outre-mer, et pendant la traversée, ils chantent avec des gémissements : « O Dieu ! tu nous a livrés comme des brebis pour un festin ; tu nous a dispersés parmi les nations [1]. » Pendant ces jours de tristesse, un captif, poëte et chrétien, chassé des Gaules, cheminait à côté de son évêque comme lui prisonnier ; il chantait ainsi les malheurs de sa patrie : « Quand l'Océan aurait inondé les Gaules, il n'y eût point fait d'aussi horribles dégâts que ces invasions. Si l'on a ravi nos bestiaux, nos fruits, nos grains ; si l'on a détruit nos vignes et nos oliviers ; si nos demeures sont ruinées ou dé-

[1] *Hist. Gildæ, de Excidio Britanniæ.*

sertes : ce n'est là que la moindre partie de nos maux. Car nos cités ont été livrées au carnage, et nos bourgades à la dévastation. Les châteaux bâtis sur les rochers, les places fortes élevées sur les montagnes, n'ont pu garantir les habitants de la fureur des Barbares [1]. »

Tous ces peuples que le Seigneur tenait en réserve dans les régions septentrionales, pour le jour des solennelles vengeances, fondent sur l'Empire romain, comme ces noirs orages qui, s'élevant des mers du Nord, vont répandre la terreur et la ruine sur le continent. Quand ils abordent à la province que Dieu assigne à chacun d'eux, la terre est ébranlée par leur marche. Les populations fuient à leur approche, mais c'est en vain. Car, à leur tour, elles sont marquées pour le massacre ou l'esclavage. Ne faut-il pas que le Seigneur venge les tortures de ses martyrs ; qu'il trouve, dans le carnage du peuple persécuteur, une dernière expiation des trois siècles de persécution soufferte par son Église ? Ne faut-il pas que les Barbares redemandent au fier Romain ses vexations, ses perfidies, ses invasions qui les refoulèrent sans cesse, et les chairs vivantes de leurs guerriers dont ce cruel conquérant a gorgé ses tigres dans ses amphithéâtres ? Voilà pourquoi ils seront impitoyables.

Deux rois goths, Radagaise et Alaric, l'un païen, l'autre chrétien, marchent chacun de leur côté, à la tête d'une puissante armée contre Rome. Le païen Radagaise ne devait point la prendre : il eût épargné les païens, ravivé l'idolâtrie. Quel chrétien aurait échappé soit aux armes, soit aux souillures de cet

[1] *De Providentia divina,* trad. de Tillemont.

envahisseur, renommé pour son impiété, et entouré d'une multitude de soldats non moins impies que leur chef? Quel tombeau de martyrs eût-il respecté? Aussi la Providence se hâte-t-elle de le prévenir en l'exterminant miraculeusement avec son armée [1]. En même temps, elle conduit vers la capitale vouée à la destruction, les armées victorieuses du Barbare chrétien, afin qu'il massacre la population païenne, renverse les idoles et leurs derniers simulacres. Alaric s'avance vers Rome à la tête de ses guerriers. Un solitaire sort de sa grotte pour l'arrêter. « Non, répond le conquérant, une voix mystérieuse me dit : Marche, et va saccager Rome [2]. » Après avoir rendu la liberté à quarante mille de ses compatriotes prisonniers et esclaves, il frappe la ville d'une si énorme contribution, qu'elle est forcée de dépouiller ses temples de leurs ornements employés à d'ignobles superstitions ou mis au service d'adulations impies. La colère divine n'est point satisfaite : trop longtemps ces temples furent les théâtres des sacriléges apothéoses du crime divinisé et les réceptacles de vices infâmes; trop longtemps les édifices publics ont abrité tous les genres d'horreurs : ils doivent disparaître. A la suite d'un nouveau combat dans lequel le chef goth fait une effroyable boucherie de ces Romains assez lâches pour massacrer tous les Goths auxiliaires de leurs armées, il livre Rome à la dévastation ; et, ennemi acharné des démons, il déclare aux idoles une guerre plus terrible encore qu'aux hommes [3]. Le doigt de Dieu lui marque les endroits où il doit porter ses coups : au milieu des ruines dont il

[1] *Cité de Dieu*, liv. V, ch. 23. — [2] Socrate, *Hist. ecclésiastique*, liv. VII, ch. 10. Sozomène, liv. IX, ch. 6. — [3] *Cité de Dieu*, liv. V, ch. 23.

s'entoure, les monuments qu'il laisse presque seuls debout, ce sont les églises chrétiennes; leurs enceintes spacieuses sont pour les gentils eux-mêmes des lieux d'asile que les Barbares ne violent point, par respect pour le Christ. J'en atteste, dit saint Augustin, les basiliques des apôtres qui, dans cet horrible désastre, ont également ouvert leurs portes aux chrétiens et aux païens. C'est là que venait expirer la fureur des meurtriers; quand, partout ailleurs impitoyables, ils arrivaient à ces asiles sacrés, on voyait se ralentir cette soif de faire des prisonniers, cette fureur brutale de répandre le sang. Au lieu d'imputer leurs malheurs aux chrétiens, que les Romains ne s'en prennent qu'à leurs crimes. Ils ont plus abaissé Rome par leurs vices qu'elle ne l'a été par sa chute : cette chute n'a fait tomber que des pierres et du bois, tandis que leurs vices ont ruiné les mœurs, fondement et ornement des Empires [1].

La plus illustre des villes et la capitale du monde fut consumée par un seul embrasement [2]. Les maisons de la noblesse romaine furent pillées et incendiées. Du milieu de la mer, saint Probe qui fuyait put contempler sa patrie fumante [3]. Rome devint comme le sépulcre de ses enfants : ravagée par la faim avant de l'être par le glaive, il ne lui resta qu'un petit nombre de citoyens. On vit ses riches patriciens réduits au plus triste dénûment, aller mendier leur pain loin de leur patrie [4]. La chute de cette ville fameuse souleva un cri de douleur jusque chez les peuples de l'Orient; les grandes cités des pays lointains firent de son malheur un deuil

[1] *Cité de Dieu*, liv. I[er], ch. 1[er], et liv. II, ch. 2. — [2] S. Jérôme, *Epist.* 12, *ad Gaudent.* — [3] S. Jérôme, *de Virg.*, *ad Damet.* — [4] S. Jérôme, *Epît.* 16, et *Comm. in Ezech.*, ch. 3.

public [1]. Ainsi se réalisèrent à la lettre ces menaces de l'exilé de Pathmos : « La faim fondra sur elle, ses richesses lui seront enlevées, le feu la dévorera [2]. » Quant au conquérant dont l'œuvre de destruction était terminée, il disparut, et ses guerriers détournèrent le lit d'un fleuve pour y creuser son tombeau. Lorsqu'ils l'y eurent déposé, ils laissèrent rouler les flots dessus : tant ils sentaient eux-mêmes que leur occupation providentielle n'était que transitoire.

Mais déjà un autre ravageur s'avance : c'est Genséric, roi des Vandales. « Où faut-il te conduire? lui demande le pilote chargé de diriger sa course. » — « Va, répond le Barbare, vers ceux que la colère de Dieu veut punir [3]. » Par une remarquable direction de la justice divine, c'est contre la province d'Afrique, entre toutes la plus corrompue dans ses mœurs et la plus cruelle au temps des persécutions, que la horde envahissante, la plus dévastatrice de toutes, dirige ses coups. Les chrétiens aussi seront châtiés; elle retournera contre eux, dit Salvien, les paroles de leurs livres sacrés. Cette nation féroce a été suscitée de Dieu pour notre honte et notre ruine : elle avait mission de ravager l'univers. Voilà pourquoi, après avoir dévasté la Germanie romaine, dévoré par l'incendie les contrées belges, et l'opulence de la molle Aquitaine ; après avoir bouleversé l'Espagne, endormie dans ses vices malgré les fléaux, elle va punir les crimes de l'Afrique. Pourquoi les Vandales ne s'arrêtent-ils pas dans les fertiles provinces des Gaules ou dans l'agréable séjour de l'Espa-

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. Ier, ch. 33. — [2] S. Jean, *Apocalypse*, ch. 17 et suiv. — [3] Zozime, *de la Guerre des Vandales*, liv. Ier. Procope, *Hist. des Vandales*, liv. Ier.

gne, au lieu d'aller chercher les brûlantes contrées de l'Afrique? Vainqueurs, ils n'ont rien de plus à redouter dans ces provinces qu'au delà des mers. C'est que la main qui les conduit contre les habitants de ces terres coupables, les force de passer en Afrique afin de la saccager. Voilà la cause pour laquelle on les entend répéter avec le roi assyrien, ravageant la terre d'Israël : « Croyez-vous que je sois venu dans ce lieu sans la volonté du Seigneur? C'est lui qui nous a dit : Entrez dans ce pays, et détruisez-le. »

En effet, il y avait là, d'après le témoignage de Salvien, qui vivait en ces temps, de longues et criantes iniquités; là abondaient tous les genres de forfaits. Plus qu'aucun autre peuple, les Africains, dont la nature était en quelque sorte changée en une nature criminelle, avaient mérité ces fléaux. Avarice, ivrognerie, orgueil, parjures, rapines, horribles sacriléges, impures obscénités : tous les désordres avaient souillé la terre africaine, où le bien n'était plus connu. Sentine du monde entier, elle était, de plus, comme un Etna de flammes impudiques. Qu'avait-on vu dans la Rome africaine, dans Carthage, où débordaient les crimes, où se remuaient tous les genres d'iniquités? Les vices l'emportaient sur les richesses, et le nombre des infamies sur le nombre des citoyens. On y rivalisait de rapacités ou de bonne chère, de luxe ou de débauches. Chez tous on trouvait les mêmes erreurs mortelles dans l'esprit, la même corruption dégradante dans le cœur. Quand même les orphelins, les pauvres et les veuves n'auraient point, du fond de leur oppression, gémi chaque jour devant le Seigneur, afin qu'il envoyât l'ennemi adoucir leurs maux; est-ce que toutes ces turpitudes ne suffisaient pas pour attirer la ruine

sur l'Afrique entière [1] ? Qu'on ne demande donc plus maintenant comment est tombée cette seconde Carthage, la cité de saint Cyprien : la colère du Très-Haut s'est appesantie sur elle ; et cette fois elle a été anéantie pour toujours ! L'entendez-vous s'abîmer, dans les dernières convulsions de la mort ? Au dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux ; avec la voix des mourants se confond la voix d'une populace en délire ; à peine le cri des victimes de la guerre se peut-il distinguer des acclamations de la foule réunie au cirque [2]. Carthage a disparu, et avec elle des vices abominables. Dans leur horreur de la lubricité, les conquérants en purgèrent le pays en mettant à mort les impudiques, et en proscrivant l'adultère et la fornication sous les peines les plus sévères. Tant il est évident que ces Barbares, aux mœurs austères avaient été choisis par un bras tout-puissant pour punir et réformer l'Afrique [3] ! Cette immense dévastation, dit Posidonius, témoin oculaire, rendit très-amère à saint Augustin les derniers temps de sa vie. Il voyait les villes ruinées, les campagnes ravagées, les habitants tués ou mis en fuite. Les uns avaient succombé aux tourments, les autres avaient péri par le glaive, d'autres servaient comme esclaves des ennemis brutaux. Ceux qui s'enfuyaient dans les bois, dans les cavernes des rochers, étaient pris et massacrés, ou mouraient de faim [4]. Les envahisseurs ravageaient les édifices publics échappés aux flammes, arrachaient les vignes et

[1] Voir Salvien, *du Gouvernement de Dieu*, liv. VII, *passim*. — [2] *Ibid.* liv. VI. — [3] *Ibid.*, liv. VII. — [4] Fleury, *Hist. ecclés.*, *époque des invasions*.

les arbres fruitiers, massacraient impitoyablement les Romains [1].

Le Midi recevait son châtiment ; le Nord et le Centre auront leur tour. Un redoutable chef se lève dans la Scythie ; c'est Attila, roi des Huns. Il traîne à sa suite sept cent mille guerriers de toutes les tribus sauvages ; et, personnifiant la destruction, il bouleverse les provinces d'Orient ; il bondit ensuite sur l'Occident, comme sur une victime vouée à l'immolation, saccage Trèves, Worms, Mayence, Tongres, Arras, met les Gaules à feu et à sang. « Qui es-tu ? » lui demande un évêque. « Je suis, répond le farouche guerrier, le fléau de Dieu. » En effet, à mesure qu'il avance, les forêts tombent, les populations sont exterminées, et les contrées qu'il laisse derrière lui, sont changées en solitudes. C'est le Dieu des justices qui continue de promener ses fureurs sur la terre de l'iniquité, et de laver les taches du sang de ses martyrs avec le sang de leurs bourreaux. Cependant le Pontife suprême s'avance à la rencontre de ces hordes sauvages : il leur dit de s'éloigner, et elles se retirent, comme pour mieux montrer que leur action est subordonnée à l'impulsion divine, et qu'elles avancent ou reculent, selon que le Tout-Puissant les pousse ou que son représentant les arrête.

Mais déjà le bruit d'une invasion non moins redoutable se fait entendre au loin, semblable au bruit formidable de la tempête qui approche. Ce sont les Francs, les hommes libres de la Germanie, les guerriers intrépides, aux mœurs sobres, au cœur généreux,

[1] Victor, *de Pers. Afric.*

selon le témoignage de saint Jérôme. Ils envahissent les Gaules, où domine plus spécialement l'esprit d'injustice et de rapine, les vices d'ivrognerie et d'avarice. Les malheurs du temps n'ont fait qu'accroître l'iniquité de cette terre. Elle a tellement perdu sa vieille énergie, que, dans une cité dont l'ennemi envahit les remparts, les magistrats ne peuvent se résoudre à quitter un festin[1]. Dieu, ce semble, les enchaînait sur le théâtre même de leurs orgies, pour rendre plus palpable la cause de leur perte. Déjà les Francs avaient fait explorer cette nouvelle terre promise ; déjà ils s'étaient emparés, presque sans coup férir, de villes d'où avait fui l'esprit de prévoyance et de crainte : parce que Celui qui les leur livrait, avait endormi les habitants dans une insouciante négligence. Déjà, sur les frontières, ils avaient, sous la conduite de leurs chefs Childéric ou Mérovée, battu en diverses rencontres les armées romaines. Cette fois ils s'avancent dans l'intérieur des Gaules, que la Providence abandonne à leurs vertus de loyauté, de probité et de justice pour la régénération de ce pays, appelé à de si hautes destinées en servant l'Église. Syagrius, à la tête des légions impériales, marche contre les Francs ; mais le Dieu des combats fortifie les guerriers de Clovis, et la victoire de Soissons leur remet toute la Gaule romaine.

« Totila vint compléter toutes ces destructions, et « appliquer à la persécutrice du christianisme une « sorte de peine du talion. Des machines, instruments « d'une espèce de flagellation gigantesque, abattirent « les murailles de Rome. Des monuments furent mis

[1] Salvien, *du Gouvernement de Dieu*, liv. VI et suiv.

« sur le bûcher : on alluma des feux au pied des obé-
« lisques, afin de les calciner. Des édifices périrent pré-
« cipités dans le Tibre où avaient été englouties tant
« de saintes victimes. La ville qui avait forcé pendant
« longtemps les chrétiens à peupler les grottes souter-
« raines, fut réduite à n'être elle-même qu'une caverne
« inhabitée : Totila en chassa le reste de la popula-
« tion. Pendant plus de soixante jours il n'y resta que
« des animaux [1]. Alors arriva la mort de la vieille
« Rome : privée de ses habitants, elle devint un corps
« que l'âme a quitté, et la campagne romaine, triste
« et silencieuse, fut comme un immense cimetière où
« le grand cadavre demeura gisant... Quelques prêtres,
« gardiens des tombeaux des apôtres, restèrent seuls
« dans ce désert pour méditer sur la justice de Dieu,
« et redire, sur tant de ruines, les chants prophétiques
« de l'Apocalyse [2]. »

Ainsi tombent au pouvoir des Barbares, les uns après les autres, toutes les provinces de Rome. Ainsi s'écroule, démembré par la victoire, le vaste Empire d'Occident, et, avec lui, le règne du paganisme dans le monde, conformément à la prédiction du disciple du Sauveur. Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes, et que le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nou-

[1] Procope, *de la Guerre des Goths*, liv. VI, ch. 22. — [2] Extrait abrégé de Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 1er, *introduction*. — J'ai dû changer quelques mots pour adapter ici ce passage.

veau[1]. Les royaumes modernes étaient fondés, et le règne de Jésus-Christ commençait sur la terre.

Rome avait dépouillé dans le tombeau l'enveloppe païenne qui la recouvrait, pour revêtir la robe glorieuse de l'Épouse du Christ. Ressuscitée, en quelque sorte, et renouvelée par Celui qui l'a choisie pour remplacer Jérusalem, et devenir la capitale de son empire terrestre, cet empire élevé sur la ruine des autres, et auquel Daniel a prédit une destinée impérissable[2], Rome est la ville éternelle. Jérusalem est une cité qui ne peut renaître ; Rome est une ville qui ne peut mourir. Les habitants de Jérusalem, pour s'être souillés du sang du Rédempteur du monde, ont vu leur patrie condamnée à être l'éternelle image du deuil, de la désolation et de la mort. Et Rome, qui a eu le bonheur d'accueillir dans son sein le Vicaire du Christ ressuscité et immortel, a indirectement participé à cette vie qui ne meurt plus. Jérusalem était destinée à être le théâtre de la rédemption. L'œuvre accomplie, elle a disparu. Rome et son empire ont été créés, selon l'expression du Dante, pour le successeur de Pierre. Et Rome est demeurée pour le Pape, elle est conservée pour le Pape, et elle sera toujours la ville du Pape. Et s'il était possible que le Pape abandonnât définitivement Rome, Rome n'aurait plus aucune raison d'être, elle disparaîtrait de la face du monde. Feuilletez les annales de l'impiété, vous y verrez deux efforts perpétuels des impies : l'un pour relever Jérusalem, et donner ainsi un démenti à la divine parole, l'autre pour détruire Rome pontificale, et mettre à sa place une ville païenne

[1] Chateaubriand, *Etudes historiques*, *Etude* 6e, 2e partie. — [2] Daniel, ch. 7, v. 14 et 27.

que l'on puisse appeler Rome du peuple. Il y a des siècles et des siècles que ces desseins sont toujours repris et que l'on revient aux mêmes tentatives; et, certes, si les moyens humains pouvaient suffire, Jérusalem serait relevée, et Rome pontificale détruite ; car il y a eu, pour reconstruire la première, d'assez grandes richesses, d'assez puissants appuis, et il s'est élevé contre la seconde de formidables armées, des terribles ennemis. Cent trente révolutions opérées contre la Rome pontificale, sont une preuve irréfragable de la miraculeuse stabilité de la puissance temporelle des Papes. Sans l'arrêt prononcé par la parole divine, Jérusalem serait aujourd'hui reconstruite, et sans le secours divin, Rome pontificale ne subsisterait plus depuis longtemps. Jérusalem ne peut renaître, Rome pontificale ne peut mourir. Jérusalem est *la cité de la mort*, Rome est la cité du Vicaire de Celui qui est *la voie, la vérité et la vie*. Jérusalem redit l'éternel soupir du Calvaire, Rome atteste la résurrection et le triomphe de la vie sur la mort : *Mors illi ultra non dominabitur* [1].

« Que vous dire de Rome? nous écrit un de nos éminents prélats. Oh ! Rome, il faut y être ou y avoir été pour comprendre ce qu'on y éprouve. Là règne la vraie température des âmes catholiques. Placé entre les ruines solennelles du monde païen et les splendeurs du monde chrétien, entre les souvenirs du peuple-roi et les souvenirs des grands serviteurs de Dieu, entre la mort du vieux monde et la vie du monde nouveau, le voyageur subit les impressions les plus variées et les plus délicieuses de ce double spectacle ; il comprend,

[1] Voir l'*Armonia*, n° d'avril 1861, pour plusieurs détails ci-insérés.

ou du moins il étudie ce travail gigantesque de transformation que l'humanité a subie sous l'influence des idées chrétiennes, et il contemple avec ravissement le grand Réparateur auquel aboutit le passé et d'où part l'avenir[1]. »

Oui, si l'ancien monde aboutit au Christ, le monde nouveau en part. Tout proclame son action et son règne ; tous les événements manifestent sa souveraineté, révèlent sa domination. Il règne dans les victoires obtenues, comme celle de Tolbiac, par l'invocation de son nom, et dans les législations qui, semblables à la législation franque, dont il a posé les principes et dicté en quelque sorte les règlements[2], le proclament le premier arbitre, en même temps que le fondement de toute justice. Il règne[3] dans les institutions des peuples, calquées sur la morale, et dans les usages des populations dirigées par ses préceptes. Il règne dans les cérémonies du culte public, que, depuis leur fondation, les États catholiques célèbrent en son honneur; et dans ces monuments, dont la foi qu'ils symbolisent a parsemé l'Europe. Jésus-Christ règne avec l'auguste Marie, et dans ces millions de pieux et fidèles serviteurs qui, depuis l'établissement du christianisme, tournent à la gloire de la Mère et du Fils les occupations tumultueuses du siècle ou les méditations calmes du cloître ; et dans ces héros chrétiens qui marchent au combat en invoquant le secours céleste ; et dans ces saints rois et ces saintes reines dont la vie de soumission à la religion et de dévouement à l'Église, nous dit éloquemment qu'au-dessus de leurs trônes terres-

[1] Lettre de Mgr Delalle, évêque de Rodez, 19 mars 1861. — [2] Voir le *Recueil des lois Saliques*. — [3] Christus imperat, vincit, regnat.

tres ils voient d'autres trônes, et, au-dessus de leurs pouvoirs, des pouvoirs bien autrement souverains, ceux de Jésus et de Marie ! Il règne par son Vicaire, ce Pontife vénéré qui, du haut du trône d'où il domine le monde, ou du haut de la croix, autre trône d'où il le domine encore, attire tous les peuples et les fait enfants de l'Église de Dieu.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

PERSE.

GRÈCE.

EMPIRE ROMAIN.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.